

SUSPENSE

MAYA BANKS

SANS PITIÉ

KGI - 6

PAR L'AUTEURE
DU BEST-SELLER *RUSH*

Milady
Romance

Maya Banks

Sans pitié

KGI – 6

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Karine Forestier

Milady Romance

*À mes bébés.
Je vous aime plus que tout.*

Chapitre premier

P.J. Rutherford renversa sa chaise en arrière et posa son pied botté sur la table qui lui faisait face. Elle ajusta son chapeau de cow-boy afin de dissimuler ses yeux sous la paille du revers et porta son attention, à travers la salle enfumée, sur le groupe de musiciens qui s'installait à l'autre extrémité.

La serveuse posa bruyamment une bouteille de bière sur la table près de la botte de P.J., avant de s'éloigner en balançant des hanches, bien plus intéressée par les clients masculins avec qui elle discutait volontiers, voire flirtait outrageusement.

P.J. n'était pas du genre bavarder. Depuis le temps qu'elle fréquentait cet endroit, jamais elle n'avait discuté avec qui que ce soit. On ne pouvait pas vraiment la qualifier de « cliente régulière », et pourtant, malgré ses visites sporadiques, elle en était une, en quelque sorte.

C'était ici qu'elle venait se détendre entre deux missions. L'endroit ne remplissait pourtant pas tous les critères habituellement requis pour le repos et la détente, mais P.J. aimait venir y avaler quelques bières, respirer un peu de la fumée des autres, s'assourdir de mauvaises reprises et se régaler de quelques bagarres d'ivrognes.

Elle grimaça quand le guitariste fit couiner ses cordes de façon particulièrement stridente, puis serra les dents lorsque le micro lâcha un larsen à vous écorcher les oreilles. Ces gars-là étaient des amateurs. Sans doute était-ce même leur première scène. Conclusion : elle allait rentrer chez elle sourdingue et se bourrer d'aspirine pour chasser la migraine qui ne manquerait pas de la gagner.

Mais ça valait encore mieux que de passer la soirée seule dans son appartement, complètement déroutée par le décalage horaire. Même si elle n'était pas certaine que son cas puisse se résumer à un problème de *jetlag*. Après trois jours sans sommeil, elle se sentait capable de dormir n'importe où, sauf que l'adrénaline injectée dans ses veines par sa dernière mission n'avait pas encore reflué.

Elle était plus tendue qu'un arc, et ses muscles ne semblaient pas vouloir se relaxer de sitôt.

Et la grosse fête organisée chez les Kelly à l'occasion du double mariage, avec sa dégoulinade d'amour éternel, de bébés gazouillants et autres conneries du même acabit, n'avait pas aidé à la détendre.

Non qu'elle soit cynique : elle avait lu son lot de bouquins à l'eau de rose, et gare à qui s'avisait de s'en moquer ! Des livres ou bien d'elle qui les lisait.

N'empêche, parfois le clan Kelly se révélait un poil trop pesant, dans le domaine de l'amour, du soutien inconditionnel et de toutes ces mièvreries. Merde, quoi ! Personne ne s'énervait jamais chez eux, personne ne déclenchait une bonne vieille bagarre ?

En vérité, elle ne se sentait pas à sa place ; du coup, elle préférait s'en tenir à son équipe à elle, laissant Steele prendre ses ordres auprès de Sam ou de Garrett Kelly, pendant qu'elle se contentait de suivre son chef. Et le jour où Steele se laisserait à son tour englué dans leur univers cotonneux et mielleux, alors là, il serait temps pour elle de raccrocher son fusil et de donner sa démission.

Elle aimait bien Steele. Elle savait où elle se situait, avec lui. Toujours. Il n'était pas du genre à enrober la réalité. Si vous merdiez, il ne se gênait pas pour vous assener vos responsabilités. Et, si

vous faisiez du bon boulot, il ne fallait pas s'attendre à des accolades. « Tu as fait le job », comme il disait.

Et puis P.J. aimait bien son équipe, même si Coletrane était une sacrée plaie. Mais il était plutôt mignon, et elle ne le craignait pas le moins du monde. Sans compter qu'il faisait une cible parfaite pour toutes sortes de blagues et de moqueries. Une proie facile, quoi. Trop facile même. Il mordait si souvent à l'hameçon qu'elle avait cessé de tenir les comptes.

Elle était la meilleure tireuse d'élite, elle l'admettait sans fausse modestie. Ce qui n'empêchait pas un peu de saine rivalité entre Cole et elle, quand il s'agissait de jouer les snipers.

Cette émulation était positive, en fait, parce qu'elle les poussait tous les deux à s'améliorer encore, à exécuter leurs missions à la perfection, sans compter qu'elle entretenait entre eux une camaraderie aussi franche que naturelle. Tout ce qu'elle aimait.

La chanson se termina, et elle poussa un soupir de soulagement. Apparemment, le groupe s'apprêtait à prendre une courte pause, mais elle avait encore les oreilles bourdonnantes du vacarme enduré depuis plusieurs minutes.

Elle se penchait déjà vers sa bière quand un groupe d'hommes franchit la porte d'entrée. Sa main se mit à trembler si violemment qu'elle faillit renverser la bouteille. Le ventre soudain noué, P.J. envisagea, pendant une seconde, de s'éclipser vers les toilettes.

Mais, surgissant aussi vite que ce vent de panique qui l'avait balayée, une vague de colère la submergea. Bon Dieu, elle n'avait aucune raison de se cacher ! Après tout, elle n'avait rien fait de mal. C'étaient son ex et ses potes qui l'avaient trahie, pas l'inverse.

S'obligeant à détourner les yeux, elle fit mine de se concentrer sur un objet situé à l'autre bout de la salle, dans l'espoir qu'ils ne la remarqueraient pas. Mais, dans un coin de son champ de vision, elle vit que Derek regardait dans sa direction et qu'il l'avait reconnue.

Il se figea, avant de donner un coup de coude à Jimmy et à Mike, et de la montrer du doigt.

Merde ! Et voilà qu'ils se dirigeaient vers elle. Tout à fait ce dont elle avait besoin, le soir où, justement, elle avait envie d'être tranquille.

Elle avait toujours le regard rivé de l'autre côté quand Derek se posta devant elle. Lentement, elle leva les yeux vers lui, s'arrangeant pour paraître sereine et parfaitement calme.

— Alors, comme ça, c'est ici que tu traînes, ces temps-ci ? lâcha-t-il de sa voix traînante. Je ne t'imaginais pas fréquenter ce genre d'endroits, P.J.

Le ton insultant de sa voix la mit en boule sur-le-champ.

— Tu me gâches la vue, Derek.

Il haussa un sourcil et retroussa un coin de ses lèvres en un sourire narquois.

— Tu n'as pas toujours dit ça. Mais, bien sûr, c'était avant que tu décides de dire merde à ton équipe. Tu travailles où, maintenant, P.J. ? Certainement pas ici. Tu n'as pas le corps qu'il faut pour porter la tenue de leurs serveuses.

L'ancienne P.J. l'aurait déjà agrippé par le col et balancé au sol. La nouvelle P.J., elle...

Et puis merde ! Elle ne trouvait rien à redire à l'ancienne P.J. !

Elle se leva, repoussa son chapeau sur l'arrière de son crâne et fixa les trois hommes froidement dans les yeux. Avant, ils étaient inséparables, tous les quatre. Elle et Derek avaient été amants pendant deux ans. Ils s'étaient mis ensemble quasi immédiatement après que P.J. eut rejoint le SWAT, les forces d'intervention spéciales, mais ils avaient réussi à garder leur liaison secrète, sous couvert d'amitié. Une amitié qu'ils partageaient vraiment avec Jimmy et Mike, en revanche.

Derek lui renvoya un sourire moqueur, comme s'il s'attendait à ce qu'elle tourne les talons pour quitter la pièce. Car, pour ce qui était de s'enfuir, elle était très forte.

Mais pas cette fois.

Elle prit son élan et lui envoya son poing en plein dans le nez.

Instinctivement, il porta la main à son visage, la tête renversée en arrière sous le choc, et recula de plusieurs pas.

Un coup d'œil à ses doigts couverts de sang, et il chargea. P.J. ne bougea pas d'un millimètre : pas question de se laisser intimider par ce salaud.

— Putain, mais c'était quoi, ça ? rugit-il.

— Quelque chose que j'aurais dû faire il y a bien longtemps, répondit-elle calmement. Écoute-moi bien, tête de nœud, je n'ai pas de temps à perdre avec tes conneries. Je n'en ai rien à foutre, ni de toi ni de tes acolytes à deux balles, alors rends-nous service à tous et lâche-moi. OK ?

— Salope un jour, salope toujours, à ce que je vois, intervint Mike, un sourire aux lèvres.

— Tu peux bien penser ce que tu veux, Mike, répliqua-t-elle, toujours aussi mesurée. Je suis partie avec ma conscience pour moi. Tu es sûr que tu peux en dire autant ?

Il rougit violemment, et P.J. pouvait presque voir son corps musculeux vibrer de colère. Il s'avança vers elle, mais Jimmy tendit le bras pour l'immobiliser.

— Ça va pas, Mike ? Tu vas déclencher une bagarre dans un bar, et avec une femme par-dessus le marché ?

— Ne te gêne pas pour moi, l'enjoignit P.J. de sa voix la plus douce. Je serais ravie de te mettre une raclée.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? la questionna Derek. Tu n'étais pas si froide, avant.

— Désolée de ne pas me retourner pour que tu puisses me prendre par-derrière comme tu le faisais si bien. Ce n'est pas moi qui ai merdé. C'est toi et tes potes, là. Vous pensiez que j'allais fermer les yeux, et, vu que je ne l'ai pas fait, vous m'avez laissée tomber comme une bouse. Eh bien, je vous emmerde ! Maintenant, cassez-vous de ma vue.

P.J. était si concentrée sur ses anciens coéquipiers qu'elle ne remarqua pas le nouveau venu, jusqu'à ce qu'un bras puissant l'enveloppe par la taille et l'attire contre son flanc.

— Désolé d'être en retard, chérie, annonça-t-il de sa voix sexy. Tu me présentes tes petits copains ?

Surprise, P.J. se raidit, bouche bée. Cole masqua ce moment d'hésitation en pressant les lèvres sur les siennes. Le baiser qu'il lui donna fut long, impérieux même. À l'en faire frémir.

Elle était si déboussolée par cette apparition inattendue qu'elle ne put pas faire grand-chose de plus que de rester immobile tandis qu'il lui ravissait ce baiser.

« Ravir un baiser » : quelle expression ridicule ! Elle l'avait lue dans nombre de comédies romantiques à l'ancienne, et, adolescente, ça la faisait pouffer de rire, cette idée qu'on lui ravisse quoi que ce soit. Pourtant, là, aucun autre mot ne lui venait à l'esprit. Cole goûtait et dévorait littéralement chaque millimètre carré de sa bouche.

Enfin, il s'écarta, une lueur amusée dansant au fond de ses prunelles bleues. Il portait les cheveux un peu plus longs que d'habitude – où était passée sa coupe en brosse ? – et ils se dressaient un peu au sommet du crâne, aidés a priori par ce qui ressemblait à une touche de gel. Elle devrait attendre quelques minutes pour se ficher de sa coiffure. Elle ne le ferait pas avant d'avoir découvert ce que cet idiot fabriquait ici, dans son bar à elle, alors qu'il était censé se trouver dans le Tennessee, autrement dit à l'autre bout du pays.

Quand il s'écarta, elle en profita pour l'observer un peu plus et faillit éclater de rire. Il était encore vêtu de son treillis, ainsi que d'un tee-shirt noir et de bottes de combat. On aurait pu croire qu'il arrivait directement de sa dernière mission – ce qui était d'ailleurs sans doute le cas, vu qu'il n'était plus dans le Tennessee.

Elle devait bien admettre qu'il était impressionnant. À côté de lui, elle paraissait minuscule, et il dépassait Derek, le plus grand du trio, de cinq bons centimètres. Quant à ses biceps gonflés, ils distendaient les manches courtes de son tee-shirt.

Elle n'aurait pas pu rêver mieux. Le timing était parfait.

— Cole, je te présente Ducon numéro un, deux et trois.

Cole haussa les sourcils, et ses yeux pétillèrent d'amusement.

— Y aurait-il un problème, messieurs ? Parce que, vu de loin, ça n'avait pas du tout l'air d'une conversation amicale. En fait, on aurait vraiment cru que vous essayiez d'intimider une personne bien plus petite que vous, et une femme de surcroît.

— Laisse tomber, ricana Derek. On te la laisse, la reine de glace. Elle a bien failli me congeler la bite.

— De quelle bite tu parles ? riposta P.J. en croisant les bras.

Cole la tenait toujours par la taille et il ne semblait pas décidé à la relâcher de sitôt.

— Va te faire foutre, rétorqua Derek sans ménagement. Venez, les gars. On se tire d'ici. Je supporte pas les trous à rats.

Quand le trio se dirigea vers la porte, P.J. laissa échapper un profond soupir. La situation aurait très bien pu dégénérer, or ce bar minable ne disposait pas de personnel de sécurité. Le seul videur présent, qui devait avoir la cinquantaine, arborait un crâne dégarni et un ventre digne d'un bon buveur de bière, ce qui laissait présager le pire quant à sa célérité et à son adresse. Autant dire qu'il n'aurait pas été d'un très grand secours en cas d'altercation.

— Tu peux me lâcher, maintenant, marmonna-t-elle.

Cole laissa retomber son bras, puis il approcha une chaise de sa table et s'y affala, faisant signe à la serveuse dans un même mouvement.

Celle-ci ne mit pas longtemps à arriver. Elle gratifia Cole de son sourire le plus coquin et se pencha bien plus bas que nécessaire, pour lui offrir une vue imprenable sur son décolleté.

— Apportez-moi une bière à la pression, beauté, lui demanda Cole avec un clin d'œil.

P.J. leva les yeux au ciel en voyant la fille manquer de s'évanouir face à cette fausse scène de séduction. Certes, Cole n'était pas désagréable à regarder, c'était le moins qu'on puisse dire : cheveux blond cendré, une barbichette toute neuve, dont P.J. devait bien admettre qu'elle lui allait à ravir, et des yeux bleus qui pouvaient être durs comme la pierre un instant et complètement charmeurs à la seconde suivante.

Bref, il avait tout ce qu'il fallait pour plaire, même si, évidemment, elle se garderait bien de le lui avouer un jour. Pour elle, mieux valait qu'il garde un peu de son humilité. Il n'aurait plus manqué que son ego leur saute à la figure. Elle devait travailler avec lui, après tout.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Coletrane ? lui demanda-t-elle une fois que la serveuse se fut éloignée. C'est pas vraiment ton quartier.

Il haussa les épaules.

— Quoi ? On n'a pas le droit de venir rendre visite à un coéquipier ?

Elle plissa les yeux.

— Bien sûr que si. Tu as au choix Dolphin, Baker et Renshaw, voire Steele. Je suis sûre qu'il adooooorerait un peu de compagnie.

— Eh bien, alors disons que tu es spéciale, fit-il avec un grand sourire.

— J'en ai de la chance, grommela-t-elle.

N'empêche, elle ne contrôlait pas les drôles de picotements qui lui papillonnaient dans le ventre quand il lui faisait son numéro de charme. Bon sang, elle se comportait comme une gamine !

La serveuse reparut, et il régla sa commande, avant d'en avaler une longue goulée. Puis il reposa bruyamment son verre sur la table. Derrière lui, le groupe entonnait une nouvelle chanson, fausse à vous écorcher les oreilles. Cole grimaça.

— En tout cas, Rutherford, tu me déçois. Je croyais que tu avais meilleur goût. Qu'est-ce que tu fous dans ce bar minable ? Tu ne devrais pas plutôt être à la maison, à rattraper ton sommeil en retard ? Ça fait combien de temps que tu n'as pas dormi ? Trois jours ?

Elle lui jeta un regard noir.

— Je pourrais te poser la même question. Moi, au moins, je me trouve seulement à quelques pâtés de maisons de mon lit. La dernière fois que j'ai vérifié, tu résidais toujours dans le magnifique État du Tennessee. Ça fait une sacrée trotte, jusqu'à Denver.

— Peut-être que j'apprécie ta compagnie.

P.J. pouffa.

Pendant de longues minutes, ils sirotèrent chacun leur bière en silence, tandis que l'atmosphère se chargeait encore en cacophonie et en fumée de cigarettes. Les yeux de Cole s'écarquillèrent soudain à la vue de deux danseuses qui, dans chaque coin de la pièce, venaient de sauter sur une scène surélevée et d'entamer un lent striptease.

— Rutherford, tu ne serais pas lesbienne, par hasard ?

P.J. faillit s'étrangler avec sa bière et laissa tomber ses pieds de la table au sol avec un bruit mat. Ayant relevé le bord de son chapeau, elle le foudroya des yeux.

— C'est quoi, cette question, nom de Dieu ?

— Tu es dans un bar à striptease, répliqua-t-il calmement. Qu'est-ce que je suis censé penser d'autre ?

— Crétin !

Il lui renvoya un regard faussement blessé.

— Allez, P.J., file-moi un indice. Dis-moi que tu n'es pas lesbienne ou, sinon, annonce-moi la nouvelle avec tact.

— Tu es en train de gâcher ma soirée.

— Si c'est une soirée, alors, faisons les choses bien. On s'envoie quelques shots ? À moins que tu n'aies peur de rouler sous la table avant moi ?

Elle haussa les sourcils.

— Je rêve ou tu viens de me lancer un défi, là ?

— Je crois bien, oui, répondit-il, un sourire satisfait au coin des lèvres. La première tournée est pour moi.

— Elles sont toutes pour toi, vu que c'est ton idée.

— OK, de toute façon, à mon avis, il ne t'en faudra pas plus de trois.

— Oui, oui, cause toujours. Pour l'instant, je vois beaucoup de blabla mais pas beaucoup d'actions.

Cole releva la main, et la serveuse approcha.

— Vous pouvez nous servir quelques shots ? Tu n'as rien contre la tequila ? ajouta-t-il à l'intention de P.J.

— Rien du tout, si elle est bonne. Ne me paie pas de la merde, Cole. Je t'avertis, je n'aime que la qualité.

— Vous avez entendu la dame, fit-il en direction de la serveuse. Apportez-nous une sélection de shots de votre meilleure tequila.

L'air suspicieux, la serveuse finit tout de même par faire « oui » de la tête et se dirigea vers le bar.

P.J. observait Cole derrière ses cils baissés. Malgré son agacement initial, elle devait admettre qu'il

l'intriguait. Que faisait-il là ? Elle aurait juré qu'il la draguait, et, bizarrement, cette sensation était plutôt délicieuse.

Un gars comme Cole n'avait pas à chercher bien loin pour se trouver une partenaire sexuelle. Il ne serait jamais venu jusqu'à Denver uniquement pour coucher avec elle.

— Alors, c'étaient qui, les clowns qui te faisaient des misères ? s'enquit-il, rompant le silence.

P.J. grimaça.

— Des mecs que je connaissais, c'est tout. Ça remonte à longtemps.

— On dirait qu'ils sont moins sensibles à ton charme que moi.

Une fois de plus, elle faillit s'étrangler avec sa boisson, mais de rire cette fois. Quand elle était séparée de son équipe, cette camaraderie et leurs blagues habituelles lui manquaient. C'était aussi comme ça au SWAT, avant que Derek gâche tout. Après cette expérience, P.J. avait cru qu'elle ne pourrait jamais retrouver un poste aussi bon que celui qu'elle occupait au départ au sein du SWAT, quand elle jouissait encore de sa position d'unique femme du groupe et que sa relation avec Derek l'emmenait au septième ciel.

Mais elle avait tort. S'enrôler dans le KGI lui avait ouvert les yeux sur ce que signifiait vraiment la loyauté à un groupe et à ses membres. Les hommes pour qui elle travaillait désormais étaient des gens d'honneur, avec lesquels elle avait cependant toujours veillé à garder ses distances. En particulier avec Cole. Après Derek, elle s'était bien juré de ne plus jamais s'impliquer personnellement ou émotionnellement avec un collègue.

La serveuse revenait déjà, chargée d'une longue planche sur laquelle étaient posés dix petits verres de tequila. Elle la déposa sur la table, prit la carte de crédit des mains de Cole et regarda les deux clients tour à tour, comme pour les encourager à commencer leur défi.

Cole saisit un verre qu'il tendit à P.J., puis il en prit un pour lui et le leva à sa santé.

— À une autre mission réussie.

P.J. voulait bien trinquer à cela. Elle cogna son verre contre celui de Cole, et tous deux avalèrent la dose cul sec.

Elle dut se retenir de tousser quand la lame de feu lui descendit dans la gorge. Waouh ! Cela faisait un bout de temps qu'elle n'avait rien bu de plus fort qu'une bière. Là aussi, elle s'était juré de ne plus consommer d'alcools forts après son passage au SWAT et les suites de son départ de l'unité.

Elle reposa son verre sur la table avec un bruit sec, puis leva les yeux vers Cole pour le défier. Il lui répondit par un sourire, et ils en saisirent chacun un deuxième. P.J. dut se pencher pour attraper le sien, mais, cette fois, ils prirent un peu plus de temps pour en avaler le contenu.

La musique semblait jouer de plus en plus fort et la fumée s'épaissir. Soudain, P.J. sentit ses yeux larmoyer, sans qu'elle sache dire si cela venait de la fumée ou de la tequila. En tout cas, Cole avait raison au moins sur un point : c'était vraiment un endroit nul pour passer sa première soirée de retour au pays.

— Et si on finissait nos cinq shots et puis qu'on allait chez moi ? Qu'en dis-tu ? proposa-t-elle, décidant de se lancer avant de changer d'avis.

Elle n'en revenait pas d'avoir fait le grand saut, après toutes les fois où elle s'était promis de ne jamais laisser ce genre de choses se reproduire. La faute de l'alcool, sans doute, ou bien de cette soirée de merde. Quoi qu'il en soit, c'était une erreur, sans doute, mais, pour l'instant, tout ce dont elle était sûre, c'était de ne pas vouloir être seule.

Cole fronça les sourcils, et elle sentit son cœur se serrer. Si ça se trouvait, elle n'avait rien compris au manège de son collègue, et elle était sur le point de se ridiculiser comme jamais. Elle se préparait déjà à lui jeter une excuse désinvolte pour retirer son invitation idiote, quand il prit enfin la parole :

— Si on va chez toi, alors il faut que l'un de nous deux arrête de boire tout de suite, voire qu'on arrête de boire tous les deux. Que dirais-tu que je commande une bouteille pour qu'on la termine dans ton appartement ?

Elle lâcha un soupir de soulagement, étonnée de se rendre compte que, pendant tout ce temps, elle avait retenu son souffle. Repoussant sa chaise, elle se mit debout.

— Occupe-toi de la bouteille, on se retrouve sur le parking. Tu n'auras qu'à me suivre jusque chez moi.

Cole se dirigea vers le bar, fit signe au barman et, quelques minutes plus tard, il repartait avec une bouteille et deux verres. Non qu'il ait l'envie ou l'intention de les utiliser, mais il tenait à jouer le jeu.

Il sortit sur le parking en se demandant si P.J. serait bien là comme promis, ou si elle avait changé d'avis et quitté les lieux.

Cette fille était vraiment une dure à cuire. Difficile d'approcher d'elle, difficile de lui soutirer des informations. Il ne savait quasiment rien de sa vie privée, car elle ne se laissait jamais aller à la moindre confidence. Quand ils étaient en mission, elle se concentrait exclusivement sur ses tâches et, une fois la mission terminée, elle était toujours la première à décrocher. Pas de blabla, pas de pot après le boulot avec elle.

Il était tombé des nues quand il avait découvert qu'elle fréquentait ce bar. Il l'aurait plutôt catalogué comme asociale, misanthrope, et certainement pas encline à traîner dans un endroit bondé.

Il ne se sentait pas le moins du monde coupable d'avoir glissé la puce GPS dans le sac à dos de P.J., juste avant qu'elle quitte le Tennessee. Et, comme elle emportait ce truc-là partout avec elle, le signal l'avait conduit jusque sur le parking de ce fameux bar.

À sa grande surprise, elle était bien là, adossée à sa Jeep, l'air parfaitement détendu. Même lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il fut bien incapable de déchiffrer son expression.

Agitant la bouteille dans sa direction, il lui offrit son plus grand sourire.

Elle lui répondit par une esquisse de rictus, puis, faisant un signe du pouce, elle ouvrit sa portière.

— Suis-moi et essaie de tenir le rythme.

La petite maligne. Il fallait vraiment qu'elle transforme tout en défi, en compétition. Mais ça ne dérangeait pas Cole. Après tout, ce qui était trop facile n'en valait en général pas la peine.

Il grimpa dans son 4 × 4 et manœuvra rapidement pour s'engager à sa suite sur la quatre-voies. Pas question qu'elle le perde ! Après un peu plus d'un kilomètre, elle bifurqua vers un complexe immobilier qui semblait dater des années 1970. L'endroit était bien tenu et a priori calme, mais Cole n'aimait pas l'idée qu'il n'y ait pas de portiques verrouillés à l'entrée. En plus, la résidence était plutôt sombre.

Comment une femme qui travaillait justement dans la sécurité pouvait-elle vivre dans un lieu pareil ?

Il se gara à côté d'elle et descendit de voiture. Elle était déjà dans l'allée à l'attendre et, avant même qu'il ait eu le temps de la rattraper, elle se dirigeait vers sa porte d'entrée.

Jetant un coup d'œil méfiant autour de lui, il la rejoignit au moment où elle ouvrait la porte – un simple panneau de bois qui ne résisterait pas à un coup de pied bien ajusté. Il entra et s'immobilisa dans la pièce pendant qu'elle refermait à clé – une précaution bien inutile si quelqu'un avait la ferme intention de s'introduire chez elle.

Elle se retourna vers lui et fronça les sourcils en observant ses mains. Vides.

— Tu as oublié la tequila.

— Je n'ai rien oublié du tout.

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, il l'avait plaquée contre sa porte, le corps collé au sien. Et il fit ce qu'il mourait d'envie de faire depuis le jour où il avait pour la première fois posé les yeux sur elle.

Il l'embrassa.

Cette fois, ce n'était pas un rôle qu'il jouait devant une bande de connards qui ennuyaient P.J. Cette fois, il n'avait pas du tout l'intention de s'arrêter en si bon chemin.

Chapitre 2

Pour la deuxième fois de la soirée, P.J. se retrouva complètement impuissante et incapable de réfléchir correctement. Waouh, ce mec embrassait vraiment comme un dieu !

Elle détestait les hommes hésitants ou qui manquaient d'assurance dans leurs gestes, et, en l'occurrence, Cole était tout le contraire. Elle aimait la force. La confiance. Mais pas l'arrogance imbécile.

Cole possédait le mélange parfait de tous ces ingrédients. Il était à la fois confiant, sûr de lui et donnait l'impression de savoir parfaitement ce qu'il faisait et pourquoi.

P.J. glissa les mains entre leurs deux corps serrés jusqu'à son torse, passant les doigts sur ses muscles durs. Si puissants et si forts. Cole avait été l'objet de nombre de ses rêves érotiques, et voilà qu'il était là, dans son appartement, en chair et en os, sa bouche scellée à la sienne comme si elle n'allait jamais s'en décoller.

De sa langue experte, il caressait la sienne, avec une sensualité et une douceur incroyables. Elle reconnaissait dans sa bouche le goût de la tequila qu'ils avaient bu ensemble, mêlé à celui, fort et masculin, de Cole lui-même.

Redescendant les mains, elle tira impatiemment sur son tee-shirt pour le libérer de son pantalon. Une fois parvenue à ses fins, elle posa les mains sur le ventre de Cole et le sentit retenir son souffle, puis le relâcher par saccades.

— Lit ou canapé ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Il baissa vers elle des yeux brillants de désir.

— Ça dépend ? Il est grand, ton lit ?

— *King size*.

— Parfait.

Puis il reprit sa bouche, tout en l'attirant loin de la porte, elle accrochée à son tee-shirt et lui au sien.

— Tu as des préservatifs ? demanda-t-elle pendant qu'ils traversaient ainsi le salon.

— Ça fait salaud si je te réponds que oui ?

Elle lâcha un petit rire. Alors, comme ça, il avait bel et bien prévu de finir dans son lit !

— Vous, les soldats, vous n'êtes pas censés être prêts à tout ? rétorqua-t-elle. Vous ne savez jamais quand vous allez faire l'amour pour la dernière fois.

— Hum, en voilà une bonne idée... Faisons donc l'amour comme si le monde allait s'arrêter demain.

Elle l'attira et lui donna un baiser qui lui fit perdre l'haleine et la raison.

— Tu parles trop.

Pendant qu'elle s'affairait avec la braguette de son pantalon, lui s'occupait du tee-shirt de la jeune femme. Elle releva les mains, juste le temps qu'il lui passe le vêtement par-dessus la tête, puis elle revint à sa braguette, qu'elle baissa, alors qu'il faisait de même avec la sienne.

— Ton lit, souffla-t-il. Et enlève ce jean en cours de route.

En soutien-gorge et jean ouvert, elle le guida jusqu'à sa chambre, baissant son pantalon tout en marchant.

À peine étaient-ils entrés dans la pièce qu'elle entendit le claquement d'une botte tombant par terre. Elle se retourna et découvrit Cole en train de sautiller sur un pied et occupé à retirer la seconde. Derrière eux, le sol de l'appartement était jonché de vêtements épars, et Cole était en train de se débarrasser de son pantalon.

— Allume la lumière, intima-t-il.

— J'aime l'obscurité.

— Pas question que je rate une seule seconde du spectacle. Tu sais depuis combien de temps je fantasme de te voir nue ? Ce serait comme refuser sa dernière volonté à un condamné.

En souriant, elle tendit la main vers l'interrupteur et, quand la lumière baigna la pièce, elle constata que Cole était complètement nu. Une vision qui lui coupa le souffle si longtemps qu'elle en eut le vertige.

Incroyable. Ce mec était proprement splendide. À dévorer. De larges épaules, des biceps musclés, un ventre plat et très dur, et – oh, là, là – tout ce qu'il fallait où il fallait.

— Bon Dieu, P.J. ! Arrête de me regarder comme ça, tu vas me filer des complexes !

Bandant sa volonté, elle parvint péniblement à relever les yeux vers les siens, puis, incapable de résister, elle s'approcha pour poser les mains sur son torse nu, appréciant le contact du léger duvet juste au-dessus de son cœur. Puis elle glissa vers le bas, l'effleurant du bout des doigts, jusqu'à ce qu'elle rencontre la pointe de son membre.

Avec légèreté, elle en caressa toute la longueur, le taquinant, le sentant durcir encore sous ses mains. Oh oui, aucun doute, cet homme-là allait lui faire du bien.

— Un homme doté de ton physique ne devrait jamais faire de complexes, murmura-t-elle.

Elle vit la lueur satisfaite qui allumait le regard de Cole, et, avant qu'elle ait le temps de réagir, il la soulevait dans ses bras et la portait jusqu'au lit, pour la déposer sur le matelas. Elle le sentit retirer d'un geste impatient le jean qu'elle portait encore, puis le jeter derrière lui.

— Je ne t'aurais jamais imaginée portant ce genre de lingerie, souffla-t-il.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? dit-elle avec un haussement de sourcils suspicieux.

— Que c'est un véritable pousse-au-crime. Noir, en dentelle. Très féminin.

Le ton qu'il avait employé était quasiment accusateur.

— Je porte cet ensemble sur toutes mes missions. Ce n'est pas que je sois superstitieuse, mais on ne change pas une équipe qui gagne... Du coup, je les appelle mes « dessous porte-bonheur ».

Elle sourit, songeant que désormais il ne pourrait plus jamais partir en mission avec elle sans penser à ça.

Mais il se pencha, et elle se tut sur-le-champ, retenant son souffle dans l'attente de ce qu'il allait faire : quand allait-il la toucher ? Comment allait-il la toucher ?

Enfin, il glissa les paumes le long de ses cuisses pour les poser sur ses hanches dans un geste possessif, puis il se pencha encore afin de presser les lèvres sur son nombril.

À ce simple contact, elle fut traversée d'une série de frissons. Les poils drus de la barbe de Cole frottaient sa peau sensible, augmentant les sensations. C'était un geste à peine sensuel, et pourtant elle eut l'impression qu'il venait d'ouvrir les vannes. Chaque parcelle de son corps, chaque millimètre carré de sa peau était en alerte rouge.

Puis il passa les pouces sous l'élastique de sa culotte et la tira vers le bas, la passa entre ses pieds pour que le petit morceau de dentelle rejoigne son jean au sol.

— Pas de trace de bronzage, chuchota-t-il. Tu n’as pas idée des images que ça déclenche dans ma tête. Je paierais cher pour savoir dans quel club tu fais bronzette toute nue. Je prendrais une carte de membre sur-le-champ.

Il lui écarta les jambes, puis baissa de nouveau la tête, déposa une ligne de baisers à l’intérieur de ses cuisses et lui effleura la peau de la pointe des dents. Un frisson exquis remonta le long de l’échine de P.J.

Du pouce et de l’index, il écarta alors les lèvres de son sexe, et un souffle chaud caressa son intimité ainsi exposée. Elle ferma les yeux au moment où Cole posait la langue sur son clitoris.

Ce fut comme une décharge électrique.

Ses jambes se mirent à trembler, son corps fut parcouru de frémissements, de la pointe des orteils au sommet du crâne. Cet homme était décidément un expert en plaisir féminin. Il n’était ni brutal ni pressé. Il savait précisément quelle pression appliquer et où la toucher.

Il alternait les baisers délicats et les coups de langue gourmands. Ses effleurements la rendaient folle, la propulsant sur le fil du rasoir, prête à sombrer à chaque seconde. Encore un peu...

Il releva la tête, et la respiration qu’elle retenait lui échappa dans un long soupir. S’il avait posé une fois de plus sa bouche délicieuse sur son sexe, elle serait partie comme une fusée.

— Tu peux retirer ton soutien-gorge ou est-ce que tu as besoin de mon aide ?

Posant les mains sur le fermoir frontal, elle lui répondit par un large sourire tandis qu’elle dégrafait le sous-vêtement. Puis elle se souleva juste ce qu’il fallait pour se débarrasser complètement de son dernier vêtement et l’envoyer rejoindre la pile sur le sol.

Cole remonta le long de son corps, se glissant entre ses jambes jusqu’à venir coller son visage au sien. Plaqué contre elle, il dégageait une chaleur torride.

— Bon sang, P.J., tu as un corps superbe, je pourrais te regarder pendant des heures.

— J’aimerais autant que tu me touches, répliqua-t-elle avec impatience.

Un large sourire aux lèvres, il vint poser la bouche sur la sienne et l’emporta dans un baiser passionné qui lui fit oublier tout ce qui n’était pas leurs corps en cet instant. Leurs langues se caressaient, s’emmêlaient, et P.J. embrassait Cole tout aussi ardemment qu’il la dévorait. Jamais elle n’avait éprouvé un tel désir pour un homme. Elle n’en pouvait plus d’attendre qu’il la pénètre, de sentir sa puissance tout au fond d’elle.

— Ça tombe bien, car je prévois de te toucher partout et longtemps, murmura-t-il en relâchant ses lèvres.

Il fit glisser sa bouche chaude le long de son cou, puis sur sa gorge et ses seins. Il n’eut pas l’air déçu qu’ils soient si petits. Il prit leur chair douce et ronde dans sa paume, la caressa et la titilla jusqu’à ce que les tétons soient durs et dressés vers lui, pour en approcher enfin la bouche et lécher le pourtour du mamelon. P.J. laissa échapper un long soupir de volupté. Décidément, il connaissait tous ses points faibles... Il savait ce qu’elle aimait, comment lui donner un maximum de plaisir. Il n’aurait pas pu mieux s’y prendre si elle lui avait procuré un manuel récapitulant tout ce qui la mettait en extase.

— Tu aimes ?

— Hmm...

Il prit alors la pointe des seins entre ses lèvres et y appliqua de petits coups de dents, jusqu’à ce qu’elle se mette à onduler sous lui, possédée par un désir si puissant qu’il en devenait douloureux.

Elle sentait ses mains partout sur elle. Il la caressait avec révérence, comme s’il touchait un trésor sublime. Mais elle ne restait pas inactive pour autant ; elle aussi promenait les mains sur chaque centimètre carré de peau qu’elle parvenait à atteindre, explorant ses contours, ses muscles durs et sa

peau parsemée de poils, si différente de la sienne.

À quand remontait la dernière fois où elle avait atteint de tels sommets de désir pour un partenaire sexuel ? Peut-être était-ce tout simplement dû au fait que Cole et elle avaient laissé la tension s'accumuler entre eux depuis bien trop longtemps ? Peut-être auraient-ils été mieux avisés de lâcher du lest et de faire l'amour comme des bêtes bien avant ce soir ?

En tout cas, après cet épisode, ils allaient sans doute arrêter de se rendre dingues l'un l'autre. À moins que cela ne fasse, au contraire, qu'empirer les choses...

Mais pas question de s'appesantir sur la question en un moment pareil. P.J. désirait Cole par tous les pores de sa peau. C'était stupide et irresponsable de céder ainsi à l'attirance grandissante qui les enflammait, mais elle était bien incapable d'y renoncer, à ce stade. La suite, ils la gèreraient en adultes, sans laisser quoi que ce soit s'immiscer dans leur travail.

— Je ne sais pas si je saurai attendre, la première fois, la prévint-il d'une voix rauque. Il faut que je te prenne, P.J. J'en crève.

Souriante, elle le ramena vers sa bouche et lui donna un long, très long baiser.

— Et qu'est-ce que tu attends, alors ? Un carton d'invitation ? Fais-moi l'amour, Coletrane. J'adore les préliminaires, mais, parfois, c'est très surfait. Passons au plat de résistance.

— Une femme qui sait ce qu'elle veut, j'adore.

Il roula sur le côté, juste le temps d'enfiler un préservatif, et, quelques secondes plus tard, il reprenait sa place, glissant sur son corps pour mieux se positionner.

— Tu préfères être en dessous ou au-dessus ? demanda-t-il.

Elle tendit la main vers son érection et la plaça devant sa fente.

— Les deux, mais pour commencer reste exactement où tu es.

— Oh oui ! grogna-t-il.

— Prends-moi, Cole. Je veux que tu me prennes vite et fort.

Il banda les muscles de ses bras et de ses épaules, serra les mâchoires. Et il la pénétra.

Ils lâchèrent en même temps un gémissement sourd quand il fut tout entier en elle. Pendant un long moment, il resta sans bouger, les yeux fermés, comme pour tenter de conserver le peu de maîtrise qu'il avait encore sur ses pulsions.

Elle glissa les mains de son dos vers ses fesses et noua les jambes autour de sa taille pour l'attirer plus profondément en elle. Puis elle releva la tête et reprit avidement sa bouche.

Il grogna, et elle avala son gémissement de plaisir tandis qu'il reculait pour replonger. Fort.

— Oui, murmura-t-elle. Comme ça. Prends-moi comme ça, Cole. Vas-y.

Il n'eut pas besoin de plus d'encouragements pour entamer un va-et-vient cadencé, de plus en plus fort et de plus en plus rapide. Au point d'en ébranler le lit sous la puissance de ses assauts.

Leur bouche, leur corps étaient en harmonie. Et une sensation d'appartenance submergea P.J.

Cole la serra dans ses bras, s'enfonça plus loin encore, avant de rouler sur le flanc, l'entraînant avec lui tandis qu'il se retrouvait sur le dos et elle à califourchon sur lui.

— Voici un fantasme qui a hanté pas mal de mes nuits, avoua-t-il en levant les yeux vers elle. Toi, sur moi, qui faisais de moi ta chose. À ton tour, P.J., à toi de me donner du plaisir.

Elle se pencha pour lui permettre de prendre ses seins à pleines mains. Il fit rouler la peau sensible des tétons entre ses doigts.

Alors elle commença à le chevaucher, soulevant le bassin pour redescendre fort, l'enfoncer profondément dans son ventre. Ses genoux écrasaient le matelas, et elle ne conservait son équilibre qu'en posant les deux mains sur ses épaules larges, les doigts plantés dans sa chair dure.

Elle alternait la cadence, tantôt lente, tantôt rapide. Elle le sentait se gonfler, se raidir, et elle savait

qu'il était proche de l'explosion. Alors elle ralentissait de nouveau, pour faire durer encore le plaisir.

Elle se pencha un peu plus et lui lécha le torse, provoquant un nouveau grognement, un son inédit. Puis elle mordilla sa peau, surexcitée à l'idée de le marquer. Elle aimait l'idée qu'il garde des bleus là où elle aurait aspiré sa peau. De quoi lui rappeler qu'elle l'avait possédé tout autant qu'il l'avait possédée, ce soir.

Il l'agrippa par les hanches, d'une poigne tout aussi ferme que la sienne sur ses épaules. Sa peau à elle aussi porterait probablement l'empreinte de ses doigts pendant des jours. Soudain, il commença à reprendre le contrôle, l'immobilisant tandis qu'il arquait le bassin pour la pénétrer plus fort.

Elle était au bord de l'orgasme quand il se raidit encore une fois, puis la fit rouler de nouveau sous lui. Sauf que, cette fois, il la retourna avec une rudesse qui révélait toute son impatience, et elle se retrouva sur le ventre.

Il lui écarta les cuisses et lui souleva les hanches, juste assez pour la positionner sous le meilleur angle et la pénétrer en levrette.

On aurait dit que sa soif d'elle était inextinguible, tout comme la faim qu'elle avait de lui. Ils respiraient bruyamment, haletaient, et la pièce résonnait du claquement de la peau de Cole contre la sienne.

Toujours plus fort, il l'assaillit jusqu'à ce qu'elle hurle son nom. L'orgasme qui déferla en elle n'eut rien d'un moment de douceur. Il ressemblait plutôt à la déflagration d'une grenade dégoupillée. Explosif. Instable. Rien à voir avec ce qu'elle avait ressenti avec ses autres amants, et elle était incapable de l'interrompre – non qu'elle en ait envie, oh non, pas pour tout l'or du monde !

Son plaisir était d'une intensité effrayante. Jamais elle n'avait ainsi perdu la maîtrise de son propre corps. Jamais elle n'avait laissé quelqu'un prendre le contrôle à ce point. Ça l'aurait terrifiée. Mais elle faisait confiance à Cole. Avec lui, elle pouvait être elle-même, se laisser aller.

Elle entendit le cri rauque de Cole à travers le brouillard de son propre orgasme, puis le sentit retomber, couvrir son corps du sien. Il était toujours enfoui au plus profond d'elle, et ils restèrent ainsi, à bout de souffle, essayant désespérément de retrouver une respiration normale.

Enfin, il l'embrassa sur l'épaule. Un baiser doux, affectueux, qui suscita chez P.J. une étrange sensation de nervosité.

Il posa la joue contre son dos, et ils restèrent ainsi, les jambes emmêlées, lui allongé sur elle, le membre encore dur et gonflé à l'intérieur de son sexe.

Chapitre 3

Blottie au creux du bras de Cole, la tête nichée contre son torse, P.J. se laissait envahir par une douce mais ferme léthargie. Elle ne s'en voulait pas, car elle se sentait molle, épuisée et extrêmement satisfaite. À vrai dire, elle ne s'était pas sentie aussi bien depuis fort longtemps.

Cole promenait les doigts le long de son bras, et elle aimait la sensation procurée par ces caresses tout en légèreté.

Jamais de la vie elle n'aurait pu deviner, en se levant ce matin, qu'elle ferait l'amour à en perdre la raison avec Cole, avant de se blottir contre lui comme s'ils étaient un couple de vieux mariés.

Cette attitude défiait toute logique.

— Pourquoi est-ce qu'on n'a pas fait ça avant ? demanda-t-elle.

L'étreinte de Cole sur son bras se resserra une seconde.

— C'est certainement pas faute d'en avoir envie, du moins pour ma part. Mais je me disais que tu me sauterai à la gorge, si j'osais le suggérer.

Elle se redressa sur un coude afin de le regarder dans les yeux, et il laissa retomber la main dans son dos, pour la poser sur ses fesses en un geste possessif.

— Pourquoi maintenant, alors ? Tu n'es quand même pas venu jusqu'à Denver juste pour me dire bonjour. J'en conclus donc que tu avais tout planifié.

— Je ne formulerais pas ça ainsi, corrigea-t-il. J'espérais. J'étais fatigué de me demander si j'étais le seul à y penser. Alors je me suis dit : « Merde, j'y vais ! » et j'ai sauté dans l'avion. Au pire, je risquais quoi ? Que tu m'envoies paître et que tu te moques de moi jusqu'à la fin de mes jours.

Elle éclata de rire.

— Je ferais ça, moi ?

Venant poser sa main libre sur l'un de ses seins, il frotta le pouce contre son téton.

— Oh oui, tu le ferais ! Sans l'ombre d'un doute.

Elle se surprit à haleter tandis que, du bout des doigts, il continuait à jouer avec le bout de ses seins. Déjà, la pointe était dure et dressée vers lui, comme pour le supplier de la toucher encore. En fait, son corps tout entier se tendait vers lui dans la même prière. Et cela effrayait P.J., car Cole était bien le genre d'hommes dont elle ne se lasserait jamais.

C'était un peu comme poser une barre de Toblerone géante devant un accro au chocolat et s'attendre à ce que la personne se contente d'une seule bouchée.

— Mais, dis-moi, c'étaient qui, ces types, au bar ? s'enquit-il soudain.

P.J. sentit la délicieuse langueur qui l'habitait s'évanouir en un instant, pour faire place à une vague d'agitation au rappel de Derek et de ses sbires.

— Ils t'inquiètent à ce point ? s'étonna-t-il tandis qu'elle hésitait à répondre.

Levant les yeux vers lui, elle se rendit compte qu'il l'observait attentivement.

— Ce ne sont pas des gens dont j'ai très envie de parler, fit-elle enfin.

— Allez, P.J., donne-moi au moins quelques indices. Je ne sais quasiment rien de toi, et je dois

admettre que je n'ai pas pour habitude de coucher avec des femmes que je connais à peine.

Elle haussa un sourcil.

— Quoi ? Tu ne me crois pas ? fit-il mine de s'insurger. Tu me prends pour un gigolo ou quoi ?

Sa remarque lui tira un sourire.

— Peut-être pas un gigolo, mais je parie que tu ne manques pas d'ouvertures avec les dames. C'est vrai, quoi, il n'y a pas grand-chose qui cloche chez toi.

— Je ne sais pas comment tu t'y prends, mais tu as le chic pour transformer ce qui pourrait être un compliment en une insulte.

En soupirant, elle s'assit, jambes croisées pour s'asseoir à côté de lui. Comme il restait allongé, elle se retrouva au-dessus de lui, les genoux collés contre son flanc.

— C'est compliqué.

— Comme bien des choses, non ?

Sur ce point-là, elle ne pouvait pas nier.

— Ils appartiennent au SWAT, dont je faisais partie. Je suis... sortie avec Derek.

— Le type que tu as envoyé bouler ?

Elle grimaça.

— Ah, tu as vu ça aussi ?

— Difficile à rater. Joli coup, d'ailleurs. Il a beau être beaucoup plus costaud que toi, tu as bien failli l'envoyer au tapis.

Elle ne put s'empêcher de sourire. Cole était si... réconfortant. Elle aimait sa compagnie. Même si elle abordait rarement des sujets personnels, il était facile de communiquer avec lui. Peut-être était-ce d'ailleurs pour cette raison qu'elle évitait d'aborder ce genre de sujets avec lui : parce qu'il était tellement facile de lui parler qu'elle risquait de lui raconter toute sa vie, si elle n'y prenait pas garde.

— Oui, c'était bien Derek.

— J'en conclus que la rupture ne s'est pas faite à l'amiable ?

— Pas vraiment, confirma-t-elle plus sérieusement.

Fermant les yeux, elle prit une profonde inspiration. Elle ne s'était jamais ouverte à personne sur ce qui s'était passé, même si elle savait que ses coéquipiers actuels auraient été curieux d'apprendre pourquoi elle avait quitté le SWAT.

— Derek s'est mal comporté, et moi, j'ai refusé de fermer les yeux sur ses agissements. Il volait l'argent de la drogue et parfois la drogue elle-même, quand le SWAT était appelé pour des affaires de dealers. Au lieu de tout déclarer, il empochait une partie de la récolte sur les lieux, en profitant du chaos ambiant. Je ne sais pas depuis combien de temps ça durait, mais, une nuit, je l'ai vu ramasser une somme en liquide et un paquet de marijuana. Quand je lui en ai parlé, il m'a tout simplement conseillé de la fermer et d'oublier ce que j'avais vu.

— Un gars tout ce qu'il y a de bien, ce Derek, commenta Cole d'un air dégoûté.

— J'étais peut-être naïve et trop idéaliste. Je veux dire... Pour moi, quand j'ai prêté serment en entrant dans les forces de police, puis quand j'ai intégré le SWAT, ça signifiait quelque chose. J'avais une vision très claire de la différence entre le bien et le mal. Je voyais tout en noir ou en blanc, sans zones grises. Mais, même avec ça en tête, je voulais laisser à Derek le bénéfice du doute. J'hésitais à le dénoncer parce que, comme une idiote, j'étais amoureuse de lui. Comme j'étais sa petite amie, je me sentais une obligation de loyauté vis-à-vis de lui. (Cole fronça les sourcils.) Oui, oui, je sais, marmonna-t-elle. Ce que tu penses en ce moment, je me le suis répété un nombre incalculable de fois depuis. J'étais jeune, j'étais idiote. Pour faire bref, j'ai fini par lui balancer que, si je le reprenais sur le fait, je le dénoncerais.

— Je suppose que la conversation ne s’est pas très bien déroulée. C’est à cause de ça que vous avez rompu ?

Elle serra les lèvres.

— Non. Et non, il ne l’a pas très bien pris. Il m’a rétorqué qu’il ne supportait pas le chantage et qu’il valait mieux que je me casse. À ce stade, notre relation s’est pas mal rafraîchie, en effet, mais je tentais de me persuader qu’il allait dépasser ça et que ma menace le dissuaderait de recommencer. Quand je repense à cette seconde chance que je lui ai donnée, j’ai presque envie de me botter les fesses. Ça n’était pas la meilleure solution, mais je réfléchissais avec mon cœur, alors je suis allée à l’encontre de tous mes principes. Et je m’en suis beaucoup voulu.

— Bon sang, murmura Cole. Tu ne te trouves pas un peu dure avec toi-même ?

— Non, répondit-elle sèchement. Je regrette même de n’avoir pas été plus dure. Deux mois plus tard, on a participé à une autre intervention dans le milieu de la drogue. Un gros coup. Plusieurs officiers de police ont été touchés, et Derek, ce connard, au lieu de s’inquiéter pour nos collègues, il ne pensait qu’à récupérer le fric ! Le lendemain, je me suis présentée au commandant et je lui ai raconté ce que j’avais vu.

— Oh, merde !

— Ouais, exactement. La police des polices est intervenue. Ça a été une sale affaire, une grosse enquête. Derek avait été suffisamment malin pour ne pas laisser de traces. Pas de dépôts sur un compte bancaire, pas de changements dans ses habitudes, pas de grosses dépenses. Il voyait loin et, apparemment, il conservait l’argent à un endroit où l’on ne pourrait pas le dégouter, pour l’utiliser plus tard, voire démissionner et déménager je ne sais où. J’ignore précisément ce qu’il avait en tête, mais, quoi qu’il en soit, ses projets ne m’incluaient pas, moi.

— Ils n’ont trouvé aucune preuve contre lui ?

— Non, répondit-elle dans un souffle.

— C’est pour ça que tu as quitté le SWAT ? Parce que tu ne pouvais plus travailler avec lui ?

Elle détestait repenser à cette période précise de son existence, car c’était comme revivre ce traumatisme, malgré tout le temps écoulé depuis.

— P.J. ?

Elle leva les yeux sans conviction. Tout ce dont elle avait envie en cet instant, c’était de changer de sujet.

— Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ?

Alors elle prit une profonde inspiration et se lança :

— La raison pour laquelle je suis partie, c’est que Derek et mes deux meilleurs amis, ou plutôt les deux meilleurs amis de Derek, que je croyais être les miens aussi, m’ont planté un couteau dans le dos.

Cole posa une main sur le genou de P.J. et le serra doucement.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Jusque-là, nous avions gardé notre relation secrète, Derek et moi. Ça allait à l’encontre des règles, que deux membres de la même équipe « fraternisent » de la sorte – une règle, au passage, qui n’existait pas avant mon arrivée, vu que j’étais la première femme à intégrer le groupe. Bref, Derek est allé voir notre commandant, accompagné de Jimmy et de Mike pour qu’ils corroborent son histoire, et lui a raconté que lui et moi, nous avions été amants, qu’il avait rompu et que j’avais inventé toute cette histoire pour me venger de lui. Mike et Jimmy ont soutenu sa version des faits, en ajoutant tout un tas de détails inventés, du genre que j’avais menacé de ruiner sa réputation s’il me quittait. Puis ils se sont arrangés pour que leur histoire fuite à grande échelle, jusqu’à ce qu’il n’y ait

plus un seul officier des environs qui ne voie autre chose en moi qu'une ex-petite amie déçue et dingue, qui avait essayé de mouiller un camarade.

— Quel enfoiré ! lâcha Cole, écoeuré.

— Je n'avais plus un seul ami dans le service ou dans mon équipe. Personne ne voulait croire qu'un membre du SWAT pouvait effectivement être un pourri, il était bien plus facile de croire en leurs conneries. Sans compter que, au sein du SWAT, tout le monde n'était pas enchanté de voir une femme dans ses rangs. Derek n'a pas eu à forcer beaucoup pour me discréditer à leurs yeux.

— Waouh ! s'exclama Cole en secouant la tête. Tu parles d'un putain de merdier !

— Alors je suis partie, et je m'en veux encore d'avoir abandonné la partie aussi facilement. J'étais d'autant plus dévastée que, pour dire la vérité, je n'avais rien vu venir. J'avais fait ce qui me semblait juste. C'était la décision la plus dure que j'aie eue à prendre de toute ma vie. Mais je ne pouvais pas rester là à le laisser continuer son petit trafic. C'était mal, et j'ai cru qu'il suffirait de raconter la vérité au commandant pour que les choses rentrent dans l'ordre. J'ai appris à mes dépens que parfois le plus sage est plutôt de prendre du recul et de se taire.

— C'est des conneries ! (Surprise par la réaction explosive de Cole, elle leva les yeux vers lui.) Tu as fait ce qu'il fallait, P.J. Ne remets jamais en cause ton attitude à ce moment-là. Tu as fait ce qu'il fallait, et pas eux. C'est leur faute, pas la tienne.

— Et pourtant c'est moi qui ai perdu, conclut-elle avec amertume.

— Je suis désolé de la façon dont tout ça a tourné, mais je ne regrette pas que tu sois partie, car ça t'a conduite dans notre équipe. Ça t'a conduite jusqu'à moi.

Elle fut étonnée par la pointe d'émotion qu'elle avait perçue dans sa voix. Il se hissa sur un coude et se tourna jusqu'à n'être plus qu'à quelques centimètres de P.J. Il tendit la main vers sa joue et l'attira dans un tendre baiser. Cette fois, il prit le temps d'explorer sa bouche, ralentissant la cadence que le désir, dévastateur, leur avait imposée un peu plus tôt dans la soirée.

Lentement mais d'une main ferme, sans jamais écarter les lèvres, il la rallongea sur le dos.

Après leur impatience, leur impétuosité du début, il semblait désormais déterminé à se montrer patient et à faire monter le plaisir progressivement.

— Je suis heureux que tu sois venue au KGI, murmura-t-il à l'intérieur de sa bouche. Je n'imaginais même plus l'équipe sans toi.

Elle le sentit tendre la main vers la table de nuit, et, l'instant d'après, il se soulevait juste ce qu'il fallait pour dérouler le préservatif. Puis il plongea en elle en une poussée contrôlée mais énergique.

P.J. ferma les yeux et noua les bras autour du corps de Cole, l'attirant plus encore, jusqu'à ce qu'ils soient complètement encastrés l'un dans l'autre, chair contre chair, sans un millimètre carré de peau qui ne se touche pas.

Il balançait, ondulait le bassin, attisant tranquillement leur plaisir, sans arrêter de lui faire l'amour avec sa bouche. De lui couvrir le visage et le cou de tendres baisers.

Cela n'avait plus rien à voir avec leur première fois, où chaque caresse, chaque baiser était brûlant et surexcité, telle une course folle vers l'orgasme. La première fois, c'était du sexe. À l'état pur, torride.

Mais là...

Là, c'était différent, et, alors même que P.J. se laissait basculer avec Cole dans le précipice, elle en fut bouleversée. Car ce qu'ils faisaient ressemblait à s'y méprendre à de l'amour. Un stade qu'elle n'avait pas atteint avec Derek, même après deux ans de relation.

Chapitre 4

La sonnerie particulièrement désagréable d'un téléphone portable tira brutalement P.J. de son sommeil. Au beau milieu du plus incroyable des rêves érotiques. D'où sa colère d'avoir été ainsi réveillée.

Elle s'étira en bâillant, étonnamment reposée, et se cogna contre le corps dur d'un homme.

Ses yeux s'ouvrirent sur-le-champ. Et merde !

David Coletrane était là, dans son lit.

Elle avait baisé comme une folle avec Cole.

Et ils avaient aussi fait l'amour, tendrement, ce qui était sans doute ce qui la perturbait le plus, car elle ne pouvait pas balayer l'expérience d'un revers de la main comme une simple aventure d'une nuit. Elle ne pouvait pas non plus la mettre sur le compte de son besoin de lâcher du lest après une mission ni faire comme si ça n'avait jamais eu lieu.

Elle était mal, très mal. En plus, maintenant, elle allait devoir gérer la gêne du lendemain matin.

Le téléphone s'arrêta de sonner, avant de reprendre de plus belle, tandis qu'elle restait allongée, à admirer le physique de son bel endormi. Il marmonna quelque chose, avant de se pencher par-dessus le lit pour attraper à tâtons le pantalon qu'il avait jeté au sol la veille.

Elle profita ainsi d'une vue imprenable sur ses fesses. Et, bon Dieu, quel spectacle ! En fait, il était délicieux de la tête aux pieds, et elle ne put s'empêcher de continuer à le reluquer tandis qu'il saisissait le téléphone et le portait à son oreille.

La réalité avait le chic pour lui verser un seau d'eau glacée sur la tête, décidément. Elle n'en revenait toujours pas de ce qu'elle avait fait. De ce qu'ils avaient fait. C'était probablement l'erreur la plus stupide qu'elle ait jamais commise, et pourtant elle n'était pas novice, loin de là, en matière de décisions stupides dans sa vie.

Mais ça... ça allait tout gâcher.

— Allô ? dit Cole à son interlocuteur. Ouais, Steele, qu'est-ce qui se passe ?

P.J. se figea. Merde ! On les appelait pour une mission. Et il fallait que ça tombe aujourd'hui ! La seule et unique fois où elle avait cédé à la tentation et passé la nuit d'amour la plus folle, la plus incroyable possible avec son coéquipier. Sans compter qu'elle lui avait raconté sa vie. Et voilà qu'on les appelait précisément aujourd'hui !

Cole arborait une expression des plus sombres.

— J'y serai, répondit-il simplement.

Puis il coupa la communication et se tourna lentement vers elle. Comme par enchantement, son portable à elle se mit à sonner. Elle réfléchissait à la façon la moins impudique de ramper par-dessus le corps de son voisin pour atteindre l'appareil quand il posa la main au sol et le lui tendit.

— Allô ? répondit-elle sèchement, pour ne pas laisser filtrer la moindre trace de ses occupations nocturnes.

— P.J., c'est Steele. On a été convoqués. Combien de temps te faut-il pour rentrer dans le

Tennessee ?

Jetant un coup d'œil à son réveil, elle constata qu'il était encore tôt.

— Je vais aller à l'aéroport et voir à quelle heure je peux sauter dans un avion. Je pense être là dans l'après-midi.

— Tiens-moi au courant dès que possible. Si tu ne peux pas prendre le premier vol, on enverra un jet des Kelly te chercher.

— OK, murmura-t-elle en jetant un coup d'œil en direction de Cole.

Elle raccrocha et prit une profonde inspiration, se préparant à affronter la gêne de la situation.

— On dirait qu'il faut y aller, fit-elle bêtement.

— Oui. On peut même prendre le taxi ensemble jusqu'à l'aéroport.

Il était allongé là, totalement à l'aise avec sa nudité, alors qu'elle se redressait, les draps remontés jusque sous le menton, mortifiée.

— Non, fit-elle en secouant vivement la tête. On y va séparément.

Cole fronça les sourcils.

— C'est ridicule, P.J. On est ici ensemble. Pourquoi on ferait le trajet séparément, alors qu'on va au même endroit, enfin ?

— Je ne veux pas qu'on sache que nous étions ensemble. (La ligne qui barrait le front du tireur d'élite se creusa un peu plus.) Écoute, Cole, reprit-elle avant qu'il ait le temps de protester. On doit travailler ensemble. Je ne veux pas que des bruits courent sur notre... (Elle s'arrêta brusquement. Elle avait failli dire « relation » !) Notre rapport. On ne fait pas un travail de bureau dans lequel on peut se permettre de flirter ou de roucouler. Des vies dépendent de notre concentration. Je refuse de devenir l'objet des blagues de Dolphin ou de Renshaw, ou même de Baker. Et je ne veux même pas savoir ce que Steele ferait s'il apprenait que nous avons couché ensemble. Sans doute qu'il jetterait l'un de nous deux, voire les deux, de l'équipe.

— Tu es en train de me faire comprendre que je te déconcentre ?

L'expression satisfaite qu'il arborait donna envie à P.J. de le frapper. Il souriait à pleines dents et, après s'être étiré de tout son long – très long – et tourné sur un côté, il se redressa sur un coude pour la reluquer sans vergogne. Certaine qu'il s'apprêtait à lui retirer les draps d'entre les mains, elle les agrippa un peu plus fermement. Au cas où.

De nouveau, elle ferma les yeux pour inspirer profondément. Quand elle les rouvrit, Cole la dévisageait toujours comme s'il voulait la dévorer pour son petit déjeuner. Un drôle de papillonnement naquit au creux de son ventre, qui remonta tout le long de son corps jusqu'à lui brûler la peau. Il était doué, vraiment. Tout en lui était parfait. Sa bouche, sa langue délicieuse, ses mains, son sexe. Son sexe surtout.

— On ne pourrait pas simplement décréter que la nuit dernière était une erreur ? Une énorme erreur ? Il faut se promettre de ne jamais recommencer. On ne peut pas se permettre de foirer une mission ou de mettre en danger l'équipe. Mieux vaut continuer notre chemin séparément, en faisant comme si rien ne s'était passé.

Tout à coup, il se pencha sur elle, avec son air de mauvais garçon. Elle détestait se sentir aussi petite sous lui et, en même temps, elle adorait ça.

Avec une sorte de grondement rauque, il la colla contre le matelas et recouvrit sa bouche de la sienne, dans un baiser qui la laissa pantelante.

Serré contre elle, il tira sur le drap, jusqu'à ce que le tissu descende au niveau de la taille de P.J. D'une main, il lui couvrit un sein, faisant rouler le téton rigide sous son pouce.

Oh, comme elle aimait sentir ses mains sur elle !

Il insinua la langue entre ses lèvres et lui prit la bouche, la goûtant, mélangeant leurs langues, explorant chaque recoin. Il avait vraiment une bouche faite pour le péché, et elle était loin d'être une gentille petite fille. Elle avait eu son compte de péchés. Si la nuit dernière ne l'envoyait pas en enfer, rien ne le ferait.

Quand il s'écarta, elle avait les lèvres gonflées, et son corps tout entier frémissait, éveillé de nouveau par le désir.

Il gardait une main plaquée sur son sein, comme s'il n'avait aucune envie de rompre le contact. Ses iris bleus étaient durs et perçants, emplis de colère et de désir mêlés.

— Si tu crois que je vais faire semblant que tout cela n'est pas arrivé, tu te mets le doigt dans l'œil. Maintenant, arrête de dire des idioties, et grouillons-nous de nous ramener à l'aéroport. Si ça te gêne vraiment, tu pourras toujours voyager seule à partir de Nashville. Mais il n'y a aucune raison pour que nous ne prenions pas le même avion.

Elle sentit son cœur s'emballer et déglutit avec peine.

Enfin, Cole retira la main qu'il avait posée sur sa poitrine, et immédiatement elle eut froid. Son contact lui manquait déjà.

— Je dois rapporter ma voiture de location à l'aéroport, tu peux venir avec moi, dit-il en s'arrachant du lit.

Elle serra les lèvres en songeant à la vitesse avec laquelle il avait pris le contrôle des opérations et commencé à lui dicter sa loi. Puis elle soupira. Après tout, il avait raison. Elle se comportait de façon stupide, sa réaction était disproportionnée. Sauf que la dernière chose qu'elle voulait, c'était que leur équipe soit au courant de la nuit torride que Cole et elle venaient de passer dans son lit. Ou plutôt sur son lit. Emmêlés entre ses draps.

Elle se sentit rougir violemment. Il fallait qu'elle arrête. C'était elle qui faisait tout un foin sur l'importance de rester concentré, et voilà que sa propre concentration disparaissait et que tout ce dont elle se souvenait, c'était du plaisir que Cole lui avait donné quand il glissait en elle.

Au moins, le sort se montra clément : P.J. ne se retrouva pas assise à côté de Cole quand leur avion décolla quatre heures plus tard. Tous les deux avaient fait leurs bagages – ou, plutôt, Cole l'avait regardée jeter quelques affaires de rechange dans un petit sac. De toute façon, la plupart du matériel nécessaire était stocké dans les locaux du KGI. Elle avait tout ce qu'il lui fallait à l'appartement, mais, lorsqu'elle devait prendre un vol commercial, elle pouvait se contenter d'emporter le strict minimum.

À maintes reprises, le jet du KGI était passé la prendre, faisant un rapide détour pour l'embarquer avec son matériel avant de partir pour leur mission. Steele avait mentionné la possibilité qu'elle déménage plus près de leur base du Tennessee, mais jusque-là elle avait toujours hésité. Elle rechignait à couper complètement les ponts avec son passé.

Peut-être était-il enfin temps d'avancer ? Après tout, cela lui faciliterait grandement la vie si elle se rapprochait du reste de son équipe. Bon Dieu, quoi, elle vivait, mangeait et respirait avec eux pendant soixante-quinze pour cent de son temps ! Les vingt-cinq pour cent restants, elle les passait dans son minuscule appartement de la banlieue de Denver, sans compter ses soirées dans ce club de striptease ringard. Ouais, exactement le genre de vie dont elle avait rêvé...

Steele vivait juste à l'extérieur de Nashville, à un peu moins de deux heures de route du repaire des Kelly, au bord du lac Kentucky. C'était un solitaire, et c'était peut-être pour cette raison que P.J. l'appréciait et le respectait autant. Tout comme il refusait de se laisser envahir lui-même, il se montrait rarement intrusif vis-à-vis des membres de son équipe.

Nashville était une ville assez éloignée pour que P.J. ne se retrouve pas constamment étouffée par

l'équipe, mais assez proche pour que, lors de missions urgentes, elle ne soit pas obligée de traverser tout le pays depuis Denver pour les rejoindre, ni forcée de leur demander de la récupérer en cours de route.

Sauf qu'à présent se profilait une complication qu'elle n'avait pas envisagée.

Cole.

Cole vivait entre Nashville et le Q.G. du KGI. Emménager à Nashville signifierait habiter beaucoup plus près de chez lui. Elle n'était pas sûre d'en avoir envie. Il représentait une distraction dont elle n'avait pas besoin.

Sa voisine de droite se leva pour aller aux toilettes, et P.J. s'appuya contre le hublot : si seulement elle arrivait à dormir une heure avant l'atterrissage à Nashville ! Du coin de l'œil, elle aperçut Cole, installé plusieurs rangées derrière elle, qui lui aussi se dirigeait vers les toilettes.

Quand la passagère assise près de P.J. en ressortit, Cole l'arrêta, et tous les deux discutèrent un instant. Il était en mode charmeur, son sourire suave brillant de toutes ses dents. Écœurée, P.J. observa la femme se liquéfier devant lui.

Elle s'agaça encore un peu plus en constatant que son ex-voisine reprenait le chemin des sièges, sans toutefois s'arrêter devant le sien. Cole fit demi-tour, sans être allé aux toilettes, et vint s'installer à sa place à côté de P.J., qui l'accueillit avec un grognement.

— Oh, Cole, bon Dieu ! marmonna-t-elle. C'était bien nécessaire, ce cirque ?

Il lui sourit.

— Je lui ai simplement expliqué que nous voyagions ensemble mais que nous n'avions pas réussi à obtenir des places contiguës, et je lui ai offert d'échanger sa place contre la mienne, quelques rangées derrière. Elle a eu l'air ravie de nous rendre service.

— Mais pourquoi ?

— *Calmos*, Rutherford ! Tu es beaucoup trop tendue. Tu te comportes comme si la nuit dernière était la fin du monde.

— Tais-toi ! siffla-t-elle entre ses dents. Je refuse d'avoir cette conversation avec toi dans un avion bondé.

Se tournant vers elle, il se pencha tout près et murmura à voix basse :

— C'est arrivé, P.J. Rien de ce que tu pourras dire ou faire n'y changera quoi que ce soit, alors prends sur toi.

— Tu n'es pas obligé de te comporter comme si on était un putain de couple pour autant. OK ?

— Qu'est-ce qui te met à ce point sur les nerfs ? (Il n'y avait ni condamnation ni jugement dans sa voix, juste de la curiosité.) Depuis le premier jour, tu te tiens à l'écart. Personne n'arrive à t'approcher. Personne ne peut te poser de questions. Enfin, tu sais tout ce qu'il y a à savoir sur moi, sur Dolphin, Renshaw et Baker ! Bon, pour Steele, c'est un peu différent, mais, dans son cas, on n'est pas plus avancés que toi. Malgré tout ça, tu agis comme si laisser quelqu'un apprendre la moindre chose sur toi était un péché mortel. Ce qui s'est passé avec le SWAT, c'était vraiment nul, mais tu penses vraiment que l'équipe te jugerait, s'ils savaient ? Ou bien est-ce que tu ne veux pas nous faire confiance, justement parce que ton ancienne équipe t'a trahie ?

En soupirant, elle se cogna la tête contre le hublot. Il leur restait deux heures de voyage, et voilà qu'elle avait Cole sur le dos. Aucune échappatoire. À moins qu'elle ne passe le reste du vol enfermée dans les toilettes.

Il s'approcha encore un peu, si bien que son épaule vint se coller à la sienne, elle percevait même son odeur. Celle de son savon à elle, vu qu'il s'était douché à son appartement. Et pourtant elle utilisait un produit sans parfum, ce n'était donc pas cet arôme qu'elle sentait. C'était lui. Une odeur de

propre, une odeur masculine et délicieuse.

Immédiatement, le souvenir lui revint des heures passées contre ce merveilleux corps d'homme. Ce corps qu'elle avait goûté de toutes les façons, et qui lui avait rendu la pareille. Et bien rendu.

Un frisson la parcourut.

— Tu as froid ? s'enquit-il. Je peux régler ta ventilation.

Elle secoua la tête, se demandant comment elle allait survivre aux deux heures à venir.

Chapitre 5

Sitôt les contrôles de sécurité franchis à Nashville, P.J. ne put réprimer un grognement : non loin d'eux, Dolphin attendait, tenant à bout de bras une pancarte arborant les lettres « P.J. » en gros. Petit malin ! En temps normal, elle aurait trouvé ça drôle et concocté une repartie à lancer à son coéquipier. Mais pas aujourd'hui.

Dolphin afficha un grand sourire en les voyant, Cole et elle, puis il se dirigea vers eux. C'était l'archétype de l'insolence tranquille. Originaire du Texas, il réussissait l'exploit d'arborer le look du parfait cow-boy sans pour autant donner l'impression de sortir tout droit d'un ranch.

La plupart du temps, il portait un jean percé de cinq trous au minimum, des tongs qui semblaient suggérer qu'il allait à la plage et un tee-shirt, généralement orné d'une phrase sarcastique à souhait. Celle du jour annonçait la couleur : « Armé d'un flingue et d'un sale caractère. »

Voilà un tee-shirt qui correspondait parfaitement à l'état d'esprit de P.J.

Comme Cole, Dolphin était un ancien Navy Seal, et on le surnommait ainsi depuis l'école militaire, car il nageait comme un dauphin. Ce mec était même plus à l'aise dans l'eau que sur la terre ferme. P.J. le soupçonnait de cacher des branchies quelque part à l'intérieur de sa cage thoracique.

— Si je m'attendais à te trouver là, Cole, fit-il avec un sourire narquois.

Avant que P.J. ait le temps d'envisager d'émasculer Cole – n'avait-elle pas prévu que ça se passerait comme ça ? –, ce dernier répondit de façon si désinvolte que même elle le crut :

— Ouais, j'ai repéré P.J. dans le hall des arrivées. Comme on allait au même endroit, je lui ai proposé qu'on y aille ensemble

Dolphin fronça les sourcils.

— Tu n'étais pas en ville ?

— J'ai une vie, figure-toi, ricana Cole. On était censés être en repos prolongé, non ?

P.J. décida d'intervenir, ravie que l'ancien Seal semble accepter les explications de Cole :

— Alors, qu'est-ce qui se passe, Dolphin ? Comme d'habitude, Steele n'a pas lâché une info au téléphone.

Haussant les épaules, Dolphin désigna la porte qui conduisait au parking souterrain.

— Tu le connais aussi bien que moi. On en saura plus quand Steele le jugera bon. Moi, je ne suis que le coursier envoyé pour servir de chauffeur à P.J.

Le portable de Cole sonna. Il consulta le SMS et fronça les sourcils.

— C'est quoi ? s'enquit P.J., juste avant de se rendre compte que sa question était indiscrete.

Mais Cole ne parut pas s'en offusquer.

— A priori, un SMS qui vient juste de passer. Steele veut qu'on se retrouve chez lui, et pas à la propriété familiale.

— Ah oui, en effet ! confirma Dolphin. Vous l'ignoriez ? Faut croire que la fin du monde est proche. Nous, entrer dans le sanctuaire de Steele ? Ça doit être une sacrée putain de mission, selon moi. J'espère juste que mon GPS va trouver son adresse, parce que, connaissant Steele, il est sans

doute pas sur les cartes officielles.

P.J. et Cole échangèrent un regard. Dolphin avait beau faire l'idiot, il n'était pas loin de la vérité. Soudain, P.J. avait hâte d'arriver à destination pour enfin découvrir la mission pour laquelle on les appelait.

Une fois près du 4 × 4, Dolphin saisit le sac des mains de P.J. avant qu'elle ait le temps de le jeter dans le coffre elle-même. Elle monta à l'arrière, laissant le siège passager à Cole, dans l'espoir qu'il comprenne et ne vienne pas la rejoindre sur la banquette. Elle se surprit à retenir son souffle alors qu'il contournait le véhicule.

À son grand soulagement, il monta à l'avant tandis que Dolphin prenait le volant.

— Tu as réussi à te reposer un peu, P.J. ? demanda le Seal en lui jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

Elle dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas rougir comme une pivoine. Cole lâcha un bruit à mi-chemin entre la toux et le rire. Elle ne savait pas ce qui la retenait de lui enfoncer son couteau dans le cou. Cet enfoiré s'amusait comme un petit fou.

— J'ai rattrapé mon sommeil en retard, répondit-elle d'une voix mielleuse.

Dolphin secoua la tête.

— Veinarde ! Moi qui pensais qu'on était partis pour quelques jours de pause, je suis sorti. Putain, j'ai encore mal à la tête !

P.J. leva les yeux au ciel. Les virées nocturnes de Dolphin étaient légendaires. Il avait toujours de nouvelles histoires à raconter sur le pétrin dans lequel il s'était fichu. Au moins, ça passait le temps pendant leurs transferts ou bien quand ils se retrouvaient coincés dans un trou à attendre qu'arrivent les ordres ou que l'ennemi pointe le bout de son nez.

— Moi non plus, je n'ai pas beaucoup dormi, ajouta Cole avec un air finaud.

Dolphin éclata de rire.

— T'as fini par te trouver une nana, mon pote ? Je commençais à me demander si tu envisageais de te faire moine.

P.J. se serait volontiers cachée sous le siège. Pourtant, la discussion n'avait rien d'extraordinaire. Au travail, elle était un gars comme les autres, pas de traitement de faveur sous prétexte qu'elle était une fille. D'ailleurs, elle n'en aurait pas voulu. Pas question qu'ils se mettent à agir bizarrement ou qu'ils surveillent leur langage de peur qu'elle s'en offusque.

Ce qui l'étonnait le plus, c'était que, si elle prenait les paroles de Dolphin au pied de la lettre, Cole lui avait dit la vérité un peu plus tôt : il n'était pas du genre à coucher à droite et à gauche.

— Moine ? Non ! Il fallait juste que je trouve la bonne partenaire.

Dolphin exécuta un mouvement exagéré de la tête, censé feindre l'étonnement.

— Mec ! Ne me dis pas que tu n'es plus sur le marché ! Je savais bien que ces fichus Kelly avaient une mauvaise influence sur nous. Si on ne se méfie pas, on va tous finir domestiqués et émasculés avant de s'en rendre compte.

Fermant les yeux, P.J. pria pour que Dolphin accélère.

— Je ne vois pas où est le mal de n'avoir qu'une femme, commenta Cole. Du moment que c'est la bonne.

— Alors, raconte, l'enjoignit Dolphin. Elle est comment ?

Cole lui offrit son large sourire.

— Un gentleman ne dévoile pas ce genre de détails.

Ouf !

— C'est donc pour ça que tu n'étais pas en ville, alors, constata Dolphin. Mais tu as été obligé de te

tirer du lit à toute vitesse. Elle a pris ça comment ?

Cole jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule en direction de P.J., auquel elle répondit par un regard meurtrier, indiquant sans ambages que, s'il l'ouvrait, elle le tuerait.

En riant sous cape, il tambourina du bout des doigts sur le tableau de bord.

— Elle s'est montrée remarquablement compréhensive. Bien sûr, je lui ai promis de revenir aussi vite que possible.

P.J. manqua de s'étrangler, puis elle toussota pour masquer son hoquet. Elle allait lui faire payer ça. Bon sang, il était parti pour la torturer sans cesse, et il n'y avait rien qu'elle puisse faire sans avouer aux autres qu'ils avaient couché ensemble.

— C'était quand, la dernière fois que tu as couché, P.J. ?

Les yeux écarquillés, elle reporta son attention sur Dolphin, qui l'observait dans le rétroviseur. Là encore, la question ne sortait pas vraiment de l'ordinaire, surtout venant de Dolphin, qui ne s'embarrassait pas de bonnes manières. Ça faisait partie du jeu, puisqu'elle était leur égale. Sauf que, là, ça tombait carrément mal.

Cole pivota sur son siège et lui envoya un sourire canaille.

— Oui, P.J., c'était quand, la dernière fois que tu as fait des folies de ton corps ?

Elle leur adressa à tous les deux un geste du revers de la main et tourna les yeux vers la vitre. Ils changeaient d'État.

Elle passa la suite du trajet entre sommeil et veille, à essayer de bloquer les souvenirs de la nuit passée. Enfin, elle fut réveillée en sursaut quand sa tête heurta la vitre. Elle se redressa. Ils avaient emprunté un interminable chemin de terre.

— Waouh ! lâcha-t-elle.

— En effet ! renchérit Cole. Impressionnant.

Des hectares de prairies s'étendaient de part et d'autre du chemin. Au loin, un immense lac scintillait dans la lumière de cette fin d'après-midi. Des chevaux paissaient çà et là. P.J. n'aurait pas imaginé Steele en éleveur de chevaux.

Un vaste ranch s'élevait au milieu d'une petite parcelle tondue, et, partout autour, on apercevait d'épaisses forêts à perte de vue. Connaissant Steele, il était l'heureux propriétaire de tout ce terrain, dont il contrôlait l'accès aussi strictement que s'il s'était agi de Fort Knox.

— Hé, tu as dû donner un échantillon de ton sang à l'entrée ? demanda P.J. en se penchant vers le conducteur.

Dolphin eut un petit rire.

— Le type au portail a bien failli me faire descendre de voiture pour que je lui pisse un bocal d'urine !

P.J. rigola. En privé, ils aimaient se moquer de Steele mais, devant lui – et même dans son dos –, ils lui montraient le plus grand respect. S'ils riaient de sa rigidité, ils lui étaient d'une loyauté sans faille.

Steele avait donné sa chance à P.J., malgré son passé, les casseroles qu'elle traînait. Il avait su voir au-delà de ce qui était écrit sur le papier, sans se laisser rebuter par le fait qu'elle ait quitté son poste au SWAT, et il avait cru en elle.

En retour, elle se donnait toujours à cent cinquante pour cent.

Leur équipe était de la bombe atomique, elle se l'avouait sans fausse modestie. Ils fonctionnaient comme un engrenage parfaitement huilé. Cole et elle étaient des tireurs d'élite hors pair. Baker et Renshaw étaient les muscles qui balançaient les explosifs et les cerveaux qui élaboraient leurs manœuvres tactiques. Dolphin leur servait d'homme à tout faire : il était capable de s'en sortir dans à peu près tout, en fonction des besoins de l'équipe. Quant à Steele, c'était carrément un surdoué qui

maîtrisait à la perfection tous les domaines.

Enfin, Cole, lui aussi, ne se débrouillait pas mal... Pourtant, la plupart du temps, il se contentait de jouer les snipers avec P.J. Il lui avait fait une peur de tous les diables, le jour où il avait pris une balle, lors de la mission en Colombie pour libérer Rachel Kelly d'une situation inextricable.

Jamais elle ne l'admettrait tout haut, bien sûr. Plutôt mourir.

Mais ses pensées lui rappelèrent la blessure de Dolphin, qui avait échappé à la mort il n'y avait pas si longtemps.

— Au fait, tu vas mieux, toi ? lui demanda-t-elle tandis qu'ils s'arrêtaient derrière les autres véhicules déjà garés.

Baker et Renshaw étaient manifestement arrivés avant eux.

Dolphin se tourna vers elle, un sourcil haussé.

— Quoi ? Ma coéquipière se soucierait donc de ma santé ? !

— Bien sûr que je m'en soucie, répondit-elle en fronçant les sourcils. Tu as eu droit à un congé ?

Il sortit de voiture en secouant la tête, avant de lui ouvrir poliment la portière arrière.

— Je vais bien, marmonna-t-il quand elle tourna les yeux vers lui.

Il leva son poing serré, et, en souriant, elle le heurta du sien. Cole lui envoya son sac, qu'il venait de récupérer dans le coffre, puis ils se dirigèrent vers l'entrée.

— Eh bien, il était temps ! lança Steele depuis le porche. Tu étais où, Coletrane ? Je t'attendais bien plus tôt que ça.

— Je n'étais pas en ville, répondit tranquillement l'intéressé. Je pensais qu'on était en repos. J'ai croisé P.J. à l'aéroport et j'ai profité du taxi qu'offrait Dolphin.

Steele grimaça.

— Désolé d'avoir dû vous rappeler, les gars.

— Qu'est-ce qui se passe, patron ? demanda Dolphin. Pourquoi est-ce qu'il fallait qu'on revienne en urgence ? Ça doit être une sacrée affaire, pas vrai ?

Steele rentra à l'intérieur de la maison en les enjoignant d'un geste de le suivre.

— Venez rejoindre l'équipe au complet, je vais vous expliquer. On n'a pas beaucoup de temps.

Chapitre 6

Ils pénétrèrent dans le vaste hall de la maison de Steele, et P.J. tenta d'absorber le plus de détails possible tandis qu'il les conduisait au salon en contrebas, après deux marches d'escalier.

L'endroit, purement masculin, tourné vers l'extérieur, ressemblait à un chalet de chasse. Rustique. Du genre que l'on trouverait au milieu des montagnes, près d'un ruisseau poissonneux.

Du plancher au sol, des meubles en cèdre, une cheminée de pierre massive. Plusieurs animaux empaillés ornaient les murs, de l'énorme élan au-dessus de la cheminée au cerf en pied fièrement posté en face de lui.

Une peau d'ours recouvrait le sol devant l'âtre, et plusieurs autres peaux d'animaux étaient tendues aux murs ou posées sur les meubles.

Un véritable paradis pour chasseurs. Steele était, effectivement, le chasseur le plus implacable qui soit. Il se trouvait juste que, en plus des autres gros gibiers qu'il semblait affectionner, il chassait l'homme.

À la grande surprise de P.J., Donovan Kelly les attendait dans le séjour, assis aux côtés de Baker et de Renshaw sur l'un des canapés au fond de la pièce.

Don, comme le surnommaient ses proches, dirigeait le KGI avec ses frères Sam et Garrett. Plus récemment, leurs jeunes frères Ethan, Nathan et Joe avaient rejoint leurs rangs, mais c'étaient les trois aînés des Kelly qui menaient vraiment la barque.

Au sein du clan, Donovan servait de crack en informatique, et, même si certaines personnes, en le comparant à ses frères massifs, plutôt du style Néandertal, l'assimilaient à tort à une sorte d'intello, Donovan était un dur à part entière, et P.J. le respectait beaucoup.

Il était toujours calme, pas bavard, le genre qui n'a pas besoin de crier pour transmettre ses messages. D'autant qu'il était intelligent, et pour P.J. rien n'était plus sexy qu'un homme intelligent. Si en plus il se trouvait être un dur de dur, alors là il avait vraiment tout pour plaire.

— Tiens, les voilà ! lança Baker en se levant du canapé.

On se serra la main, on cogna des poings avec enthousiasme pour sceller la réunion de l'équipe. On aurait pu croire que les membres du KGI étaient séparés depuis une éternité, alors que seulement trois jours s'étaient écoulés. Et pour cause : dans leur métier, la possibilité existait toujours qu'ils ne rentrent pas d'une mission, et ils ne l'oubliaient pas.

Cette réalité avec laquelle ils vivaient les rapprochait beaucoup. P.J. avait beau fuir l'intimité en général, avec eux c'était différent : ils étaient sa famille. Une bonne bande de grands frères. Enfin, hormis Cole. Elle venait de tuer dans l'œuf toutes leurs chances de se considérer comme frère et sœur. Ce que, d'ailleurs, elle n'avait jamais fait.

Steele et Donovan la regardaient bizarrement, et elle n'arrivait pas à se défaire de l'impression qu'ils devinaient ce qui s'était produit la nuit précédente, comme si c'était écrit en gros caractères sur son visage.

Donovan s'approcha d'elle et la salua, mais P.J. trouva qu'il avait un air sombre. Une sirène

d'alarme s'alluma en elle. Non, elle n'était pas en train d'imaginer tout ça bêtement, par culpabilité. Donovan ne se serait pas déplacé pour une mission banale.

— Asseyez-vous, lança Steele à la cantonade.

Donovan et lui restèrent debout tandis que le reste de la compagnie s'installait sur le canapé et les fauteuils. P.J. s'arrangea pour prendre la dernière place libre sur le canapé, entre Baker et Renshaw, obligeant Cole à choisir l'un des fauteuils inoccupés en face.

Steele prit une profonde inspiration, et P.J. eut l'impression de ressentir physiquement l'humeur noire qui émanait de lui. Leur chef hésitait, ce qui la sidéra, car ce n'était vraiment pas son genre. Au contraire, il allait droit au but, en général.

— Tout d'abord, je vous présente mes excuses pour vous avoir appelés malgré ma promesse de vous accorder un repos bien mérité. Mais quelque chose s'est produit. Quelque chose de grave.

P.J. et les autres se tendirent dans l'attente de la suite. Tous s'étaient tus dès les premiers mots de Steele, conscients que, en effet, ce devait être grave pour provoquer chez lui une telle réaction.

Steele se tourna vers Donovan, qui fit un pas en avant, l'air solennel.

— Carter Brumley est l'un des plus gros leaders du trafic d'enfants dans le monde. Il les aime jeunes, de préférence entre huit et douze ans, et s'intéresse exclusivement aux fillettes.

La haine qui transparaissait dans la voix de Donovan ne faisait de doute pour personne, et P.J. commençait à comprendre la raison de sa présence et de celle de l'équipe. Donovan avait toujours voulu protéger les enfants. Les femmes et les enfants, mais surtout les gosses.

Il avait la main sur toutes les missions impliquant des enfants, qu'il s'agisse de disparitions, d'exploitation ou de kidnappings.

— Il est déclaré ennemi public numéro un dans de nombreux pays. Plusieurs agences ont failli l'avoir, mais personne n'y est arrivé. Il est malin, mais il est aussi chanceux et il a plus de vies qu'un chat.

— C'est après lui qu'on va courir ? s'enquit Dolphin.

Steele lui jeta un regard, et le Seal se tut.

— D'une certaine façon, oui, répondit Donovan d'un ton grave. Une occasion s'est présentée que nous ne pouvons laisser passer. Mais, pour l'approcher, nous allons devoir utiliser des méthodes peu orthodoxes.

À ces mots, P.J. haussa les sourcils.

Au même moment, Steele et Donovan braquèrent le regard sur elle.

— Le bras droit de Brumley a un faible pour les petites brunes aux jambes de feu. Il les aime musclées, à petite poitrine. Pas trop petites mais pas trop développées non plus.

Mortifiée, P.J. eut envie de croiser les bras pour cacher ses seins des six paires d'yeux rivés sur eux. Ils étaient là, tranquilles, à évaluer la taille de sa poitrine !

Elle esquissa une moue dégoûtée. Quelle idiote elle faisait ! Ici, elle n'était qu'un membre de l'équipe, personne ne cillerait s'il s'agissait de discuter de la taille du pénis de l'un d'eux.

— Il ne sait pas tenir sa langue, non plus, poursuivit Donovan. L'information nous vient d'une prostituée avec laquelle il a été en affaire : c'est un bavard. Avec assez d'alcool et un peu d'encouragement, il est capable de presque tout balancer.

P.J. commençait à avoir un très mauvais pressentiment.

— La rumeur court qu'il livre des fillettes à un acheteur basé en Europe. Des Américaines. Des blondes, spécifie la commande. Entre huit et dix ans. Yeux bleus. Cheveux longs. L'acheteur est très pointilleux.

— Nom de Dieu ! lâcha Cole, l'air écœuré.

— Et on l'arrête comment ? demanda P.J. d'un ton neutre.

Donovan prit une profonde inspiration.

— Nous savons où il se trouvera dans trois nuits. Il assiste à une fête à Vienne, organisée par Arthur Stromberg, l'un des gros bras de la vente d'armes en Europe. Or Brumley et lui sont bons amis. Et où Brumley va, Gregory Nelson va aussi. C'est là que tu intervies, P.J.

Cole se redressa sur son siège, le regard noir et le visage fermé.

— Comment ça, c'est là qu'elle intervient ? De quoi on parle, là, exactement ?

Steele fronça les sourcils, et Donovan leva la main.

— Laisse-moi terminer.

Sans se renfoncer dans sa chaise, Cole attendit. P.J. le dévisageait sans aménité. Elle n'avait pas besoin qu'il vienne la ridiculiser devant l'équipe. Surtout pas.

— Nous voulons que tu te rapproches de Gregory Nelson lors de cette soirée, reprit Donovan en s'adressant à elle. Que tu te montres aimable, souriante, ouverte à une invitation. Une fois que vous serez seul à seul, tu devras essayer d'obtenir le maximum d'informations possible.

Clignant des paupières, P.J. regardait à présent Donovan, sans savoir exactement quoi répondre.

Cole, en revanche, ne connaissait pas les mêmes hésitations. Il s'était mis debout, les bras le long du corps, les poings serrés.

— C'est quoi, ce bordel, Don ? Tu veux qu'elle se prostitue pour des informations ?

Les autres membres de l'équipe ne semblaient pas emballés par l'idée non plus.

— Pourquoi est-ce qu'on n'assiste pas plutôt à la fête et qu'on n'arrête pas Carter Brumley pour débarrasser le monde de cette pourriture ? aboya Cole.

— L'idée ne me plaît pas plus qu'à vous, intervint Steele de sa voix toujours neutre. Seulement, on ne peut pas l'arrêter directement, ce serait trop simple. D'une part, ses gardes du corps le surveillent comme le lait sur le feu. Il nous faudrait un tout petit peu plus d'hommes qu'une équipe, même en comptant celle de Rio avec nous. Deuxièmement, son arrestation ne suffirait pas à libérer ces fillettes. Cette mission requiert finesse et patience.

— Et nous, bordel, on sera où pendant que P.J. travaillera Nelson au corps ? insista Cole.

— Pas loin, le rassura Donovan. On ne l'abandonne pas toute seule dans la gueule du loup. Nous fournirons la chambre d'hôtel qui leur servira de lieu de rendez-vous. Nous réserverons la chambre voisine, afin que, si quoi que ce soit tournait mal, nous soyons là en moins de cinq secondes.

— Je n'aime pas ça, s'entêta Cole.

P.J. bondit sur ses pieds, déterminée à contraindre l'autre tireur d'élite au silence.

— Hé, les gars, vous pouvez vous taire une seconde et laissez la personne concernée poser quelques questions, oui ?

Cole serra les lèvres à contrecœur et reprit sa place sur le fauteuil, sans toutefois cesser de dévisager Donovan d'un air belliqueux.

— Tout ça, c'est bien joli sur le papier, reprit P.J., mais il y a pas mal de points obscurs dans votre scénario. D'abord, je ne suis pas très portée sur les soirées guindées, et puis je ne suis ni une tentatrice ni une séductrice. En plus, je suis incapable de monter trois marches sur des talons et, pour finir, je suis certaine de ne pas avoir des jambes à tomber.

Cole serra un peu plus les lèvres, mais elle lut de la dénégation dans ses yeux. Elle lui renvoya son regard qui tue, promesse muette que, s'il ouvrait la bouche, elle le priverait à jamais de ce qui faisait de lui un homme. Il parut recevoir le message, en tout cas il garda le silence.

— Tu es parfaite pour les circonstances, P.J., la contredit Donovan.

— Ah oui ? Et comment tu sais ça, toi ?

Il sourit.

— Parce que je sais voir au-delà des treillis et des gros mots. Tu seras magnifique dans la bonne robe et perchée sur les bonnes chaussures, avec la coiffure et le maquillage appropriés. Je parie que même ton équipe ne te reconnaîtra pas quand j'en aurai fini avec toi.

— Toi, Don ? Tu vas jouer les conseillers en relooking ?

Il leva un sourcil.

— Et pourquoi pas ? Je sais ce qui va bien à une femme. Je ne te serai pas d'une grande utilité en ce qui concerne la coiffure et le maquillage, mais je ferai en sorte que nous ayons quelqu'un pour s'occuper de ça. Le plus important, c'est que tu croies en ta capacité à mener à bien cette mission. Tu as déjà la bonne attitude et confiance en toi, je n'en doute pas une seconde.

— Et je suis censée aller à cette fête toute seule ?

— Je peux obtenir des invitations pour toi et moi. Nous irons ensemble, mais tu devras m'abandonner une fois à l'intérieur, afin d'entrer en contact avec Nelson. Sitôt le flirt lancé et le poisson ferré, tu lui annonces où tu es descendue et tu lui laisses entendre que tu ne refuserais pas un peu de compagnie. Si tout se passe comme nous l'espérons, il va te lécher dans la main.

Elle tourna la tête vers Steele, son chef d'équipe, l'homme en qui elle plaçait toute sa confiance.

— Tu en penses quoi ? demanda-t-elle doucement.

Peu lui importait si le fait qu'elle prenne l'avis de Steele offensait Donovan, même si, au bout du compte, c'était ce dernier qui signait leurs chèques à la fin du mois. Donovan n'était pas son chef d'équipe, Steele oui. Donovan avait participé à plein de missions avec eux, elle le respectait, mais c'était de Steele qu'elle prenait ses ordres, et de personne d'autre.

Steele resta silencieux un long moment, comme s'il hésitait. Puis il plongea son regard dans le sien.

— Je pense qu'il s'agit probablement de notre meilleure option. Je n'aime pas trop ce plan non plus, mais, à mon avis, on peut réussir tout en veillant à ce que tu sois en sécurité.

— Mais c'est complètement dingue, bordel ! explosa Cole. Depuis quand est-ce qu'on prostitue nos coéquipiers pour une mission ? Vous ne comprenez donc pas ce qui pourrait arriver à P.J. si le moindre truc déraile ? Elle sera complètement vulnérable.

— Assez, Cole, rétorqua-t-elle entre ses dents. Tu vas la fermer maintenant et te calmer. Je ne suis pas vulnérable. Je suis capable de me défendre, et mon équipe ne m'abandonnera pas.

Pas comme les gars du SWAT. La fin de sa phrase était sous-entendue, mais elle savait que Cole comprendrait. Elle faisait confiance à ses coéquipiers, ils n'étaient pas Derek, Jimmy et Mike.

— Bien sûr que non, on ne te laissera pas tomber, confirma Baker d'une voix tendue et très sérieuse.

Renshaw confirma en faisant « oui » de la tête.

— Il faut qu'elle porte un micro, intervint Dolphin. Pour qu'on sache ce qui se passe à tout instant. De cette façon, si quoi que ce soit tourne au vinaigre, on sera en mesure d'intervenir plus vite.

Donovan émit un son exaspéré.

— On ne va pas la laisser en pâture aux lions non plus. Il s'agit d'une mission comme une autre. Nous travaillons en équipe, nous parons à toute éventualité. (Puis il se tourna vers P.J.) Tu n'es pas obligée d'accepter cette mission. Prends ta décision tout à fait librement, et nous ne t'en tiendrons pas rigueur si tu préfères refuser. Je comprendrais parfaitement que tu ne souhaites pas assumer ce genre de risques.

— N'y va pas, P.J., lança Cole. On trouvera un autre moyen de sauver ces gamines.

Bien sûr que non. Pas toutes les fillettes. Pour les premières d'entre elles, ce serait trop tard. Ce

n'étaient guère que des bébés, volés à leur mère et à leur foyer, forcés à endurer un cauchemar qu'aucun enfant ne devrait subir.

Comment pouvait-elle refuser quand on lui offrait une chance de les sauver ?

Elle balaya la pièce du regard. Ses coéquipiers se taisaient, pensifs, les yeux braqués sur elle pour l'assurer de leur soutien indéfectible.

Cole, pour sa part, était hors de lui. Et soucieux. Elle lisait l'inquiétude dans ses iris bleus, et le manque de confiance qu'il montrait en ses capacités la rendait furieuse. Ils passaient une nuit ensemble, et le voilà qui se comportait comme un crétin surprotecteur ! Qu'est-ce qu'il allait inventer ensuite ? Qu'elle devait rester cachée derrière lui pendant leurs missions, afin de ne pas risquer de se prendre un coup de feu ?

Enfin, elle reporta son attention sur Steele et Donovan. Ne trouvant pas sur le visage de son patron le moindre signe de ce qu'il pensait vraiment, elle cessa de sonder son expression et posa tout haut sa question :

— Steele, est-ce que tu penses que nous devons suivre ce plan ?

— Je ne peux pas prendre la décision à ta place, P.J. N'attends pas de moi que je mette mes opinions sur la table, sur ce coup. La cause est juste, autrement je ne vous aurais pas dérangés, les gars, surtout que vous rentriez à peine d'une mission durant laquelle vous n'aviez pas dormi et que vous aviez grandement besoin de repos. Tout ce que je peux faire, moi, c'est vous convoquer. (Il observa le reste de l'équipe, puis posa de nouveau son regard sur P.J.) Mettons ça au vote.

P.J. prit une profonde inspiration et ravala l'anxiété qui lui montait à la gorge. Qu'on lui donne un fusil en lui indiquant une cible à atteindre, et elle accomplirait ça les yeux fermés. Mais là... Là, elle se sentait si éloignée de sa zone de confort que son esprit se brouillait.

— Je marche, fit-elle d'une voix ferme.

Steele se tourna vers les autres.

Dolphin lâcha un soupir.

— J'en suis aussi, merde ! Pas question qu'elle y aille sans son équipe.

— Idem, marmonna Baker.

— Moi aussi, confirma Renshaw.

Ne restait plus que Cole. Il arborait toujours le même air furibond. Il jeta un coup d'œil en direction de P.J., puis vers les autres.

— Putain, merde, j'en suis aussi. Mais je n'aime pas ce plan et je veux que ça se sache officiellement.

— OK, alors c'est parti, conclut doucement Donovan.

Chapitre 7

Assis avec les autres, Cole attendait comme eux tous que P.J. fasse son apparition. En compagnie de Donovan et de la femme qu'il avait embauchée pour la maquiller, la tireuse d'élite était enfermée dans cette fichue chambre d'hôtel depuis deux heures, ce qui irritait Cole de plus en plus.

Au plus profond de ses tripes, cette mission ne lui disait rien qui vaille. Il n'arrivait d'ailleurs pas à croire que Donovan et Steele aient accepté de placer P.J. dans une telle position de vulnérabilité, et il arrivait encore moins à croire qu'elle-même ait relevé le défi.

Enfin, sur ce dernier point, il n'était pas aussi surpris que ça. P.J. était une dure à cuire, c'était d'ailleurs l'un des détails qu'il admirait chez elle. Elle faisait son travail sans jamais se plaindre, en se mettant au niveau des gars de l'équipe, et, pour être honnête, il devait bien admettre que souvent elle les surpassait.

C'était une sacrée bonne tireuse, et même si son ego de mâle devait en pâtir, jamais il ne la défierait au tir. Elle serait bien capable de lui botter le cul, et il ne s'en remettrait pas.

Se frottant les paumes contre son jean, il tapota impatiemment son genou du bout des doigts.

— Putain, ça va durer encore longtemps ? grommela-t-il.

La porte de la pièce adjacente s'ouvrit au même instant, et Donovan apparut, vêtu d'un magnifique smoking et de souliers vernis visiblement très chers. Quant à ses cheveux, il les avait enduits de gel.

Des sifflements s'élevèrent, et Donovan leva les yeux au plafond.

— Waouh, mec, t'es super mignon ! se moqua Dolphin.

— Où est P.J. ? demanda Steele. On doit sortir dans quelques minutes, si on veut tenir le programme.

Se retournant, Donovan tendit la main derrière lui. Pour attirer P.J. à ses côtés. Un silence de stupéfaction tomba sur la pièce.

Cole faillit en avaler sa langue. Putain de merde !

Elle était sublissime. Dans une robe qui donnait une toute nouvelle définition de la petite robe noire. Petite, en effet. Minuscule, en réalité.

Moulant amoureusement ses hanches, ses cuisses, le vêtement s'arrêtait plusieurs centimètres au-dessus des genoux. Quant au haut, il donnait un aperçu impressionnant de son décolleté. Les globes délicats de ses seins remontaient audacieusement jusqu'à la limite du tissu, tout en laissant assez de mystère pour donner envie à un homme normalement constitué de tirer sur la robe et d'en découvrir plus.

Elle avait les cheveux relevés, et des boucles s'échappaient sur ses joues et dans sa nuque, lui conférant un air doux et féminin qui arracha un grognement de surprise à Cole. Des diamants pendaient à ses oreilles. Bon Dieu, il n'avait même pas remarqué qu'elle avait les oreilles percées ! Autour de son cou, elle portait un collier tout simple de diamants, d'apparence coûteuse mais discrètement élégant, sans ostentation.

Un bracelet éclatant ornait son poignet délicat, attrapant la lumière pour mieux la renvoyer. Et ses

ongles... Elle avait même des ongles ! Parfaitement manucurés et vernis d'un rouge brillant qui s'accordait avec celui dont étaient peintes ses lèvres.

Elle avait de longs cils qui accentuaient le vert de ses yeux, et Cole fut content de constater que, hormis la touche de rouge à lèvres et de mascara, elle n'arborait aucun maquillage. De toute façon, elle n'en avait pas besoin. Elle était parfaite au naturel.

Mais le plat de résistance, c'étaient... ses jambes.

Nom de Dieu de nom de Dieu ! D'après Donovan, ce Nelson avait un faible pour les « jambes de feu », et Cole savait par expérience que P.J. était bien dotée en la matière, mais avec ses hauts talons et sa robe courte...

Il s'essuya la bouche pour vérifier qu'il ne bavait pas et que sa mâchoire était toujours en place.

Waouh ! Magnifiques. Musclées par un entraînement sportif très strict, ses jambes étaient à tomber par terre. Il n'eut pas trop à se forcer pour se les rappeler nouées autour de lui pendant qu'il entrait en elle.

Des gouttes de sueur lui perlèrent au front, pendant que le reste de la pièce s'animait en réaction au spectacle qu'offrait P.J.

— Hooyah ! s'exclama Baker. Putain, P.J., t'es trop sexy !

Elle lui répondit par une grimace, et Cole lut dans ses yeux la nervosité qui habitait sa coéquipière. Son malaise était palpable. Elle détestait se retrouver ainsi sous les feux de la rampe.

Dolphin siffla son admiration, puis sourit.

— Don avait tout à fait raison, tu es sublime, beauté !

Renshaw y alla de son sifflement aussi.

— Tu es très belle, P.J., commenta Steele de sa voix calme et neutre.

Belle ? Elle était à tomber, oui ! Pourtant, Cole l'aimait tout autant dans sa tenue de camouflage habituelle, le visage maquillé au charbon. Plus d'une fois il avait rêvé de l'allonger dans son lit, de lui retirer ses vêtements de soldat et d'étaler ses peintures de camouflage partout sur leurs deux corps.

— Et toi, Cole, tu n'as rien à dire ? s'étonna Dolphin. Elle est si mimi !

Cole s'éclaircit la gorge, puis il vit le regard désespéré de P.J. Son expression le peina. Elle aurait dû le connaître suffisamment pour savoir que jamais il n'évoquerait ce qui s'était produit entre eux devant les autres. Non qu'il en ait honte. En cet instant, il adorait avoir en sa possession un tampon marqué « Propriété privée, passez votre chemin » qu'il lui apposerait sur le front.

— Tu es magnifique, P.J.

— Merci, les gars, fit-elle d'une voix à peine audible.

— OK, voici comment ça va se passer, intervint Steele, sur qui tous reportèrent aussitôt leur attention. Donovan et P.J. arriveront ensemble. Dès que P.J. se retrouvera seule, nous suivrons chacun de ses gestes à distance.

Cole fronça les sourcils.

— Je peux savoir où est son matériel et comment on peut le cacher sous cette robe minuscule ? Il y a tout juste assez de tissu pour la couvrir, elle, alors une caméra... (P.J. lui jeta un regard noir.) Ne va pas abîmer ton rouge à lèvres, beauté, lâcha-t-il vers elle. Il te va si bien.

Levant les yeux au ciel, elle secoua la tête.

— Ça suffit, tous les deux, aboya Steele.

— P.J. est équipée de mon dernier bijou de technologie, les informa Donovan avec un sourire qu'il réservait à l'évocation de ses joujoux préférés. (Soulevant le bras de P.J., il le fit légèrement pivoter pour leur montrer l'intérieur de son avant-bras.) Là, vous ne le voyez pas, mais il y a un patch couleur chair, fait de vraie peau humaine, et qui se fond complètement avec sa peau. En dessous, j'ai

planqué la puce qui nous permettra d'entendre tout ce qu'elle entendra.

— Vraiment ? dit Dolphin.

Il se leva et s'approcha de P.J., puis posa les doigts sur l'intérieur de son coude et remonta jusqu'à son aisselle. Cole mourait d'envie de lui hurler de garder ses mains dans ses poches, mais il s'en abstint, sachant comment P.J. réagirait.

— Ça alors, je ne le sens même pas, s'extasia Dolphin.

— C'est bien le but, confirma sèchement Steele.

— Son bracelet porte aussi une minicaméra qui retransmet les images en temps réel et en haute définition, poursuivit Donovan. Un simple contact de sa main sur sa joue ou une mèche de cheveux passée derrière l'oreille lui permettront de nous offrir une vue imprenable sur ce qui l'entoure. Et elle est aussi dotée d'un traceur GPS, au cas où nous aurions besoin de la trouver en urgence, ça fait donc d'une pierre deux coups.

Cole sentit son estomac se serrer. Il refusait de penser aux scénarios catastrophes.

— Donc, si je résume, intervint-il, P.J. et toi, vous allez à cette fête. Elle se sépare de toi, repère ce Nelson et fonce sur lui pour l'informer de l'adresse de son hôtel, puis elle part et attend qu'il vienne la rejoindre ?

Les autres tournèrent vers lui un regard perplexe.

— On a déjà parlé de cette stratégie, s'impacienta Steele.

— Ouais, bon, je voulais juste m'en assurer.

P.J. haussa les épaules.

— Il se peut qu'il veuille partir avec moi. Quoi qu'il en soit, le résultat est le même. Personne ne peut prédire comment il va réagir ni même s'il mordra à l'hameçon. Mais s'adapter à une situation qui évolue, ça fait partie du boulot, et on est doués pour ça.

— Hooyah ! s'écria Dolphin. Je vote pour qu'on la nomme membre honoraire des Seal.

Oui, Cole était conscient qu'il se comportait en mauviette. Il n'arrivait pas à se défaire de ce nœud dans le ventre. Il avait hâte que cette fichue soirée soit terminée et que P.J. reprenne sa place au sein de l'équipe. Saine et sauve. De préférence en un lieu où il pourrait avoir l'œil sur elle à tout moment.

— C'est précisément pour cela que nous devons rester sur nos gardes, reprit Steele. Nous ignorons comment les choses vont tourner. Si, à n'importe quel moment, tu veux qu'on t'exfiltre, ajouta-t-il à l'intention de P.J., tu connais le mot de passe. N'hésite pas à l'utiliser. À la fête, Cole, Dolphin, Baker, Renshaw et moi, nous serons dispersés dehors sur tout le périmètre. Sitôt que tu en partiras, nous te suivrons à l'hôtel. Si un élément change, fais en sorte d'en parler afin de nous en informer.

Donovan lui posa la main sur le bras.

— Je resterai à l'intérieur pendant toute la soirée, jusqu'à ton départ. Au moindre problème, je le saurai. (Il se tourna ensuite vers les autres.) Cette mission aura des conséquences énormes. Sans parler de ses effets évidents, à savoir débarrasser ce monde d'un sac à merde notoire et rendre ces fillettes à leurs parents, il y a trois gouvernements qui offrent une énorme récompense pour la capture de ce salaud. Mort ou vif, ils s'en fichent. Resnick, lui, le veut vivant pour obtenir des informations sur son réseau. Et, même si notre cher contact à la CIA m'a porté sur les nerfs récemment, j'ai tendance à être d'accord avec lui à ce sujet-là. Brumley n'est qu'un fournisseur. Des tas de salopards sont en liberté, qui achètent ces fillettes, et je serais plus que ravi de les coffrer aussi.

Tout le monde acquiesça, l'air grave.

— Eh bien, allons le choper ! lança P.J. Je pourrais draguer le diable en personne, si ça permettait de sauver ces fillettes.

Cole lâcha un soupir. Elle avait raison. S'il s'agissait de n'importe quelle autre femme que P.J., il

ne serait pas aussi furieux qu'on la place dans une position pareille. C'était leur boulot, après tout, de faire l'impossible pour mener à bien une mission.

Il devait arrêter de la considérer comme la femme avec laquelle il avait fait l'amour, la femme qu'il voulait sienne. Elle lui appartenait et elle ne le savait même pas.

Ce soir, cependant, elle n'était qu'une coéquipière. Et, comme il le ferait pour n'importe quel autre membre de leur groupe, il allait la protéger et s'assurer qu'elle s'en tire saine et sauve, sans une égratignure. Rien qu'ils n'aient déjà fait des centaines de fois.

— OK, s'il n'y a plus de questions ou de remarques, allons-y, annonça Steele.

Chapitre 8

La résidence ne ressemblait pas à ce à quoi s’attendait P.J. Elle était située au cœur de la ville, et l’on se garait directement dans la rue. Quatre hommes qui faisaient office de portiers arpentaient d’un bon pas la file de voitures en attente.

Donovan avait choisi de laisser la leur dans la rue voisine, afin d’y avoir aisément accès en cas de besoin. P.J. et lui firent à pied le trajet jusqu’au portail d’entrée, où l’on avait posté deux agents de sécurité à la mine patibulaire pour vérifier les invitations.

P.J. nota avec intérêt la présence de plusieurs femmes, toutes vêtues avec un luxe tapageur, éparpillées le long du trottoir. Une magnifique blonde fut approchée par l’un des hommes qui sortait de voiture. Tous deux conversèrent un moment, puis la femme sourit et passa le bras sous celui de l’individu, et ils se dirigèrent ensemble vers l’entrée, où le monsieur produisit son carton d’invitation.

— C’est l’équivalent européen d’un *blind date* ? murmura P.J.

— Non, juste des escort-girls, répondit Donovan en ricanant. Version haut de gamme. Et carrément plus chères, aussi. Dès qu’elles sont au courant qu’il y a une fête comme celle de ce soir, elles savent pouvoir tomber sur un cavalier lucratif pour la soirée.

— C’est le rôle que tu joues ce soir ? demanda-t-elle sur un ton canaille. Mon « cavalier lucratif » ?

— Ça non, alors ! Je te lâche sitôt les portes franchies, tu as oublié ?

En approchant du portail, ils cessèrent toute conversation. Donovan tendit le carton d’invitation, calligraphié avec goût, et on leur fit signe d’entrer. Là, un autre membre du personnel indiqua à Donovan de lever les mains au-dessus de la tête pour une fouille au corps.

Le même homme observa P.J. quelques secondes, avant de l’autoriser à passer. Manifestement, il considérait qu’elle n’avait pas beaucoup d’endroits où cacher une arme éventuelle.

Domage, d’ailleurs, car P.J. se sentirait bien mieux, si elle portait ne serait-ce qu’un pistolet. Le sien servait, en quelque sorte, de prolongement naturel à son bras, et c’était étrange de ne pas pouvoir poser la main dessus alors qu’elle était en mission. Pour cette occasion précise, un petit calibre aurait parfaitement fait l’affaire. Il aurait peut-être contribué à diminuer sa nervosité.

Certaines femmes collectionnaient les sacs à main, P.J. préférait les armes à feu.

Un long escalier de pierre montait jusqu’à la porte d’entrée, et, tout le temps de l’ascension, P.J. pria pour ne pas trébucher sur ses hauts talons, voire se briser le cou avant même d’atteindre le palier.

Quand enfin ils se retrouvèrent en haut du perron, elle lâcha un soupir de soulagement, avant de prendre une profonde inspiration. Ils pénétrèrent dans la maison, où on leur indiqua le vestibule, puis des portes doubles grandes ouvertes.

De l’intérieur leur parvenaient les bruits mêlés de la musique et des conversations. Sans hésiter et avec autant d’assurance que si les lieux lui appartenaient, Donovan entra dans la pièce. L’arrogance et la confiance qu’il affichait le rendaient étonnamment en accord avec le luxe et le glamour des autres convives.

P.J. s’immobilisa en découvrant la salle de bal scintillante du sol au plafond. La poigne de Donovan se resserra sur sa main quand il la passa sous son bras.

— Ce n’est pas le moment de ralentir, chuchota-t-il. Souris et prends un air assuré. Comme si tu appartenais à ce monde.

Facile à dire. Les endroits comme celui-ci, remplis de gens riches, riches et beaux même, terrorisaient P.J.

Et, là, il y en avait des dizaines.

Elle faillit lâcher un rire nerveux alors que Donovan et elle se frayaient un chemin à travers la marée humaine en direction du bar. Elle était là pour attirer l’attention d’un homme bien précis, or l’endroit débordait de femmes toutes plus belles les unes que les autres. Comment allait-elle se démarquer ?

Donovan saisit deux flûtes de champagne et lui en tendit une.

— OK, fit-il en portant la sienne à ses lèvres. Tu vois le type, là-bas, sur ta gauche ? Non, ne regarde pas. Balaie la pièce tout doucement du regard. Il est au milieu d’un groupe, tu ne peux pas le rater : grand, blond, qui rigole très fort. Il aime être le centre de l’attention. Les femmes s’agglutinent autour de lui parce qu’elles savent qu’il est bourré de fric et de pouvoir. Si elles avaient la moindre idée du pervers que c’est, elles s’enfuiraient en courant.

Un frisson parcourut l’échine de P.J.

Génial !

Elle jeta un regard circulaire jusqu’à tomber sur l’homme que lui décrivait Donovan. En effet, on ne pouvait pas le rater. Ses explosions de rire réussissaient l’exploit de couvrir le brouhaha des deux cents autres convives réunis.

— Ça, c’est Brumley. L’homme à éviter. Sous aucun prétexte tu ne dois attirer son attention. Nelson, lui, se trouve à l’autre bout de la pièce et il est seul pour le moment. Il surveille la foule, et je dirais que lui aussi cherche sa prochaine proie. Tu le vois, debout près de la fenêtre ? Plus petit, assez massif, cheveux bruns, moustache, bronzage artificiel. Il est musclé et pourtant il ne fait pas partie de la garde rapprochée de Brumley, sinon il se tiendrait beaucoup plus près de son patron. Non, lui, c’est le nettoyeur de Brumley. Le gars que son patron envoie balayer son bazar après lui.

— Oui, je le vois, murmura-t-elle entre ses dents.

— Ce serait le moment idéal pour que tu tentes une approche. Les toilettes pour dames se trouvent derrière lui, ça te fait une excuse parfaite pour passer près de lui. D’ailleurs, il s’est probablement posté à cet endroit dans ce but. Il savait qu’il aurait l’occasion de voir défiler la plupart des femmes présentes ici au cours de la soirée. Va retoucher ton rouge à lèvres et, sur le chemin, assure-toi d’établir un contact visuel. Soutiens son regard juste assez longtemps pour lui laisser penser que tu pourrais être intéressée. Mais reste subtile, n’abats pas tes cartes trop vite.

— Eh bien, dis-moi, Don, tu m’as l’air d’être un véritable expert en la matière ! se moqua-t-elle. Comment se fait-il que tu sois toujours célibataire ?

— Petite maligne, marmonna-t-il.

P.J. prit une profonde inspiration.

— OK, bon, j’y vais.

— Tout va bien se passer, la rassura-t-il. On est tous là pour surveiller tes arrières.

Agrippant son sac à main orné de perles, elle regretta une nouvelle fois qu’il ne s’agisse pas du chargeur d’un pistolet, puis elle traversa la salle de sa démarche la plus gracieuse.

Sitôt qu’elle fut assez proche de Nelson, elle sentit son regard perçant sur elle. Le type la déshabillait littéralement des yeux. Elle n’était pas à trois mètres de lui que, déjà, l’intensité de ses

œillades vicieuses lui faisait l'effet d'un viol.

Même si Donovan lui avait conseillé d'établir un contact visuel et de faire ainsi le premier pas, elle sentit d'instinct qu'une attitude désinvolte servirait mieux son projet. Car Nelson était le genre de types à ne pas aimer qu'on ne le remarque pas. Il avait trop l'habitude d'attirer l'attention. Ne serait-ce que grâce à ses liens avec Brumley, il devait avoir une ribambelle de femmes constamment accrochées à ses basques.

Ouvrant son sac alors qu'elle passait au niveau de sa cible, elle fit mine d'être absorbée par la recherche de son rouge à lèvres. Un certain soulagement l'envahit quand elle l'eut dépassé, même si le poids de son regard lui brûlait le dos. Pas de doute : il l'avait remarquée.

Apparemment, le tuyau de Donovan était exact, car deux blondes et une sublime rousse se dirigeaient vers les toilettes pour dames au même moment que P.J. Or Nelson s'était focalisé sur elle.

Plantée devant le miroir, elle s'efforça de retrouver son calme. Car, enfin, elle était une professionnelle, sa main ne tremblait jamais sous la pression. Elle atteignait toujours sa cible. Sans une goutte de sueur. Sans panique.

N'empêche, ce rôle de femme fatale, c'était mille fois plus terrifiant que d'affronter un groupe de terroristes armés jusqu'aux dents.

Elle fit mine de rajuster son maquillage, s'assurant que sa bouche était rouge et brillante à souhait, puis, après avoir frotté ses lèvres l'une contre l'autre, elle glissa le bâton dans son sac et redressa les épaules. Parée à faire sa sortie.

À sa grande surprise, elle tomba quasiment nez à nez avec Nelson dès qu'elle franchit le seuil des toilettes. Déséquilibrée, elle posa la main contre le mur pour retrouver son équilibre.

Quand il la rattrapa par le bras, elle parvint à esquisser un faible sourire.

— Merci. Vous m'avez fait peur.

— Vous êtes américaine.

Il parlait avec un accent prononcé, d'une voix lourde de sens. Il avait les yeux brillants, et elle le voyait presque se frotter les mains, comme devant un bon steak qu'il s'apprêtait à dévorer.

— Ou... oui, balbutia-t-elle.

Sans en être certaine, mais vu les préférences de son patron pour les jeunes filles, elle le supposait enclin aux mêmes penchants et donc plutôt attiré par les jeunes proies innocentes. Y compris lorsqu'il s'attaquait à des femmes d'âge légal.

Elle leva sur lui de grands yeux nerveux et, au même moment, sentit le bras de Nelson l'enlacer dans un geste protecteur tandis qu'il la raccompagnait vers la salle de bal.

Ils s'arrêtèrent quelques secondes, le temps qu'il récupère deux verres. P.J. suivit le regard de Nelson alors qu'il examinait la pièce, et elle croisa les yeux de Brumley, qui les observait attentivement tous les deux. Si les œillades directes de Nelson l'avaient mise mal à l'aise un peu plus tôt, le regard quasi brutal de Brumley lui donna la sensation de se retrouver nue au milieu d'une foule d'étrangers. Puis les prunelles du patron scintillèrent, et il fit un discret signe de tête approuvateur en direction de Nelson, geste qui glaça P.J.

Sans lui donner le loisir de réfléchir à la signification de ce hochement de tête, Nelson l'entraîna vers le patio, puis sur la terrasse. L'air de la nuit était froid sur ses jambes et ses bras nus, l'excuse parfaite pour que son cavalier se rapproche un peu plus d'elle. Il ne se gêna pas non plus pour passer l'un de ses bras costauds autour d'elle et l'attirer contre son flanc.

Elle dut réprimer une envie urgente de lui envoyer son genou dans les parties avant de lui flanquer la raclée qu'il méritait. Au lieu de céder à son impulsion, elle parvint à couler vers lui un regard timide.

— Qu'est-ce qu'une Américaine comme vous peut bien faire ici ? s'enquit-il.

Elle haussa un sourcil.

— Les Américains ne sont-ils pas les bienvenus ?

— Si, répondit-il avec un petit rire. Au contraire, on les accueille à bras ouverts.

Il l'étudia pendant de longues secondes, laissant transparaître, sans la moindre gêne, sa curiosité et son avidité.

— Vous êtes différente des autres filles, commenta-t-il enfin. Cet homme, avec qui vous êtes entrée, vous lui appartenez ?

— Je n'appartiens à personne, répliqua-t-elle sèchement. Je l'ai rencontré dehors. J'avais entendu parler de cette fête, un truc plutôt classe. J'ai pensé que ce serait amusant de m'incruster. J'ai vu d'autres femmes qui dégottaient des cavaliers à l'entrée, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules. Alors, je me suis dit : « Pourquoi pas moi ? » Et voilà, on a fait notre entrée ensemble, maintenant je suis libre de croiser des gens, de manger de la bonne nourriture et de boire à volonté.

— Rien qu'à votre façon de parler, on voit que vous êtes américaine, remarqua Nelson avec un léger rire. Tellement indépendante. J'aime les Américaines, elles sont torrides.

— Bon sang, même moi, elle réussirait à me convaincre ! marmonna Dolphin.

Le reste de l'équipe s'était réuni à la terrasse d'un café, à quelques rues de la propriété où se déroulait la fête. Ils s'étaient habillés de façon décontractée, tel un groupe de copains venus passer une soirée de détente.

— Elle est douée, approuva Renshaw. Elle a du répondant, c'est une maligne.

Steele leva la main, car la conversation entre P.J. et Nelson reprenait. Cole se tenait dans l'ombre, les mains enfoncées dans ses poches. Il écoutait avec dégoût ce gros dégueulasse qui faisait du gringue à P.J. avec la finesse d'un taureau en rut.

Elle, évidemment, répondait et agissait à la perfection. Elle se montrait hésitante juste ce qu'il fallait et tout à fait crédible quand elle semblait intimidée par ses propositions outrageantes.

Nelson devenait enjôleur. Il paraissait d'autant plus excité qu'elle semblait indécise.

Enfin, après ce qui parut à Cole une éternité, ils décidèrent d'un commun accord de regagner ensemble la chambre d'hôtel de P.J.

— Je sors, annonça Donovan à voix basse dans son micro caché. Je leur laisse une longueur d'avance, afin que vous les voyiez sortir en premier. Une fois que vous les aurez repérés, assurez-vous de les prendre en filature, les gars. Pas question que quelque chose tourne mal.

Cole fit volte-face, les yeux rivés sur l'endroit où le couple devait apparaître.

— Il la fait sortir par l'arrière, il doit avoir une voiture garée derrière la maison, leur rapporta Donovan.

Cole serra le poing.

— Calme-toi, l'enjoignit Steele, comme s'il devinait l'agitation de son équipier. On sait où ils vont. En plus, P.J. porte son traceur GPS. Allez, tous à vos voitures, on se dirige vers l'hôtel.

Les autres s'éparpillèrent dans les rues au milieu de la foule du soir, regagnant leurs véhicules respectifs.

— J'ai un visuel, lança Donovan dans son micro.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne parle pas plus que ça ? marmonna Cole à l'intention de Dolphin, qui faisait équipe avec lui.

Tous deux se glissèrent à l'intérieur de la BMW, et Cole démarra sur-le-champ, en quête du véhicule de Donovan.

Après avoir bifurqué sur la gauche, il repéra la voiture juste devant eux, et sa tension s'apaisa un peu. L'hôtel se trouvait au minimum à vingt minutes de route, ou plus selon la circulation. Cole aurait voulu qu'ils s'y postent la veille, car il n'avait pas la moindre envie de laisser P.J. en compagnie de cet enfoiré une seconde de plus que nécessaire.

Sitôt qu'elle aurait réussi à lui tirer les vers du nez, Cole allait mettre un terme à cette mascarade, et il se fichait bien de ce que Donovan ou Steele en penseraient.

Devant, la circulation ralentit, et des lumières clignotantes éclairèrent la zone. Cole sauta sur les freins, avant d'abattre une paume frustrée sur le volant.

— Ils parlent encore ? demanda-t-il. Ils sont pris dans cet embouteillage eux aussi ou est-ce qu'ils avancent toujours vers l'hôtel ?

Son cœur battait bien trop vite et bien trop fort pour lui permettre de se concentrer sur ce qui sortait de son oreillette. Chaque membre de l'équipe était muni d'un récepteur afin d'entendre ce qui se passait du côté de P.J.

— Calme-toi, ils ne se disent pas grand-chose. Ah, attends ! OK, oui, ils doivent être sortis de l'embouteillage. P.J. s'en sort comme un chef. Elle s'arrange pour nous renseigner sur son environnement sans attirer l'attention de l'autre. Apparemment, ils arrivent tout juste à l'hôtel.

— Putain de merde ! fulmina Cole. Débrouille-toi avec ce foutu GPS, mon pote. Trouve-nous le moyen de sortir de ce bouchon. Pas question que je la laisse seule avec ce salopard libidineux.

— Détends-toi, Cole. Elle est capable de s'occuper d'un type avec les mains liées dans le dos, notre P.J. C'est une battante.

— Il est vachement plus costaud qu'elle, sans compter qu'il est entraîné, lui aussi, rétorqua Cole d'un ton bourru.

— Ouais, mais n'empêche, je parierais quand même sur notre nana. OK, fais demi-tour et prends la prochaine contre-allée sur la droite. On peut contourner le bouchon en faisant un détour par quatre pâtés de maisons. Ça va nous rallonger le trajet de quelques minutes, mais on devrait s'en tirer.

Cole et Dolphin tendaient l'oreille, concentrés sur la conversation entre P.J. et Nelson. À ce qu'ils entendaient, elle venait de le faire entrer dans sa chambre d'hôtel, et Cole se sentait de plus en plus nerveux au fur et à mesure que les secondes s'égrénaient.

— J'ai une meilleure idée, roucoulait Nelson. J'ai une maison, pas très loin d'ici, avec tous les vins possibles et imaginables, plus tout ce qui vous ferait plaisir de manger.

— J'ai plutôt envie de quelque chose d'un peu plus fort, répondit tranquillement P.J.

— Bien joué, approuva Dolphin. Tu le gardes ici et tu continues à le faire parler.

— Quel poison choisirez-vous ? plaisanta Nelson sur un ton amusé.

Il songeait visiblement qu'une jeune et jolie Américaine n'avait pas la moindre chance de rester debout après quelques verres.

— Tequila. Et, ça tombe bien, j'en ai une bouteille dans le minibar. Ils sont super bien fournis en alcool dans cet hôtel. Alors, on prend un verre, histoire de se mettre... plus à l'aise ?

— Qu'est-ce qu'elle est sexy ! commenta Dolphin alors qu'ils parcouraient comme une flèche les rues de la ville.

— Ta gueule, bordel ! gronda Cole. (Ne percevant plus rien dans son oreillette, il la tapota impatiemment.) Hé ! Tu entends quelque chose, toi ? C'est trop calme, là-bas.

Dolphin se tut quelques secondes.

— Non, je n'entends rien. Ils sont peut-être en train de se servir à boire.

Nom de Dieu ! Ils s'approchaient du but, mais la circulation, ce soir, était vraiment horrible. Et les rues comptaient encore bien trop de piétons. Cole en évita un de justesse qui traversait la chaussée,

puis il reprit leur course folle, l'esprit fixé sur leur destination : l'hôtel, encore à huit rues de là.

Cole saisit son téléphone crypté pour appeler Donovan ou Steele. Puis il songea qu'il se trouvait sans doute devant eux et serait sur les lieux en premier. Inutile de leur demander ce qu'ils entendaient. De toute façon, il en avait plus qu'assez de ce cirque.

Il n'avait qu'une idée en tête : arriver sur place et tirer P.J. de là. Il pourrait toujours jouer le petit ami jaloux. Ex-petit ami, en fait. Ou n'importe quoi, pourvu que ça ne ruine pas sa couverture, mais, quoi qu'il en soit, il interromprait cette mission. Au fond de ses tripes, il sentait que quelque chose n'allait pas et que P.J. était réellement en danger.

Cinq minutes plus tard, dans un crissement de pneus, il se gara enfin sous la marquise de l'hôtel.

— Eh, attends une minute, Cole ! Qu'est-ce que tu fous ? s'exclama Dolphin.

Cole, déjà sorti de la voiture, courait vers le hall d'entrée. Dolphin le rattrapa dans l'ascenseur et le colla contre la paroi, tandis que la cabine s'élevait jusqu'au dernier étage.

— J'y vais, je vais la sortir de là, annonça Cole. On n'a plus aucun contact radio, j'interromps la mission.

À cet instant précis, la voix de P.J. retentit à son oreille, tel un voile de soie.

— Je préférerais de beaucoup mon hôtel, disait-elle d'un ton furieux. J'ignore pourquoi vous teniez autant à m'emmener ailleurs.

— Holà, quoi ? ! s'étonna Dolphin.

— Putain ! Pas question qu'elle quitte cet hôtel. Vérifie ton GPS et donne-moi sa localisation.

Ils sortirent de l'ascenseur et se dirigèrent à pas feutrés vers la chambre voisine de celle de P.J., tandis que Dolphin sortait le GPS portable.

— D'après l'appareil, elle est encore là. Juste à côté.

— Pourtant, elle a dit « vous teniez à m'emmener ailleurs », pas « tenez », lui fit remarquer Cole, l'estomac de plus en plus noué. Je n'aime pas ça, Dolphin.

— La ville est vraiment très belle, commenta P.J., dont la voix leur parvenait de nouveau clairement. Même ce pont est trop mignon. C'est quoi, la rivière que nous traversons ?

Cole et Dolphin échangèrent un regard, avant de se précipiter d'un même élan contre la porte adjacente, avec assez de force pour la défoncer. Ils se ruèrent à l'intérieur de la pièce. Vide.

Le minibar était ouvert, mais, hormis ce détail, tout était resté dans l'état où P.J. l'avait laissé.

Au sol, ils découvrirent les bijoux qu'elle portait. Le collier gisait à terre, et les boucles d'oreilles s'épalaient sur le sol, comme si on les lui avait arrachées pour les jeter. Au moment où ils apercevaient le bracelet scintillant brisé en trois morceaux, la voix de P.J. retentit de nouveau dans leurs oreillettes.

— Je n'en reviens toujours pas que vous ayez cassé mon bracelet, fit-elle d'un ton boudeur. C'était mon préféré.

— C'était du toc, rétorqua Nelson avec impatience. Et puis vous n'en aurez pas besoin. Tout ce dont vous devez vous soucier à présent, c'est de me faire plaisir.

Le ton de menace qui transparaissait dans sa voix suffit à Cole pour lui tourner les sangs. De colère. De rage. Car P.J. se trouvait en position de vulnérabilité, alors que lui n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle était. Elle essayait pourtant de leur donner des indices grâce au micro que Donovan avait placé sur elle.

Steele, Donovan, Baker et Renshaw surgirent dans la chambre, l'air sombre. Ils avaient entendu la même chose que Cole.

Celui-ci leva les yeux, et une peur glaciale remplaça la fureur qui lui brûlait les veines l'instant d'avant.

— On a un énorme problème, les gars, dit-il en agitant le bracelet cassé.

Chapitre 9

Quand ils arrivèrent à proximité de la bâtisse de pierre qui s'élevait, menaçante, à quelques petits kilomètres du centre-ville, P.J. avait les nerfs à vif. Quoique située en bordure des quartiers animés et bruyants, elle jouissait du calme et de l'espace des maisons de banlieue. Et celle où Nelson venait de garer la voiture était d'une taille impressionnante.

P.J. poussa les exclamations idoines, veillant à exprimer son admiration tout en s'arrangeant pour fournir le maximum d'informations à son équipe via son micro. À la façon dont elle répétait les détails, comme un vrai perroquet, elle devait passer pour une crétine finie. Mais tant pis. Elle crevait de peur.

Jamais aucune mission ne lui avait procuré une telle frayeur. Si on lui avait tendu un fusil, en cet instant précis, elle n'aurait même pas été capable d'atteindre une cible aussi vaste qu'un mur de grange. Pas étonnant, au fond, car c'était la première fois qu'elle était séparée de son équipe. Jusquelà, elle avait toujours eu leur soutien, logistique et moral, un soutien sans faille.

Alors que, là, elle était complètement seule.

Et convaincue que l'enfoiré qui l'accompagnait avait brisé son bracelet exprès, ce qui signifiait qu'elle était dans un vrai nid de guêpes. Peut-être soupçonnait-il qu'elle n'était pas celle qu'elle prétendait être, peut-être avait-il juste agi par mesure de précaution. En tout cas, elle devrait travailler sans filet. Et les projets que Nelson nourrissait à son endroit n'étaient sûrement pas très catholiques.

Au moins avait-elle encore le patch collé à son bras, il permettait à ses coéquipiers de l'entendre.

— Vous parlez beaucoup trop, ma jolie, aboya Nelson tandis qu'il l'entraînait vers la porte d'entrée.

Elle s'immobilisa, faisant mine d'être vexée.

— Eh bien, peut-être que vous feriez mieux de me ramener à mon hôtel !

Il lui plaqua sa grosse main dans la nuque et la poussa brusquement à l'intérieur.

— Ça ne risque pas d'arriver, princesse.

— Hé ! C'est quoi votre problème ? s'écria-t-elle en essayant d'échapper à sa poigne.

Mais il resserra son emprise autour de son cou, la soulevant presque du sol pour la traîner dans le vaste salon. Il la jeta sur le canapé, avant de lui retirer de force la bouteille de tequila des mains.

— Vous n'irez nulle part, OK ? menaça-t-il.

Elle leva les mains dans un geste de soumission, en priant pour qu'elles ne tremblent pas.

— Calmez-vous, OK ? Servez-nous un verre. Pas la peine d'être aussi brutal, dites ! Ça vous excite, c'est ça ? Parce que, laissez-moi vous dire avant que les choses aillent trop loin, moi, ça m'excite pas du tout. Alors, si c'est votre truc, vaut mieux qu'on arrête là.

Il lui jeta un regard éloquent, et elle comprit qu'elle devait se taire. En silence, elle attendit, chaque seconde qui passait lui semblant une éternité.

Il sortit deux verres – manifestement pas des petits verres à shot – et leur versa à chacun une bonne rasade de tequila. Puis il revint vers elle et lui en fourra un entre les mains.

— Cul sec ! lança-t-il.

Si elle parvenait à le souler suffisamment, elle pourrait peut-être lui mettre une raclée et filer d'ici. Ou bien elle arriverait à gagner assez de temps pour que l'équipe la rejoigne. L'une comme l'autre des deux possibilités lui convenaient.

Elle avala la moitié de sa tequila, s'arrêtant juste avant de tout régurgiter. Puis elle s'essuya la bouche d'un revers de la main et le regarda vider son verre. À sa grande surprise, il ne s'énerva pas en constatant qu'elle n'avait pas fini le sien. Il lui prit le verre des mains, puis effleura ses cheveux d'un geste étonnamment délicat.

— Ce n'est pas ainsi que j'envisageais la suite de la soirée, avoua-t-il avec regret. Mais le patron vous a vue, et il vous a voulue. Je ne pouvais pas y faire grand-chose.

Et merde ! Merde, merde, merde ! Une poussée d'adrénaline lui emplit les veines et fit battre son cœur avec la force d'un marteau-piqueur.

Pourtant, malgré son anxiété et la vitesse redoublée de son rythme cardiaque, P.J. avait la sensation que tout dans la pièce bougeait au ralenti. Elle essaya de lever un bras, mais il était aussi lourd que du plomb.

— Vous m'avez droguée ! lâcha-t-elle.

Pourvu qu'elle ne bafouille pas trop, pourvu que l'équipe l'entende bien et qu'ils comprennent qu'il fallait interrompre la mission de toute urgence !

— Moi, j'aime les femmes qui se débattent, répondit Nelson avec une grimace. Les droguer, c'est bon pour les lâches, mais mon patron, ce qui l'excite, c'est quand elles sont complètement vulnérables.

Haussant les épaules, il s'approcha du canapé vers lequel se dirigeait P.J. en tanguant dangereusement.

— Je n'ai rien contre quelques coups de griffes, pour ma part. Ça rend les choses plus excitantes, de devoir batailler un peu pour réussir à les soumettre.

— Vous êtes des malades, croassa-t-elle. Tous autant que vous êtes. Des gros malades.

Il lui posa une main sur l'épaule pour la guider vers le canapé, et son seul contact la fit sursauter. Elle essaya de se dégager, mais ses gestes étaient aussi inefficaces que ceux d'un chaton en face d'un lion.

Il la poussa vers le sofa, glissa la main sous le corsage de sa robe, puis tira d'un coup sec.

— Jolie lingerie, murmura-t-il en reluquant le soutien-gorge de dentelle noire et sa culotte assortie. Je te les laisse pour le patron. Il aime le noir.

Il s'éloigna, et P.J. en profita pour murmurer quelques mots saccadés, priant pour que son équipe l'entende.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, venez me tirer de là. Il m'a droguée, je ne pourrai pas le repousser. S'il vous plaît, il va me violer !

Une porte qui s'ouvrait lui fit tourner la tête en direction du bruit. Un fol espoir l'envahit : peut-être étaient-ce les camarades qui arrivaient ? Mais, quand elle croisa le regard satisfait de Carter Brumley, accompagné de deux hommes de main, son cœur se serra. Personne ne pouvait plus rien pour la sauver, à présent.

Chapitre 10

Dans la camionnette, un silence glacial accueillit la supplication haletante de P.J. Cole donna un coup de poing dans le dossier du siège, si violent que le repose-tête se décrocha.

— Bordel de merde ! Où est-ce qu'elle est ? Il faut la localiser, et tout de suite. Ces enfoirés vont la violer !

— J'y travaille, putain ! hurla Donovan.

Les membres de l'équipe étaient tous aussi tendus les uns que les autres. La camionnette vibrait de rage, d'impuissance et de peur.

— Comment c'est arrivé ? Comment c'est arrivé, bordel ? enrageait Cole.

Il avait besoin de quelque chose, de quelqu'un à qui en vouloir. Il s'en voulait à lui-même, énormément. Jamais il n'aurait dû laisser faire. Peut-être P.J. aurait-elle refusé de lui adresser la parole de nouveau, mais peu importe : au moins elle aurait été en sécurité, au lieu de se retrouver entre les pattes d'un monstre.

— Chut ! aboya Steele. Brumley est là-bas, nom de Dieu ! Je l'entends.

La voix de leur chef d'équipe tremblait de façon perceptible. C'était inhabituel. Lui qui supportait toujours la pression avec sérénité semblait ébranlé par la situation.

Le silence se fit, tandis que Donovan recevait des informations sur toutes les résidences de la région que possédait Brumley ou dans lesquelles il avait un quelconque intérêt.

Même le crack en informatique leva les yeux, l'air tendu, quand la voix de Carter Brumley sortit de nouveau du micro.

— Je sais que tu l'avais repérée, Nelson, mais il y avait quelque chose chez cette fille qui m'a parlé. Il me la fallait. Tu t'es assuré qu'elle était clean ?

— Oui, patron. Les seuls bijoux qu'elle portait, c'étaient un collier, des boucles d'oreilles et un bracelet, que je lui ai arrachés dans sa chambre d'hôtel. C'est juste une ravissante Américaine sans trop de cervelle, qui s'est incrustée à la fête pour passer un peu de bon temps.

Brumley ricana.

— Très bien. Je vais faire de mon mieux pour exaucer son vœu, alors.

Ils entendaient sa respiration, signe qu'il était tout proche de P.J. Pourtant elle n'avait pas émis le moindre son depuis un moment. Était-elle terrassée par la drogue au point de n'être même plus en mesure de parler ? Était-elle dans l'incapacité absolue de se défendre ?

Cole se surprit à espérer qu'elle n'oppose aucune résistance. Sinon, ils la tueraient. Bordel ! En être réduit à préférer la savoir allongée sans rien dire pendant qu'elle supporterait ce que cet enfoiré s'apprêtait à lui faire avait de quoi faire vomir. Et, pourtant, il acceptait encore moins l'idée qu'elle soit blessée, voire pire, si elle se défendait.

Un drôle de son, une sorte de « pop » métallique se fit entendre. Les sourcils froncés, Cole se tourna vers les autres.

— C'était quoi, ce truc ? murmura-t-il.

L'instant d'après, P.J. poussa un cri de douleur, et Brumley éclata de rire.

— On aurait dit qu'il sortait la lame d'un canif, commenta Dolphin d'une voix rauque.

— Bon Dieu ! chuchota Renshaw. Qu'est-ce qu'il lui a fait, ce malade mental ?

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Cole à Donovan, sans chercher à masquer le désespoir clairement perceptible dans sa voix. Ce fils de pute est en train de la taillader !

Un nouveau cri fit tressaillir l'ensemble de l'équipe. Baker, qui était au volant, se précipita sur la pédale de frein pour se garer sur la première place venue. Il tourna vers Donovan un regard brûlant de fureur.

— Tu dois trouver où c'est tout de suite, Don ! Utilise les infos qu'elle nous a transmises. Il ne peut pas y avoir des milliers de baraques qui correspondent à la description. File-moi des coordonnées GPS, nom de Dieu, qu'on aille récupérer notre P.J. C'est la merde !

Deux nouveaux hurlements hérissèrent les poils dans la nuque de Cole. Un silence complet retomba, puis le son aisément reconnaissable de cuisses qui s'entrechoquent. Et un son très faible que Cole ne distingua parmi les autres qu'au prix d'un effort de concentration. Mais il l'entendit.

Des pleurs, à peine audibles.

Il se prit le visage à deux mains, les yeux brûlants de larmes. Assister en témoin désarmé au viol de P.J., c'était la pire épreuve qu'il ait eu à endurer de toutes ses années en tant que soldat puis au sein du KGI. Jamais il ne s'était senti aussi impuissant de toute sa vie.

Les mains tremblantes, Donovan fourra la carte sous le nez de Baker.

— Ici, annonça-t-il d'une voix éraillée. C'est forcément cette maison. Il n'y a que deux endroits qui correspondent aux informations qu'elle nous a données, et, vu le temps qu'ils ont mis pour s'y rendre, j'en conclus que c'est ici.

Baker appuya sur la pédale d'accélérateur, et, avec un vrombissement, la camionnette se fraya un chemin dans la circulation. À l'intérieur de l'habitacle, les gars s'accrochèrent pendant que le fourgon slalomait entre les autres voitures.

Brumley lâcha un grognement satisfait, puis le bruit de la chair que l'on frappe résonna dans les oreillettes. Cet enfoiré venait de la gifler. Après quoi ils perçurent le son reconnaissable entre tous d'une braguette que l'on referme.

Cole avait l'estomac retourné. De nouveau, il donna un grand coup de poing dans le siège, avant de s'en prendre à la fenêtre. Dolphin lui sauta dessus pour le retenir, de crainte qu'il fasse exploser la vitre.

— Garde tes forces, mon pote, l'enjoignit-il calmement. Garde-les pour ces trous du cul et pour P.J. Elle va avoir besoin de nous.

— Elle est toute à toi, Nelson, annonça Brumley sur un ton satisfait. Je sais bien que tu les préfères en meilleur état, mais je ne pense pas que tu t'en plaindras. C'est un sacré bon coup. Si je n'avais pas eu d'autres affaires à régler, je l'aurais volontiers emmenée. Elle aurait fait une excellente maîtresse temporaire.

— Bien, monsieur, répondit Nelson.

— Abats-la une fois que tu en auras fini avec elle. Et assure-toi de bien nettoyer le bazar après. J'ai besoin de toi pour l'échange de dimanche soir. Les filles arrivent par avion à 20 heures. L'acheteur sera présent pour inspecter la marchandise. Je ne veux pas de problèmes.

— Wainwright en prendra possession à ce moment-là ou est-ce qu'on lui envoie les colis à la destination de son choix ? demanda Nelson de sa voix bourrue. Il faut que j'apporte des fusils supplémentaires ?

— Non, il vient seul, à l'exception des trois hommes qui l'accompagnent partout. Il ne tentera rien,

il tient trop à les avoir, ces gamines. Nous, on déchargera l'avion, et lui, il aura un camion garé à l'aéroport, dans lequel ils embarqueront les filles. En tout, ça ne devrait pas prendre plus de cinq minutes maxi. Après quoi on repartira par l'avion qui a amené les filles. Une petite transaction facile, qui va me rapporter dix millions de plus.

— On pourrait la prendre avec nous, celle-là, suggéra Nelson. Elle n'est pas si abîmée que ça. En une demi-heure j'ai le temps de la remettre en état. Je la droguerai suffisamment pour qu'elle ne nous cause pas de soucis.

— Conduis-nous là-bas, bon Dieu ! aboya Cole à l'attention de Baker. On est dans la merde !

Brumley se mit à rire.

— Non, non, fais-toi plaisir avec elle, et puis tu lui cloues le bec une bonne fois pour toutes. Elle a vu nos visages, sans parler de Colin et d'Isaac. Je ne veux pas prendre le moindre risque. Surtout pas pour une pute à deux balles comme elle.

Steele leva quatre doigts pour indiquer le nombre d'hommes présents dans la pièce.

Un bruit de pas qui s'éloignaient, suivi par celui d'une porte qui claquait signalèrent le départ de Brumley et de ses deux sbires.

Sale fils de pute !

— On y arrive quand, Baker ? s'enquit Cole.

— Putain de circulation ! gronda l'interpellé. On n'est pas loin, mais c'est chaud. C'est super chaud !

Tous se turent de nouveau tandis que la conversation reprenait dans les oreillettes.

— Pourquoi ces larmes ? demandait Nelson d'un ton moqueur. Il n'était quand même pas si mauvais. La plupart des nanas se battent pour avoir l'honneur de coucher avec lui. Peut-être que tu me trouveras meilleur, moi.

Cole se couvrit les oreilles, incapable d'en entendre plus. En relevant les yeux, il déchiffra l'expression qui s'affichait sur le visage de ses coéquipiers : ils avaient eu les informations dont ils avaient besoin, au bout du compte. Brumley avait dévoilé les détails sur la livraison des fillettes.

Mais à quel prix ! À quel prix, putain ! Pour un coût si élevé que la seule pensée de ce qu'avait valu à P.J. leur succès lui tordait les tripes.

Même si cette idée lui faisait honte, Cole aurait été prêt à revenir en arrière, quitte à ignorer comment sauver les enfants, si cela pouvait effacer ce qui venait d'arriver à P.J.

Chapitre 11

P.J. était affalée sur le canapé, le corps transpercé par la douleur avec la même intensité qu’au moment où la lame lui avait tranché la peau. Nelson se penchait sur elle, mais il fronçait les sourcils. Il n’aimait pas les femmes passives, il le lui avait dit.

Eh bien, tant mieux, car les effets de la drogue commençaient à disparaître et, si cet enfoiré lui donnait un tout petit peu plus de temps, il en aurait, de la résistance ! Elle n’avait pas l’intention de se laisser faire comme elle avait dû s’y résoudre avec Brumley.

Sa rage la consumait de l’intérieur, aussi brûlante que de l’acide dans ses veines, et lui dévorait jusqu’à l’âme.

Rien n’était plus horrible que de se retrouver impuissante, complètement paralysée. En fait, elle pouvait à peine parler. Et ce bâtard ne s’était pas contenté de la violer. En fait, ce qui l’avait excité le plus, c’était de la taillader.

L’odeur de son propre sang lui assaillait les narines, lui donnant la nausée. Il dégoulinait sur son corps, aux endroits où il avait pratiqué les entailles. Il se fichait bien que ce soit dégoûtant ; au contraire, il s’était vautré dedans comme un porc affamé.

Nelson quitta la pièce, et P.J. en profita immédiatement pour tester ses capacités de mouvement. La chape de plomb qui pesait sur elle commençait à diminuer. Elle parvenait enfin à bouger les bras et les jambes. Elle balaya la pièce en quête de quelque chose, n’importe quoi, qui puisse faire office d’arme. Si elle n’était pas encore assez forte pour s’extraire du canapé, elle réussirait tout de même à faire regretter à cet enfoiré d’avoir posé ses sales pattes sur elle.

Sidérée, elle découvrit le couteau que Brumley avait utilisé sur elle, posé sur la table basse, à seulement quelques centimètres. Elle se pencha autant que possible, s’étirant, tendant au maximum le bras pour l’attraper.

Elle parvint à le heurter, ce qui le fit brièvement tourner. Jurant en son for intérieur, elle réessaya, malgré la morsure de la lame qui lui entailla le bout des doigts. Peu importait la douleur, si en contrepartie elle parvenait à l’approcher un peu.

Elle fit pivoter l’arme, réussit à en saisir la poignée et à soulever le couteau, avant de le passer dans sa main la plus proche de l’intérieur du canapé, qu’elle cacha entre le coussin et son flanc.

Quelques instants plus tard, Nelson réapparut muni d’un tissu humide et entreprit de nettoyer le sang étalé sur sa poitrine. En se rendant compte que ses blessures saignaient toujours, il fronça les sourcils.

Il avait l’air... furieux !

— Ça n’était pas utile, marmonna-t-il. Il n’avait pas besoin de te taillader, et encore moins aussi profondément. Il va te falloir des points de suture.

Drôle de remarque, pour un type qui s’apprêtait à la tuer ! Qu’est-ce qu’il en avait à foutre qu’elle soit écorchée vive ?

— S’il vous plaît, croassa-t-elle dans l’espoir de gagner du temps. Je ne suis qu’une étudiante

américaine. J'étais sortie pour m'amuser. Je ne sais même pas qui vous êtes. Je veux rentrer chez moi, c'est tout. Personne ne saura rien.

Les lèvres de Nelson s'étirèrent en une ligne mince.

— J'ai des ordres.

Il essuya le plus gros du sang, puis finit par abandonner. Quand il se mit debout, P.J. découvrit avec horreur le renflement au niveau de sa braguette. Malgré son apparent dégoût, il n'en restait pas moins excité, sang ou pas sang.

— Je voulais juste que tu sois en mesure de te débattre, expliqua-t-il, irrité. Ça n'est pas drôle, si tu restes allongée sans bouger.

Viens un peu par là, salaud. Tu vas en avoir, de la bagarre.

Il déboutonna son pantalon. Il ne prit pas la peine de l'enlever complètement, se contentant de le descendre au niveau des hanches. Puis il lui écarta les cuisses sans ménagement. En une fraction de seconde, il était sur elle et en elle. La brutalité de son assaut provoqua une douleur telle que le choc la paralysa un instant.

— Allez, salope, débats-toi, grogna-t-il.

— Comme tu veux, connard, siffla-t-elle.

Elle vit ses yeux s'écarter sous l'effet de la surprise lorsqu'elle le frappa en pleine mâchoire, avec assez de force pour la casser. Une onde de douleur lancinante parcourut ses doigts, mais elle n'y prêta pas attention. Elle leva la main qui tenait le couteau et le lui plongea dans le dos.

Il hurla de douleur et roula sur le flanc, en même temps que son membre se trouvait expulsé d'elle. Elle lutta pour se redresser, malgré les effets de la drogue. Maintenant qu'elle n'avait plus son arme, elle devait utiliser sa tête si elle voulait s'en tirer en vie.

À cet instant, le vrombissement d'un moteur et la lumière aveuglante de phares inondèrent le salon tout entier. Quoi que ce soit, l'engin se dirigeait manifestement droit sur eux.

Nelson parvint à ramper loin du canapé, s'arc-bouta pour arracher la lame plantée dans son dos et fila se mettre à l'abri. Le couteau tomba au sol avec un bruit sec. P.J. se rua sur l'arme, prête à tout pour se défendre.

Soudain, le salon explosa dans une multitude de débris de verre, tandis qu'une camionnette défonçait la porte-fenêtre. P.J. se jeta au sol et se couvrit la tête pour se protéger des projections.

— P.J. ! P.J. ! Où tu es, bon Dieu ? hurla Cole.

Toutes ses forces l'abandonnèrent, et elle s'affala, soulagée. Son équipe. C'était son équipe. Enfin, ils étaient là. Elle était sauvée, plus rien ne pouvait lui arriver.

L'instant d'après, Steele était près d'elle, et elle lut tellement de haine dans son regard intense qu'elle sursauta.

— Il s'est enfui par l'arrière, parvint-elle à articuler d'une voix caverneuse. Il perd du sang. Ne le laissez pas s'enfuir. Ne laissez pas cet enfoiré s'enfuir.

— Restez avec P.J., aboya le chef en se tournant vers les autres. Don et moi, on s'occupe de Nelson.

Puis il disparut de son champ de vision, Donovan sur ses talons. Et soudain elle était délicatement enlacée par une paire de bras musclés.

Cole.

Elle le reconnaîtrait n'importe où. Rien qu'à son odeur.

Enfouissant le visage dans son torse, elle fut envahie par un profond sentiment de honte.

— P.J., P.J., ma chérie, fit-il d'une voix rauque. Oh, mon Dieu, mon bébé ! Oh, mon Dieu !

Incapable de dire autre chose, il la berçait d'avant en arrière, le cœur battant follement contre son corps brisé.

— Je suis tellement désolé, poursuivit-il d’une voix saccadée. Je suis tellement désolé, nom de Dieu !

Le corps vrillé par une souffrance insoutenable, elle ne put réprimer ses gémissements plus longtemps. À présent qu’elle était saine et sauve, toutes ses barrières s’effondraient. La poussée d’adrénaline ne la soutenait plus. Elle n’avait plus rien pour lui épargner le souvenir de ce qui venait de se produire. Elle avait été violée par deux hommes et tailladée comme un vulgaire morceau de viande.

Où pouvait-elle s’enfuir ? Où se cacher ? Ils allaient tous la voir. Voir sa honte. Et ils sauraient qu’elle n’avait pas été capable d’empêcher ça.

Elle avait envie de se terrer dans un trou et de mourir.

— Je suis là, chuchota Cole.

Il parlait d’une voix étranglée, comme s’il pleurait. Mais elle était quasiment inconsciente, désormais.

— Du sang. Partout sur toi, parvint-elle à souffler.

— Je m’en fous complètement, répliqua-t-il avec force. Je vais te sortir de là, tu as besoin de soins.

Elle secoua la tête, tentant de l’agripper par son tee-shirt pour attirer son attention. Mais quelque chose clochait avec l’une de ses mains, et, de l’autre, elle tenait toujours serré le couteau qu’elle avait enfoncé dans le dos de Nelson.

Cole lui prit délicatement la main et en extirpa l’arme, qu’il referma dans un sinistre « pop ».

— Non ! protesta-t-elle.

Elle se débattit quelques secondes pour récupérer le couteau. Elle en avait besoin, bon sang !

Cole le lui rendit enfin, fermé, dans la paume, pour tenter de l’apaiser, et elle le serra si fort qu’il laissa des traces profondes dans sa peau.

Elle devait rester consciente, c’était trop important. Sa vie en dépendait peut-être. La vie de ces petites filles en dépendait peut-être. Elle ferait n’importe quoi pour leur épargner ce qu’elle avait subi, d’autant que ce qui les attendait, elles, était encore bien pire. Elles n’auraient pas à leurs côtés d’équipe pour les soutenir. Elles n’avaient personne. Elle devait les sauver, sinon son âme aurait été sacrifiée pour rien.

— P.J., oh, P.J., parle-nous ! Te laisse pas aller. Pas encore. Allez !

C’était Dolphin. Il s’était agenouillé à côté de Cole. Et Baker aussi. Elle l’entendait se disputer avec Renshaw : qui allait rester ? Qui devait partir aider Steele et Donovan à pister le salaud qui lui avait infligé ça ?

Elle esquissa un sourire, tellement choquée qu’il ne lui semblait pas surprenant de sourire malgré la mare de sang, malgré l’horreur de la situation.

Cependant, dans la seconde qui suivit, elle retrouva sa concentration, et son objectif premier lui revint en mémoire. Saisissant Cole par son tee-shirt, elle s’étonna de sa propre faiblesse ; elle n’avait même pas assez de force dans les doigts pour les plier, et elle se retrouva à lui effleurer mollement le cou.

Il lui attrapa la main et la porta à ses lèvres. En le sentant tressaillir, elle se rendit compte du choc que lui aussi avait subi. Il était en train de perdre le contrôle de ses émotions, là, devant tout le monde. Bandant ses dernières forces, elle parvint à murmurer :

— Les gamines. Il en a parlé. Ils doivent les récupérer demain soir.

— Je sais, ma chérie. On a entendu. On a tout entendu, ajouta-t-il d’une voix torturée.

Sa remarque servit à P.J. de douloureux rappel, une véritable gifle en plein visage. Oui, elle savait qu’ils avaient tout entendu, mais les paroles de Cole lui confirmèrent que son humiliation avait été

publique.

— Faut les sauver.

Des larmes de douleur lui brouillaient la vue, et elle détestait sa faiblesse. Elle haïssait ces fils de pute pour l'avoir privée de ses forces et obligée à se soumettre à leur dépravation.

Elle se sentait partir, plus vite qu'elle ne l'aurait souhaité. Pourtant, elle devait s'assurer que l'on s'occupe de ces fillettes. Sinon, leurs visages viendraient chaque nuit hanter ses cauchemars, à côté de celui de ses violeurs.

— Promets-moi que vous allez les sauver, chuchota-t-elle. Promets-le-moi. Quoi qu'il m'arrive, tu ne peux pas laisser la même chose leur arriver. Ce ne sont que des bébés. Elles doivent avoir si peur.

Sa voix s'étrangla avant qu'elle ait pu ajouter : « comme moi j'ai eu peur », mais elle savait qu'ils avaient saisi les mots qu'elle taisait. Ils les percevaient entre les lignes.

Un bruit retentit en provenance de l'endroit où Steele et Donovan s'étaient précipités. Ses coéquipiers en alerte, leurs armes pointées, l'entourèrent d'un cordon protecteur. L'étreinte de Cole se resserra sur elle, et soudain Donovan surgit à côté de P.J.

— Parle-moi, P.J., lui dit-il à voix basse. Comment te sens-tu, ma belle ?

— Je... j'ai froid.

Elle leva le visage vers lui, mais sa tête était si lourde qu'elle y parvenait tout juste.

Écartant Cole sans grand ménagement, Donovan la prit lui-même dans ses bras pour la reposer au sol.

— Donnez-moi quelque chose pour l'envelopper, ordonna-t-il.

— Et ses blessures ? intervint Cole.

P.J. se débattait pour ne pas sombrer dans les ténèbres qui l'entouraient.

— Où est Nelson ? Vous l'avez coffré, ce salaud ?

De toute sa vie, jamais elle n'oublierait le regard de Donovan. Plein de regrets, de rage et de culpabilité.

— Il s'est échappé. Il avait une voiture garée derrière la maison. Et puis notre priorité, c'est toi. On le retrouvera, P.J. Je te jure qu'on lui fera payer, à ce salopard.

Elle ferma les yeux. Les larmes coulaient sur ses joues à flots brûlants.

— On va t'emmener à l'hôpital, lui indiqua Donovan. Tu n'auras bientôt plus mal.

Il avait tort, tellement tort. Comment pourrait-elle cesser un jour d'avoir mal ? Certaines blessures, sous sa peau, étaient trop profondes. Profondes jusqu'à l'âme.

— Pas ici. Ramenez-moi à la maison. Cet homme possède toute la ville. Je ne fais confiance à personne, ici. Ramenez-moi chez moi et retrouvez ces gamines.

Cole se pencha tandis que Donovan la recouvrait délicatement d'une couverture. Écartant quelques mèches de son visage, il l'embrassa sur le front.

— Je ferai tout ce que tu veux, P.J. Tout ce dont tu auras besoin, bébé. Je te le jure.

Steele s'agenouilla à ses côtés et lui prit le visage entre ses mains puissantes. Ses yeux bleus plongèrent en elle avec une intensité brûlante.

— On retrouvera ces fillettes, P.J., mais, d'abord, on va s'occuper de toi.

Elle hocha faiblement la tête et ferma les yeux, se laissant sombrer dans des abysses béants, où elle se mit à flotter, libérée de la douleur et de la honte.

Chapitre 12

Ils couvrirent et installèrent P.J. à l'arrière du van, et Baker sauta sur le siège conducteur pendant que Cole et Donovan prenaient place de part et d'autre de leur coéquipière.

Cole parvint à lui retirer le couteau des mains, sans susciter de protestations cette fois. Cependant, il le garda dans sa poche, car elle avait insisté sur un point : elle voulait le conserver. Il referma ensuite la main autour de la sienne, afin de lui rappeler à tout instant qu'il était à ses côtés. Que son équipe au grand complet était là aussi pour l'entourer.

— Qu'est-ce que tu en penses, Don ? demanda-t-il, tâchant à grand-peine de maîtriser l'anxiété de sa voix. Ce salaud l'a salement coupée. Elle a perdu beaucoup de sang, et je ne parle même pas du...

Fermant les yeux, il détourna la tête, incapable de prononcer le mot. « Viol. » Ces salopards l'avaient violée. Ils avaient posé les mains sur elle. Ils l'avaient brutalisée. Et lui n'avait pas été fichu d'empêcher ça.

— On l'emmène à l'aéroport, répondit sombrement Donovan. Plus vite on l'embarque, plus vite ils décollent et mieux ça sera. Je commencerai à m'occuper d'elle pendant le vol.

— Et pour dimanche ? Pour les gamines ?

— Dès que l'état de P.J. sera stable, je passerai un coup de fil à Sam afin qu'il appelle Rio et son équipe en renfort. Il faudra les briefer, histoire qu'ils sachent à quel genre d'enfoirés ils ont affaire.

— Je veux qu'on chope ces salauds, lâcha Cole entre ses dents serrées.

Alors qu'ils étaient engagés à vive allure sur la quatre-voies, Donovan le dévisagea.

— Fais ton choix, Cole. Je ne t'oblige à rien, mais tu dois choisir. Soit tu restes avec P.J., soit tu pars avec les autres.

Présenté ainsi, le choix n'existait même pas. Sa place était au chevet de P.J., évidemment. Pas question qu'elle ait l'impression d'être abandonnée par son équipe. Et, surtout, pas question qu'elle croie qu'il l'avait abandonnée.

Rio et Sam rétabliraient la justice. P.J. avait besoin de lui.

— Je ne la quitte pas, annonça-t-il.

Depuis le siège devant eux, Dolphin et Steele ne perdaient pas une miette de la conversation.

— Aucun de nous ne la quittera, répliqua sèchement Steele en se retournant. Ça me démange d'aller régler leur compte à ces deux bâtards, moi aussi, mais P.J. a besoin de nous plus que nous de vengeance. On va laisser d'autres membres du KGI se charger de faire justice pour l'une des nôtres.

— Heure prévue d'arrivée, Baker ? aboya Donovan.

— Deux minutes. Le pilote nous attend.

À l'heure annoncée, la camionnette se gara sur le chemin de terre conduisant à la piste située en périphérie de la ville. C'était un modeste aérodrome régional, utilisé surtout pour le transport de marchandises, où l'on ne croisait donc pas de passagers.

L'avion était positionné en diagonale, prêt à s'engager sur la piste. Avec la fourgonnette, Baker fonça sur le tarmac, avant d'écraser les freins.

Immédiatement, les membres de l'équipe passèrent à l'action : ils ouvrirent en grand les portières arrière de la camionnette, puis déverrouillèrent également l'entrée du jet.

Donovan se pencha vers P.J., mais Cole l'écarta pour la soulever délicatement dans ses bras, prenant bien soin de vérifier que la couverture qui l'enveloppait protégeait sa nudité.

Il se précipita alors en direction de l'avion et monta les trois marches conduisant à la cabine.

— Porte-la à l'arrière et allonge-la sur la banquette ! lui cria Donovan. Allez me chercher ma sacoche médicale, ajouta-t-il à l'intention des autres. Je vais lui administrer quelque chose contre la douleur, et puis on verra ce que je peux faire pour suturer les coupures en attendant d'arriver à l'hôpital. Dis au pilote qu'il peut décoller. Toi, Steele, appelle Sam et mets-le au courant. Rio et ses hommes doivent être ici dans vingt-quatre heures et prêts à intercepter la livraison des fillettes.

Cole déposa son précieux fardeau à l'arrière de la carlingue. Il l'arrangea le plus confortablement possible sur la banquette, où elle serait protégée de la vue des autres.

Les lésions que portait son corps étaient atroces. Deux d'entre elles, notamment, étaient profondes, et la chair était déchiquetée. Une autre traçait une ligne entre ses seins. Elle en avait deux encore juste au-dessous de la poitrine et une en travers de son ventre plat et musclé. Sans compter les deux qui barraient l'intérieur de ses cuisses.

Ce fils de pute avait commencé par la taillader, puis il s'était introduit en elle de force, parce que c'était comme ça qu'il prenait son pied.

— Putain ! murmura Donovan.

Cole se concentra sur son coéquipier, dans l'espoir de maîtriser un peu sa fureur. Donovan tenait la main droite de P.J., enflée et couverte d'ecchymoses. Cole n'avait pas remarqué ce détail, car c'était à sa main gauche qu'il s'était accroché pendant leur course folle jusqu'à l'aéroport.

— J'ai l'impression qu'elle est cassée, commenta Donovan d'un air morne.

Il la tourna doucement dans sa paume, examinant le gonflement, avant de la replacer contre le flanc de P.J.

Dolphin arriva avec la sacoche médicale, puis il s'assit face à la banquette, les yeux brûlants d'inquiétude.

— Elle va s'en tirer, Don ? Dis-nous ce qu'il en est, on devient dingues, là.

Donovan prit une lente inspiration.

— Physiquement, ça va aller. Au bout du compte. Les entailles sont profondes, mais elles n'ont touché aucun organe vital. Émotionnellement, en revanche, je ne peux pas me prononcer. Ce qu'elle a traversé, c'est une horreur absolue. P.J. est forte, mais je ne connais aucune femme capable d'en ressortir indemne.

Cole se passa les mains sur le visage, puis dans les cheveux.

— Ça n'aurait pas dû arriver. Je n'aurais jamais dû le laisser arriver. Putain de merde, je savais qu'on faisait une erreur ! Je le sentais dans mes tripes, que ça allait mal tourner, et malgré tout je l'ai laissée se lancer dans cette mission.

— C'était son choix, Cole, soupira Donovan. Tu ne peux pas choisir à sa place. On a pris une décision d'équipe.

— On a pris une décision de merde ! cracha Cole. On a agi comme des lâches, en jetant une femme en pâture à ce monstre. On aurait pu procéder différemment, il y a toujours moyen de faire autrement. Mais on était trop pressés, trop paresseux pour chercher.

— Va donc dire ça aux mères des fillettes qu'on va sauver, répliqua calmement Donovan. Et puis demande à P.J. si elle trouve que ça en valait la peine. La connaissant comme je la connais, je sais d'avance ce qu'elle te répondra. T'es pas d'accord avec moi ?

Donovan administra à P.J. une piqûre antidouleur, avant d'anesthésier les contours de ses blessures. Puis il entreprit la tâche méticuleuse de suturer chaque entaille.

— Ça dépasse mon périmètre d'intervention, admit-il. Les tissus sont trop endommagés, ils doivent être réparés, mais, en attendant, mon but est de refermer les plaies afin d'éviter l'infection.

Il prit le pouls à son poignet blessé, non sans examiner de nouveau les chairs enflées. Sortant un sachet de glace de sa sacoche, il le fixa fermement afin qu'elle ne puisse pas le déplacer si elle se réveillait.

Steele passa la tête à l'arrière.

— Comment elle va ?

Donovan haussa les épaules.

— Je l'ai plus ou moins raccommodée, mais elle a besoin de soins plus poussés que ceux que je suis en mesure de lui fournir. Enfin, bon, ça ira en attendant d'arriver à Fort Campbell. Tu as obtenu l'autorisation qu'on atterrisse là-bas au lieu de l'aéroport de Henry County ? Parce que ça nous permettrait de gagner un bon bout de temps.

Steele fit « oui » de la tête.

— Sam est en train de régler ça. Ils sont furax, je peux vous dire qu'ils vont passer un sale quart d'heure, ces enfoirés. Sam a fait appel à Rio et à ses hommes, ça risque de dégénérer. Je lui ai dit qu'on restait au chevet de P.J. à moins qu'il n'ait absolument besoin de nous. Je ne veux pas la quitter, mais je ne tiens pas à ce qu'un membre du KGI se fasse tuer non plus.

Cole observa longuement son chef d'équipe. Steele n'était pas un grand parleur, il lâchait rarement plus qu'un ordre bref, voire un résumé succinct d'une situation. Mais les événements avaient ébranlé son calme légendaire et fait fondre un peu de la glace qui semblait l'entourer. Ses yeux brûlaient de colère – non, de fureur –, ce qui, paradoxalement, les rendait plus glacés que jamais. Il avait la mâchoire serrée en permanence et l'air d'un homme qui meurt d'envie de mettre la main sur quelqu'un – n'importe qui – pour lui infliger une mort lente et douloureuse.

Et pourtant Steele ne vivait que pour son équipe. L'équipe, c'était tout pour lui. Il vivait équipe, respirait équipe. Il accomplissait ses devoirs sans jamais faillir à ses missions.

Jusqu'à aujourd'hui.

Ils avaient tous un poids énorme à porter désormais. Ils n'étaient pas habitués à l'échec, ils faisaient toujours tout ce qu'il fallait et ils finissaient par remplir leur objectif.

Oui, ils avaient atteint le but qu'ils s'étaient fixé. Sauf que l'un d'eux avait pour cela payé un prix trop élevé. Pour Cole, c'était inacceptable. N'avoir pas su protéger P.J. au cours de leur mission constituait un échec sans précédent pour eux.

Cette vérité, ils allaient tous devoir l'affronter, vivre avec elle et la gérer à leur façon, mais Cole connaissait ses coéquipiers et il savait que cela pèserait lourd sur leurs esprits. Et pendant un sacré bout de temps.

Sitôt qu'ils atterrirent à Fort Campbell, ils furent accueillis par Sam et Garrett, accompagnés du commandant de la base qui avait donné l'autorisation d'atterrissage au jet. Une équipe médicale se précipita vers eux avec un brancard, sur lequel ils chargèrent P.J., avant de l'emmener en toute hâte.

Cole se bagarra pour être autorisé à accompagner P.J. pendant son transport. Elle était toujours endormie. Donovan l'avait gardée sous sédatif durant le vol afin de lui éviter la douleur, mais Cole ne voulait pas que, en se réveillant, elle se croie retournée au cœur de ce cauchemar.

Mais Dolphin, Baker et Renshaw le ceinturèrent et le repoussèrent contre l'un des véhicules garés non loin de là.

Sam et Garrett, pour leur part, arboraient une expression pour le moins féroce.

— Bon Dieu, Steele, qu'est-ce qui s'est passé ? s'exclama Sam.

En apparence, l'attitude de Steele était habituelle – froide et autoritaire –, mais ses yeux racontaient une tout autre histoire. Généralement calmes, glacés même, ils brillaient aujourd'hui d'une fureur que Cole n'y avait jamais perçue depuis qu'il travaillait sous les ordres de son chef d'équipe.

Steele soutint le regard de Sam sans ciller.

— Je n'ai pas su protéger mon équipe.

— C'est des conneries ! lâcha Garrett.

Et il jeta un coup d'œil circulaire sur chaque membre de l'équipe, pour lire la même pensée dans tous les regards.

— Écoutez, les gars, reprit-il alors. Je comprends que vous vous sentiez vraiment mal, mais vous ne pouvez pas vous accabler ainsi. On a besoin de faits, pas de culpabilité.

La lèvre supérieure de Steele se retroussa, mais il fit son rapport sans oublier le moindre détail. Cole ferma les yeux en l'entendant répéter ce que Brumley et Nelson avaient fait subir à P.J. Le reste de l'équipe restait planté là, crispé. Quant à Donovan, il baissait la tête, comme pour empêcher les autres de voir ses yeux ou son expression.

Cole n'avait qu'une hâte : qu'on en finisse avec le blabla afin qu'il puisse retrouver P.J.

— Les enfoirés ! jura Sam en fermant momentanément les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites pour la livraison des fillettes ? interrogea Steele. Nous, on reste ici avec P.J. Elle a besoin de son équipe en ce moment.

— Rio et la sienne sont déjà en chemin, et Nathan, Joe et Swanny les retrouvent à Vienne. Ils ont été briefés. Resnick veut Brumley vivant, et il se peut qu'il l'obtienne. Seulement, maintenant que Rio et ses coéquipiers ont appris ce que ce fils de pute a fait à P.J., je crains qu'il manque quelques parties de son corps lorsqu'ils vont le livrer.

Cole serra le poing. Il voulait être présent quand Brumley tomberait. Il le voulait vraiment. Jamais il n'avait eu envie de faire de mal à quelqu'un autant qu'à ce salopard.

Il avait déjà tué, quand il travaillait pour les Seal, et aussi avec le KGI. Il était tireur d'élite. C'était son boulot d'éliminer des gens avec efficacité. Rapidité. Discrétion. Mais ça n'avait jamais rien de personnel. Il remplissait ses missions sans émotion, car c'était ce pourquoi on le payait. Et puis les cibles étaient de sales types. Il n'avait pas besoin de justifier ses actes, mais, tout de même, le monde se trouvait mieux une fois qu'il était débarrassé des gars que le KGI pourchassait.

Dans le cas de Brumley, en revanche, la rage qu'il ressentait était pareille à une boule de feu, vivace et puissante à l'intérieur de lui. Il rêvait de faire souffrir ce salopard au centuple de ce qu'il avait infligé à P.J.

— Si tout le monde a été briefé, alors on peut lancer l'opération et retourner au chevet de P.J., non ? intervint-il d'un ton cinglant.

— Hooyah, acquiesça sombrement Dolphin.

Même Steele jeta un coup d'œil impatient en direction de Sam et de Garrett.

— OK, allons-y, accepta Sam en désignant les deux 4 × 4 garés près d'eux.

Chapitre 13

P.J. ouvrit les yeux dans une chambre d'hôpital plongée dans une obscurité presque totale. Seul un trait de lumière filtrait sous la porte de la salle de bains, très légèrement entrouverte.

D'un coup d'œil sur le côté, elle aperçut Cole, dans la même posture que ces deux derniers jours : recroquevillé sur un fauteuil inconfortable qu'il avait rapproché au maximum de son lit.

Il dormait, ce dont P.J. était soulagée. Ne se sentant pas le courage d'affronter les membres de l'équipe réunis dans sa chambre, les yeux emplis d'empathie et de colère, elle avait à dessein trouvé refuge dans les antidouleurs qu'on lui avait administrés.

Au moins, quand les médicaments lui procuraient l'apaisement de l'oubli, elle n'était pas obligée de se rappeler la façon dont Nelson et Brumley l'avaient lorgnée, ni leurs grognements de porcs ni leur corps pressé contre le sien.

Elle referma les yeux, incapable de réprimer sa réaction physique à cette seule évocation.

Le viol que lui avait fait subir Brumley lui laisserait des traces indélébiles. Des cicatrices qu'elle porterait pour le restant de ses jours. Le médecin lui avait gentiment expliqué que certaines coupures étaient trop profondes, la peau trop déchiquetée, et que, même si avec le temps elles s'estomperaient, il resterait toujours une marque à ces emplacements, qui signalerait les entailles pratiquées dans sa chair par cette brute.

Plus ses esprits lui revenaient, plus les souvenirs se pressaient, et instinctivement sa mâchoire se serra, dans un effort pour apprivoiser l'insoutenable souffrance qui lui vrillait le corps.

Baissant les yeux vers sa main droite, elle découvrit le plâtre qui l'entourait, ce qui l'étonna. Elle ne se rappelait pas comment elle se l'était cassée. Maladroitement, elle s'étira jusqu'au bouton d'appel des infirmières qu'elle pressa de la main gauche, en espérant ne pas réveiller Cole. Elle n'avait pas envie de discuter. Elle ne voulait pas voir le tourment dans ses yeux. Tout ce qu'elle voulait, c'était oublier.

Quelques instants plus tard, une infirmière arriva et lui parla à voix basse. Elle repartit bientôt mais revint moins de cinq minutes plus tard, munie d'une seringue, dont elle injecta le contenu dans la perfusion. P.J. ferma les yeux et attendit que les limbes l'engloutissent et lui apportent un peu de réconfort.

Quand elle rouvrit les paupières, la pièce était baignée de lumière, et son équipe au complet était affalée dans les sièges que comptait la chambre, disposés autour de son lit. Sur-le-champ, la sueur perla à son front, et une vague de nervosité déferla sur elle.

Ce fut avec Steele qu'elle établit le premier contact visuel. Lui, elle pouvait le gérer. Il restait toujours professionnel, il n'allait pas la faire craquer et pleurer comme une mauviète.

— Les fillettes, croassa-t-elle.

Fronçant les sourcils, elle s'éclaircit la gorge, puis cilla sous l'effet de la surprise quand Dolphin apparut à son chevet, un verre d'eau à la main. Il le lui porta aux lèvres, et elle en avala goulûment la moitié.

Une fois sa soif étanchée, elle murmura un remerciement, puis s'adossa de nouveau aux oreillers.

— Les fillettes, répéta-t-elle, ils les ont tirées d'affaire ? Elles sont saines et sauvées ?

Steele hocha la tête, mais son expression restait sombre.

— Rio et son équipe y sont allés avec Nathan, Joe et Swanny. Ils ont intercepté le camion et arrêté Wainwright et sa petite bande. Les fillettes sont sur le chemin du retour aux États-Unis, au moment où nous parlons.

— Et Brumley ? Vous l'avez coincé ?

Elle retint son souffle, un espoir fou lui gonflant la poitrine.

Mais Steele détourna le regard, la mâchoire serrée. Elle reporta alors les yeux sur Cole, dont le visage laissait transparaître une colère froide qui lui donna le frisson.

— Il s'est enfui avec ses hommes jusqu'à leur avion, et ils ont décollé, annonça Steele d'une voix calme mais glacée. Rio a dû choisir entre poursuivre Brumley ou sauver les enfants. Ils ont choisi les enfants.

P.J. ferma les yeux. Elle n'avait pas le droit d'être en colère. Ces fillettes étaient plus importantes que n'importe quelle justice dont elle pourrait souhaiter l'application.

Sauf que, au fond, elle devait bien l'admettre : elle était écœurée. Comme paralysée. Alors qu'elle était allongée dans un lit d'hôpital, Nelson et Brumley, eux, étaient dehors. Et libres. Impunis pour ce qu'ils lui avaient fait, et pour ce qu'ils avaient fait et projetaient encore de faire à ces petites filles.

Elle détourna la tête et se mordit la lèvre inférieure pour réprimer ses émotions. Alors le doux effleurement d'une caresse glissa sur sa joue. Juste un doigt. Une phalange. Pourtant elle aurait reconnu ce contact entre mille.

Elle aurait dû être furieuse qu'il affiche ainsi sa tendresse pour elle devant les autres. Mais bon, ils étaient tous gentils avec elle, après tout. Les choses avaient changé, et elle détestait ce nouvel état de fait. Comment sa vie pourrait-elle redevenir la même qu'avant ?

Son traumatisme s'interposerait toujours entre eux. Ils la traiteraient différemment, comme une petite chose fragile et plus comme une coéquipière capable de porter sa charge et d'en découdre au même titre que les autres. Tout cela parce qu'elle avait échoué dans sa mission. Elle n'avait pas su se protéger. Par stupidité et sur un coup de panique, elle avait accepté un verre des mains d'un homme en qui elle ne devait pas avoir confiance.

— P.J.

Cole avait la voix rauque, emplie d'émotion. Et tout le monde pouvait l'entendre.

— Regarde-moi, s'il te plaît, la supplia-t-il.

Elle tourna la tête vers lui pour découvrir l'expression torturée dans ses yeux.

— On l'aura, P.J. Je te jure qu'on va le choper, cet enfoiré. Il ne s'en tirera pas à si bon compte.

Personne dans la pièce ne contredit sa promesse froide. Tous avaient la même expression que lui : furieuse, inquiète, écœurée.

Ils vivaient en équipe. Ils mourraient en équipe. Elle les entraînait tous dans sa chute. Ils se mouraient avec elle.

Elle prit une profonde inspiration, bien déterminée à ne pas se laisser submerger par la rage qui bouillonnait dans ses veines. Il lui fallait rester calme et concentrée. Chaque chose en son temps.

— Nous allons nous rendre à la propriété des Kelly, afin de rencontrer Rio et les autres, annonça Steele. On sera absents quelques heures au maximum. Toi, tu as besoin de te reposer, mais nous devons savoir ce qui s'est passé à Vienne. On te transmettra toutes les informations qu'on récoltera, je te le promets.

Elle hocha la tête, un peu raide.

Cole fut le dernier à se lever. Il lui tenait toujours la main gauche, ses doigts mêlés aux siens. Enfin il se mit debout et se pencha pour lui effleurer le front de ses lèvres.

— Je vais le tuer, ce fils de pute, P.J. Je vais le tuer pour toi, chuchota-t-il.

Elle le regarda s'éloigner et rejoindre les autres dans le couloir.

— Non, affirma-t-elle doucement tandis que la porte se refermait derrière eux, la laissant seule dans la chambre. C'est moi qui vais m'en charger.

Chapitre 14

Pendant l'heure qui suivit le départ de ses coéquipiers, P.J. se reposa. Elle n'avait plus demandé qu'on lui administre d'antidouleurs, et elle n'en avait pas l'intention. Car elle avait décidé de quitter les lieux.

Apprendre que Brumley s'était échappé avait déclenché quelque chose au plus profond de son âme. Comme si, en cet instant précis, elle s'était transformée en une autre personne. Quelqu'un de plus dur. Une transformation nécessaire, si elle voulait surmonter la douleur et la honte engendrées par son épreuve.

Il était temps de ravalier sa douleur et de passer à la suite. Rien d'intéressant n'arrivait si l'on restait sans agir, elle l'avait appris dès son plus jeune âge. Et puis elle avait déjà vécu des coups durs. Cela dit, jamais elle n'aurait imaginé tomber plus bas que lorsqu'elle avait quitté le SWAT.

Pourtant elle était là, dépouillée de sa personnalité, de ce qui faisait d'elle la femme qu'elle était. Ce salaud lui avait volé sa confiance. Son arrogance. Cette insolence qui lui permettait de venir à bout des missions les plus délicates. Il l'avait fait douter d'elle et de tout ce qu'elle était.

Pas question qu'elle reste allongée dans ce lit une seconde de plus.

Elle s'extirpa des draps, et des gouttes de sueur lui perlèrent sur le front sous l'effet de la douleur sitôt qu'elle tira sur les points de suture. Bordel, ce que ça faisait mal !

Son corps la faisait souffrir de la pointe des orteils jusqu'au sommet du crâne, et ces fichues entailles à l'intérieur de ses cuisses lui faisaient un mal de chien lorsqu'elle se tenait debout et qu'elle marchait.

L'un de ses coéquipiers avait apporté un sac marin, qu'il avait abandonné sur le rebord du lavabo. Elle se dirigea lentement vers le coin salle de bains et ouvrit la fermeture Éclair pour en inspecter le contenu : un pantalon de survêtement, un tee-shirt si large qu'il en contiendrait deux comme elle, des chaussettes et une vieille paire de baskets.

Son cœur se serra en constatant que ces affaires appartenaient à l'un des gars de l'équipe.

Pourtant, tout au fond, elle découvrit le couteau. Le couteau de Brumley. Le couteau qu'elle avait absolument voulu conserver. Cole le lui avait gardé.

Il lui fallut plusieurs douloureuses minutes pour s'habiller. Elle s'assura que les bandages qui couvraient ses coupures ne bougeaient pas, puis elle enfila chaussettes et chaussures. Une fois vêtue, elle glissa le couteau dans la poche de son survêtement.

Elle s'observa un long moment dans le miroir, dégoûtée par ce qu'elle y voyait. Car la femme que lui renvoyait son reflet était... brisée. Putain ! Plutôt mourir que d'accorder un pouvoir pareil à ces salopards.

Elle allait les pourchasser elle-même, ces fils de putes.

Personne. Non, personne ne s'en tirerait après lui avoir infligé ce qu'elle avait subi durant cette terrible nuit.

La vengeance, ça n'était pas un simple concept, une sorte de fantasme dont elle rêvait. C'était

devenu sa raison de vivre.

Ils allaient mourir.

Ils allaient mourir pour ce qu'ils lui avaient fait, à elle et à d'innombrables jeunes filles, et pour ce qu'ils prévoyaient de faire aux fillettes que Rio et Sam avaient réussi à secourir.

Heureusement, les petites seraient bientôt rentrées chez elles, auprès de leur mère et de leur père. De leur famille.

Quant à P.J., la seule famille qu'elle avait, c'était son équipe. Mais elle ne les laisserait pas se charger de sa vendetta personnelle. Le KGI n'était pas une milice privée. Et elle n'avait aucune intention de les transformer en un groupe d'autodéfense.

Elle sortit de sa chambre d'hôpital et parcourut le couloir à la recherche de Cathy, l'une des infirmières qu'elle avait rencontrées au cours des nombreux passages du KGI à l'hôpital de Fort Campbell. Cathy était pour P.J. ce qui se rapprochait le plus d'une amie, et c'était d'ailleurs elle qui l'avait prise en charge lors de son hospitalisation.

Infirmière retraitée de la marine, Cathy avait emménagé dans le Kentucky avec son mari, et tous deux travaillaient désormais à la base. Femme un peu brusque et sans façon, elle dégageait une vivacité que P.J. avait toujours appréciée.

Sitôt qu'elle s'approcha du comptoir des infirmières, Cathy leva les yeux, manifestement sidérée de la découvrir là. Elle eut le mérite de ne faire aucun commentaire, mais elle bondit de sa chaise et se précipita à sa rencontre dans le couloir.

Sans perdre de temps, elle entraîna P.J. dans la salle des familles, où elles se retrouvèrent seules, et se mit à enguirlander sa patiente.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu fiches debout ? Tu devrais être dans ton lit, purée ! Je m'apprêtais justement à t'apporter ta dose d'antidouleurs.

— Il faut que je sorte d'ici, répliqua P.J. à voix basse. Je ne peux pas rester un jour de plus. Et j'ai besoin de ton aide.

Cathy écarquilla les yeux.

— Tu veux faire quoi ? !

— Ta garde est quasi terminée, non ? Emmène-moi.

— Et pour aller où, s'il te plaît ? Ce qu'il te faut, c'est du repos, idiote. Laisse-nous, moi et le reste des infirmières, prendre soin de toi un peu plus longtemps. Ça ne va pas te tuer de dépendre des autres, pour une fois !

P.J. mourait d'envie de la serrer dans ses bras, malgré les années qui les séparaient, mais elle n'allait pas s'autoriser cette faiblesse.

— Il faut que je le fasse, Cathy. Ne cherche pas à comprendre.

L'expression de son interlocutrice se radoucit.

— Ma douce, tu n'es pas seulement blessée physiquement, tu as beaucoup de problèmes à gérer qui n'ont rien à voir avec tes points de suture ou ta main cassée. Tu as besoin d'être entourée par des gens qui tiennent à toi, en ce moment. Pas de te retrouver dehors toute seule, avec je ne sais quel plan d'écervelée en tête.

— Je dois y aller, répéta P.J., calme et déterminée. Est-ce que tu vas m'aider ou est-ce que je dois me débrouiller seule ?

Cathy lâcha un son écoeuré.

— Tu vas te faire mitrailler tes jolies fesses par le gardien de nuit. Pour l'amour de Dieu, P.J., on est sur une base militaire, tu ne peux pas faire ce que tu veux, ici.

La tireuse d'élite lui offrit un sourire malin.

— Mais je te rappelle que je suis une civile, on ne peut pas attendre de moi que je me plie à toutes ces règles militaires.

— Tu vas essayer de te faufiler dehors en douce, si je ne t'aide pas, c'est bien ça ?

Soudain plus sombre, P.J. hocha la tête.

— Et merde ! marmonna Cathy. Tu as la moindre idée de ce que tes hommes vont me faire, s'ils s'aperçoivent que c'est moi qui t'ai aidée, voire encouragée ?

— Tu n'auras qu'à lancer un « hooyah » à Cole et à Dolphin. Et tout se passera bien.

— Tu es d'une insolence ! lâcha Cathy, exaspérée. Les gars de la navy, ils se serrent les coudes, tu sais. Je devrais te donner une bonne fessée et te menotter par ta main valide à ton lit, tiens.

P.J. baissa les yeux vers son plâtre encombrant. Et il immobilisait la main qu'elle utilisait pour tirer, en plus. Elle avait besoin de doigts sûrs.

— J'en ai pour combien de temps avant que ce soit guéri ? demanda-t-elle sérieusement.

— Quelques semaines de plâtre, et ça devrait aller. Tu as trois doigts fêlés. Une fois que ça sera moins enflé et que les ecchymoses seront atténuées, ça devrait se soigner rapidement, à condition que tu ne précipites pas les choses. Donne-toi le temps et ne tente rien de stupide, ou tu le regretteras. Je n'accepte de t'aider que si tu me jures de prendre soin de toi et que tu te laisses le temps de la guérison. On est d'accord ?

P.J. fit lentement « oui » de la tête.

— Merci, Cathy. Je te revaudrai ça.

— Tu ne me revaudras rien du tout, répondit l'infirmière d'une voix rendue rauque par l'émotion. J'ai une nièce de douze ans. Ces fillettes, que tu as sauvées... Y aurait pu y avoir ma nièce parmi elles. Ce que tu as fait, P.J., c'était bien. Ton sacrifice était trop grand, mais tu les as sauvées.

P.J. battit des cils pour balayer les larmes traîtresses qui lui mouillaient les yeux.

— Dans combien de temps tu finis ?

Cathy jeta un coup d'œil à sa montre.

— Eh bien, si je n'ai pas besoin de t'administrer tes médicaments et de vérifier tes constantes, donne-moi cinq minutes, et je suis à toi. Reste tranquille, je repasse te prendre dès que je suis prête à y aller. On sortira par les escaliers, en croisant les doigts pour que personne ne vienne nous regarder de trop près. (Elle observa P.J. un peu plus attentivement, avant de se frotter le menton.) Tu sais quoi ? Je vais t'apporter une tunique de médecin. Ça attirera moins l'attention que les vêtements de racaille que tu portes, là.

— Merci, fit P.J. avec un sourire.

— Maintenant, assieds-toi et repose-toi en attendant que je revienne te chercher, répliqua Cathy, les sourcils froncés.

Ce fut avec plaisir que P.J. se laissa tomber sur une chaise pour peaufiner les prochaines étapes de son plan. En premier lieu, elle devait retourner à Denver afin de régler quelques détails et prendre le temps de guérir. Si ennuyeux que ce soit, Cathy avait raison. Elle ne pouvait absolument rien faire dans son état actuel. De plus, elle avait besoin de solitude pour digérer les événements récents. Sans la présence apaisante de ses coéquipiers. Ils avaient tous du travail et, tant qu'elle serait un maillon faible, ils ne seraient pas en mesure d'agir avec efficacité.

Quand Cathy revint, P.J. avait décidé précisément de la suite. Avec l'aide de son amie infirmière, elle revêtit la tunique verte, puis toutes deux s'engagèrent dans l'escalier qui conduisait à l'une des entrées réservées au personnel.

Elles eurent plus de mal à franchir les postes de contrôle. Mais Cathy leur avoua la vérité. Enfin, à peu près. Elle cita quelques noms de membres du KGI, affirma que P.J. était mise au repos et qu'elle

lui servait de chauffeur.

— Tu peux me laisser n’importe où à Clarksville, lui indiqua P.J. Je trouverai un taxi pour l’aéroport.

— Ben voyons ! rétorqua Cathy. C’est moi qui vais t’y conduire, à l’aéroport.

— Mais tu viens de t’envoyer une longue garde, et l’aéroport est à plus de deux heures de route.

— Je peux te déposer à celui de Paducah. Ça te prendra sans doute un peu plus longtemps pour atteindre ta destination, mais, tu sais, à la minute où les gars découvriront que tu t’es enfuie de l’hôpital, le premier endroit où ils iront te chercher, c’est les aéroports de Nashville et de Memphis.

— Tu as probablement raison, soupira P.J. Alors va pour Paducah.

— Tu sais que tu peux rester chez moi aussi longtemps que tu veux, ajouta calmement Cathy.

— Merci d’être une aussi bonne amie, répondit P.J., malgré le nœud qui se formait dans sa gorge. Ça signifie beaucoup pour moi.

Cathy jeta un coup d’œil dans sa direction.

— N’oublie pas que tu as des amis, P.J. Et que tu peux t’appuyer sur eux de temps en temps. C’est écrit dans le code de l’amitié. Parole de scout.

— Je m’en souviendrai, fit P.J. en souriant.

— OK, bon, en route pour l’aéroport. Tu as de l’argent ?

— J’ai mes cartes d’identité et de crédit. Ça me permettra d’arriver où je veux aller.

— Très bien. Alors on y va.

Chapitre 15

Au Q.G. de la propriété familiale du KGI s'était réuni un important groupe d'hommes en colère. Entouré de son équipe, Steele se tenait sur un côté – enfin, son équipe moins un membre, vu l'absence notable de P.J. Épaule contre épaule avec son chef d'équipe, Cole observait les autres occupants de la pièce.

Se trouvaient là Rio et ses hommes : Terrence, Diego, Decker et Alton. Tous avaient l'air hagard et épuisé. Rio était pourtant un dur de dur, du genre impitoyable, qui ne vous laissait pas deux occasions de l'avoir. Browning était bien placé pour en parler. Il pouvait s'estimer heureux de n'avoir pas été tué par Rio. Cela dit, le chef d'équipe avait rompu tout lien avec son ancien subordonné.

Il y avait aussi les frères Kelly : Sam, Garrett, Donovan, Ethan, Nathan et Joe. Ainsi que Swanny, la dernière recrue du KGI.

Dans la pièce, l'atmosphère était chargée d'électricité, de rage et de testostérone, le silence pesant. Cole savait ce qui occupait l'esprit de chaque membre du KGI : la vengeance.

Venger l'une des leurs.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Steele ? dit Garrett, rompant le silence en premier. Et ne nous sers pas les conneries du genre : « Je n'ai pas su protéger mon équipe. » OK ? Les faits.

— Comment est-ce qu'elle s'est retrouvée seule, nom de Dieu ? intervint Rio.

Il était manifestement à cran, bouillonnant de rage. Mais, plus surprenant, Cole lisait aussi de la peur dans ses yeux, et il comprit que Rio songeait à Grace, son épouse, qui s'était retrouvée dans la même position d'impuissance que P.J., une fois.

Cole savait aussi que Rio et P.J. étaient amis. Enfin, autant que possible dans la mesure où P.J. ne laissait pas grand monde l'approcher. Mais elle et Rio avaient fréquenté ce bar minable où elle semblait tant se plaisir. D'ailleurs, Cole avait été vexé qu'elle ne l'y accueille pas à bras ouverts – c'était le moins que l'on puisse dire – alors qu'elle y avait apparemment partagé quelques verres avec Rio.

Sam leva les mains.

— Assez. On doit découvrir ce qui a mal tourné au cours de cette fichue soirée et faire en sorte que ça ne se reproduise jamais.

— J'aurais dû rester plus près d'elle dans la salle de bal, commença Donovan d'une voix tendue. Je voulais qu'elle s'approche de Nelson, mais il l'a emmenée par la porte de derrière. Tout s'est passé si vite que je n'ai pas eu le temps de la rattraper. Quand je suis arrivé dehors, il l'avait déjà fait monter dans sa voiture.

— Et puis il y a eu ces putain d'embouteillages, fulmina Dolphin. On aurait pu l'intercepter à son hôtel, sans ça. Ils y sont restés suffisamment longtemps pour qu'il casse son bracelet. Si on n'avait pas été coincés dans la circulation, on l'aurait filée à sa sortie de l'hôtel et on serait arrivés à la maison dès qu'on aurait su que Brumley s'y trouvait.

Garrett fronça les sourcils.

— Vous croyez qu’il l’a repérée ? Ce serait pour ça qu’il lui a pris son bracelet ?

— Non, répondit Steele en secouant fermement la tête. Je crois qu’il s’agissait d’une précaution habituelle. Sans Brumley, Nelson se serait contenté de ramener P.J. à l’hôtel, ravi du bon moment qu’il allait passer. Et nous, on aurait été là tout du long. Mais Brumley l’a vue et il a décrété qu’il la voulait pour lui. Cet enfoiré est d’une méfiance presque paranoïaque. Il voulait que Nelson vérifie qu’elle était clean avant de l’emmener chez lui.

— Bon. Et maintenant ? demanda Ethan d’une voix sombre.

Il avait les mâchoires serrées. Sa femme, Rachel, avait été victime d’une tragédie, elle aussi. Elle avait passé une année entière de captivité en Amérique du Sud, avant qu’Ethan soit averti qu’elle n’était pas morte, comme le croyait sa famille.

Tout le monde était sur les nerfs. À vif. Les membres de la famille Kelly, tout comme Rio, avaient épousé des femmes capables de remonter la pente après avoir vécu des événements tragiques, sous une forme ou une autre.

Rachel, Sophie, Sarah, Shea et Grace étaient présentes dans tous les esprits. Et voilà que, à présent, P.J. était atteinte, elle aussi, par la violence. Le viol. Leur coéquipière. Leur partenaire. Une femme qui tenait les tripes de Cole dans ses mains, si serrées qu’il n’était plus qu’une énorme boule d’angoisse.

— On part à la poursuite de ces salauds, cracha-t-il. Voilà ce qu’on fait, maintenant.

Dolphin, Renshaw et Baker acquiescèrent en silence. Même Steele semblait approuver sans la moindre retenue.

Sam et Garrett échangèrent un regard gêné.

Le téléphone de Donovan sonna et rompit le silence embarrassé. Il baissa les yeux vers l’écran, fronça les sourcils et porta l’appareil à son oreille.

Cole ne comprit de quoi il retournait qu’au moment où son collègue éructa dans un juron :

— Elle a fait quoi ? Et vous l’avez laissée partir, comme ça ? Qu’est-ce qui s’est passé, nom de Dieu ? Comment ça a pu arriver ? Vous avez intérêt à me donner des réponses plausibles.

L’attention se concentra sur Donovan, tandis qu’il écoutait son interlocuteur. Puis il lâcha un autre chapelet d’injures, avant de ranger le portable dans l’étui à sa ceinture.

— Qu’est-ce qui se passe, bordel ? s’écria Cole.

Donovan poussa un soupir.

— Je ne sais même pas comment vous l’annoncer. P.J. a plié bagage. Ou, plutôt, elle n’a pas plié bagage, elle est juste partie.

Une explosion de « quoi ? ! » furieux résonna à travers la pièce.

— Où ? aboya Cole.

Peu lui importaient les détails, il voulait juste savoir où la trouver.

Donovan avait l’air d’un type qui viendrait d’avaler du fil barbelé.

— Aucune idée. Elle n’a pas vraiment pris le temps d’informer le personnel de garde qu’elle prévoyait de filer, à vrai dire.

— Putain ! lâcha Steele.

Ce juron lui valut les regards surpris des membres de la troupe et un haussement de sourcils de la part de Garrett. Cole, pour sa part, n’était pas aussi étonné que les autres.

Leur chef avait beau apparaître aux yeux de certains comme une sorte de machine sans émotion, Cole le savait totalement investi dans son équipe. Il en considérait chaque homme comme un membre de sa famille et se montrait à la fois possessif et protecteur envers eux. Il n’acceptait aucun écart, attendait une obéissance immédiate à chacun de ses ordres, mais il effectuait chacun de ses actes et prenait chacune de ses décisions en pensant à l’intérêt de l’équipe, et jamais il ne ferait quoi que ce

soit qui mette en péril leur sécurité.

— Où est-ce qu'elle aurait pu aller ? interrogea doucement Sam.

Sa question s'adressait à Cole et à ses coéquipiers. C'étaient eux qui la connaissaient le mieux. Cette idée donna envie de rire à Cole : quelqu'un connaissait-il vraiment P.J. ? Quelqu'un savait-il ce qui la faisait avancer ?

— C'est une fille très secrète, admit Renshaw en secouant la tête. Elle n'aborde pas les sujets personnels. Moi, je n'ai vraiment aucune idée de l'endroit où on pourrait la chercher.

— Appelle tous les aéroports, tout ce qui se trouve à un rayon de cent cinquante kilomètres d'ici, ordonna Sam à Ethan. Vois ce que tu peux trouver. Et peu importent les histoires que tu vas devoir inventer ou les ficelles que tu vas devoir tirer. Tu me trouves quelque chose.

— J'y vais, lança Ethan en quittant la pièce d'un pas vif.

— Et si on la retrouve ? demanda Nathan. On ne peut pas l'obliger à rester sagement là où on l'installera, là où on veut qu'elle reste. On ne peut pas l'obliger à accepter notre... aide. Ni notre soutien. Même si on est tous prêts à les lui offrir.

Personne n'avait de solution à ce problème. Cole, quant à lui, ne cherchait pas à exprimer tout haut ses intentions : P.J. avait besoin d'eux, elle avait besoin de quelqu'un. Elle avait beau s'être donné un statut de loup solitaire, il n'en avait rien à foutre.

Il voulait être là pour elle, l'aider à traverser cette épreuve. Bon Dieu, il voulait juste la faire sourire ! Que les choses redeviennent comme elles étaient avant, quand ils plaisantaient ensemble et s'échangeaient des piques et des taquineries.

Il refusait d'envisager le monde sans P.J. Il refusait d'appartenir à une équipe dont elle ne ferait pas partie intégrante. Il refusait de perdre un membre de l'équipe. Ils faisaient partie d'un tout.

Ils formaient une famille.

— Commençons par la trouver, ensuite nous réfléchirons aux possibilités qui s'offrent à nous, trancha Steele.

Tout le monde approuva, puis le groupe s'éparpilla, et Cole se dirigea vers Rio.

— Je peux te parler une seconde ? lui demanda-t-il discrètement.

Rio posa sur lui un regard sombre.

— OK, sortons marcher un peu.

Ils quittèrent le Q.G. et se rendirent dehors, où la pénombre tombait doucement sur le lac. L'automne arrivait, et les soirées commençaient déjà à se rafraîchir. Le vent annonçait des journées plus froides. D'habitude, c'était le moment de l'année que Cole préférait. Cette fois, cependant, il était incapable d'apprécier le changement de saison. Car le monde – son monde – était complètement chamboulé.

— Y a-t-il quoi que ce soit que tu puisses me dire pour nous aider ? demanda Cole. Je sais que P.J. et toi, vous avez passé du temps ensemble. Est-ce qu'elle t'a raconté quelque chose qui nous aiderait à la retrouver ?

Rio prit un air navré.

— On a partagé quelques verres, une fois où je passais par Denver, dit-il. Je l'avais appelée, on a dîné et bu quelques bières ensemble. En fait, on n'a pas beaucoup discuté, et le peu qu'on s'est dit concernait le boulot. Des missions passées. Tu vois, quoi, des souvenirs de guerre.

Cole grimaça.

— Oui, je vois. Elle n'est pas du genre à se dévoiler.

Il avait l'impression que la seule nuit que P.J. et lui avaient passée ensemble représentait le moment où elle s'était le plus ouverte à quiconque. De toute sa vie. Et, même à ce moment-là, elle ne lui en

avait pas montré assez pour qu'il puisse imaginer ce qu'elle pensait en cet instant.

Rio esquissa un faible sourire.

— On est tous un peu comme ça, non ?

Il marquait un point. Car, au fond, que savait-il vraiment des autres membres de son équipe ? Oui, ils formaient une famille, personne ne songerait à le nier. Sauf que cela ne signifiait pas qu'ils affichaient leurs émotions ni qu'ils se mêlaient des affaires personnelles des autres.

Cole commençait à regretter de n'avoir pas fait plus d'efforts. Il avait toujours respecté l'intimité de P.J., ne la pressant jamais de révéler des informations qu'elle préférait garder pour elle. Mais être un mec bien et un bon coéquipier ne servait plus à rien, maintenant qu'ils avaient désespérément besoin d'informations.

— Écoute, reprit Rio, j'en ai vu de toutes les couleurs, et je suis sûr que toi aussi. C'est dur quand ça tombe sur un coéquipier, mais, en fait, P.J. se sent comme un animal blessé, et le plus probable, c'est qu'elle a juste besoin de se cacher le temps de panser ses plaies. Tu as vu dans quel état Nathan se trouvait à son retour d'Afghanistan. Tu vois comme Swanny est encore renfermé. Bordel, on a tous nos fardeaux à porter ! Le truc, c'est qu'on le fait chacun à notre façon. La meilleure attitude à adopter, c'est peut-être de se mettre en retrait et de lui accorder un peu d'espace. De la laisser gérer tout ça comme elle l'entend.

Cole savait qu'il s'agissait là d'un conseil avisé, ce qui l'agaçait prodigieusement tout de même.

— Donne-moi une info, Rio, répliqua-t-il, les yeux plongés dans le regard de son interlocuteur. S'il s'agissait de Grace, tu serais aussi partant pour te mettre en retrait, pour lui accorder de l'espace sans te soucier de l'endroit où elle se trouve, si elle souffre ou si elle est capable de s'en sortir toute seule ?

Rio haussa les sourcils, les yeux écarquillés.

— Alors c'est ça...

— Oui, c'est ça ! cracha Cole dans un juron. Enfin, non ! J'en sais rien, putain ! Mais écoute, j'ai marqué un point, non ? S'il s'agissait de n'importe quelle autre femme, si c'étaient Shea ou Rachel, par exemple, tu me conseillerais de me mettre en retrait et de les laisser seules pour gérer leur problème ?

Rio poussa un soupir.

— Non, c'est vrai. Mais garde bien en mémoire, Cole, le fait que tu ne peux pas traiter P.J. comme une femme normale. C'est une guerrière. Un soldat surentraîné qui part au combat et affronte des situations que les autres femmes seraient incapables de supporter. Elle est fabriquée différemment.

Cole fit un pas vers Rio, si bien que les deux hommes se retrouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre.

— C'est sans doute vrai, tout ça, et je ne le discute pas. Mais, au bout du compte, c'est toujours une femme qui vient de subir un viol particulièrement horrible. Et son équipe n'était pas là pour la défendre. Alors, dis-moi, si elle faisait partie de ton équipe, tu serais prêt à la laisser partir affronter ça toute seule ?

Rio secoua la tête.

— Non ! Je n'accepterais ça pour aucun de mes hommes. J'essayais juste de remettre les choses en perspective.

— Ben, moi, je n'en ai pas, de perspectives, rétorqua Cole. Tout ce que je veux, c'est éviter qu'elle se retrouve toute seule pour digérer ça. Elle a l'équipe à ses côtés. Elle m'a, moi. Et elle n'a rien à faire ailleurs que dans son lit d'hôpital.

— J'ai compris, mon pote, acquiesça Rio en posant une main sur l'épaule de Cole. Je vois quand

une mission prend un tour personnel. Je comprends ça trop bien, même. Mon équipe et moi, on fera le maximum pour vous aider. On respecte trop P.J., c'est l'une des nôtres et elle le sera toujours. Si vous avez besoin de nous, il suffira de nous le dire.

Un peu de la tension qui crispait les épaules de Cole s'apaisa. Soudain, il se sentit incroyablement las.

— J'apprécie, mec. Je suis désolé que notre connerie t'ait obligé à quitter Grace et Elizabeth.

— Ça n'était pas une connerie, répondit calmement Rio. Parfois, ça merde, en l'occurrence vous n'y pouviez rien. Et Grace et Elizabeth vont bien. Elles sont avec Shea et les autres filles, en visite. Je ne les autorise pas souvent à quitter le nid.

Cole esquissa un sourire moqueur.

— Ça, c'est sûr.

— Tu me tiens au courant, OK ? lança Rio tandis que Cole repartait en direction du Q.G. J'aime beaucoup P.J., et cette histoire me fout en rogne. Je veux qu'on chope ce salaud autant que toi.

Cole se retourna pour river ses yeux à ceux de Rio.

— Ça, j'en doute.

Chapitre 16

P.J. se gara devant chez Steele, coupa le moteur et agrippa le volant des deux mains. Fermant les yeux, elle prit une profonde inspiration. Ce qu'elle s'apprêtait à faire serait la chose la plus difficile qu'elle ait jamais accomplie. Mais c'était nécessaire.

Elle jeta un coup d'œil à l'énorme sac marin posé sur le siège passager de sa voiture de location. Il contenait tout ce qui appartenait au KGI.

Elle sortit du véhicule et le contourna pour ouvrir la portière. Prenant son courage à deux mains, elle souleva le lourd bagage et le jeta sur son épaule. Une grimace lui échappa tandis que ses blessures encore mal cicatrisées protestaient.

Alors qu'elle se retournait pour se diriger vers l'entrée de la maison, elle découvrit Steele, sur le pas de la porte, qui l'observait. Son silence la mit immédiatement mal à l'aise, parce qu'elle était nerveuse et qu'elle détestait les paroles qu'elle s'apprêtait à prononcer.

— Bon Dieu, mais où tu étais ?

Cillant, elle s'immobilisa au milieu de l'escalier. Steele, d'habitude imperturbable, semblait furieux. Il la toisa, des pieds à la tête, comme s'il jugeait la progression de son rétablissement.

— Je peux entrer ? demanda-t-elle. J'ai besoin de te parler.

Les sourcils froncés, il empoigna son sac marin.

— C'est quoi, ça, P.J. ?

En soupirant, elle passa près de lui pour pénétrer à l'intérieur. Elle dut frotter ses paumes moites plusieurs fois contre les jambes de son pantalon. Sa venue n'avait rien d'une visite de courtoisie, et Steele s'en était évidemment rendu compte. Il ne la dirigea donc pas en direction du salon, mais vers le fond de la maison, dans son bureau, qui surplombait l'arrière de son terrain.

P.J. se laissa tomber avec soulagement dans l'un des fauteuils disposés en face de sa table de travail et attendit. Enfin, il plongea son regard dans le sien. Un regard qui ferait trembler n'importe qui.

— Tu veux bien m'expliquer pourquoi tu as filé de l'hôpital, sans prendre la peine de nous informer, ni ton équipe ni moi, de l'endroit où tu allais ou de ton état de santé ? On ne savait même pas si tu étais en vie, P.J. ! Tu imagines l'inquiétude que tu nous as causée, ces dernières semaines ? Tu as complètement disparu du radar. Personne n'est arrivé à entrer en contact avec toi. Tu n'es pas retournée chez toi, tu n'es pas venue ici. C'est quoi, ce bordel, P.J. ?

En tressaillant, elle ferma les yeux. Il n'existait pas de manière agréable de formuler la chose, mais un coup ferme et net valait toujours mieux que déchirer la chair en s'y reprenant à deux fois. Elle était bien placée pour le savoir.

— Je te rapporte mon équipement.

Les lèvres de Steele se serrèrent.

— Je vois.

— Je démissionne, dit-elle brutalement. Je quitte l'équipe.

— Comme ça ?

Elle hocha la tête. Steele lâcha un chapelet de jurons entre ses dents serrées.

— Qu'est-ce qui se passe dans ta caboche, P.J. ?

— J'ai besoin de le faire, répliqua-t-elle en relevant le menton. Je dois le faire.

— Je n'accepterai pas ta démission.

— Tu n'as pas le choix, répondit-elle d'une voix douce. C'est fini.

— Prends un congé, réfléchis. De toute façon, je n'avais pas l'intention de te renvoyer en mission de sitôt. Ne prends pas de décision impulsive, tu risquerais de le regretter. Ton poste sera toujours là à t'attendre, une fois que tu te seras reconstruite.

Elle faillit éclater de rire. « Se reconstruire » ? Elle ne faisait que ça depuis trois semaines. Trois semaines atrocement longues, pendant lesquelles elle était restée allongée, à rêver de se venger et de rendre au centuple la souffrance qu'on lui avait infligée.

Elle se leva, convaincue que cette conversation n'aboutirait à rien de positif. Steele était furieux, et elle n'allait pas perdre son temps à se disputer avec lui.

— Ma décision est irrévocable.

Steele serra les mâchoires.

— Ne fais pas de bêtises, P.J.

Elle se retourna vers lui et resta immobile un long moment. Puis elle mentit.

— J'ai besoin de repos. Je ne veux pas que mon équipe s'inquiète. Je ne veux pas que tu te retrouves avec un homme en moins, pendant que moi, je me refais une santé. Ça ne serait pas juste, ni pour toi ni pour mes coéquipiers. Il faut me remplacer, tu le sais bien. Je suis un poids pour vous, tu ne peux pas te permettre de t'engager dans une mission avec un handicap. Remplis la case vide, Steele.

— Mais oui, c'est ça, rétorqua-t-il.

Elle prit une longue inspiration, priant pour ne pas perdre le peu de certitudes qui l'animaient encore avant d'atteindre la sortie.

— Je n'y arrive plus, Steele. Laisse-moi partir.

Il la dévisagea pendant de longues secondes, puis il se leva et contourna son bureau pour se poster devant elle. Posant une main sur son épaule, il la serra doucement. Le geste lui ressemblait si peu qu'elle ne sut quoi dire et se contenta de rester plantée là, sidérée.

— Prends ton temps, P.J. Remets-toi la tête à l'endroit et ensuite reviens me voir, on parlera. Si tu es toujours aussi déterminée à nous quitter dans quelques mois, alors j'accepterai ta démission. Mais, en attendant, tu fais toujours partie de cette équipe. Mon équipe.

Elle dut se mordre la lèvre pour retenir les larmes qui commençaient à lui brouiller la vue.

— Merci.

Puis elle fit demi-tour et se rua hors du bureau et de la maison. À l'aveuglette, elle regagna sa voiture pour s'y enfermer avant d'avoir le temps de changer d'avis. Elle ne pouvait pas se permettre de faiblesse. Pas maintenant.

Ce qu'elle devait faire ne pouvait pas éclabousser le KGI ou son équipe. Pas question qu'elle les entraîne dans le borbier où elle s'apprêtait à plonger.

Chapitre 17

Cole le savait : quoi que Steele ait à leur annoncer, c'était forcément une mauvaise nouvelle. Il avait donné rendez-vous à tout le monde chez lui. Pas dans les locaux du KGI, où se tenaient en général les réunions de travail et où l'on organisait les missions.

Il ne manquait plus que Baker à l'appel, et l'ambiance était lourde de tension. Personne ne parlait.

Cole n'y tenait plus. Crispant et desserrant les poings, il se leva de son siège sous le patio. Il n'en pouvait plus d'attendre ce que Steele s'apprêtait à leur dire.

Ces dernières semaines n'avaient été qu'une tempête de frustrations, et tout ce merdier commençait à lui peser. Il était parti seul à Denver, dans l'espoir d'y trouver P.J. terrée dans son appartement. S'il respectait son besoin d'intimité, il détestait la savoir seule sans personne sur qui s'appuyer après ce qui s'était passé. Aucun individu, si aguerri soit-il, ne pouvait supporter ça. Elle allait forcément craquer, tôt ou tard, et il refusait de la laisser affronter la dépression sans lui offrir son soutien.

Oui, il voulait être celui qui serait là pour elle.

Certes, il avait désiré P.J. en secret pendant un sacré bout de temps, mais la situation avait changé entre eux, depuis la nuit qu'ils avaient passée chez elle. Il l'avait senti et elle aussi, il le savait pertinemment. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle l'avait repoussé si vite, trop pressée de faire comme si rien ne s'était produit.

Eh bien, il n'acceptait pas cet état de fait. Peu importait ce qu'elle souhaitait, il était incapable de revenir à la franche camaraderie, aux taquineries d'avant. Peut-être ce sentiment n'était-il pas partagé ; en tout cas, lui, il était carrément obsédé par elle. Et ça craignait.

Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir son odeur, son goût, le contact de sa peau contre la sienne. Il ne s'agissait pas que de sexe. Le plaisir physique, il pouvait le trouver n'importe où, même s'il s'en était passé pendant longtemps, pour la simple et bonne raison qu'aucune autre femme n'était P.J.

Entre eux deux, quelque chose de spécial se passait. Ils partageaient un sentiment indéfinissable, une connexion. Cole ne pouvait pas avoir été le seul à ressentir ces ondes, il le savait.

Un soupir général de soulagement monta dans la pièce quand Baker franchit enfin la porte, quelques minutes plus tard. Vu son air tendu, manifestement, il s'attendait au pire, lui aussi. Il balaya la pièce du regard et fronça les sourcils, comme pour compter les participants.

Oui, il manquait un membre de l'équipe, et ça aussi, ça craignait.

— Qu'est-ce qui se passe, Steele ? demanda Baker.

— Asseyez-vous, ordonna leur chef.

Baker s'installa sur l'une des chaises, mais Cole resta debout. Et Steele ne lui aboya même pas dessus.

— P.J. est venue me rendre visite avant-hier, commença-t-il.

Cole sursauta.

— Quoi ? ! Et tu ne me le dis... nous le dis que maintenant ? Où est-ce qu'elle est ? Comment va-t-

elle ? Elle s'en sort ?

Steele leva la main, l'air sombre.

— Elle a quitté l'équipe.

Alors que toute la pièce explosait en exclamations surprises, Cole resta muet. Les narines dilatées, il prit plusieurs inspirations, tout en s'efforçant de ne pas perdre le peu de maîtrise qui lui restait.

— Et maintenant où est-elle ? gronda-t-il entre ses dents.

Comment ça, elle « quittait l'équipe » ? De toutes les nouvelles que Steele aurait pu leur annoncer, Cole ne s'attendait certainement pas à celle-là.

— Je l'ignore, soupira Steele.

Dolphin leva la main à son tour, secouant la tête d'un air incrédule. Mais Cole le devança.

— Je résume : P.J. est venue te voir pour t'annoncer qu'elle démissionnait, et toi, tu l'as laissée repartir ? Et maintenant tu n'as aucune idée de l'endroit où elle est ni d'où elle compte aller ? C'est bien ça ?

— Je lui ai dit que je n'acceptais pas sa démission, répondit Steele. Mais elle n'en démordait pas. Elle m'a servi les conneries du genre qu'elle ne voulait pas tirer l'équipe vers le bas et qu'elle avait besoin de temps.

— Et tu as avalé ça ? s'insurgea Cole.

Le reste du groupe s'était tu, regardant tour à tour Steele et Cole avec appréhension. En tant que commandant, Steele méritait le respect dû à son rang. Et tous le lui accordaient. Jusqu'à aujourd'hui. Jamais on ne mettait en doute ses paroles. Jusqu'à aujourd'hui.

— Je n'ai pas prétendu avoir avalé quoi que ce soit, mais je ne pouvais pas non plus la forcer à rester. Je ne peux pas l'obliger à se conformer à nos décisions, même si nous pensons qu'elles sont prises pour le bien de tous. Elle m'a demandé du temps et de l'espace. Je n'avais pas d'autre choix que de les lui accorder.

— Bon Dieu ! marmonna Dolphin. Tu as déconné, Steele. C'est bien joli de jouer les hommes de glace au travail et pendant une mission, mais là, on parle d'une coéquipière. On se fiche d'être juste et équitable, dans ce genre de situation. Elle a besoin de nous, et toi, tu l'as laissée partir.

Steele se rua sur Dolphin. Avant que Cole ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, son chef avait collé son coéquipier au mur, un avant-bras plaqué contre son cou.

— Je t'interdis de me traiter d'homme de glace. J'y étais, tu te rappelles ? J'ai entendu chaque détail de ce qui lui est arrivé. Elle est sous ma responsabilité, comme chacun de vous. Si tu ne penses pas que cette situation me rend furibard, eh bien, va te faire foutre !

Dolphin soutenait sans ciller le regard de son chef, alors Steele finit par desserrer son emprise et reculer. Sur-le-champ, il retrouva son calme, ainsi que la façade froide et neutre qu'il arborait toujours. Sauf que, à présent, ses hommes savaient tous à quel point il était à cran.

Cole se tourna vers le mur, auquel il assena un violent coup de poing. À force d'imaginer P.J. seule, ressentant Dieu savait quoi, il n'arrivait même plus à réfléchir. Elle avait quitté l'équipe, merde ! Ils formaient une famille. Et pourtant elle était partie.

Il recula d'un pas pour frapper le mur de nouveau, avant d'être presque renversé par Baker et Renshaw. Les deux hommes le jetèrent au sol, où ils le maintinrent fermement.

— Lâchez-moi ! gronda Cole.

— Calme-toi d'abord, aboya Baker. Tout ça ne sert à rien.

— Assez ! hurla Steele.

Cole réussit à repousser Baker de son torse, puis il lança le poing en direction de Renshaw, qui esquiva le coup, mais ce geste suffit à lui faire perdre l'équilibre. Cole bondit sur ses pieds pour

darder sur Steele un regard perçant.

— Je suis d'accord avec Dolphin, l'homme de glace ! Tu as déconné.

Et il se dirigea vers Steele, si près qu'il n'y eut bientôt plus que lui dans son champ de vision. Les autres disparurent au second plan. Cole affronta son chef d'équipe.

— Putain ! Steele, tu savais que je la cherchais. Que j'avais passé Denver au peigne fin. Tu savais que j'étais malade d'inquiétude. Mais tu l'as quand même laissée partir. En plus, tu te décides à nous l'annoncer deux jours plus tard ? C'est quoi, ton problème ?

Steele serra la mâchoire.

— J'espérais qu'elle changerait d'avis.

— Ah ouais ? Eh ben, ça a marché du feu de Dieu ! Alors qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant, hein ? Continuer comme si de rien n'était ? Passer à autre chose ? Accepter une nouvelle mission ? Ben voyons ! Et pourquoi est-ce qu'on ne la remplacerait pas, tout simplement, puisqu'on peut se passer d'elle ?

— Assez, Cole ! rétorqua Steele d'une voix aussi froide que la glace.

— Assez, oui, tu as raison.

Cole sentait la fureur monter en lui, plus vive, plus forte à chaque respiration. Il se détourna et se dirigea vers la porte à grands pas.

— Hé, oh, attends un peu ! intervint Dolphin. Où est-ce que tu vas, là ?

Cole fit volte-face pour jeter un dernier regard à cette équipe amputée. Jamais plus elle ne serait la même. Sans P.J., ce n'était plus une équipe.

— Je me casse, lança-t-il. Je pars chercher P.J. Pas question que je la laisse affronter ce merdier toute seule. Elle a besoin de nous.

— Ne te monte pas la tête comme ça, gronda Steele.

Cole esquissa un sourire empreint de dégoût.

— Ah oui ? Et toi, pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas d'être aussi froid ? Ce que tu as fait, c'était nul, et tu le sais aussi bien que moi. Tu aurais dû la retenir, de force s'il le fallait, pour qu'on résolve ce problème tous ensemble. En équipe.

— Elle est venue me voir, moi, jeta Steele. Pas toi. Pas l'équipe. Elle est venue vers moi, alors je suis bien obligé de supposer que c'était ce qu'elle voulait.

Ses paroles blessèrent Cole, d'autant plus que son chef avait raison. De toute évidence, P.J. n'avait aucunement l'intention de se retrouver en face de Cole, et cette idée lui tordait les tripes.

— Je me fiche bien de ce qu'elle croyait vouloir, parvint-il à répondre calmement. Elle n'est pas en état de réfléchir avec logique, et nous le savons tous. Et, de temps en temps, vouloir bien faire est complètement contre-productif. Lui accorder de l'espace et du temps, toutes ces conneries, c'est super sur le papier... Pourtant toi et moi, nous savons que la dernière chose dont elle ait besoin en ce moment, c'est de se retrouver toute seule. Nous sommes sa famille. Sa seule famille. On est censés se préoccuper d'elle. On est censés la soutenir quand personne d'autre ne le ferait. Et, aussi, on est censés la rappeler à l'ordre quand elle fait de mauvais choix ou qu'elle déconne. C'est ça, la famille. On vit, on meurt en équipe, pas vrai ? Eh bien, toi, tu l'as laissée tomber, Steele. Et tu nous as tous laissés tomber par la même occasion. Parce que, maintenant, on passe pour une bande de connards sans cœur qui ont accepté de la voir partir sans se battre.

— Hooyah, approuva doucement Dolphin.

Steele semblait mourir d'envie de frapper quelqu'un. Cole, qui se sentait prêt à en découdre lui-même, le toisait d'un air de défi. Le chef avait beau être ébranlé, chose qui lui arrivait rarement, Cole s'en fichait complètement.

— Sa précédente équipe a agi avec elle exactement comme nous sommes en train de le faire, commenta-t-il avec dégoût.

Il n'aurait pas dû révéler le secret que P.J. lui avait confié, car elle s'était ouverte à lui alors qu'elle ne l'avait fait avec personne avant, mais, aujourd'hui, il était prêt à se salir les mains pour se battre, s'il le fallait. Steele et les autres devaient savoir à quoi s'en tenir.

— Tu parles du SWAT ? l'interrogea Renshaw.

— Parfaitement. Elle l'a quitté parce que tous l'avaient laissée tomber. Elle s'est comportée comme il fallait, en dénonçant un flic véreux. Alors ils se sont retournés contre elle et ils l'ont fait passer pour une ex rancunière qui voulait se venger. Pas un seul d'entre eux ne l'a soutenue. Il faudra me passer sur le corps pour que ça se reproduise cette fois. On va lutter pour P.J. Elle le mérite.

— Je suis avec Cole sur ce coup-là, lança Baker d'une voix grave.

— Moi aussi, renchérit Dolphin.

— Idem pour moi, ajouta Renshaw. Elle est des nôtres. Si elle tombe, on tombe avec elle. Pas question de se relever et de repartir sans elle.

— Non, pas question, gronda Cole. (Il fixa longuement Steele avant de se détourner enfin.) Je vais quitter la ville. Si vous avez besoin de me joindre, j'aurai mon portable.

Il pivota une dernière fois en direction de Steele avant d'atteindre la porte.

— Considère ça comme une demande de congé.

Chapitre 18

Six mois plus tard.

Cole sortit de son 4 × 4 et inspira une bonne goulée d'air frais, tâchant de débarrasser son esprit du brouillard qui l'engourdissait. Steele l'avait appelé pour lui ordonner, de sa voix neutre, de rejoindre le Q.G. du KGI. Il n'avait pas attendu de confirmation, il avait juste balancé son ordre et raccroché.

Étant donné le peu d'intérêt que Cole avait accordé à son équipe depuis la disparition de P.J., il s'étonnait même que Steele ait pris cette peine. Plus surprenant encore, Cole avait répondu présent.

Tout l'hiver, il avait partagé son temps entre courir après d'éventuelles pistes concernant P.J. et se cloîtrer chez lui, à Camden, non loin de la propriété familiale des Kelly.

P.J. s'était volatilisée, ce qui lui causait une exaspération sans fin. Il avait passé des journées entières à ratisser son quartier, à interroger les voisins. Le problème, c'était que personne ne la connaissait vraiment. Le serveur et la serveuse du bar où il l'avait rejointe ce fameux soir avaient admis qu'elle était une cliente régulière, mais qu'elle ne s'épanchait pas sur son propre compte et ne parlait jamais aux autres clients.

Il était même allé jusqu'à rencontrer son ancien commandant au sein du SWAT. Il avait dû prendre sur lui pour ne pas perdre son calme et faire payer ce type pour la façon dont il avait traité P.J. à l'époque, mais les informations qu'il pouvait récolter importaient plus que la fureur que lui inspirait cette trahison.

Cela dit, ses efforts n'avaient servi à rien. À la mention du nom de P.J., le commandant s'était refermé comme une huître et avait refusé toute discussion la concernant. Alors, avant de prendre congé, Cole avait jeté à la figure de ce salopard ce qu'il pensait de lui et de son équipe d'enflures.

Six mois sans sommeil mais pourris par l'exaspération : il y avait de quoi diminuer un homme. Cole se dirigea vers l'entrée du Q.G. et tapa le code, avant de franchir la porte. Pendant qu'il parcourait le petit couloir conduisant à la pièce principale, il se frotta les yeux et passa la main sur ses cheveux coupés court dans l'espoir de se rendre à peu près présentable.

En arrivant, il constata que tout le monde était présent, preuve qu'il était en retard. Il s'en fichait pas mal, du reste. Avec un vague grognement à l'attention de ses coéquipiers, il s'affala dans une chaise.

— Content que tu aies pu venir, l'accueillit Steele avec une pointe d'agacement dans la voix.

— Tu as dit que c'était important, sinon je ne me serais pas déplacé, rétorqua Cole.

Il balaya la pièce du regard et remarqua de nouveaux visages. Notamment un type planté à côté de Swanny et de Joe, bras croisés, dos raide, apparemment prêt au combat. Environ de la même taille que Garrett, il arborait des tatouages sur les deux bras, qui remontaient jusque sous les manches courtes de son tee-shirt.

Ce type était du genre à avoir participé à trop de bagarres dans des bars. Cole lui trouvait l'air d'un boxeur, peut-être d'un adepte des arts martiaux, ce que trahissaient ses oreilles abîmées et un nez manifestement cassé au moins une fois.

Puis Cole remarqua la femme postée entre Nathan et Swanny, et il se crispa. Elle était à peu près de la taille de P.J., mais elle avait des cheveux couleur de miel et des yeux d'un bleu profond. Elle paraissait jeune. Bien trop jeune pour travailler au sein d'une équipe de mercenaires.

Puis il fut frappé par une terrible pensée. Son estomac se serra, et un nœud se forma dans son ventre.

Et s'ils l'avaient appelé pour annoncer le recrutement d'un remplaçant de P.J. dans l'équipe ? Et s'il s'agissait là d'une réunion destinée à rencontrer les nouvelles recrues ? Du genre : « On est venus pour accueillir la petite nouvelle à bras ouverts. » Alors là, pas question qu'il se prêle à ce jeu de dupes.

Il jeta un coup d'œil en direction de Steele, espérant y découvrir un indice, mais l'expression du chef était dure et froide. De quoi attraper un rhume rien qu'à le regarder.

— Tu ne l'as pas embauchée pour remplacer P.J.

Ce n'était pas une question, et le dégoût transparaissait clairement dans sa voix. Peu lui importait que tous le perçoivent. Il était d'une humeur massacrant et se fichait bien que les autres s'en rendent compte.

Il n'avait pas envie d'être là. Surtout pour entendre qu'il avait une nouvelle coéquipière. Quels que soient ses talents, cette gamine n'arriverait pas à la cheville de P.J.

Steele fronça les sourcils, puis il reporta son attention sur la jeune femme, avant de se retourner vers Cole.

— C'est une recrue pour la nouvelle équipe, annonça le chef.

— Quelle nouvelle équipe ? s'étonna Cole.

— Si tu avais passé un peu plus de temps avec nous ces derniers mois, tu saurais que le KGI a formé une troisième équipe constituée de Nathan, de Joe, de Swanny et de nos deux nouveaux, Skylar Watkins et Zane Edgerton.

Cole ne leur accorda qu'un bref coup d'œil. Ce qui l'intéressait, c'était d'entendre la véritable grande nouvelle qui avait poussé Steele à l'appeler. Deux nouvelles recrues dans une équipe qui n'était même pas la sienne, ce ne pouvait pas être la vraie raison.

Donovan, en train de téléphoner dans un coin de la pièce, fourra son portable au fond de sa poche et vint rejoindre le groupe.

— On a une piste sur Brumley, lança-t-il. On sait où il se trouvera dans trois jours. Il a une autre affaire sur le feu, suffisamment importante pour l'inciter à refaire surface. (Donovan prit une inspiration et balaya la pièce de son regard grave.) C'est du lourd, cette fois. Bien plus que les fois précédentes. Cet enfoiré a pris une sacrée assurance. On pense qu'il s'agit de plus d'une trentaine de filles, de nationalités différentes et toutes en dessous de quinze ans.

Les autres répondirent par des grimaces et des grognements écœurés. Skylar fronça le nez, les yeux brûlants de colère.

Le pouls de Cole s'accéléra, et ses tripes se vrillèrent. Depuis le temps qu'il rêvait d'avoir ce fils de pute à sa merci ! Il avait même visualisé des images extrêmement violentes de toutes les façons dont il administrerait à Brumley une mort lente et douloureuse.

En levant la tête vers Steele, il remarqua la lueur sauvage qui allumait les prunelles de son chef.

Cole se redressa sur son siège, les coudes plantés sur les genoux. Certes, il avait envie de reprendre du service, mais sa priorité restait de retrouver P.J. Il ne pouvait risquer de se laisser distraire par une envie de vengeance. Tuer Brumley, même si voir mourir ce salaud lui aurait fait un bien fou, ne ramènerait pas P.J.

Il se prépara à se lever, bien décidé à quitter la réunion. Rester là, avec les autres membres du KGI,

ne faisait qu'accentuer l'absence de P.J.

Or les mercenaires étaient censés se montrer détachés, capables de faire leur travail sans s'impliquer psychologiquement. Leur succès dépendait justement de leur aptitude à se débarrasser de toute émotion.

Sauf que, au KGI, dans l'équipe dirigée par Steele, c'était différent. Peut-être tout ça n'était-il qu'un tas de conneries sentimentales, n'empêche que le KGI dans son ensemble n'était pas un simple groupe de francs-tireurs à louer. Ils avaient une conscience. Leurs missions étaient toujours justes. Du moins selon eux, et c'était tout ce qui comptait. Au bout du compte, s'ils pouvaient se regarder tranquillement dans un miroir, tout allait bien.

— Assieds-toi, Cole, lui intima Steele. Tu dois entendre la suite.

Cole serra les mâchoires, puis il vit l'éclat des yeux de Steele. Il ne s'agissait pas d'une colère provoquée par son départ sans autorisation, non, mais d'une réelle marque d'intérêt. D'une attente. Comme si quelque chose d'énorme était sur le point de sortir.

Cole s'immobilisa.

Donovan ramassa un classeur sur la table et l'ouvrit avant de s'adresser aux occupants de la pièce.

— Ça fait des mois que nous cherchons Brumley. Il avait disparu, apparemment il se cachait. Ce qui est intéressant, quand on connaît son arrogance et le nombre de relations dont il bénéficie. Jusqu'à présent il n'avait jamais pris la peine de rester trop discret.

— Cet enfoiré a le cul bordé de nouilles, cracha Garrett. Une chance incroyable.

— Oui, ben quand on ajoute sa fortune et son pouvoir à la chance on obtient un type quasi invincible, remarqua Sam.

— Il a peur, ajouta Donovan.

Ces trois mots suffirent à river sur lui l'attention de tous les autres.

— Deux de ses gardes du corps personnels ont été tués, reprit-il. Des hommes qui ne le quittent jamais. Brumley ne va même pas aux chiottes sans eux. Alors voir que quelqu'un s'est assez approché de lui pour abattre ses gardes du corps, ça le fait flipper. C'est probablement pour ça qu'il s'est montré discret, ces derniers mois. Il s'est tenu au calme, pourtant l'importance de cette nouvelle affaire a suffi à le faire ressortir de son trou.

Donovan sortit un paquet d'agrandissements de photos qu'il déposa délicatement sur la table.

Incapable de réprimer sa curiosité, Cole se rapprocha pour les voir.

Plusieurs sifflets et autres exclamations résonnèrent dans la pièce tandis que tout le monde s'agglutinait autour des clichés.

— Putain de merde ! s'exclama Dolphin. Celui qui a tué ces types avait une dent contre eux. C'est pas une simple exécution, là. C'est personnel.

Cole fixait les images, pétrifié devant les entailles sur les cadavres. L'une d'elles, verticale, leur partageait le torse par le milieu. Deux autres s'étiraient au-dessus des côtes. Deux leur barraient l'intérieur des cuisses. Et les molosses avaient la gorge tranchée. Pour l'un d'eux, la tête ne semblait tenir au reste du corps que par un fil.

Son sang se glaça dans ses veines, à tel point qu'il était incapable de bouger ou de réagir. Une main gelée lui empoignait les tripes.

— Oh merde ! finit-il par murmurer.

D'une main tremblante, il saisit une photo. Il regarda d'abord Donovan, puis Steele. Tous deux semblaient reconnaître les entailles.

Le cliché échappa des mains de Cole pour tomber sur la table.

— C'est P.J. qui les a eus.

— C'est en effet ce que nous croyons, oui, confirma Donovan, l'expression sombre.

Cole reprit la photo, la soulevant pour désigner les coups de couteau.

— Vous « croyez » ? Les preuves sont évidentes, pourtant. Ces blessures sont identiques à celles que ce bâtard lui a faites. Tu étais là. Nous sommes les seules personnes à les avoir vues, avec les enfoirés qui lui ont fait subir cet enfer. On est censés penser que la démission de P.J., sa disparition puis l'assassinat de ces types proches de Brumley, c'est une série de coïncidences ?

— C'est pourquoi on veut mettre la main sur Brumley avant elle, expliqua Steele.

— Tu m'étonnes ! lâcha Cole. Je ne veux plus jamais qu'elle approche ce salaud.

Nom de Dieu ! L'idée de P.J. en pleine expédition punitive l'emplissait de terreur. Une peur telle qu'il n'en avait plus ressenti depuis ses premiers jours dans la navy.

D'ailleurs, qu'est-ce qui lui disait qu'elle n'était pas morte, à l'heure où ils parlaient ? Et si elle avait essayé de coffrer Brumley et que ce salopard l'avait attrapée ? Nelson voulait faire d'elle sa chose et il l'aurait bien gardée, sans l'intervention de Brumley. Si ces deux-là remettaient la main sur elle, Cole ne voulait même pas imaginer ce qu'ils lui feraient.

— Elle a commencé par les deux hommes qui ont assisté à son agression mais sans y participer, poursuivit Donovan d'une voix égale. Ils n'étaient que quatre hommes présents lors de son viol. Deux d'entre eux sont morts, il ne reste donc plus que Nelson et Brumley. Nous pouvons supposer qu'elle projette de les abattre aussi. Nos informateurs nous affirment que Brumley et Nelson seront présents tous les deux lors de la conclusion de l'affaire. Si vous voulez mon avis, je pense que Brumley sait qu'elle est à ses trousses, et il a peur parce qu'elle a réussi à avoir ses hommes sans être découverte. Mais c'est aussi un porc avide de fric et, s'il croit qu'il doit sortir de son trou pour conclure une affaire, il le fera. En revanche, il va renforcer sa sécurité.

— À moins qu'il ne décide de s'amuser un peu avec elle, objecta Dolphin d'une voix grave. Vu son ego surdimensionné, c'est bien le genre à ne pas accepter de se cacher devant une femme. Je suis d'accord avec Cole : pas question que cet enfoiré l'approche de près ou de loin, ou plutôt pas question qu'elle s'approche de lui.

Les autres coéquipiers acquiescèrent.

Cole refusait ne serait-ce que d'imaginer P.J. retombant entre les mains de Brumley. S'il visualisait la chose, il allait perdre la raison. Balayant la salle des yeux, il reprit la parole, avec une détermination féroce :

— Rien d'ingérable pour nous là-dedans, pas vrai, les gars ?

Steele haussa un sourcil.

— Alors quoi ? Tu es encore avec nous ou est-ce que tu projettes toujours d'y aller en solo ?

— Oh, je suis avec vous ! Je ne veux rien de plus que de choper ces deux salauds avant que P.J. ait le temps de les approcher. Je refuse qu'elle subisse de nouveau ce qu'elle a déjà traversé.

Dolphin, Baker et Renshaw vinrent s'agglutiner autour de Steele et de Cole. Les cinq hommes échangèrent des regards déterminés. Leurs intentions étaient claires sans qu'ils aient besoin de prononcer le moindre mot.

— J'en suis aussi, dit Donovan.

Steele fronça les sourcils.

— C'est ma mission, Don. Ce n'est pas toi qui reprends les rênes. Mon équipe est impliquée, c'est-à-dire mes coéquipiers.

Sam ouvrit la bouche pour répliquer quelque chose, mais Donovan lui lança un regard qui le fit manifestement changer d'avis. Quant à Garrett, il avait les sourcils froncés mais il n'intervint pas. Les autres membres du KGI observaient la scène avec un intérêt non dissimulé.

— C’est toi qui diriges cette mission, Steele, admit calmement Donovan. Mais je participe. J’étais là aussi. Je ne suis peut-être pas membre de ton équipe, mais j’étais avec P.J. J’ai tout entendu, bon Dieu ! C’est moi qui l’ai laissée partir avec ce salaud, à la fête. J’ai autant à gagner ou à perdre que toi et ton équipe, dans cette histoire. P.J. appartient au KGI. Vous appartenez tous au KGI. J’éprouverais la même chose si c’était n’importe quel membre du groupe.

Garrett ne put contenir son silence plus longtemps.

— Je pense qu’on devrait envoyer au moins deux équipes.

— Qui est-ce que tu veux envoyer ? rétorqua Cole. Une nouvelle équipe ne pourra pas gérer ça, ajouta-t-il avec un regard d’excuse en direction de Nathan et de Joe. Ne le prenez pas mal, les gars, mais là, c’est trop important pour qu’on prenne le risque de merder.

Puis il reporta son attention sur Sam, Garrett et Donovan. D’accord, techniquement ils dirigeaient les opérations, mais tout le monde savait que chaque équipe agissait de façon indépendante.

Donovan observa ses deux frères aînés avec la plus grande attention.

— On laisse l’équipe de Steele y aller, et moi, j’y vais avec eux. Je peux les aider en fournissant des informations. Mais c’est Steele qui tient les rênes.

— Bon, alors allons-y, s’impatienta Cole.

Il en avait assez de parler. Assez d’argumenter. Il voulait passer à l’action, afin d’atteindre Brumley avant P.J. S’il n’était pas déjà trop tard.

Un murmure de conversations emplit la pièce, notamment entre Sam, Garrett et Donovan. Les pensées de Cole avaient dérivé vers P.J. N’aurait-il pas dû orienter ses recherches vers l’étranger ? Il n’aurait jamais cru que P.J. partirait à la recherche de ses bourreaux elle-même, mais, à bien y réfléchir, cela expliquait tout.

C’était pour cette raison qu’elle était partie. Pour cette raison qu’elle avait tenu à rompre tout lien avec son équipe. Ce n’était pas par choix. Elle avait agi ainsi parce qu’elle refusait de les impliquer là-dedans.

Il avait envie de l’étrangler. Tout ce qui arrivait à P.J. impliquait l’équipe, qu’elle le veuille ou non. Comme le jour où Cole et Dolphin avaient reçu une balle au cours d’une mission. À ce moment-là, elle n’avait pas hésité à se mêler de leurs affaires et à les mener à la baguette pour s’assurer qu’ils se reposaient bien. Mais bon, eux n’avaient pas prévu de partir en expédition punitive pour traquer les salopards qui les avaient blessés.

— Cole, j’ai un mot à te dire, intervint Steele d’une voix neutre.

Le tireur d’élite se tourna et croisa le regard perçant de son chef d’équipe. Steele se dirigea vers la porte et quitta la pièce. Cole le suivit dehors, à quelques mètres de la maison, où tous deux s’immobilisèrent.

— Qu’est-ce que tu as de si secret à me dire ?

— Ne fais pas le malin, rétorqua sèchement Steele. Si tu dois prendre part à cette opération, j’ai besoin que les choses soient très claires pour toi.

Cole fronça les sourcils.

— Attends une minute...

— Non, l’interrompit Steele, ses yeux perçants rivés sur lui. C’est toi qui vas attendre une minute. Tu t’es complètement laissé aller, ces derniers mois, inutile de prétendre le contraire. Tu as une mine de déterré. Tu as maigri, et, vu ta tronche, on pourrait croire que tu n’as pas fermé l’œil depuis un mois. Tu ne serviras à rien pour aider P.J. si tu n’es pas capable de tenir ta place au sein de l’équipe. On n’a pas besoin d’un putain de héros, Cole. On a besoin d’une équipe efficace, qui va foncer et régler cette affaire sans laisser l’émotion dicter ses actions.

Cole aurait bien voulu lui répondre du tac au tac. Oui, il aurait bien voulu dire à Steele de se les mettre où il pensait, ses leçons de morale. Sauf que son chef avait raison, au fond, et Cole le savait bien.

— OK, pigé, répondit-il donc à contrecœur. Mais j'en suis, pas question que vous fassiez ça sans moi.

Steele leva un doigt.

— Si je t'accepte, c'est pour une seule raison : je sais que si je t'écarte tu y iras de ton côté, au risque de nous mettre des bâtons dans les roues. Je ne veux pas perdre P.J. et je ne veux pas non plus te perdre, toi, Cole. Je vais garder cette équipe soudée, quel que soit le prix à payer pour moi.

Cole s'adoucit immédiatement et il se détourna pour observer le lac.

— J'espère qu'on n'arrivera pas trop tard, Steele.

— Oui, soupira le chef, moi aussi.

— Je veux le choper, ce salaud. Je veux qu'il paie pour ce qu'il a fait à P.J., mais, surtout, je veux juste qu'elle revienne à la maison, auprès de nous. De son équipe.

— Oui, je comprends. Et elle reviendra. Je lui ai dit ce qu'elle pouvait en faire, de sa démission.

Cole ne put réprimer un rire sec.

— Tu n'es pas le robot que tout le monde croit, en fait, commenta-t-il en tournant les yeux vers Steele.

L'expression de son chef aurait pu geler une coulée de lave en fusion.

— Ne va pas t'imaginer que j'aie un cœur, Coletrane. Si je fais ça, c'est uniquement parce que je n'ai pas envie de tout reprendre à zéro et de former de nouvelles recrues.

Cole esquissa un sourire. *Oui, oui, bien sûr.*

Chapitre 19

Slovaquie, deuxième jour de surveillance.

La sueur dégoulinait le long des flancs de P.J., à tel point que son tee-shirt camouflage lui collait à la peau. Totalement immobile, elle respirait tout juste, tandis qu'elle attendait, depuis vingt-quatre heures, que se présente la bonne occasion.

Elle était patiente. En tant que tireur d'élite, elle avait souvent passé de longues heures à guetter ses cibles. Certaines missions s'étaient même étirées sur des jours entiers, durant lesquels Cole et elle avaient fait équipe en silence. Sans possibilité de communiquer ni même de répondre à la présence de l'autre d'aucune façon. Cependant, à cette époque, elle n'était pas seule, et c'était réconfortant en soi.

Ce n'était pas le cas aujourd'hui. Elle n'avait plus Cole comme partenaire. Elle n'avait pas non plus son équipe pour couvrir ses arrières. Non, elle allait se jeter seule dans la gueule du loup.

Elle était suffisamment intelligente pour avoir peur, mais elle refusait de laisser cette peur la paralyser, la rendre faible et impuissante. Plus jamais ça.

Retenant son souffle, elle observait la résidence située en contrebas à travers ses jumelles. Deux voitures blindées venaient d'arriver, et Brumley sortait justement de l'une d'elles, tandis que Nelson apparaissait de l'autre côté. Il balaya la zone du regard, en quête d'une menace éventuelle.

Tu ne me trouveras pas, salaud. Pas tant que je ne l'aurai pas décidé.

Brumley entra, entouré de ses gardes du corps. Avec son fusil de sniper, elle aurait aisément pu abattre ce salopard. Mais c'aurait été trop facile. Elle voulait le voir souffrir, elle voulait que la dernière chose qu'il aperçoive avant de mourir, ce soit son visage. Ainsi, il saurait que c'était elle, et qu'il payait pour ses péchés.

Nelson s'attarda un moment, allumant une cigarette tandis que Brumley entrait dans la maison.

P.J. sourit. Ces salopards ne manquaient pas d'arrogance. Ils se croyaient protégés du monde extérieur par la hauteur de la haie qui entourait la bâtisse et leur système de sécurité à 1 million de dollars. Ils pensaient qu'elle ne pouvait pas entrer. Qu'ils étaient à l'abri.

Grave erreur.

S'étant préalablement assuré que le silencieux était bien fixé au bout de son canon, elle se laissa glisser de sa cachette, le couteau utilisé par Brumley bien serré dans son poing.

Ces derniers mois, elle avait passé un temps effroyable à fréquenter les endroits que, selon la rumeur, Brumley appréciait. Elle avait dépensé jusqu'au dernier cent de ses économies pour financer son enquête et retrouver les hommes qui l'avaient violée.

Elle ne regretterait pas de s'être mise sur la paille pour le restant de ses jours, pourvu qu'elle vienne à bout de sa mission.

Elle sortit un PC portable et entra rapidement une série de données. Donovan n'était pas le seul crack en informatique. La différence était qu'elle, les ordinateurs l'ennuyaient à mort.

Durant sa première heure de surveillance, elle avait piraté le système de sécurité de la propriété.

Les doigts dans le nez. Quand on songeait à tout l'argent que Brumley avait investi dans ce truc, elle n'en revenait pas qu'il soit aussi facile à cracker.

Elle programma le système afin de visionner les enregistrements des quatre dernières heures, jusqu'au moment où le ballet des voitures avait commencé. Elle ne disposait que de deux heures avant qu'ils se rendent compte qu'il y avait un problème. Alors le soleil commencerait à tomber, et la pénombre l'envelopperait. Deux heures pour pénétrer dans l'enceinte et tuer les responsables des cicatrices qui lui barraient le corps et des dommages causés à son âme.

Sur certaines missions, elle avait eu moins de temps pour agir. Celle-ci n'était pas différente des autres. Le but devait être atteint. Elle n'avait qu'à se répéter ce mantra.

Prenant garde de bien rester à couvert afin de ne pas être repérée par une fenêtre, elle se rua vers la maison. Nelson restait dehors, à fumer sa fichue cigarette, ce qui n'était pas l'endroit où elle avait prévu de l'affronter. Mais, comme il ne semblait pas décidé à bouger, elle devrait faire le travail sur place, et assez vite. Dommage ! Il n'aurait pas la mort lente et douloureuse qu'elle lui destinait.

Une fois la bâtisse atteinte, elle colla le dos au mur extérieur, puis continua sa progression pas à pas vers l'endroit où se trouvait Nelson.

— Qu'est-ce qu...

P.J. fit volte-face au son de la voix et tira sur l'homme avant qu'il ait le temps de crier. Il s'écroula au sol avec un bruit mat.

Merde ! Cet enfoiré avait réussi à la repérer et à l'approcher par-derrière. Qu'est-ce qu'il fichait là, d'ailleurs ? Brumley avait-il ordonné à ses hommes de patrouiller aux alentours de la maison aussi ? S'était-il rendu compte qu'elle le pourchassait ?

En tout cas, elle espérait bien lui avoir donné quelques insomnies. Que ce salaud vive dans la peur du moment où elle lui tomberait dessus. Car il ne s'agissait pas d'une éventualité, mais d'une certitude.

Le cœur battant, elle jeta un nouveau coup d'œil à l'angle du mur. Nelson était toujours là, mais il venait de tirer sa dernière bouffée et lançait le mégot tout en expirant un nuage de fumée.

Au souvenir de l'odeur de tabac qu'il exsudait quand il avait collé son corps puant contre le sien, P.J. frissonna. Avant de perdre tout courage, elle contourna le mur, fusil dans une main et couteau dans l'autre. Si décevant qu'il soit de prendre sa vie rapidement, elle allait devoir s'y résoudre et l'abattre afin d'atteindre son objectif prioritaire : Brumley.

— Nelson ! appela-t-elle.

Au moins, ce connard allait se retourner et voir en face qui le tuait.

Il pivota, un mélange de surprise et de peur peint sur le visage.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait détourna la concentration de P.J. suffisamment longtemps pour qu'elle comprenne qu'elle avait été repérée. Un coup de feu retentit, et une douleur lui vrilla la jambe. Cet imbécile n'était même pas capable de viser correctement !

Elle riposta, abattant le type qui venait de franchir le seuil. Puis elle se retourna vers Nelson au moment où il tentait de fuir. Elle lui tira dans l'arrière de la jambe, pour le ralentir, avant de reporter son attention sur l'entrée de la maison.

Quand deux hommes apparurent, elle plongea derrière l'une des voitures blindées, au mépris de l'odeur du sang et de la douleur horrible qui lui déchirait la jambe.

Au loin, elle entendait Nelson pousser des grognements de souffrance, allongé au sol, et hurler entre deux jurons qu'on vienne le couvrir.

Espérant que les gardes soient temporairement distraits par ses cris, elle se remit debout, prit appui contre le capot et tira trois coups, avant de plonger de nouveau à couvert. Depuis sa cachette derrière

la voiture, elle observa l'escalier. L'un des hommes gisait, immobile, au milieu des marches, une jambe pendant mollement dans les buissons.

Elle ne voyait pas l'autre, ce qui signifiait qu'il était soit au-dessus d'elle, soit réfugié à l'intérieur. Un coup d'œil vers sa jambe lui arracha un juron : son pantalon était trempé de sang. La blessure était propre, cela dit. La balle était entrée et ressortie. Dieu merci, elle n'avait pas touché d'os, autrement P.J. serait incapable de marcher.

La douleur, elle pouvait la supporter.

Elle se redressa et appuya de nouveau sur la gâchette. Un de moins.

— Venez me chercher, connards ! lança-t-elle.

Il en restait encore six, d'après ses calculs. Ils étaient dix à l'arrivée, dont Nelson et Brumley. Trois étaient morts, et Nelson, à terre, pleurnichait comme un bébé.

Un vrombissement assourdissant fit sursauter P.J., avant qu'elle comprenne qu'il s'agissait du moteur d'un hélicoptère. Putain de merde, Brumley s'échappait !

Oubliant toute précaution, elle surgit de derrière la voiture et se précipita vers l'entrée principale de la maison. Elle sauta par-dessus le cadavre dans l'escalier et faillit trébucher sur le deuxième, celui de l'homme qui lui avait tiré dessus.

Il gisait à l'intérieur du hall, les yeux écarquillés par la mort. Ils n'étaient donc plus que cinq. Tant mieux : elle n'avait pas perdu la main.

Les dents serrées pour réprimer la douleur, elle traversa la maison aussi vite que sa jambe blessée le lui permettait, l'arme brandie, vérifiant que la voie était libre, pièce après pièce.

Mais, lorsqu'elle atteignit la porte arrière, elle vit l'hélicoptère s'élever dans les airs.

— Non !

Bon Dieu ! Elle ne pouvait pas perdre sa trace. Pas si près du but.

Elle se précipita dehors, leva son arme et vida son chargeur sur l'hélicoptère en plein décollage. Par la vitre, elle aperçut Brumley. Leurs yeux se croisèrent. Et cet enfoiré, non content de soutenir son regard, lui adressa un doigt d'honneur en guise de signe d'adieu.

Elle rechargea et tira une dernière fois. Cela ne servait à rien, et elle le savait, mais elle tira. En fait, elle tira jusqu'à n'avoir plus de munitions, puis elle laissa retomber les bras contre ses flancs, fermant les yeux pour ravalier sa déception.

Échec.

Elle fit demi-tour, la jambe de plus en plus lourde, de plus en plus engourdie, et, tandis que l'adrénaline quittait son organisme, la douleur devenait encore plus insupportable.

Enfin, il restait au moins Nelson pour se défouler.

Elle introduisit un nouveau chargeur dans son arme et traversa la maison en boitillant, ravie de constater qu'elle avait laissé du sang partout sur les meubles chics. Quand elle ressortit par la porte principale, Nelson se traînait vers l'un des véhicules.

Connard !

Contrairement au crétin qui lui avait tiré dessus, elle s'était arrangée pour que sa balle lui brise la jambe. Du coup, il ne risquait pas de marcher.

Rengainant son fusil, elle sortit le couteau et l'ouvrit. Le sang des deux autres hommes qu'elle avait abattus avait séché sur la lame, et elle n'avait pas pris la peine de le nettoyer. De toute façon, l'arme était vouée à se salir encore.

Elle s'immobilisa au-dessus du corps rampant de Nelson. Il leva la tête vers elle et plongea dans les siens des yeux emplis de terreur.

— Ne... ne me tue pas, balbutia-t-il. S'il te plaît, je ferai tout ce que tu veux.

Elle secoua la tête.

— Tu n'es qu'une merde pathétique, Nelson. C'est facile de jouer les gros durs, face à une pauvre fille droguée et sans défense, hein ? On fait moins le malin, quand la fille en question est armée.

D'un coup de pied, elle le fit rouler sur le dos, lui arrachant un grognement quand sa jambe bougea. Tant bien que mal, elle parvint à s'accroupir, grimaçant alors que sa blessure protestait aussi.

Cela aurait dû être jouissif, de surplomber l'homme qui l'avait brutalisée en sachant que son sort était entièrement entre ses mains. Et qu'il la suppliait de lui accorder la pitié que lui-même lui avait refusée.

Pourtant, tout ce qu'elle ressentait en cet instant, c'était une peur panique. Qui la paralysait, la rendait tremblante, alors qu'elle était solide comme un roc quelques minutes plus tôt. Elle le regarda droit dans les yeux et se rappela avoir fait le même geste pendant qu'il la violait. Elle ne vit pas plus d'âme en lui maintenant qu'alors. En revanche, le sentiment de pouvoir avait disparu de ses yeux, cette sauvagerie qui prouvait qu'il aimait ce qu'il faisait, malgré ses jérémiades selon lesquelles il préférait les femmes combatives.

Sentant le couteau trembler dans sa main, elle resserra son emprise, bien décidée à le marquer comme on l'avait marquée.

— Où est-ce que je peux retrouver ton patron ? demanda-t-elle.

Il lui cracha dessus, et elle le gifla violemment. Un jet de sang jaillit de ses lèvres et de son nez, puis il releva vers elle des yeux pleins de haine.

— Dis-moi ce que je veux savoir, sinon je t'étripe comme un porc et je te laisse crever ici lentement. Les vautours n'attendront peut-être même pas que tu sois mort pour commencer leur festin.

Il pâlit et s'humecta les lèvres, mais il hésitait toujours.

Dirigeant le couteau vers la braguette de Nelson, elle trancha le tissu d'un coup sec. Par cette ouverture, elle glissa la lame sous son nombril et traça une ligne sanglante d'un côté du ventre à l'autre.

Il hurla de douleur, puis inspira une goulée d'air par les narines. Il haletait comme un poisson échoué sur la terre ferme.

Elle fit descendre la lame, jusqu'à la poser juste sur son sexe. Nelson se figea, les yeux si écarquillés par la terreur qu'ils semblaient sur le point de lui jaillir des orbites.

— OK, OK ! Vas-y mollo ! D'accord ? Je vais te dire ce que tu veux savoir. Mais, par pitié, repose ce couteau !

— Dis-moi où je peux trouver Brumley, répéta-t-elle froidement.

— Il part à Jakarta, cracha-t-il. Dans trois semaines. Tu ne le trouveras pas avant. Je ne sais pas où il a prévu de descendre, mais je sais qu'il a une grosse affaire sur le feu là-bas. L'un de ses contacts lui a promis des filles top niveau. Si cet informateur dit vrai, Brumley va se faire des millions. Il est déjà en train de regrouper des acheteurs d'après les infos qu'il a reçues sur les gamines. Le type s'appelle Dimas. C'est un gros caïd de Jakarta, un homme d'affaires local qui touche au trafic d'êtres humains pour la première fois. D'après ce qu'on raconte, il va livrer des vierges, alors les clients de Brumley sont comme fous. Il a prévu de les vendre une à une dans un lieu hautement sécurisé, une propriété de grand standing et très privée sur l'île qu'il possède.

P.J. esquaissa un rictus, et un cri de rage lui brûla la poitrine avant de remonter à la surface, vibrant à travers sa gorge. Un brouillard rouge lui obstruait la vue. Levant le couteau, elle se prépara à en finir.

— Mains en l'air !

Elle s'immobilisa, la peur au ventre. Tournant la tête, elle découvrit deux hommes en armes à l'angle de la maison. L'un et l'autre pointaient un fusil d'assaut vers elle.

L'un des hommes leva le canon de son arme vers le ciel pour lui ordonner sans un mot de lever les mains.

Merde ! Elle avait vraiment agi comme une vulgaire bleusaille qui sort pour la première fois sur le terrain. Elle avait rengainé son arme au lieu de la garder à portée de main, et tout ça parce qu'elle avait présumé que la maison était vide et que tous les hommes de Brumley s'étaient enfuis avec lui. Comme le disait toujours Steele : « Les gens qui présument sont souvent les premiers à mourir. »

Trop pressée de se faire justice, elle avait oublié les bases de sa formation. Et maintenant elle allait payer son erreur au prix fort.

Les deux hommes s'approchèrent, sans baisser leur arme une seule seconde. P.J. garda les mains en l'air, son couteau toujours serré dans l'une d'elles.

Elle pourrait sans doute en abattre un en lançant le couteau, une fois qu'ils seraient assez proches, mais il faudrait alors que l'autre type se montre soit distrait, soit maladroit au tir, afin qu'elle ait le temps de sortir son propre fusil.

Comme s'ils lisaient dans ses pensées, les deux hommes se séparèrent, la contournant en un large cercle. Puis l'un d'entre eux lui fit signe de s'agenouiller.

Dans sa tête, les possibilités se précipitaient. Il fallait qu'elle trouve le moyen de se tirer de là.

Prenant tout son temps, elle commença à se baisser, simulant une douleur à la jambe encore plus violente qu'elle ne l'était vraiment. Grognant, grondant, elle se mit enfin à genoux. Pendant tout le temps qu'avait duré son petit jeu, elle avait lentement baissé sa main vide, en espérant qu'ils se focalisent sur celle qui tenait le couteau.

Encore un petit peu.

— Elle va sortir son fusil ! hurla Nelson.

Avec un mouvement de recul, P.J. s'attendit à recevoir une balle.

Mais, à sa grande surprise, elle vit l'un des deux hommes se figer. Un trou apparut au milieu de son front, et un flot de sang lui ruissela sur le visage alors même qu'il s'écroulait lentement, tel un ballon de baudruche qui se dégonfle.

P.J. attrapa son arme et roula sur le flanc, juste au moment où le deuxième type s'affalait, dans une grande éclaboussure de sang.

Une main la saisit par la cheville et tira d'un coup sec. Elle essaya de se dégager à l'aide de sa jambe blessée, sans pouvoir réprimer un cri de douleur. Mais elle était là pour accomplir sa vengeance. Elle se jeta donc sur Nelson, qui aspirait aussi désespérément à sauver sa peau qu'elle à le tuer.

Elle n'avait pas le temps de réfléchir à ce qui venait d'arriver à ses deux sbires. Si elle n'attrapait pas cette enflure, c'était lui qui l'abattrait.

Serrant le poing, elle le lui envoya en pleine mâchoire. Tandis qu'il reculait, elle lui bondit dessus, couteau à la main. Il l'agrippa par le poignet, qu'il essaya de tordre, mais elle n'allait pas lâcher son arme. De sa main libre, elle le frappa, sans desserrer pour autant l'emprise de Nelson.

Fils de pute ! Pas question qu'elle tombe avec cet enfoiré ni qu'elle le laisse lui casser le bras.

Elle plongea, lui administrant un violent coup de tête, droit dans le nez. Des étoiles se mirent à lui danser devant les yeux, mais ce n'était rien à côté de ce que Nelson venait de subir. Du sang, encore, jaillit de son nez, et il lui lâcha enfin la main.

À la faveur de cet instant de distraction, elle lui envoya un genou dans les parties. Il hurla, roula sur le flanc, la renversant tandis qu'il se recroquevillait, une main à son nez et l'autre à son entrejambe.

— Tu n'es qu'une merde ! hurla-t-elle.

Elle ponctua sa phrase d'un bon coup de pied dans les côtes, avant de se rappeler que quelqu'un

avait tué les deux autres. Elle se laissa donc retomber au sol, le couteau levé haut au-dessus de la tête, puis frappa rapidement. Une ligne verticale au beau milieu du torse.

La tentation était forte de transformer cette exécution en meurtre rituel, tout comme elle l'avait fait pour ses deux précédentes victimes, mais elle était bien consciente que le temps lui était compté. Depuis le début, cette attaque était merdique. Il allait falloir qu'elle s'en contente.

Elle se pencha tout près de lui, afin qu'il entende bien chacun de ses mots.

— Ça, c'est pour toutes les filles que tu as fait souffrir, torturées ou violées. C'est pour tous ces bébés que tu as vendus comme esclaves. Et c'est pour moi, la femme que tu as dû droguer pour la violer. Je ne suis pas aussi impuissante aujourd'hui, connard !

Dans ses yeux effarés, elle vit qu'il sentait venir la mort, et elle savoura l'instant avant de lui trancher la gorge.

Le sang sortit dans un gargouillis, suivi d'une sorte de sifflement quand le dernier souffle d'air quitta les poumons. Puis ses yeux devinrent vitreux, et sa tête roula sur un côté.

Repliant son couteau, elle le fourra dans sa poche et entreprit de se relever à grand-peine. Restait à espérer qu'elle arriverait à démarrer l'une des voitures avec les fils de contact, sinon elle était fichue au niveau transport. Car elle était bien incapable de retourner jusqu'à l'endroit où elle avait garé la sienne. Trois kilomètres à pied, c'était au-dessus de ses forces.

Elle parvint à se remettre debout, mais elle vacillait autant qu'un arbuste dans la tempête. Soudain, elle entendit son nom. Très fort. De plus en plus fort à chaque appel.

Sidérée, elle se retourna et tomba à genoux en découvrant son équipe au grand complet. Ils surgirent sur la scène, Cole en tête. Les traits comme ciselés dans la pierre, il avait les yeux rivés sur elle. Son regard ne la lâcha pas une seconde tout le temps qu'il courut dans sa direction.

— C'est toi qui les as descendus, comprit-elle alors qu'il tombait à genoux devant elle.

— Dolphin en a eu un, corrigea-t-il. Ce n'est pas un mauvais tireur. Pas aussi bon que toi, mais il se débrouille.

Elle n'en revenait pas que son équipe soit là. Qu'ils soient apparus juste au moment où elle avait le plus besoin d'eux. Car elle serait morte s'ils n'étaient pas arrivés au bon moment. Mais pourquoi avaient-ils surgi ici ? Comment ?

La question sortit naturellement :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Tout à coup, elle se mit à trembler de tous ses membres, à tel point que ses dents claquaient assez fort pour se fêler.

Baissant les yeux vers ses mains, elle les découvrit couvertes de sang. Le sien, en partie, mais surtout celui de Nelson. Elles aussi tressaillaient de façon incontrôlable. Sans qu'elle puisse rien faire pour les en empêcher.

Elle aurait dû jubiler. Triompher. À la place, elle était glacée à l'intérieur, tant et si bien qu'elle ne ressentait rien du tout.

— Honnêtement, tu croyais vraiment qu'on ne viendrait pas ? demanda Cole.

Il avait l'air furieux. Le ton de sa voix la brûla, et pourtant elle l'accueillait avec un tel plaisir qu'elle avait envie de le serrer dans ses bras. Mais, dans ses mots, elle entendait aussi l'inquiétude.

— Où est-ce que tu es blessée ? s'enquit-il d'une voix à peine moins tendue.

Elle le dévisagea, perplexe. Car il semblait impatient, maintenant.

— P.J., tu saignes. Tu as du sang partout sur toi.

— C'est ma jambe, finit-elle par répondre. J'ai pris une balle.

Cole lâcha un juron.

Alors que le reste de l'équipe se regroupait autour d'elle, quelque chose se cassa à l'intérieur de P.J. Comme si l'on avait coupé une corde tendue et qu'elle se recroquevillait à présent, tel un élastique.

Elle ferma les yeux, soudain submergée par l'odeur atroce du sang et de la peur.

Des bras puissants l'enlacèrent, pour la bercer doucement d'avant en arrière.

— Tout va bien, maintenant, P.J., murmura Cole en lui caressant les cheveux et en la serrant contre lui. On est venus pour te ramener à la maison.

Chapitre 20

Cole enveloppa P.J. de ses bras, puis il la souleva délicatement. Aussitôt, Dolphin et Renshaw vinrent se poster de chaque côté, pour le couvrir, pendant qu'il se hâtait vers leur 4 × 4.

— Ouvrez l'arrière de la voiture, aboya Cole. Je vais l'allonger afin d'évaluer les dégâts provoqués par la balle.

Dolphin passa devant et, quand ils atteignirent la zone boisée où ils avaient garé les véhicules, il ouvrit le hayon pour permettre à Cole de déposer son fardeau avec précaution.

Il dut desserrer un à un les doigts de P.J., qui agrippaient encore le couteau, tout en prenant garde qu'elle n'ait pas de mouvement de panique ou de réaction aveugle. Car il n'était pas certain qu'elle soit complètement consciente de son environnement. Quand le couteau fut enfin libéré, il découpa prestement la jambe de son pantalon pour vérifier sa blessure.

— Bordel, il y a du sang partout, commenta sombrement Dolphin.

— Ce n'est pas que le sien, précisa Cole en passant les doigts autour du trou dans la cuisse de P.J.

Elle sursauta quand il s'approcha trop près de la chair déchirée, et il lui lança un regard d'excuses. Elle ne sembla cependant pas le remarquer.

Lorsqu'il retira les doigts, ils étaient écarlates. Après les avoir observés un long moment, il en conclut qu'il s'agissait du sang de P.J., un constat qui lui donna le frisson à l'idée de ce qui serait arrivé s'ils étaient intervenus ne serait-ce que trente secondes plus tard.

P.J. était pâle, elle tremblait comme une feuille. La balle n'avait touché que les chairs, d'après ce qu'il pouvait en juger. Elle était entrée et ressortie proprement. Certes, sa coéquipière avait perdu du sang, mais pas assez pour que cela devienne dangereux. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'état émotionnel dans lequel elle se trouvait.

Elle ne cessait de s'essuyer les mains sur son tee-shirt, où le rouge disparaissait partiellement, absorbé par le tissu noir. Puis elle baissait les yeux vers ses paumes, visiblement perturbée par le sang qui les maculait toujours.

Quand elle se remit à les frotter contre ses vêtements, Cole lui prit doucement les poignets et les attira à lui.

— Ça va aller, P.J., chuchota-t-il d'une voix apaisante. Je t'ai retrouvée. Je vais te nettoyer, laisse-moi juste une minute. Je veux d'abord vérifier que tu vas bien.

Donovan, Steele et Baker arrivaient à grands pas, le front luisant de sueur. Cole reposa les mains de P.J., et, aussitôt, elle s'en entoura les jambes d'un geste protecteur.

Cole jeta un regard en direction de Steele, qui entreprenait de lui faire un compte-rendu détaillé de sa voix neutre :

— On a nettoyé la zone. P.J. a descendu plusieurs gardes du corps, mais Brumley manque à l'appel. Il a dû s'enfuir dans l'hélicoptère que nous avons vu décoller en arrivant.

— Oui.

Tous pivotèrent en direction de la voix. P.J. s'était assise, les bras toujours passés autour des

jambes, les yeux écarquillés et distants.

— Il a filé, confirma-t-elle.

Cole fut frappé par l'anéantissement que laissait deviner sa voix. Puis elle baissa la tête, le front à présent collé aux genoux.

Il souhaitait lui accorder toute son attention, mais Steele lui intima du doigt l'ordre de le suivre. Dolphin leur fit signe de s'éloigner, puis il prit sa place auprès de P.J., où il se mit à lui raconter tout un tas de détails sans importance, comme s'ils venaient de vivre une journée banale sur le terrain.

— On a un sacré bazar à nettoyer là-dedans, annonça Steele d'une voix sombre. P.J. risque d'être accusée, peu important les salopards qu'étaient ces types. Mais il n'est pas question que je laisse ça se produire. Brumley a du pouvoir, en Slovaquie. Grosso modo, on peut dire qu'il possède la zone et le village. C'est lui, le gouvernement, ici, et il a mis tout le monde dans sa poche. À présent que P.J. a démontré sa dangerosité potentielle, il fera en sorte qu'elle soit exécutée, par tous les moyens.

Donovan acquiesça d'un hochement de tête.

— Je suis d'accord avec toi sur ce point. Elle a besoin d'une protection de tous les instants. La menace peut venir de n'importe où. Un sniper, notamment, c'est une possibilité bien réelle.

Ces paroles glacèrent Cole. Il avait soudain la bouche très sèche, et son pouls battait douloureusement au niveau de ses tempes.

— Pas question que je la laisse.

Steele lui jeta un regard impatient.

— Je n'allais pas suggérer que tu le fasses. Mais Donovan et toi, vous devez vous barrer d'ici fissa avec elle. Je vais rester en arrière avec les autres pour terminer le nettoyage et ne laisser aucune preuve de ses actes.

Donovan sembla sur le point de discuter cet ordre, mais Steele lui ferma son clapet d'un ton sec.

— Tu es notre infirmier, et P.J. a besoin de soins médicaux d'urgence. On ne peut pas se permettre de l'emmener dans un hôpital d'ici. Il faut qu'on se tire de ce pays avant que Brumley ait eu le temps de mettre une prime sur sa tête. Sa vie vaut que dalle, maintenant qu'il sait qu'elle est à ses trousses.

— La balle est ressortie, expliqua Cole à Donovan. Pas trop grave, mais elle a perdu du sang et elle va avoir besoin d'antibiotiques et de points de suture.

Une main dans les cheveux, Donovan grimaça, avant de s'adresser à Steele :

— OK. Vous vous chargez de la scène de crime, les gars. Faites en sorte que personne ne puisse être impliqué. Le KGI n'a pas besoin de ce genre de publicité. Je vais accompagner Cole et P.J., on va traverser la frontière avec la République tchèque. Quand vous en aurez fini ici, vous quittez vite fait la Slovaquie, et on se rejoint. Dès que l'état de P.J. aura été évalué et qu'elle sera en mesure de voyager, on rentre à la maison.

Cole s'éloignait déjà, sans attendre d'éventuelles discussions complémentaires. Sa priorité, c'était d'emmener P.J. loin d'ici. De l'éloigner de ce lieu de mort, de sang et de traumatismes. Sa résistance ne tenait qu'à un fil. Qui savait quelles souffrances elle avait endurées, toute seule, ces derniers mois ?

Dolphin s'écarta en le voyant approcher de l'arrière du 4 × 4, où elle était toujours assise, recroquevillée sur elle-même. Comme si elle essayait de se faire la plus petite possible.

— P.J., tu vas venir avec Don et moi, on s'en va d'ici sur-le-champ. Tu as besoin de soins médicaux. Et pas la peine de protester, on ne te donne pas le choix. Soit tu coopères, soit...

Il retint son souffle à l'idée de l'erreur qu'il allait commettre, à savoir la menacer de la droguer. Envisager cette solution ne faisait-il pas de lui le pire genre de connard insensible ?

— On y va, aboya-t-il à l'intention de Donovan, pour éviter d'ajouter encore une idiotie.

— Prends le volant, indiqua Donovan. Dolphin et Baker, repoussez au maximum les banquettes vers l'avant, pour qu'elle puisse s'étendre. Je vais devoir lui poser une perf en route, et il me faut de la place pour bouger, là-dedans.

Puis il se tourna vers Cole. Pour la première fois de sa vie, le sniper regrettait de ne pas avoir la formation médicale de Donovan. Il aurait voulu être celui qui s'occupait de P.J., celui qui restait à son chevet. Et certainement pas celui que l'on collait au volant.

— Conduis-nous en République tchèque. Je me fous de savoir quelle route tu prends ou même si tu dois en tracer une toi-même, tu nous trouves un itinéraire où on ne subira pas de contrôle d'identité ou de fouille. Laisse tout le matériel à Steele, on n'embarque que le strict nécessaire. On ne peut pas risquer d'être arrêtés avec, à l'arrière du 4 × 4, une blessée par balle et tout un arsenal.

Se penchant par le coffre du véhicule, Cole passa une main dans les cheveux de P.J., puis derrière sa nuque, pour la soulever délicatement et la décaler vers l'avant. Pas une seconde il ne songea à cacher ses sentiments devant son équipe. En fait, il ne pensait même pas à l'équipe, et il se fichait bien de ce que les gars pouvaient penser. Tout ce qui importait, c'était P.J. Lui faire comprendre qu'elle était en sécurité et, plus important, qu'elle n'était plus seule.

Elle réagit à son contact en frissonnant et en rouvrant les yeux. Leurs regards se croisèrent et restèrent liés de longues secondes. Ce que Cole vit dans celui de P.J. lui fit mal.

— Je t'emmène loin d'ici, P.J., la rassura-t-il à mi-voix. Don va s'occuper de toi, mais dès qu'on sera à l'abri, toi et moi, on aura une longue conversation.

Il posa les lèvres sur son front, avant de se relever pour se ruer vers le siège conducteur.

Chapitre 21

P.J. était contente que ce soit Cole qui conduise pendant que Donovan pensait délicatement sa blessure. Cela lui donnait du temps pour rassembler ses pensées et reprendre ses esprits.

Elle s'était effondrée, telle une mauviette qui n'aurait jamais tué personne de sa vie ou jamais vu une goutte de sang. Horrifiée par l'état de vulnérabilité totale dans lequel son équipe l'avait vue par sa propre faute, elle ferma les yeux. Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'ils faisaient là, de toute façon ?

— Tout va bien, P.J. ?

Elle rouvrit les yeux et aperçut un Donovan à l'air inquiet. Dans un effort pour hocher la tête, elle ne parvint qu'à se cogner le crâne alors que le 4 × 4 franchissait une série de nids-de-poule sur la route défoncée que Cole avait empruntée.

— Oui, répondit-elle avec toute la force dont elle était capable.

Malheureusement, sa voix restait faible, et même elle s'en rendait compte.

Donovan souleva le sachet de la perfusion et l'accrocha à la vitre à l'aide de plusieurs morceaux de ruban adhésif ultrarésistant. Cet homme-là était le roi de l'improvisation.

— Je t'ai mise sous antibiotiques et je vais aussi te donner quelque chose contre la douleur, indiqua-t-il. Ça va nous faciliter la tâche pendant que je nettoierai et que je banderai ta blessure. Plus tard, il faudra que je te recouse, mais là, vu comme ça saute tous les cent mètres, il n'est pas question que j'utilise mon kit de suture.

Elle se contenta d'un faible sourire en guise de réponse.

Bientôt, la brûlure des médicaments qui pénétraient dans ses veines se fit sentir, et, quelques secondes plus tard, elle commença à se détendre, tandis que la douleur se dissipait en un vague souvenir brumeux.

Sa toute nouvelle tranquillité fut en partie interrompue par les premiers gestes de Donovan, qui essayait déjà le sang sur sa blessure. Serrant les dents, elle riva les yeux sur le toit du véhicule et se rejoua la mort de Nelson.

Jamais elle ne s'était considérée comme une mauvaise personne. Elle avait ses défauts, ça oui, sans conteste, mais, même au plus bas, elle avait toujours eu suffisamment d'estime de soi et d'honnêteté pour donner leur juste place à ses faiblesses et à ses forces.

À présent, elle était entrée dans un monde gris, où plus rien n'était sûr. Était-elle devenue un monstre, comme elle accusait Brumley et ses sbires de l'être ? Ne valait-elle pas mieux qu'eux ? Son âme était-elle à tout jamais salie ?

Elle avait pourchassé et tué trois personnes, de sang-froid. Sans se soucier du sort des autres, ceux qu'elle avait abattus pour la simple raison qu'ils se trouvaient sur son chemin. Cela n'avait rien à voir avec de l'autodéfense. Elle n'avait pas non plus agi pour protéger ses coéquipiers. Elle n'avait pas cherché à sauver un être en péril. Non, elle s'était mise en quête des enflures qui se trouvaient dans la même pièce qu'elle, cette fichue nuit, avec la vengeance pour unique objectif. Elle les avait assassinées brutalement, sans aucun remords, sans aucune pitié.

Au fond, peut-être bien qu'elle était la garce sans cœur que les membres de son ancienne équipe du SWAT avaient vue en elle.

Qu'ils aillent se faire foutre. Non, pas question qu'elle les laisse empoisonner de nouveau sa conscience. Cette histoire remontait à une éternité, elle avait avancé depuis. Ils ne valaient pas la crasse qui crottait leurs bottes, et plutôt mourir que de se remettre à douter d'elle à cause d'eux.

Fouillant sa conscience, elle y chercha un signe de regret, quelque chose qui lui prouverait qu'elle avait bien une âme digne d'être sauvée.

Mais elle ne regrettait pas leur mort. Elle ne regrettait pas d'avoir fait en sorte que plus jamais ils ne nuisent à un autre être humain. Et si ça devait la condamner à l'enfer, eh bien, elle prendrait rendez-vous avec le diable, voilà tout !

Les questions qu'elle avait envie de poser à Donovan se bousculaient dans son esprit, mais elle se mordit la lèvre pour garder le silence. Elle refusait d'ouvrir la porte, car, si elle commençait à exiger de lui des réponses, alors il en ferait de même à son égard.

— Comment elle va ? s'enquit Cole depuis l'avant.

La tension dans sa voix la bouleversa. Cela ne lui ressemblait pas d'être aussi perturbé, lui qui soit restait entièrement concentré sur sa tâche, soit plaisantait, soit lançait des insultes à ses coéquipiers, elle y compris.

C'était le Cole auquel elle était habituée, celui avec qui elle se sentait à l'aise.

Sauf que, depuis la nuit où ils avaient couché ensemble, il avait changé. À moins que non, qu'il n'ait pas changé. Peut-être, simplement, ne le connaissait-elle pas tel qu'il était vraiment. Jusqu'à aujourd'hui.

Elle perçut une sorte de possessivité dans le ton de Cole qui la surprit. Sans qu'elle puisse dire si cela l'agaçait ou si... Si quoi ? Cela lui faisait plaisir ? Elle secoua la tête. Mauvaise idée, car son environnement se mit à tourner légèrement, à cause des médicaments administrés par Donovan.

Il fallait vraiment qu'elle arrête de réfléchir. De toute façon, on ne prenait pas des décisions importantes quand on était complètement défoncé aux médocs.

— Ça va aller, lança Donovan pour rassurer Cole. Elle s'est battue comme une diablesse et elle s'en sort avec une blessure par balle de rien du tout. Bon, ça va lui faire un mal de chien pendant un moment, et elle va devoir garder le lit jusqu'à ce que ça guérisse, mais tout ira bien.

— Évidemment qu'elle s'est battue comme une diablesse, répliqua Cole, une touche d'impatience dans le ton.

Sans qu'elle comprenne trop pourquoi, la confiance qui transparaissait dans ses paroles – ou la façon dont il les avait prononcées – la réchauffa en des endroits de son corps qu'elle avait enfermés dans la glace depuis des mois.

Cole croyait en elle. Il l'avait toujours fait. Il avait beau être celui de l'équipe qui la secouait le plus, c'était aussi le premier à vanter ses talents. Et même la rivalité qui les opposait depuis longtemps quand il fallait désigner le meilleur tireur des deux n'était qu'un jeu, et P.J. le savait bien. Cole la respectait. Il respectait sa place au sein de l'équipe. Comme tous ses autres coéquipiers, du reste. Elle ne pouvait pas en dire autant de son ancien groupe du SWAT.

Oui, mais voilà, Cole et Steele... Dolphin, Baker, Renshaw... Ils n'étaient plus son équipe. Elle avait démissionné. Elle était partie. Pourtant, ils étaient là, venus risquer leur vie pour lui sauver la peau.

Des larmes brouillèrent sa vision, et elle les reprima sur-le-champ d'un battement de cils. Pas question de succomber à une nouvelle débâcle émotionnelle. Ces derniers mois, elle était parvenue à rester détachée. Elle avait tout étouffé. Les sentiments. Les souvenirs. La peur et la souffrance. Elle ne

pouvait pas se permettre de perdre le contrôle maintenant. Pas quand elle était si près d'atteindre son but.

D'une façon ou d'une autre, il lui fallait trouver le moyen de se détacher de son... non, pas « son »... de l'équipe. De les quitter pour être sur place à Jakarta dans trois semaines.

Jusqu'à ce qu'elle attrape Carter Brumley pour de bon. Avant ce jour-là, elle ne connaîtrait ni le repos ni le sommeil.

La pensée de toutes ces petites filles innocentes, plus du nombre incalculable de femmes qu'ils avaient violentées la hantait. À présent, elle savait ce que cela faisait de tomber sous leur coupe. Un court instant, elle aussi avait été leur victime, et cela avait suffi à la convaincre qu'elle préférait mourir plutôt que de le redevenir.

Chapitre 22

Bizarrement, P.J. redoutait la confrontation avec Cole plus que celle avec Steele. Ce dernier serait furieux, bien sûr. Il s'était d'ailleurs déjà exprimé sur ce qu'il pensait de sa démission. Oui, elle s'était comportée en parfaite froussarde en ne s'adressant qu'à lui au lieu d'affronter l'équipe tout entière – dont Cole.

Elle était à peine éveillée quand Cole avait coupé le moteur du véhicule, plusieurs heures après leur fuite de la scène du crime. Et, quand il l'avait portée dans cette bâtisse sentant le moisi pour la déposer sur une banquette, elle oscillait entre conscience et inconscience.

En arrangeant les coussins afin de l'installer confortablement, il lui avait heurté la jambe, ce qui lui avait arraché un faible gémissement. Il avait alors posé ses lèvres sur son front et murmuré de douces paroles d'excuses, assorties d'un ordre, plus ferme, de se tenir tranquille. Elle s'était donc retirée derrière le voile de brume que lui procuraient ses médicaments, profitant de l'occasion pour repousser l'inévitable discussion.

N'importe qui doté d'yeux et d'un cerveau remarquerait que la situation était... tendue, entre Cole et elle. Il suffisait de constater la façon dont il se comportait avec elle pour comprendre qu'il n'était plus question d'une simple relation entre coéquipier et coéquipière.

Enfin, anciens coéquipiers.

Voilà un point qu'elle devait absolument se rappeler : elle ne faisait plus partie du KGI. Elle n'appartenait plus à aucun groupe. Elle était seule.

Courbaturée et épuisée par les médicaments, elle leva les yeux au plafond. Sa jambe la lançait, et elle avait le corps moite. Tournant la tête sur un côté, elle remarqua que le reste de l'équipe était arrivé.

Dolphin s'était assis dans l'un des petits fauteuils, la tête penchée sur un côté et les yeux fermés. Face à lui, Renshaw occupait l'autre siège. La tête renversée en arrière, vers le plafond, il dormait lui aussi.

La culpabilité rongait P.J. Combien de jours, de semaines étaient-ils restés sans sommeil parce qu'ils la recherchaient ? Enfin, à supposer qu'ils l'aient cherchée. Car, après tout, s'ils enquêtaient sur Brumley, il semblait logique qu'ils aient eu les mêmes informations qu'elle. Peut-être ne devait-elle la vie qu'à un coup de chance.

Elle se redressa et pivota pour faire retomber ses jambes sur le côté de la banquette. Une onde de douleur lui vrilla la cuisse, des étoiles s'allumèrent devant ses yeux, et elle faillit bien s'évanouir. Pendant plusieurs longues secondes, elle resta assise à inspirer de longues goulées d'air. Son cœur battait à toute vitesse, et sa transpiration ne faisait qu'empirer.

Elle s'essuya le front et garda la paume posée dessus. Alors elle se rendit compte qu'elle avait encore la perfusion accrochée au bras ; le sachet était suspendu à une patère au-dessus du canapé.

Elle avait déjà commencé à décoller l'adhésif de son bras afin d'arracher la perfusion, quand sa nuque se mit à la picoter.

— Qu'est-ce que tu fous, P.J. ?

Levant les yeux, elle découvrit Cole posté à côté d'elle, si grand, le visage sombre et les sourcils froncés. D'où sortait-il ? La bouche soudain sèche, elle relâcha le Scotch. Cole s'accroupit immédiatement pour recoller l'adhésif au portant.

— Où est-ce que tu avais l'intention d'aller, là ? demanda-t-il.

P.J. poussa un profond soupir. La dernière chose dont elle ait besoin, c'était d'une confrontation.

— P.J., regarde-moi.

Elle s'obligea à lever les yeux vers lui, en réponse à son ordre autoritaire.

— Enfin, où étais-tu passée, pendant tout ce temps ?

Visiblement, il faisait de gros efforts pour garder son calme. Si elle n'était pas blessée, il serait probablement en train de lui dire ses quatre vérités sans prendre de gants. Ce constat l'agaçait d'autant plus qu'elle avait justement besoin de voir les choses reprendre leur cours normal. Et cela n'arriverait jamais.

— Je pourchassais Brumley et ses sbires, répliqua-t-elle sans détour.

— En effet, j'ai vu tes petits dessins sur les deux types qui accompagnaient Brumley, ce soir-là.

Non, elle n'allait pas se laisser de nouveau envahir par la honte, pas plus qu'elle n'essaierait de deviner si le ton de Cole était accusateur ou pas.

— Écoute, Cole, j'ai démissionné du KGI. Tu ne devrais même pas être là. Aucun de vous, d'ailleurs. Je suis partie.

Elle vit Renshaw bouger, et un rapide coup d'œil dans la direction de Dolphin lui apprit qu'il était réveillé aussi. Assis et silencieux, les lèvres serrées, il était concentré sur la conversation qu'elle avait avec Cole.

— J'ai une mission à terminer, reprit-elle. Je ne la mènerai pas à son terme en restant assise ici à me faire dorloter par mes anciens coéquipiers.

Cole esquissa un sourire ironique, et des flammes s'allumèrent dans ses yeux.

— « Anciens », mon cul ! Il faudra me passer sur le corps, P.J., si tu veux sortir d'ici. Tu as eu de la chance de ne pas te faire tuer ou qu'ils n'aient pas réussi à te remettre la main dessus.

Oubliant les autres, elle se hissa juste au bord de la banquette et un peu plus près de Cole. Elle ressentait physiquement la colère de son ancien collègue ; elle la voyait brûler dans ses yeux.

— Cette mission-là n'a rien de juste, Cole. C'est personnel.

— Et pour moi tu ne crois pas que c'est personnel aussi ? gronda-t-il.

— Je ne peux pas t'impliquer, ni aucun de vous, dans cette mission, rétorqua-t-elle sur le même ton. Ça ne ressemble pas au KGI, ça n'a jamais été son style. Je refuse de traîner cette organisation dans la boue. C'est sanglant, Cole. C'est ma vengeance.

— Je le sais bien, qu'est-ce que tu t'imagines ? aboya-t-il. Et je veux y prendre part. On le veut tous. Si tu crois qu'on va te laisser tomber, tu te fourres le doigt dans l'œil.

Elle se couvrit le visage des deux mains et posa les coudes sur ses genoux. Comme elle était fatiguée ! Et nauséuse. Ce n'était pas ainsi qu'elle voulait que les choses se passent.

Des mains fermes la saisirent par les poignets, pour les écarter délicatement de son visage. Cette fois, quand elle releva les yeux vers Cole, elle vit Donovan et Steele en arrière-plan. Baker s'était posté derrière le siège de Renshaw. Tous les regards étaient braqués sur elle. Des expressions sombres mais déterminées.

— Nous tous, moi le premier, on s'en fiche pas mal de savoir si la mission est juste ou si notre motivation quand nous cherchons Brumley est la vengeance ou le désir d'empêcher que d'autres femmes, d'autres fillettes soient brutalisées. On est avec toi, P.J. On forme une famille. Tu ne te lanceras pas là-dedans toute seule, autant que tu te fasses à cette idée.

— Je pars à ses troussees, annonça-t-elle. Il a une grosse affaire qui l’attend à Jakarta dans trois semaines, et j’y serai. Je vais le descendre.

— Pas sans nous, répliqua Cole. Il est temps que tu ravales un peu ta fierté et que tu apprennes à t’appuyer sur les autres.

— Je suis tout à fait d’accord, intervint Steele.

Surprise, P.J. leva les yeux vers son chef, puis vers Donovan. Que son équipe s’engage dans son combat, c’était une chose, mais Donovan représentait l’organisation dans son ensemble. Lui, il n’allait sûrement pas être de leur avis.

Bras croisés, il soutenait pourtant son regard sans ciller.

— Si tu t’attends à ce que je joue la carte de l’entreprise et que je vous donne à tous une leçon sur les dangers de se faire justice soi-même, tu te trompes de personne. C’est le boulot de Sam, ça. Moi, je suis d’avis qu’empêcher Brumley de nuire – de quelque façon que nous le fassions – débarrassera le monde d’un de ses pires enfoirés.

— Hooyah, approuva Dolphin avec emphase. Voilà qui est parler.

— Oh, P.J., en plus... (En entendant son nom, elle reporta son attention sur Steele.) Tu peux prendre ta démission et te la fourrer où je pense.

Baker et Renshaw eurent un petit rire, Dolphin se fendit d’un large sourire, et Donovan hocha la tête.

— On dirait bien que tu es coincée avec nous, conclut Cole d’un air satisfait.

P.J. lâcha un soupir tout en secouant la tête, éberluée. Ça devait être l’effet des médicaments, elle rêvait.

— Je ne sais pas quoi répondre.

— Et si tu essayais « oui, chef » ? suggéra Cole. Et je vais te dire autre chose : tu y vas mollo, à partir de maintenant. Tu as seulement trois semaines pour te rétablir au mieux.

Les sourcils froncés, elle ressentait un mélange de dégoût et d’une émotion si forte qu’elle lui serrait la poitrine. Comme c’était agréable d’être de retour au sein de son équipe ! De retrouver les taquineries, les remarques spirituelles, les blagues et les insultes qui fusaient...

— Bordel, ne te mets pas à pleurer ! lâcha Cole avec un air écœuré.

Les autres éclatèrent de rire, et P.J. ne put que sourire, malgré la douleur et le picotement dans ses yeux dû aux larmes qu’elle réprimait.

— Merci, dit-elle sincèrement.

— Ah non ! reprit Steele. Là, tu vas m’énervier. Je t’interdis de nous remercier de faire notre travail. On vit en équipe, on meurt en équipe, et, si tu penses que tu peux t’échapper, tu te trompes. Je t’interdis d’aller pisser sans mon autorisation, c’est pigé, Rutherford ?

De nouveau elle sourit, et elle eut la sensation que ça ne lui était pas arrivé depuis une éternité. Comme c’était bon d’être entourée par les gens qu’elle considérait comme sa famille ! Jamais elle ne s’était sentie aussi seule que ces derniers mois, sans son équipe autour d’elle.

Son équipe.

— Oui, chef, lâcha-t-elle.

Chapitre 23

Il était 2 heures du matin, et P.J. ne dormait pas. Sa jambe la lançait. Elle avait refusé de prendre une autre dose d'analgésiques, parce qu'elle voulait être en mesure d'évaluer précisément la douleur à laquelle elle devrait faire face.

Même si sa blessure était nette, sa jambe protestait encore chaque fois qu'elle s'appuyait dessus. Or elle n'avait qu'un temps limité pour guérir : il était hors de question qu'elle reste en arrière pendant que son équipe partirait pour Jakarta. À la vérité, elle ne souhaitait pas du tout qu'ils s'impliquent, même s'ils étaient déterminés à le faire. Elle ne voulait pas que ses péchés deviennent les leurs.

Avec des mouvements hésitants, elle s'extirpa du lit et posa les pieds au sol. Elle ne comptait plus trouver le sommeil, de toute façon. Grâce aux médicaments que lui avait donnés Donovan, elle avait somnolé la plus grande partie de la journée. Le reste de l'équipe devait dormir profondément.

Donovan avait tout organisé pour que le jet décolle au petit matin. Un rapide coup d'œil en direction du réveil lui confirma qu'il ne servait à rien de chercher à se rendormir : il ne restait plus que trois heures avant leur départ.

La petite maison de campagne que Donovan et Cole avaient réquisitionnée était tout juste assez grande pour loger deux personnes. Alors l'équipe entière, sans compter Donovan... Ils avaient insisté pour qu'elle occupe la chambre, et Cole l'avait transportée de la banquette du salon, où elle avait passé une partie de l'après-midi, jusqu'au grand lit.

Si elle avait eu plus de courage, elle l'aurait invité à partager le confort de sa couche. Il avait l'air épuisé, quasiment hagard. Mais elle n'avait pas réussi à faire sortir les mots de sa bouche.

Avec beaucoup de précaution, elle fit un pas, se préparant à la douleur, qui lui remonta le long de la jambe jusqu'au creux du ventre. Elle attendit de longues secondes, inspirant et expirant profondément à plusieurs reprises, dans l'espoir d'obtenir un semblant d'équilibre.

Elle avait une terrible envie d'aller aux toilettes, mais pas question d'appeler à l'aide l'un des gars pour ce genre de mission.

Les quelques pas qui la séparaient de la salle de bains lui prirent une éternité. À la porte, elle s'immobilisa pour jeter un coup d'œil au salon : ses coéquipiers étaient affalés sur toutes sortes de meubles. Les pauvres avaient l'air horriblement mal à l'aise. Steele et Cole étaient même allongés au sol, leur sac à dos calé sous la tête en guise d'oreiller.

Aussi mal en point que si elle avait cent ans, elle se mit en route vers la salle de bains pour sa petite affaire.

Cela lui prit plus longtemps qu'elle ne l'aurait souhaité. Elle en profita pour examiner l'énorme bandage couvrant sa cuisse droite. Elle avait vraiment eu de la chance. La balle aurait pu lui exploser le fémur ou, pire, toucher l'artère fémorale : elle se serait alors vidée de son sang en quelques minutes. En l'occurrence, le projectile avait traversé un muscle à moins de deux centimètres de l'os.

Aller au-delà de la douleur.

Tel était son nouveau mantra, depuis six mois. Par moments, c'était la seule chose qui la faisait

encore avancer.

En sous-vêtements et tee-shirt propre, elle tira un peu le tissu sur ses jambes avant de rouvrir la porte de la salle de bains. Mais, en sortant dans le couloir, elle tomba nez à nez avec Cole.

Il était adossé au mur d'en face, les bras croisés, une jambe repliée, un pied contre le mur.

— Tu aurais dû m'appeler, dit-il d'une voix neutre. Tu ne dois pas te lever, et encore moins marcher, tu risques de déchirer les points de suture.

— Ça va, répondit-elle tout en faisant un autre pas maladroit.

— Ben voyons ! À chaque pas tu deviens plus pâle, et tu as le front tellement moite que je vois la sueur perler d'ici. (Sans un mot de plus, il s'écarta du mur et vint passer un bras protecteur autour d'elle.) Accroche-toi à moi, tu peux t'appuyer sur mon épaule autant que tu le veux.

Soulagée qu'il ne l'ait pas soulevée pour la porter, elle obtempéra et regagna sa chambre en boitillant. Au moins, il semblait ouvert à l'idée qu'elle essaie de se déplacer seule. Enfin, presque toute seule.

Quand ils atteignirent le lit, il l'aida à s'asseoir sur le bord, puis il arrangea tous les oreillers afin qu'elle puisse se hisser jusqu'à eux et s'installer confortablement.

Une fois qu'elle fut assise contre les coussins, il se posa à son tour au bord du lit en face d'elle. Relevant un genou, il mit l'avant-bras sur sa jambe et l'observa.

— Comment tu te sens ?

À la façon dont il avait parlé, P.J. devina qu'il ne la questionnait pas sur sa jambe. Elle lâcha un profond soupir.

— Je n'en sais rien, admit-elle. Je ne me suis pas autorisée à éprouver quoi que ce soit pendant six mois. Mais, quand je me suis agenouillée par terre, avec le sang de Nelson sur les mains, je me suis dit : « Tu devrais jubiler, tu devrais te sentir vengée. Justice a été faite, et il ne fera plus jamais de mal à aucune autre femme, à aucune autre enfant. Plus jamais. »

Cole posa doucement une main sur la sienne, mêlant leurs doigts. Ce simple geste suffit à chasser le reste de nausée tapi au fond de son estomac.

— Au lieu de ça, je ressentais juste... une terrible envie de vomir. Tout me revenait en bloc, alors que j'avais fait tant d'efforts pour ne pas m'en souvenir. Je te jure, c'était comme s'il me violait de nouveau. C'est ridicule, hein ? (Elle tenta de rire, mais ce qui sortit de sa gorge ressemblait plutôt à un sanglot.) Bon Dieu, je l'avais à ma merci et tout ce à quoi je pensais, c'était que j'avais l'impression d'être violée de nouveau, car je ne me rappelais que ça : lui sur moi, lui qui me prenait de force, et toute la haine, toute la révulsion qui m'habitaient.

Cole serra sa main, mais la sienne tremblait, signe de l'émotion qui le secouait aussi.

— Ça n'a rien de ridicule, ma chérie. Rien de ce que tu ressens n'est ridicule. Puisque tu le ressens, c'est légitime. Tu comprends ce que je veux dire ? Je ne te laisserai pas te reprocher d'être humaine. Ce qui t'est arrivé n'était pas une simple blessure reçue au cours d'une mission. C'était quelque chose que personne ne devrait jamais avoir à endurer. Tu ne peux pas te contenter de balayer le traumatisme d'un revers de la main et de faire comme si ça ne s'était jamais produit. Un jour, d'une façon ou d'une autre, tu devras l'affronter, et je ne pense pas que tu l'aies encore fait. J'en suis sûr, pour tout te dire, ajouta-t-il d'une voix douce.

— Je déteste ça, murmura-t-elle. Oh, Cole, je déteste me sentir aussi impuissante ! Même quand toute cette merde m'est arrivée avec le SWAT, je ne me sentais pas impuissante. J'étais en colère, j'étais furax, j'étais déçue. Mais, au moins, j'ai agi selon mon choix. Personne ne m'a retiré ce choix.

Il se pencha vers elle et vint lui déposer un baiser sur le front. Il garda longtemps les lèvres là, contre sa peau. Elle se laissa aller contre lui, les yeux fermés, tandis qu'ils restaient ainsi, silencieux.

Être avec Cole lui suffisait. Car il ne se sentait pas obligé de l'abreuver de platitudes.

Quand il s'écarta, elle perçut une dureté dans ses prunelles : le gant de velours venait d'être retiré. Elle faillit lâcher un soupir de soulagement, car la situation devenait trop lourde. Elle préférait de loin sa colère à l'immense tristesse que recélaient parfois ses yeux.

— Pourquoi est-ce que tu es partie, P.J. ? Tu as la moindre idée de ce que ça m'a fait ? À moi et à nous tous ? À l'équipe ? Quand Steele m'a annoncé que tu étais partie, j'ai eu l'impression qu'on venait de me donner un coup de poing dans le ventre. Et les autres étaient tout aussi stupéfaits. On n'est pas ta fichue équipe du SWAT, nom de Dieu ! On ne te laisse pas tomber dès que ça devient un peu compliqué.

La colère et la frustration bien réelles qui s'exprimaient dans sa voix firent honte à P.J. Mais elle n'avait nulle part où aller pour se soustraire à son regard, si perçant en cet instant.

— Je ne savais pas quoi faire d'autre, avoua-t-elle, ce qui était vrai, à l'époque. Je n'avais pas les idées claires. J'étais mal, physiquement et moralement, et tout ce qui me faisait tenir, c'était la vengeance. J'étais consumée par la haine et la honte. Bon Dieu, tu as la moindre idée de ce que l'on ressent quand on te tient et qu'on te dégrade, sans que tu puisses rien faire du tout ? J'avais l'impression que ces salauds m'avaient volé mon âme.

La mâchoire de Cole se crispa.

— Oui, je sais. J'ai ressenti ça aussi, peut-être pas au même niveau, mais, bon Dieu, je sais ce que ça fait d'être incapable de changer le cours des événements. J'ai dû rester là à écouter tout ce qu'ils t'infligeaient, P.J. Jamais je ne me suis senti plus furieux de ma vie. Devoir rester assis là pendant qu'on fait du mal à une personne à qui je tiens ? Rien que d'y penser, j'en suis malade.

Elle se figea, bouche bée, tandis que ses paroles prenaient tout leur sens dans sa tête. Le choc qu'elles venaient de lui causer dut se lire sur son visage, car il ajouta :

— Oui, c'est vrai, P.J. Je tiens à toi. Je tiens énormément à toi, nom de Dieu !

Elle ignorait ce qu'elle devait lui dire, comment réagir à ces mots, car ils savaient tous deux qu'il ne parlait pas de « tenir » à elle d'un point de vue amical. Comme Dolphin ou Baker pouvaient tenir à elle. Là, il s'agissait d'un sentiment plus profond, et ça lui flanquait une peur bleue.

Incapable de faire autre chose, elle agrippa la main qui tenait la sienne et la serra, espérant que son geste transmettrait ce qu'elle ne pouvait pas exprimer par des mots.

Il se pencha vers elle, tendu et hésitant. De sa main libre, il lui caressa le visage, repoussant une mèche de cheveux, puis il l'embrassa. Tout simplement.

Ce n'était pas un de ces baisers torrides qui vous enflamment le ventre, du genre de ceux qu'ils avaient échangés cette fameuse nuit, tant de mois auparavant. Celui-là ne contenait ni impatience ni exigence. Il n'était même pas sexuel. Son contact était si délicieusement doux qu'elle eut envie de pleurer.

Il avait le don de la toucher au plus profond de son âme, de franchir ses barrières. Et voilà qu'il arrivait au cœur même de son être, avant même qu'elle se soit rendu compte qu'il s'y était frayé un chemin.

Quand il rompit leur étreinte, il se tourna et s'allongea sur le lit près d'elle. Puis il l'attira contre son torse, la serrant dans ses bras.

— Repose-toi. Laisse-moi te tenir contre moi, murmura-t-il d'une voix douce. Rien que toi et moi, P.J. Ne pense ni au passé ni au futur. Concentre-toi sur le présent, sur ta guérison. Appuie-toi sur moi, laisse-toi aller.

Elle posa la tête contre son torse et étendit sa jambe blessée le long de celle de Cole. Il était chaud et fort, et c'était si bon de lâcher prise, de le laisser endosser ses peurs, rien que pour quelques instants.

Il lui fallut plusieurs minutes avant de rassembler assez de courage pour poser la question qui lui brûlait les lèvres. Plusieurs fois, elle ouvrit la bouche, avant de la refermer quand ses nerfs la lâchaient.

— Tu tiens à moi... même après ce qui s'est passé ?

D'abord, elle ne fut pas sûre qu'il ait entendu son murmure étouffé. Puis elle comprit qu'il se préparait mentalement avant de lui répondre. Sa voix, lorsque enfin il se lança, était pleine d'émotions. De colère, entre autres, mais pas dirigée contre elle. Les mots sortirent comme s'il avait eu du mal à les prononcer sans perdre son calme.

— Je me fiche pas mal de ce qui est arrivé, hormis du fait que ces enfoirés t'ont fait du mal. Qu'ils ont posé leurs sales pattes sur toi. Ce qui s'est passé ne change rien aux sentiments que j'éprouve pour toi. En fait, la force avec laquelle tu t'en sors m'inspire encore plus de respect. Et je peux te dire que j'avais déjà une sacrée dose d'admiration pour tes talents de guerrière.

Elle se haussa vers lui, plaçant la paume au centre de son torse tandis qu'elle le regardait droit dans les yeux.

— J'ai des cicatrices, Cole. Elles ne sont pas jolies. Tu as vu où il m'a tailladée. J'ai des cicatrices à tous ces endroits-là. Et elles ne disparaîtront pas.

Du bout du doigt, il lui effleura le menton, avant de l'embrasser presque comme s'il n'avait pu y résister. Puis il laissa retomber la main pour la lui poser sur le cœur.

— Ce qui m'inquiète le plus, ce sont les cicatrices qui sont ici, répondit-il en appuyant sur sa poitrine, avant de remonter jusqu'à sa tempe, qu'il tapota doucement. Et là. (Puis il l'embrassa de nouveau, sur le front cette fois.) Les cicatrices de ton corps ne changent pas celle que tu es, P.J. Celles de ton âme, si. C'est à guérir celles-ci que je veux t'aider. Je me fiche bien que ton corps compte quelques marques de plus. J'en suis couvert, moi, et ça n'a pas eu l'air de te déranger.

Elle sentit ses joues s'empourprer, une chaleur qui lui descendit jusque dans le cou.

Il lui prit la main, celle qu'elle avait posée sur son torse, et mêla leurs doigts, tandis que son autre main venait envelopper leurs paumes jointes.

— J'attendrai le temps qu'il faudra, P.J., pour que tu te remettes la tête à l'endroit. Je ferai tout mon possible pour t'aider. Tout ce qui sera en mon pouvoir pour te guérir physiquement et émotionnellement. Sache juste que je ne te lâcherai pas, et qu'il est temps que tu arrêtes de fuir.

Elle se pelotonna de nouveau entre ses bras, fourrant le nez tout contre son torse tandis qu'elle digérait ses paroles, qui flottaient dans son esprit. Ils étaient si beaux, ces mots, d'autant plus qu'elle les savait sincères. Cole n'était pas du genre à raconter n'importe quoi. Il était léger et drôle quand l'occasion s'y prêtait, mais, au bout du compte, c'était un franc-tireur, direct et honnête.

Maintenant qu'il avait dit exactement ce qu'il avait sur le cœur, elle était bouleversée par les implications de ses paroles.

Voilà un homme qui admettait éprouver des sentiments pour elle. De plus, il était prêt à attendre aussi longtemps qu'il le faudrait pour qu'elle se reconstruise et guérisse de son traumatisme.

Mieux encore : il risquait sa vie, sa réputation et sa carrière pour l'aider à se faire justice.

Il l'aidait à trouver le moyen d'assassiner un autre individu.

Cette pensée la fit grimacer : elle l'entraînait vers le bas avec elle. C'était insupportable. Elle ne supporterait pas non plus que l'équipe soit traînée dans la boue par sa faute.

Elle ferma les yeux, apaisée de se savoir en sécurité. Cole était là, il l'entourait, lui offrait son soutien inconditionnel.

Il était monté au créneau pour elle. Lui avait avoué ce qu'il avait sur le cœur. À présent, elle devait comprendre ce que recélait son propre cœur. Il fallait qu'elle mette de l'ordre dans les sentiments

qu'elle éprouvait pour un homme qui l'énervait et l'attirait tout à la fois.

Penser au futur était une perspective effarante, quand on ne savait même pas si l'on avait un présent. Ce qui lui faisait le plus peur, cela dit, c'était la possibilité bien réelle de gâcher une relation avec quelqu'un à qui elle tenait sincèrement, et ce avant même qu'elle commence.

Cole méritait une femme qui se donnerait à lui sans réserve. À cent pour cent. C'était un type bien, loyal, féroce protecteur. Un homme que n'importe quelle femme serait chanceuse d'avoir.

Or elle parvenait à s'imaginer dans le rôle de cette femme, et c'était peut-être bien ce qui la terrifiait le plus.

Car il ne s'agissait pas simplement de décréter qu'ils allaient bien ensemble pour ensuite vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants. Non, il fallait prendre en compte l'équipe. Sans compter le sort de dizaines de fillettes, qui dépendait d'eux. Ils ne pouvaient se permettre de tout faire rater à cause d'émotions qui viendraient s'immiscer dans leur travail.

Si tentée qu'elle soit de se montrer égoïste et de ne pas penser au lendemain, P.J. savait qu'elle devait rester objective et faire de sa mission la priorité. Pour sa propre santé mentale, tout comme pour la protection de ces précieuses fillettes.

Chapitre 24

Cole porta P.J. jusqu'à l'avion, comme s'il avait atteint les limites de sa patience ou envoyé valser ses résolutions de la laisser se déplacer par elle-même autant que possible.

C'était en boitillant et avec son aide qu'elle avait quitté la maison de campagne, et elle devait bien admettre que, même alors, il l'avait quasiment portée, en lui donnant l'illusion qu'elle s'en sortait seule. Puis, à l'aéroport, il l'avait autorisée à sortir de la voiture sans son aide, mais, au bout de trois pas exécutés dans la souffrance, il l'avait soulevée dans ses bras en marmonnant un juron.

Elle n'avait pas essayé de résister. Pour être tout à fait honnête, chaque pied qu'elle mettait devant l'autre avait été horriblement douloureux, et elle était trop épuisée pour se soucier des apparences. Tant pis si elle passait pour faible aux yeux du reste de l'équipe.

De toute façon, ç'aurait été stupide d'y prêter attention. Tous ses coéquipiers avaient eux aussi connu des hauts et des bas, et, dans ces cas-là, ils n'essayaient pas de faire les malins en s'affirmant capables de s'en sortir sans aide. Elle se mettait toute seule la pression, par son refus de passer pour une pauvre chose impuissante et son désir de faire ses preuves.

Ridicule, sans doute, mais voilà ! C'était une femme, et pourtant son équipe s'en fichait complètement. Encore une fois, c'était elle qui s'obligeait à montrer sa force, sans aucune raison.

Cole l'installa sur la banquette arrière et s'assura qu'elle était assise confortablement pendant que les autres prenaient place et bouclaient leur ceinture.

— Ça va, Cole, lui dit-elle une fois qu'il eut placé un oreiller sous sa jambe. Va t'asseoir et attache-toi.

Les sourcils froncés, il ne tint pas compte de sa remarque et prit place à l'autre bout de la banquette, posant une main protectrice sur son genou afin que sa jambe ne soit pas trop secouée au décollage.

Avec un soupir, elle songea qu'il était inutile d'insister. Cet homme avait la tête plus dure qu'un bélier.

Sitôt que l'avion eut pris de l'altitude, les autres vinrent les rejoindre à l'arrière. Hormis la banquette, le petit espace comptait seulement deux fauteuils, que Dolphin et Renshaw occupèrent tandis que Baker s'asseyait à même le sol. Steele s'adossa au montant de la porte. Il semblait avoir quelque chose en tête.

Donovan, lui, se faisait discret, et P.J. ignorait si c'était parce qu'il préférait accorder à l'équipe l'intimité nécessaire pour qu'ils règlent leurs problèmes ou parce que Steele lui avait demandé de rester en retrait.

— Je vais être direct avec toi, P.J., commença leur chef d'équipe. Tu dois rester tranquille pendant les semaines à venir, et pas question que tu retournes à ton appartement. C'est trop risqué. Brumley a probablement mis un contrat sur ta tête. Si je ne t'estime pas prête à te lancer quand nous passerons à l'action pour lui faire la peau, je t'avertis, tu seras interdite de sortie. (Elle s'apprêtait à protester, mais il la fit taire avant qu'elle ait le temps de prononcer un mot.) Je t'attacherai et j'ordonnerai à

Sam de s'asseoir sur tes genoux, s'il le faut, énonça-t-il d'un ton neutre. Tu serais un fardeau pour l'équipe, sans compter le danger personnel que tu pourrais courir.

Se mordant la lèvre, elle n'opposa aucune objection. Discuter les ordres ne servirait pas sa cause, de toute façon. Si elle rétorquait qu'il n'était pas du tout question qu'elle reste inactive pendant qu'ils partiraient à la poursuite de Brumley, il mettrait sa menace à exécution et enverrait Sam ou Garrett jouer les nounous.

Elle préféra donc acquiescer docilement et garda ses remarques pour elle.

— Par ailleurs, je ne veux pas que tu restes seule pendant ta convalescence. (De nouveau, elle ouvrit la bouche, mais il lui jeta un regard tranchant.) Ça n'est pas négociable. Tu ne retournes pas à ton appartement et tu ne restes pas seule. Tu serais incapable de te défendre, si Brumley tentait quoi que ce soit. Voici donc les seuls choix qui s'offrent à toi : tu emménages chez moi ou tu emménages avec l'un des membres de l'équipe. Peu m'importe. Mais tu ne restes pas seule.

— Tu peux venir chez moi, proposa Dolphin.

— Ou chez moi, intervint Renshaw.

À son tour, Baker suggéra son appartement.

Cole fut le seul à rester silencieux. Elle lui jeta un regard en coin et découvrit son expression indéchiffrable, alors qu'il avait la main toujours posée sur son genou.

On aurait presque dit un défi qu'il lui lançait. Il avait posé ses cartes sur la table, à présent c'était à son tour de venir à sa rencontre. Il n'allait pas se proposer, il voulait qu'elle fasse la seconde moitié du chemin.

Bon sang !

Le cœur battant si fort qu'il menaçait d'exploser, elle poussa un soupir. C'était bête, mais faire ce geste la terrifiait. Pire que de sauter d'un avion en espérant que le parachute s'ouvre bien.

— P.J. ? insista Steele.

Une autre longue pause s'ensuivit pendant qu'elle rassemblait son courage.

— Je vais aller chez Cole, si ça ne le dérange pas, parvint-elle à lâcher.

Elle sentit la main posée sur son genou se crispier si fort que les doigts s'enfoncèrent dans sa chair. Dolphin tourna la tête vers Cole, les sourcils froncés, comme s'il restait insensible à l'électricité qui venait de paralyser la pièce.

— Sérieusement, ça ne me dérange pas, P.J., renchérit Dolphin.

La voix de Cole s'éleva alors, presque menaçante :

— Elle va venir chez moi.

— OK, OK, fit Dolphin avec un soupir.

La poigne de Cole se desserra sur le genou de P.J., mais il laissa quand même sa main en place. Lorsque P.J. lui jeta un coup d'œil furtif, cette fois il l'observait, une lueur satisfaite au fond des prunelles.

Si dur que cela ait été, elle était contente à présent d'avoir franchi le pas. Quelque chose lui disait qu'il aurait été blessé si elle avait lâchement refusé le défi qu'il lui lançait.

— Tout d'abord, on te fait admettre à l'hôpital, indiqua Steele.

— Oh non ! marmonna-t-elle.

— T'inquiète, la rassura Cole. Tu n'auras pas à y rester, mais tu as besoin d'un bilan complet, de te faire prescrire des médicaments, de faire refaire tes sutures, tout ça. Ensuite je t'amènerai à la maison et je veillerai à ton bien-être.

Une onde brûlante lui remonta dans la nuque, et une douce chaleur lui envahit le cœur. Selon elle, Cole ne parlait pas uniquement de soins et de bonne nourriture. Et, si elle voyait juste, il n'aurait pas à

faire grand-chose pour qu'elle se sente vraiment, vraiment bien.

Chapitre 25

P.J. essaya de descendre de l'avion par ses propres moyens, mais elle dut s'avouer vaincue. Sa jambe était une sorte de nerf entièrement à vif. La sueur perlait à son front et à sa lèvre supérieure, elle se sentait moite. La respiration courte et saccadée, elle hésitait entre vomir et s'évanouir.

Après deux pas hésitants, son genou flancha, manquant de la jeter au sol. Heureusement, Cole était là pour la rattraper. Sans dire un mot ni la sermonner d'avoir essayé de marcher, il se contenta de la balayer du sol pour la sortir de l'avion dans ses bras.

En se rendant compte qu'ils avaient atterri à l'aéroport de Henry County, le terrain d'atterrissage privé où les Kelly garaient leurs jets, elle réprima un grognement.

En revanche, elle fut agréablement surprise quand Cole la glissa à l'intérieur d'un 4 × 4 qui les attendait là. Aucun des membres de la famille Kelly n'était présent, ce qui signifiait qu'elle n'aurait droit à aucune leçon de morale. Peut-être, au fond, son équipe se tirerait-elle sans heurts de tous les soucis qu'elle lui avait causés.

Steele passa la tête par l'ouverture de la portière, une fois que Cole l'eut déposée sur le siège arrière.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, Cole, tu m'appelles, OK ? Je viendrai personnellement prendre des nouvelles. En attendant, ouvre l'œil et fie-toi à ton instinct.

— Tu rentres chez toi ? demanda Cole à leur chef d'équipe.

Steele secoua la tête.

— Je dois passer faire mon rapport à Sam.

P.J. grimaça. Manifestement, son équipe subissait quand même les retombées de cette histoire.

— Désolée, Steele, tu ne devrais pas avoir à répondre de moi.

— Qui a dit que je devais des explications à quelqu'un ? rétorqua-t-il avec un regard glacial. D'ailleurs, qu'est-ce qui te fait croire que ça te concerne ? C'est moi qui prends les décisions, dans cette équipe, et j'en soutiens chaque membre. S'il y a quelque chose à redire, c'est à moi qu'on en fera part. Pas à mon équipe.

Sur ce, il claqua la portière.

— Telle est la loi selon Steele, commenta Cole avec un coup d'œil dans le rétroviseur.

P.J. sourit.

— C'est vraiment un dur. J'adore ça, chez lui.

— Tu m'étonnes, plaisanta Cole.

— Tu es un sacré dur, toi aussi, Coletrane. J'aime bien.

— Ravi que tu approuves, répliqua-t-il sèchement. Bon, et si on se rendait à la maison pour se concocter un dîner décent ? Je ne donnerais même pas à mon chien la merde qu'on nous a servie ces derniers jours.

— Tu as un chien ?

— Non, mais si j'en avais un je le nourrerais mieux que ça.

— Je ne peux pas te donner tort sur ce point, admit P.J. en riant. On mange quoi ?

Alors qu'il s'engageait sur la route nationale, il jeta un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur.

— La soirée est agréable, j'envisageais de nous faire griller des steaks dans le patio, tout en comptant les lucioles sur l'étang.

Fermant les yeux, elle visualisa l'image qu'il venait de lui décrire. Si parfaite qu'elle en était douloureuse.

— J'aimerais beaucoup ça, dit-elle doucement. Beaucoup.

— Ne va pas t'imaginer que j'ai oublié le passage obligé par l'hôpital, hein ? Je te dis ça, histoire que tu ne te fasses pas de faux espoirs.

Elle fronça les sourcils, et il éclata de rire.

— J'ai réussi à convaincre Steele que, si je t'y traînais maintenant, tu deviendrais encore plus nerveuse. En revanche, je lui ai promis de t'emmener à Fort Campbell demain à la première heure. Ce soir, je te laisse te détendre et profiter d'un bon repas.

Soudain, le ventre de P.J. fut assiégé par un sentiment un peu bizarre, le même qui lui serrait le cœur et provoquait des papillonnements à l'intérieur de son corps. Elle ne s'était pas sentie aussi nunuche depuis son premier coup de cœur au lycée.

— Merci, Cole. J'apprécie. Je serai plus d'attaque pour affronter Cathy demain.

Il haussa un sourcil interrogateur.

— Cathy ? C'est qui ?

— Ma complice, avoua-t-elle. C'est elle qui m'a aidée à filer à l'anglaise, la dernière fois. Je l'ai rencontrée il y a un ou deux ans. On passe pas mal de temps à Fort Campbell, dans notre boulot, et chaque fois je tombe sur elle. On a commencé à discuter. Elle est devenue ce que j'ai de plus approchant d'une amie.

Sa remarque lui valut un froncement de sourcils.

— Tu as des amis, P.J.

— Je parlais d'amie fille, précisa-t-elle en souriant. Je n'en ai pas. Cathy est plus vieille que moi, mais elle est géniale. Elle me gronde même quand je ne vous respecte pas assez, vous, les gars de la navy. C'est une ancienne de la navy, en fait.

— Alors, elle a droit à un « hooyah » de ma part. Ce qui ne m'empêchera pas d'avoir une sérieuse discussion avec elle pour t'avoir aidée à t'enfuir de l'hôpital. C'était stupide, comme idée.

P.J. s'abstint de répondre. Peut-être avait-il raison. Peut-être pas. Sur le coup, en tout cas, il était impossible pour elle d'agir autrement. Difficile aujourd'hui d'analyser son état d'esprit de l'époque, car, pour être honnête, elle était très mal en point six mois plus tôt. Cathy le savait aussi, pourtant elle n'avait pas essayé de convaincre P.J. qu'elle avait tort. Pour cela, l'infirmière méritait toute sa reconnaissance.

Jusqu'à présent, personne n'avait émis l'idée qu'elle consulte un psychiatre. Mais elle s'y attendait. Elle savait que les épouses des frères Kelly et même celle de Rio, Grace, avaient traversé de sacrées épreuves. Elle ne les en respectait que plus. Ces filles n'étaient pas des chochottes, mais des dures à cuire, à leur façon.

Shea lui inspirait encore plus de respect que les autres. D'ailleurs elle sentait que la femme de Nathan et elle pourraient devenir amies. Si elles se fréquentaient assez longtemps. Shea avait enduré de nombreuses souffrances, des tortures même, pour sauver Nathan. Elle lui avait permis de survivre à l'enfer, et, s'il était de retour parmi ses frères après des mois d'emprisonnement au Moyen-Orient, c'était uniquement grâce à elle.

Cependant, P.J. ne pensait pas pouvoir jamais se sentir à l'aise dans le cercle proche des Kelly. Il

était réservé à leurs épouses, et les Kelly se montraient férocement protecteurs à leur égard. De toute façon, en avait-elle vraiment envie ? Avait-elle atteint le moment de sa vie où elle avait envie de se ranger et de développer un réseau d'amis sur lesquels compter ?

Plusieurs mois plus tôt, elle aurait répondu « non » sans hésiter. Elle appréciait sa vie comme elle était. Elle faisait son travail, elle rentrait à la maison, et personne ne l'ennuyait.

Mais dans quelle mesure ce quotidien résultait-il de son expérience au sein du SWAT ? Elle devait admettre qu'elle était très jeune et idéaliste quand elle avait obtenu ce poste dans l'équipe. Non seulement elle en était le premier membre féminin, mais aussi le plus jeune jamais recruté au sein de l'organisation.

Du coup, elle avait dû travailler deux fois plus dur pour gagner le respect de ces hommes, et elle croyait y être arrivée. Elle croyait avoir obtenu leur loyauté. Autant dire que leur trahison l'avait plus touchée qu'elle n'avait voulu l'admettre à l'époque. Quand elle avait compris sa naïveté et son erreur, cela avait été une véritable humiliation.

En s'engageant auprès de l'équipe de Steele, elle s'attendait donc au pire et s'était préparée en conséquence. Peu à peu, elle s'était détendue, sans toutefois baisser complètement sa garde. Pas comme elle l'avait fait avec les hommes du SWAT. À leur égard, elle s'était montrée trop confiante, et elle était déterminée à ne pas reproduire deux fois la même erreur.

Lentement, Cole et ses coéquipiers lui prouvaient qu'elle avait tort. Ils l'avaient soutenue. Mieux : son chef d'équipe l'avait épaulée au péril de sa propre réputation et de son poste au sein du KGI.

Cela signifiait quelque chose, non ?

Oui, cela signifiait même beaucoup.

— Tu dors, P.J. ? lança Cole depuis l'avant. On y est presque.

Elle se redressa sur son siège pour pouvoir regarder par la vitre. Non, elle ne dormait pas, mais elle était perdue dans ses pensées, à passer sa situation en revue.

Le 4 × 4 ralentit, et Cole bifurqua sur un chemin de terre qui n'était indiqué que par un numéro de route de comté. On ne voyait aucune résidence aux environs. Rien qu'une épaisse ligne de pins et de feuillus.

Au bout, l'allée s'ouvrait sur une clairière où se dressait une petite maison, devant un étang de plusieurs acres, presque un petit lac.

La maison ne ressemblait pas exactement à ce que P.J. attendait. Peut-être avait-elle imaginé Cole dans une demeure plus rustique. En tout cas celle-ci était moderne, toute de brique et de bois, avec de grandes baies vitrées. L'ensemble dégageait un confort accueillant et se fondait parfaitement dans le paysage.

Des haies taillées de frais. Une pelouse récemment tondue. Plusieurs petits arbres disséminés tout autour et des buissons d'azalées ainsi que d'autres variétés de fleurs, soigneusement alignés le long de la maison.

— C'est à toi, tout ça ? s'enquit-elle.

Il arrêta le 4 × 4 devant la bâtisse, au lieu d'aller le ranger dans le garage.

— Ouais. J'ai acheté une centaine d'acres à une fabrique de papier qui vendait des terres dans la région. La même que celle à qui Sam a acheté la propriété du KGI. Ils ont quitté le Tennessee avec un bon petit magot. J'ai coupé assez de bois de chauffage pour payer le terrain, puis j'ai construit la maison et fait creuser l'étang.

— Et qui l'entretient à ta place ? Tu n'es pas assez souvent présent pour t'en occuper.

Il éclata de rire.

— J'ai un gars qui vient quand je suis absent.

— Jolie garçonnière, en tout cas. Tu y donnes des soirées pour célibataires ?

Cole devint étrangement silencieux. Sans un mot, il sortit de la voiture et lui ouvrit la portière arrière du côté passager.

— Je ne veux pas que tu bouges, d'accord ? Je vais passer les mains sous tes bras et te tirer vers moi. Ce sera plus facile que si tu essaies de pivoter toute seule, tu risquerais de te cogner la jambe.

Elle ne chercha pas à discuter.

Il glissa les bras sous les siens, mains écartées sur sa poitrine et son ventre. Puis il la fit glisser vers l'arrière, jusqu'à ce qu'elle sente ses fesses quitter le siège. Alors il tourna et lui plaça un bras sous les genoux, pour la soulever du siège pendant qu'il refermait la portière d'un coup d'épaule. Le tout sans effort apparent.

— Je reviendrai chercher tes affaires plus tard. Pour l'instant, je vais m'assurer que tu es confortablement installée et que tu avales des analgésiques.

— Je ne veux pas m'endormir devant les steaks et les lucioles, protesta-t-elle.

Il l'amena à la porte en riant.

— Ne t'inquiète pas. Je vais te donner juste la dose qu'il faut pour te détendre. Moi non plus, je n'ai pas envie que tu ronfles pendant le dîner.

Il la déposa sous le porche, prenant garde à ce qu'elle ne s'appuie pas sur sa jambe. Puis il déverrouilla la maison et ouvrit la porte en grand.

— Tu vas arriver à entrer ou est-ce que tu préfères franchir le seuil dans mes bras ?

Elle se retint de justesse de répondre qu'elle choisissait la deuxième option, mais, franchement, ce serait digne d'une mauviette. Elle n'avait que trois semaines pour se remettre les idées en place, et elle n'y réussirait pas si elle laissait Cole la traiter comme une infirme.

Se préparant à l'inévitable onde de douleur, elle fit un pas en se retenant au chambranle. Elle n'allait pas en plus se ridiculiser en s'affalant.

La mâchoire serrée, elle avança d'un autre pas. A priori, c'était plus facile si elle restait en mouvement au lieu de s'interrompre à chaque secousse. Cole ne s'écartait pas d'elle, sans doute afin de vérifier qu'elle ne dégringolait pas.

Ravie d'être encore sur ses pieds et non face contre terre, elle s'enhardit et tenta de boitiller dans le salon.

Le canapé en cuir semblait accueillant, elle en fit donc son objectif, un havre à atteindre aussi vite que possible afin de pouvoir s'enfoncer dans les coussins moelleux. Déjà elle imaginait une longue sieste, où elle se loverait contre ce cuir somptueux.

Quelques jurons plus tard, elle y était enfin. Consciente qu'il n'y avait pas de manière gracieuse de s'y installer, elle se laissa choir sur la banquette, grimaçant lorsque le choc lui secoua la jambe. Mais elle parvint à la soulever pour s'allonger confortablement sur le côté.

Elle ferma les yeux avec un profond soupir de soulagement. Hum, c'était bon ! Parfait, à vrai dire. Elle était tout à fait capable de passer le reste de la journée à cet endroit. Sauf qu'ils étaient censés faire griller des steaks et observer les lucioles.

— Accorde-moi une heure, demanda-t-elle à Cole. J'ai juste envie de me reposer ici un petit moment. Ensuite on ira admirer le coucher du soleil.

Avec un sourire, il tendit la main et lui caressa la joue. Un geste tout simple, mais d'une douceur plus touchante que n'importe quel baiser ou tout autre geste plus intime.

— Prends le temps dont tu as besoin. Je vais faire l'inventaire de ce que j'ai au frigo.

Chapitre 26

Assis sur le fauteuil de l'autre côté de la pièce, Cole regardait P.J. dormir. Cela faisait une heure qu'il était au même endroit, à l'observer pendant qu'elle se reposait.

Un être si complexe ramassé dans une si petite enveloppe charnelle. Elle recélait des mystères qu'il pourrait mettre une éternité à percer. Pourtant il était impatient de relever ce défi. Décidément, la vie n'était pas ennuyeuse, avec P.J.

Avec le recul, il ne saurait même pas dire à quel moment elle était devenue une partie intégrante de son existence. Il devait admettre qu'il s'était comporté comme un gros nul, lorsqu'elle avait été embauchée. Il doutait de ses capacités parce qu'elle était une femme et il n'arrivait pas, en la regardant, à imaginer la guerrière dure à cuire dont l'équipe avait besoin.

Très vite, cependant, elle l'avait détrompé, et il avait désormais le courage d'avouer son erreur initiale et de pointer du doigt son machisme ridicule et infondé.

Avec le temps, P.J. lui avait même beaucoup appris. Notamment, elle avait changé son regard sur la plupart des femmes. À son contact, il avait appris à ne pas présumer de leur faiblesse ni à se fier uniquement au sexe.

Car P.J. portait son fardeau, et parfois même celui de toute l'équipe. Il l'admirait énormément, et il le lui aurait dit à de multiples reprises s'il n'avait pas pensé essuyer une rebuffade bien sentie.

Par essence, elle était juste parfaite pour lui. Il la désirait, plus qu'il n'avait jamais désiré une autre femme, et elle était la première avec qui il avait envisagé une relation sur le long terme.

Un mariage ?

Depuis longtemps, il avait décrété qu'il n'était pas fait pour avoir une épouse, des enfants et tout ce micmac qu'était la vie de famille. Il aimait l'excitation que lui procurait son travail et ne se voyait pas endosser avec bonheur une activité de bureau avec horaires fixes, retour à la maison tous les soirs et tâches ménagères du jour. D'ailleurs, la plupart des femmes ne supporteraient pas de le voir suivre son emploi du temps de dingue. De ne jamais savoir quand il rentrerait à la maison ou quand il risquait d'être appelé pour une nouvelle mission. Il ne songeait pas à les en blâmer, du reste.

Mais, si la femme dont il tombait amoureux avait les mêmes plans de vie que lui, cela pourrait-il marcher ? Seraient-ils en mesure de travailler dans la même équipe, s'ils entretenaient une relation amoureuse ?

Le pire, c'était qu'il voyait très bien P.J. gérer cette situation sans difficulté. Mais lui ? Supporterait-il de partir en mission avec la femme qu'il aimait, sachant qu'elle pouvait ne pas en revenir ou se faire gravement blesser ?

Bon sang, c'était déjà arrivé !

Après leur nuit ensemble, il était devenu fou à l'idée qu'on utilise P.J. comme appât pour attirer Nelson dans un piège. Il avait raison, en l'occurrence. Mais, s'il s'était agi d'une autre femme, aurait-il été aussi réfractaire à sa mission ?

Sans doute pas.

La conclusion était claire : il ne réagirait pas mieux, à l'avenir, quand P.J. se placerait en première ligne. Or, il la connaissait. Cet incident ne la ralentirait pas. Au contraire, il risquait plutôt de la rendre encore plus déterminée à démontrer que cet épisode n'interférerait pas dans ses futures missions.

Son premier instinct avait été de la protéger. Sans s'interroger sur les éventuelles retombées pour la mission. Ou pour les personnes qu'ils essayaient de protéger en arrêtant Brumley. Tout ce qui lui avait importé, c'était P.J., les risques qu'elle courait, et il avait souhaité qu'on lui attribue un rôle moins risqué.

Il se trouvait face à un sacré dilemme, car il n'était pas certain de pouvoir se donner à cent pour cent dans l'équipe quand P.J. serait impliquée. Jamais elle n'accepterait qu'il la protège des réalités de leur travail. D'ailleurs, il la respecterait moins si elle le laissait faire. Mais tout cela ne changeait rien au problème : l'idée qu'elle coure un danger le rendait complètement fou.

Las du poids cumulé de son inquiétude et de son indécision, il se passa la main sur le visage.

Il désirait P.J. Il pensait même en être amoureux. Mais pourrait-il s'engager auprès d'elle, connaissant leur passif à tous les deux ? Serait-il juste, vis-à-vis du poste de P.J. au sein de l'équipe, de lui imposer un amant et coéquipier complètement dingue, dont l'unique objectif serait de la protéger, au détriment peut-être du reste du monde ?

Même si c'était injuste, il était bien trop tard, car il avait déjà abattu ses cartes. Il lui avait affirmé qu'il était là pour elle, lui avait dit qu'il attendrait le temps qu'il faudrait pour qu'elle se remette la tête à l'endroit.

En songeant à ce dernier point, il grimaça. « Se remettre la tête à l'endroit » ? La formulation était pour le moins étrange. C'était le genre d'expression dont on usait avec quelqu'un qui avait déconné. Quelqu'un qui n'avait pas la tête au travail.

Ce qui n'était pas le cas de P.J. Elle n'avait pas déconné. Elle avait tout bien fait et payé le prix fort pour cela. Il se demandait même comment elle était parvenue à garder ses esprits aussi longtemps.

En observant ses traits, adoucis par le sommeil, il sentit quelque chose se vriller, se nouer en lui. Le problème, c'était justement qu'elle les gardait trop bien, ses esprits. Car cela signifiait que, à un moment donné, elle allait forcément craquer. Personne n'était capable de se fermer éternellement à ses émotions profondes. Ce qui l'avait soutenue ces derniers mois, c'était la chasse aux hommes qui l'avaient blessée. Une fois cet objectif atteint, qu'arriverait-il ?

Elle aurait besoin de lui – de quelqu'un – plus que jamais. La question était : accepterait-elle son aide ? Ou le repousserait-elle, déterminée à tout endosser seule ?

Il secoua la tête.

— Je ne te laisserai pas faire ça, P.J., chuchota-t-il. Je ne sais pas exactement ce que nous partageons, tous les deux, mais je ne suis pas disposé à le laisser filer, quelles que soient les complications.

Les relations, cela n'était jamais facile. Cela se travaillait. Il en avait eu la preuve assez souvent en observant les Kelly. La femme d'Ethan, Rachel, avait traversé l'enfer, et son chemin vers le rétablissement avait été plus que chaotique.

Mais P.J. valait tous les efforts du monde. Elle méritait d'être heureuse. Elle méritait un homme qui la soutienne et l'épaule. Quelqu'un qui la laisse être elle-même. Et, même s'il devait en mourir, il serait cet homme. Il l'encouragerait à être la dure à cuire qu'il connaissait, sans retenue, et peu importait si ses tripes lui hurlaient de la protéger de tout ce qui risquait de la blesser.

L'amour, c'était dur.

L'amour requérait des sacrifices difficiles à admettre. Il nécessitait que Cole aille à l'encontre de tous ses instincts afin de ne pas briser ce qui, précisément, rendait P.J. si spéciale.

Si c'était cela, tomber amoureux, il ignorait si ce sentiment l'intéressait ou pas.

Pourtant, l'idée que P.J. puisse ne pas être dans sa vie future plus qu'une coéquipière lui déplaisait encore plus. Peu importait ce qu'il voulait ou ce qui était facile sur le moment, car la décision s'était imposée à lui.

P.J. était sienne. Et, non, ce ne serait pas facile, mais rien qui en vaille la peine ne l'était jamais.

Il l'aimait comme elle était. Dure, butée, indépendante et capable de botter les fesses de n'importe qui. Y compris les siennes.

Il ne voulait rien changer du tout chez elle.

Une émotion soudaine l'envahit. Comme si s'avouer à lui-même la profondeur de ses sentiments pour P.J. le poussait à agir sur-le-champ. Il la voulait maintenant, voulait lui montrer ce qu'il éprouvait.

Depuis combien de temps en pinçait-il pour elle ?

Il ne parvenait pas à mettre précisément le doigt sur le moment ou le lieu exacts. En fait, elle s'était doucement insinuée dans son cœur, à mesure que grandissaient son respect et son admiration pour elle. Peu à peu, ses sentiments avaient évolué vers quelque chose de plus intense, de plus personnel.

Et voilà comment il se retrouvait à la regarder dormir sur le canapé de son salon. Elle était là où il voulait qu'elle soit, et lui avait les mains liées, incapable d'obéir à l'attraction qui le poussait vers elle.

Pourtant, il se surprit à se lever afin de s'approcher d'elle. Il s'agenouilla devant le canapé et, du bout des doigts, effleura la peau si douce de sa joue.

Elle avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval, comme toujours. Mais des mèches s'en échappaient et lui flottaient autour du visage, lui conférant une vulnérabilité qui serra la poitrine de Cole.

Il l'avait vue au pire de sa vulnérabilité. À son plus bas. Une image qu'il aimerait bien pouvoir effacer de sa mémoire : P.J. brisée et couverte de sang, les yeux pleins de honte.

Encore aujourd'hui, ce souvenir lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il n'arrivait pas à y penser sans avoir envie de se frapper la tête contre un mur.

Il se baissa jusqu'à son front, qu'il effleura de ses lèvres, et puis, parce que ce baiser n'était pas assez, il s'attarda un peu, juste pour le plaisir de la sentir si proche.

Il inhala profondément, s'enivrant du parfum de son shampooing et de l'odeur de son savon, des senteurs qu'il assimilait désormais à elle seule.

Elle bougea légèrement à son contact, et ses paupières s'ouvrirent lentement. De peur de l'effrayer si elle était encore à demi endormie, il s'écarta. Mais elle lui sourit, et, dans ses yeux, il vit immédiatement qu'elle l'avait reconnu.

— J'ai dormi trop longtemps ? murmura-t-elle.

Il secoua la tête, un sourire aux lèvres.

— Pas du tout. Ça ne fait qu'une heure ou deux. Je me suis dit que tu avais du sommeil en retard.

— Bien, alors je n'ai pas raté les steaks ?

— Non. Je les ai mis à mariner et, dès que le barbecue sera prêt, je lance la cuisson. On pourra émigrer dans le patio si tu t'en sens le courage.

Elle lâcha un doux soupir qui envoya aux sens de Cole une onde de plaisir. Elle avait émis ce genre de petits bruits, la nuit où ils avaient dormi ensemble. Des bruits de satisfaction, de bonheur.

Il ferait tout son possible pour lui redonner de petits moments de plaisir comme ceux-là. Tout son possible pour dissiper les ombres qui lui obscurcissaient l'esprit. Pour lui offrir de nouveaux souvenirs à la place des douloureux.

— Tu sais ce dont j'ai vraiment envie ? demanda-t-elle, une note mélancolique dans la voix.

Il faillit éclater de rire. À cet instant précis, elle pouvait bien lui demander n'importe quoi, il irait presque jusqu'à se tuer pour qu'elle l'obtienne.

— Quoi ?

— Une longue, très longue douche chaude.

Il fronça les sourcils quelques secondes, envisageant les conséquences possibles.

— Je ne suis pas sûr que tu sois autorisée à rester debout si longtemps toute seule.

Son beau visage s'empourpra – c'était sans doute la première fois qu'il la voyait rougir.

— Je vais m'en sortir, affirma-t-elle. Tant que je peux m'appuyer à la cloison, ça ira. Et, si j'ai le moindre problème, je te promets que j'appelle au secours.

— Ça marche, céda-t-il, incapable de lui refuser quoi que ce soit. Je vais t'aider jusqu'à la salle de bains pour faire en sorte que tu aies tous tes produits sous la main, puis je t'attendrai dans la cuisine.

— Génial ! Tu m'aides à me lever ?

Elle tendit la main, et il se mit debout, mêlant les doigts aux siens. Elle se hissa en position assise, laissa doucement glisser ses jambes à terre.

Il aurait dû l'amener directement à Fort Campbell. C'était le choix de Steele, mais Cole voulait avoir P.J. ici, près de lui. Il voulait lui accorder un peu de détente, au lieu de la déposer en un lieu où on lui rappellerait sans cesse sa blessure et la façon dont elle l'avait reçue.

De plus, P.J. était dure au mal. Pas du genre à pleurer pour une simple blessure par balle.

— Et si tu prenais des analgésiques, histoire de mieux profiter de la soirée ? suggéra-t-il.

Pendant un instant, il crut qu'elle allait refuser, mais, au bout du compte, elle soupira.

— OK.

— Je te les prépare, tu les prendras en sortant de la douche. J'ai déposé ton sac dans la chambre d'amis. Tu cries si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ?

Elle hocha la tête, avant de se diriger vers la salle de bains. Même si elle n'était jamais venue chez lui, elle semblait avoir déjà ses repères. Cela dit, la maison n'était pas assez grande pour que l'on puisse s'y perdre.

Après avoir vérifié qu'elle ne risquait pas de tomber, Cole se dépêcha d'allumer le barbecue. Mieux valait ne pas rester dehors trop longtemps, au cas où elle aurait besoin de lui.

Quand il revint à l'intérieur, il alla coller l'oreille à la porte de la salle de bains. L'eau coulant toujours, il se détendit et retourna à la cuisine pour commencer les préparatifs du dîner.

Si les choses se passaient comme il l'espérait, P.J. et lui allaient profiter d'une soirée paisible ensemble. Rien que tous les deux. Sans équipe. Sans travail. Sans rien qui leur rappelle le monde extérieur.

Chapitre 27

Après s'être plongée sous l'eau bouillante, P.J. se sentit infiniment mieux. Elle avait même retiré ses bandages et nettoyé sa blessure. Elle demanderait à Cole de l'aider à remettre les pansements, avant qu'ils aillent à l'hôpital, le lendemain.

Elle enfila un short de sport, afin que la blessure soit accessible, et un tee-shirt, sans prendre la peine de mettre un soutien-gorge. D'abord, elle n'avait pas tant que ça à soutenir, et ensuite Cole avait déjà vu tout ce qu'il y avait à voir. Ils avaient dépassé le stade de la timidité et de la pudeur.

Après avoir ajouté des chaussettes qui lui garderaient les pieds au chaud, elle retourna doucement au salon. Cole n'y était pas, mais, comme elle avait entendu des bruits en provenance de la cuisine, elle partit à sa recherche.

Elle le trouva en train de déposer les steaks sur un plat qu'il comptait emporter dehors.

— Ah ! dit-il en la voyant entrer. Tu te sens mieux ?

— Tu n'as pas idée, souffla-t-elle. Presque humaine de nouveau.

Il reposa le plat et s'essuya les mains sur un torchon, pour se saisir d'un flacon de médicaments, dont il sortit une pilule. Il la lui tendit.

— Attends, je vais te donner du lait pour l'avaler. Mieux vaut ne pas prendre ces cachets avec l'estomac vide.

P.J. s'empara du médicament, puis attendit qu'il lui verse un verre de lait et le pousse vers elle sur le comptoir. Elle plongeait les lèvres dans le breuvage en grimaçant, avant de poser la gélule dans sa bouche et de reprendre une gorgée pour la faire descendre.

— Pas très fan du lait, on dirait ?

Elle secoua la tête.

— Rien que l'odeur m'écœure. Moi, le calcium, je le mange en fromage. Des tonnes.

— Qu'est-ce que tu veux boire au dîner ? Je te proposerais bien une bière, mais ça ne fait pas très bon ménage avec l'analgésique que tu viens de prendre.

— Du thé ou de l'eau, ça ira très bien. Je suis plus attirée par le steak, de toute façon. Il n'est pas encore cuit, et déjà j'en bave.

— Voilà une fille selon mon cœur, remarqua-t-il en riant. J'adore le bœuf, moi aussi.

— Moi, je n'ai pas de préférence, je dévorerais du poulet ou du porc avec le même enthousiasme. Jetant un coup d'œil en direction de sa jambe nue, il fronça les sourcils.

— Ta blessure est vraiment vilaine. On devrait mettre un pansement.

— Oui, je pensais que tu pourrais m'aider, une fois les steaks sur le feu. Je voulais la nettoyer sous la douche, et puis l'eau chaude, c'était agréable.

— Tu te sens capable de sortir seule ou est-ce que tu préfères que j'aille mettre les steaks à cuire et que je revienne t'aider ?

Agrippée au comptoir, elle tenta un pas en avant, avec d'infinies précautions.

— Passe devant, je te suis. Je vais faire mon possible pour ne pas te dépasser.

En souriant, il se chargea de son plat, sur lequel il posa une pince, et se dirigea vers le patio. P.J. le suivit lentement, et, quand elle atteignit enfin la porte-fenêtre qui ouvrait sur l'arrière de la maison, il était déjà en train d'étaler les steaks sur le gril.

Franchissant le seuil, elle inhala l'air, qui embaumait le chèvrefeuille. Au loin se mêlaient le chant des criquets et le bourdonnement sourd des sauterelles. Le ciel avait pris la teinte bleu pâle du soir, et le soleil s'accrochait pour quelques minutes encore à l'horizon derrière lequel il disparaissait peu à peu.

Bref, la soirée parfaite pour un barbecue.

Elle prit place à table, étirant la jambe de tout son long. Les médicaments commençaient déjà à atténuer la douleur tenace, pour la réduire à un engourdissement plus tolérable.

— C'est magnifique, ici, commenta-t-elle tandis que Cole abaissait la grille du barbecue.

— J'aime bien, oui. Je vis près du travail, tout en étant au calme. Quand je suis ici, je ne risque pas de tomber sur un voisin. Ça fait du bien, en rentrant d'une mission, d'oublier le monde extérieur pendant quelques jours.

— Steele a souvent essayé de me convaincre d'emménager dans le coin. Enfin, tu sais, avant la dernière mission et tout ça.

Cole l'observa attentivement.

— Et alors ? Tu y pensais sérieusement ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle en toute honnêteté. Avant, j'y aurais sans doute réfléchi, avant de refuser, je pense, sous un prétexte quelconque. Je me sentais bien dans ma petite vie et j'aimais aussi avoir mon travail à des centaines de kilomètres de l'endroit où je vivais.

— Et maintenant ? Tu as dit « avant », comme si les choses avaient changé, du moins ton avis sur la question.

Les yeux braqués vers l'étang, elle regarda s'allumer les premières lucioles, dont la lueur verte s'aligna sur l'eau avant de s'éteindre de nouveau.

Il y avait quelque chose d'hypnotique chez les lucioles. Quelque chose qui la renvoyait à l'enfance, l'époque où la vie était simple et les journées d'été passées à la poursuite de ses rêves.

Soudain, elle se rendit compte que la majeure partie de sa vie d'adulte, elle l'avait passée insatisfaite d'elle-même, de ses relations et de son travail.

Quand la petite fille rieuse qui rêvait de changer le monde était-elle devenue l'adulte cynique qui trouvait le monde irrécupérable ?

— P.J. ?

De sa voix douce, Cole la tira de ses pensées, et elle s'aperçut qu'il attendait une réponse à sa question.

— Je ne suis plus aussi sûre, à présent. Je crois que c'est justement le soir où tu m'as rejointe dans ce bar que je l'ai compris : en restant à Denver, je continuais à vivre dans le passé. Il n'y a plus rien pour moi, là-bas. Aucune raison d'y rester. Aucune attache. Rien. Ici, au moins, je serais plus proche du boulot.

— Et tu m'aurais, moi.

Elle leva les yeux vers lui, et leurs regards se retinrent. Il ne cilla pas. N'essaya pas de lui cacher quoi que ce soit.

— Je ne veux pas gâcher notre amitié. Je ne supporterais pas de la perdre, Cole. Elle est trop importante pour moi. C'est pour ça que j'ai eu cette réaction le lendemain matin, après notre nuit ensemble. J'étais obsédée par la bêtise que j'avais faite en risquant ce qui comptait tellement pour moi.

— Tu ne vas pas me perdre, P.J. Ne nous condamne pas avant même qu'on ait essayé.

Baissant les paupières, elle reporta son attention vers l'étang, pour compter les lucioles qui dansaient dans les airs, sans cesse plus nombreuses. Les sons de la nuit s'amplifiaient. Au loin, une chouette ulula, ce qui lui donna un léger frisson.

Avait-il raison ? Était-elle coupable de ne pas vouloir leur donner une chance ? De décréter la fin de leur histoire, avant même que leur couple ait tenté de faire ses preuves ?

En fait, elle n'était qu'une poule mouillée, prête à se trouver les excuses les plus boiteuses, alors que, au fond de son cœur, elle avait juste... peur.

— Et si ça ne fonctionne pas ? osa-t-elle, exprimant l'une de ses craintes. Si les choses finissent mal entre nous ? Il nous faudra continuer à travailler ensemble. Et, si nous fonctionnons si bien, c'est grâce à notre camaraderie. Ce n'est pas seulement notre relation, que nous risquons de détruire, mais l'équipe tout entière. Pire encore, on pourrait causer la mort de l'un des nôtres. Je ne crois pas qu'on pourrait survivre à ça.

— Si ça en arrivait là, je partirais, répondit-il avec calme. Jamais je ne t'obligerais à tout quitter, P.J.

— N'empêche, ça me briserait le cœur, chuchota-t-elle.

— Tu ne crois donc pas en l'amour éternel ? Et toutes ces histoires romantiques que tu lis ? On n'y prêche pas le fameux « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » ?

Ses paroles serrèrent le cœur de P.J. Elle la voulait, elle aussi, cette fin heureuse. Plus qu'il ne pouvait l'imaginer. Elle voulait l'amour éternel. Malheureusement, elle n'était pas sûre d'y croire encore. Du coup, elle se raccrochait à ses livres, elle s'immergeait dans leurs pages, car là, au moins, elle pouvait vivre n'importe quelle vie par procuration, et il était facile d'y croire en l'amour. L'amour éternel et les fins heureuses.

— Moi, je trouve que tu ferais une magnifique héroïne de comédie romantique.

Elle sourit.

— Et toi, un superbe héros dur à cuire de romance.

— Tu vois ? C'est le destin. Ou la destinée. Appelle ça comme tu veux. On est faits pour être ensemble. Waouh, je commence à parler comme une chochette, moi !

Elle rit, mais, en réalité, elle se mettait à éprouver les mêmes sentiments. Cole lui correspondait en tout point. Elle aimait tout chez lui, même quand il lui cherchait des noises.

C'était amusant de se chamailler sur tout et n'importe quoi avec lui. Il rétorquait toujours du tac au tac, sans jamais lui en vouloir au bout du compte. Il ne prenait pas les taquineries trop au sérieux. Et, surtout, il ne laissait pas son ego dominer leurs échanges. C'est vrai, elle lui avait sauvé la peau à plein d'occasions, et pas une fois il ne lui en avait voulu !

En fait, son équipe au KGI était tout le contraire de celle du SWAT. Loyale. Respectueuse. Elle soutenait ses membres, même quand cela impliquait de mettre son travail en danger.

Soudain, une pensée la traversa : elle n'était qu'une sale hypocrite. Elle eut l'impression de recevoir un crochet du droit en plein dans l'œil. Ses pensées devaient se refléter sur son visage, car Cole fronça les sourcils, soucieux, et se redressa sur son siège.

— Qu'est-ce qu'il y a, P.J. ? Tu te sens bien ?

Elle lâcha un soupir dégoûté et se frotta le front avec agitation.

— Ben, tu vois, j'étais en train de comparer le SWAT et le KGI, et je faisais la maligne, la fille qui a tout compris, en songeant que mon équipe ici est tout ce que l'ancienne n'était pas. Je leur en veux depuis si longtemps ! Et tout à coup je me rends compte que je ne suis qu'une fichue hypocrite.

Il eut un mouvement de recul sur son siège, l'air sidéré.

— Nom de Dieu ! Mais qu'est-ce qui a bien pu te donner une idée pareille ?

— J'ai dénoncé mon amant parce qu'il avait mal agi. J'ai été très moralisatrice, très à cheval sur mes principes. À l'époque, tout était soit noir, soit blanc, pour moi. Pas d'excuses, pas d'explications, pas de compréhension. On avait raison ou on avait tort. Aucun entre-deux. Pourtant, me voilà avec trois meurtres de sang-froid sur la conscience, et je prévois de tuer un quatrième homme. Mes mains sont si souillées de leur sang que jamais je ne réussirai à les nettoyer. Au moins, Derek, lui, il ne faisait de mal à personne. Il n'a tué personne. Il volait de l'argent à des minables et à des dealers.

Le visage fermé, l'expression de plus en plus sombre, Cole la dévisageait.

— Je t'interdis de te comparer à cet enfoiré.

Elle émit un gémissement impatient.

— Considère les choses avec objectivité, Cole. Je l'accuse d'être un ripou. Lâchée par la bande, je deviens amère, car ils se sont retournés contre moi. Ici, les choses tournent mal, et moi, je m'enfuis toute seule pour tuer trois hommes. Qui a commis le plus gros crime, dans l'histoire ? Vous auriez toutes les raisons du monde de vous laver les mains de ma petite personne.

— Continue comme ça, et tu vas vraiment m'énerver. Ça ne te ressemble pas de jouer les martyrs. Alors ferme-la et arrête de te fustiger. Tu ne peux pas te comparer, toi, en ce moment, au connard avec qui tu couchais.

Elle battit des paupières à plusieurs reprises, avant d'éclater de rire. Ah, vraiment, c'était justement cela qu'elle aimait tant chez Cole ! Il ne lui laissait rien passer quand elle racontait n'importe quoi, et il ne prenait pas de gants.

En l'occurrence, il avait l'air encore furieux.

— Quant aux autres enflures, ils méritaient la mort. Même s'ils ne t'avaient pas fait subir ce qu'ils t'ont fait subir. Ce qu'ils ont fait à un nombre incalculable de femmes et d'enfants suffit largement à justifier qu'on les abatte. Tu as rendu service à la terre entière, alors ne compte pas sur moi pour te laisser t'accabler, tout ça parce que tu ne regrettes pas ton geste. Qu'est-ce que ça va changer, si tu te lamentes et si tu te sens coupable de leur assassinat ? Si tu attends de moi que je te juge, pas de bol : je ne suis pas vraiment tout noir ou tout blanc, comme mec. Je passe trop de temps dans les zones grises.

Sur ces mots, il se leva et s'occupa de retourner les steaks. Les crépitements du feu résonnaient dans la nuit, et la bonne odeur du charbon de bois et de la viande grillée flattait les narines de P.J. Elle la renifla avec plaisir, l'estomac gargouillant d'anticipation.

Quand il en eut terminé, Cole s'approcha d'elle.

— Je vais allumer la lumière extérieure et j'en profiterai pour rapporter du spray répulsif, histoire que les moustiques ne te dévorent pas toute crue. Je reviens tout de suite.

La porte s'ouvrit, se referma, et P.J. se retrouva seule à compter les lucioles et à réfléchir à leur conversation.

N'était-elle qu'une hypocrite, qu'une donneuse de leçons qui se prend pour un modèle de vertu ? Elle avait toujours été indignée à l'idée que Derek soit impliqué dans des affaires louches. Ce comportement l'écœurerait, il titillait son sens de l'honneur. Elle avait été très déçue qu'il ne se montre pas à la hauteur de ses grands idéaux. À ses yeux, il avait non seulement failli vis-à-vis de lui-même et de son équipe, mais aussi d'elle. Et c'était peut-être pour cette raison qu'elle n'avait jamais pu lui pardonner.

Alors Cole avait beau dire, elle ne valait pas mieux que Derek. Elle avait peut-être des raisons différentes de franchir la ligne rouge, mais le résultat final était le même : elle l'avait franchie, cette ligne, et jamais elle ne pourrait effacer cette transgression.

Pire encore : elle n'en éprouvait pas le moindre désir. Elle ne ressentait pas de culpabilité, rien que

la sauvage satisfaction d'avoir abattu trois des quatre hommes qu'elle s'était juré de punir.

Ça n'était pas joli joli. Et encore moins vertueux. Mais pas question de se défilier. Elle savait ce qu'elle était : une meurtrière de sang-froid.

Le péché de Derek n'était rien en comparaison du sien.

Elle avait l'impression qu'un peu de son animosité s'apaisait, que ce ressentiment de longue date commençait à disparaître. Elle avait vendu Derek, il fallait l'avouer, que cela ait été bien ou mal. Toutes ces années, elle s'était sentie trahie par lui, alors que, si l'on y regardait de plus près, la trahison venait de son côté à elle.

Sacré moment pour faire son mea culpa et découvrir des trucs pas très beaux sur son propre compte !

La lumière s'alluma, puis la porte s'ouvrit. Cole revenait, les mains chargées de deux verres de thé et un flacon de spray anti-moustiques sous le bras. Il posa un verre devant elle, puis vint lui vaporiser du produit sur les jambes. Elle tendit le bras afin qu'il lui en pulvérise aussi dessus, tout en recouvrant son verre de la paume. Une fois l'opération terminée, il retourna sur son siège.

Il s'installa et se remit à l'observer d'un air curieux.

— Dis-moi, les initiales « P.J. », ça signifie quoi ?

Surprise, elle battit des paupières à plusieurs reprises et le fixa un moment, rendue perplexe par le tour que prenait la conversation. Elle n'avait pas songé que le reste de l'équipe ignorait ce que cachaient les initiales de son prénom. Steele devait pourtant le savoir, lui qui avait fait enquêter sur son passé – il avait sans doute retourné chaque pierre avant de l'embaucher. D'ailleurs, elle était persuadée que Sam, Garrett et Donovan en avaient fait autant.

Personne ne l'appelait par son vrai prénom. Jamais on ne l'avait fait. Et tant mieux. Elle s'était toujours demandé ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter que sa mère l'affuble d'un prénom aussi gnangnan.

— Allez, P.J., balance. Je n'ai jamais couché avec une femme sans connaître son prénom. Jusqu'à toi. J'ai l'impression d'être un salaud.

Elle éclata de rire.

— Dans ce cas, je ne vais pas te le révéler tout de suite, histoire que tu profites un peu de ton nouveau rôle.

— Tu te moques de ma souffrance. J'ai des principes, figure-toi.

Elle pouffa de nouveau, avant de river sur lui un regard noir.

— Je te le dis, à condition que tu jures : primo, de ne jamais le révéler à personne, et secundo, de ne jamais m'appeler par mon vrai prénom en public.

Il leva la main.

— Je le jure.

— Penelope Jane, marmonna-t-elle.

— Quoi ? Je n'ai rien entendu.

— Penelope Jane ! répéta-t-elle plus fort.

Il fronça le nez.

— Tu es sérieuse ?

— Oui, je suis sérieuse, soupira-t-elle. Maintenant tu comprends pourquoi je m'en tiens aux initiales.

— Tu ne ressembles pas à une Penelope Jane.

L'air honnêtement déconcerté, il l'étudiait comme si elle était devenue une espèce d'insecte rare inédite.

— Et à quoi je ressemble, selon toi ?

— À une P.J.

De nouveau, elle rit.

— Eh bien, je suppose que c'est tant mieux. Ça me convient, de ressembler à une P.J.

— Penelope Jane Rutherford, dit-il, comme pour tester le son de ce nom sur sa langue. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'y fais plutôt bien. Finalement, je trouve ça joli.

— Ne va pas te faire des idées, Coletrane, gronda-t-elle.

— Le monde ne compte pas assez de Penelope. Personnellement, je n'en connais aucune.

Elle leva les yeux au ciel.

— Bon, ils sont cuits, ces steaks, oui ou non ? Je meurs de faim, moi !

Il repoussa son siège et souleva le couvercle du gril, tapota un steak de sa pince, puis le tourna et le retourna à plusieurs reprises.

— Non, décréta-t-il enfin. Encore cinq minutes. Je ne t'ai même pas demandé si tu les préfères tendres ou durs.

Elle manqua de s'étrangler de rire, mais parvint à masquer son hilarité derrière un toussotement. Quand elle releva les yeux, elle surprit dans les siens une lueur impatiente.

— Bon Dieu, quel esprit mal placé tu as !

— Oh, arrête, Cole ! Admets qu'il y avait un double sens.

Il secoua la tête en soupirant.

— À point, ça ira, ajouta-t-elle avec un grand sourire. Un peu rosé mais pas saignant.

— Je vais chercher les pommes de terre dans le four et les condiments. Dès que je reviens, j'enlève les steaks du feu, et on va pouvoir s'empiffrer.

— Génial, j'ai hâte ! Cette odeur, c'est une véritable torture.

De nouveau seule pour quelques instants, P.J. s'émerveilla de la légèreté qui l'avait envahie. Presque comme si les six derniers mois s'étaient envolés. Comme si, entre Cole et elle, c'était toujours la même camaraderie. Mais plus intime. Plus personnelle.

En tout cas, elle remerciait le ciel que leur nuit d'amour n'ait pas causé de gêne entre eux. Qui sait, peut-être que, en des circonstances normales, cela aurait été le cas.

Leur liaison avait marqué le point de départ d'une série d'événements qu'aujourd'hui encore elle avait peine à croire. Depuis cette fameuse nuit, les choses avaient été complètement folles, et jamais elle n'aurait cru que, en repensant aux six mois écoulés, la seule chose qu'elle se rappellerait, ce serait la façon dont son monde avait changé.

— Ça va, ta jambe ? s'enquit Cole en revenant de la cuisine.

Il déposa une pomme de terre dans son assiette, puis un plateau contenant du beurre, de la crème et du fromage. Ainsi, elle avait tout à portée de main.

« Sa jambe » ? Elle n'y avait même pas pensé depuis le début de leur conversation. Il lui fallait même se concentrer pour sentir le bourdonnement sourd de la douleur, toujours présent en arrière-plan mais très atténué par les médicaments qu'il lui avait donnés.

— Je me sens bien, répondit-elle.

Et elle le pensait. Elle se sentait mieux qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Il se pencha pour l'embrasser sur le front. Un geste très doux, qui la surprit. Fermant les yeux, elle savoura le contact de sa bouche. Le baiser était plein de chaleur et de réconfort, deux choses dont elle avait profondément besoin.

Il s'écarta pour retourner à son barbecue et, quelques minutes plus tard, il servait les steaks et revenait à table. D'un coup de fourchette, il déposa un énorme faux-filet dans son assiette et fit de

même pour lui.

L'odeur était absolument exquise. P.J. en avait l'eau à la bouche et, déjà, elle saisissait sa fourchette et son couteau, oubliant la présence de la pomme de terre.

La première bouchée lui tira un gémissement ravi. Elle était vraiment affamée !

Elle attaqua son plat, il n'y avait pas d'autre mot. Elle trancha son steak comme si elle craignait qu'il ne lui pousse des jambes pour s'enfuir.

Pendant plusieurs longues minutes, ils mangèrent en silence, P.J. entièrement concentrée sur la merveilleuse dégustation d'une tranche de viande de première qualité. C'était une expérience quasi mystique.

— J'allais te demander comment tu trouvais ton steak, mais il suffit de te regarder pour le savoir, constata Cole, l'air amusé.

— Miam ! parvint-elle à confirmer.

Ils poursuivirent leur repas. Au fur et à mesure que la sensation de satiété l'envahissait, P.J. put ralentir la cadence. C'était agréable d'avoir le ventre plein. Elle devait bien admettre qu'elle n'avait pas beaucoup pris soin d'elle, ces derniers mois. Certains jours, elle n'avait même pas mangé, tant elle était focalisée sur sa vengeance. Cette idée l'avait consumée, et dans une certaine mesure c'était encore le cas.

— Tu veux rentrer et aller te coucher, ou est-ce que tu préfères rester traîner ici encore un peu ? demanda-t-il en repoussant son assiette.

Elle était épuisée, même après sa sieste, mais elle n'avait pas envie que la soirée prenne fin. Elle se sentait plus détendue qu'elle ne l'avait été, d'aussi loin que remontaient ses souvenirs. Certes, les analgésiques y étaient pour beaucoup, mais la présence de Cole agissait comme un véritable baume pour l'esprit.

— On est bien, ici, répondit-elle. La soirée est magnifique, fraîche mais pas trop froide. Et les lucioles nous offrent un spectacle grandiose. On voit leur reflet sur la surface de l'eau. Je pourrais rester là jusqu'à la fin des temps, à admirer leurs scintillements.

— Et moi, je pourrais te regarder les regarder jusqu'à la fin des temps.

Sentant le regard de Cole posé sur elle, P.J. se tourna juste assez pour l'avoir dans son champ de vision. Il ne la quittait pas des yeux. En effet, il semblait heureux rien que de la regarder.

— Parle-moi de ta famille, dit-elle. Tu ne mentionnes jamais tes parents, ni tes frères et sœurs. Je sais que Dolphin a une sœur, il lui rend visite deux ou trois fois dans l'année. Je sais qu'il déteste son père et qu'il s'occupe pas mal de sa mère. Les parents de Baker sont divorcés, et il ne les voit pas beaucoup. Renshaw passe la plupart de son temps libre en famille, parce qu'il ne voit pas l'intérêt d'acheter une maison alors qu'il n'est presque jamais là. Steele et toi, en revanche, vous ne dites rien. Cela dit, pour Steele, ça n'est pas très étonnant qu'il reste muet comme une tombe, conclut-elle avec une ironie désabusée.

— Tu peux bien parler, toi ! fit-il remarquer. Je ne sais rien sur ta famille, moi non plus. Ni sur ton passé, à part ce que j'ai appris récemment sur le SWAT.

— OK. Si tu donnes, je donne, lança-t-elle, haussant un sourcil en guise de défi.

— Sérieux ? Tu vas me révéler tous tes secrets ?

— Oh, arrête ton char ! marmonna-t-elle. Je suis la personne la plus ennuyeuse de la planète. Je suis ennuyeuse par réflexe d'autodéfense, parce que mon enfance a été plutôt bizarre.

Cole haussa un sourcil à son tour.

— En tout cas, tu as éveillé ma curiosité.

— Ah non, c'est toi qui commences ! répliqua-t-elle avec un sourire aguicheur.

Il secoua la tête.

— Pas grand-chose à dire, en fait. Mes parents ont été tués dans un accident de voiture, l'année de ma terminale. Je suis fils unique, donc pas de frères et sœurs sur la photo.

— Oh, mon Dieu ! souffla-t-elle. Ça a dû être vraiment dur.

Pendant un instant, elle vit une lueur triste lui voiler les yeux.

— Oui, un peu, admit-il. Ils me manquent encore aujourd'hui. J'ai décroché une bourse universitaire pour jouer au base-ball. J'étais le joueur phare de mon lycée, j'ai emmené mon équipe jusqu'aux playoffs, et on a gagné la finale des championnats interscolaires l'année de ma terminale. Une semaine avant la mort de mes parents.

— J'ignorais que tu jouais au base-ball, s'étonna-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Après leur décès, j'étais en vrac. Enfin, je veux dire, je me suis effondré. J'ai arrêté les études, abandonné ma bourse. Autour de moi, des gens m'ont dit que je ruinais ma vie et mes chances de devenir pro, que ce n'était pas ce qu'auraient souhaité mes parents. Tout ce que je savais, moi, c'était que les deux personnes que j'aimais le plus au monde étaient parties et que je me fichais de jouer ou non dans une équipe pro. Qu'est-ce que j'en avais à faire, puisqu'ils ne pourraient jamais me voir ?

— Oui, je comprends.

— Alors je les ai pleurés. Je me suis apitoyé sur mon sort. Je ne savais plus ce que j'allais faire de ma vie. Une nuit, je me suis réveillé et j'ai pensé : « Pourquoi est-ce que je ne m'engagerais pas dans la navy ? » Je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'a poussé à choisir cette branche, c'était une décision complètement impulsive. Dès le lendemain, je me suis présenté au bureau de recrutement, pour m'empêcher de changer d'avis. Au bout du compte, ça a été la meilleure décision de ma vie. Ça a fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Je crevais de trouille de m'engager, mais, une fois que j'ai passé les classes, tout s'est mis en place.

— Pourquoi tu as quitté la marine, alors ?

— Bonne question. Honnêtement, je crois que j'avais atteint un but et je n'arrêtais pas de me demander : « Et maintenant ? » J'étais Seal. J'avais réussi quelque chose que très peu de gens réussissent, et pourtant j'avais des fourmis dans les jambes. J'ai entendu parler du KGI par un de mes potes de l'armée, et ça m'a semblé pouvoir me correspondre. J'ai rencontré Sam et Garrett, puis j'ai démissionné de la navy. Et tu connais la suite.

— Je parie que tu ne supportais plus l'autorité et que respecter toutes ces règles tellement strictes te donnait de l'urticaire, le taquina-t-elle.

Il lui offrit un sourire contrit.

— Je l'admets. J'aime travailler pour le KGI et pour Steele. Je t'ai déjà dit que je suis un adepte des zones grises. Non qu'il n'y en ait pas aussi dans l'armée, mais le KGI crée plus ou moins ses propres règles. Ils choisissent leurs missions. Quand tu appartiens au gouvernement, tu fais ce qu'on t'ordonne, que tu sois d'accord ou pas. (P.J. hocha la tête : oui, elle comprenait.) Et toi, alors ? Tu ne mentionnes jamais ta famille non plus.

— J'ai grandi dans un environnement très religieux, avoua-t-elle avec une grimace.

Il écarquilla les yeux, dans un geste de surprise moqueuse.

— Toi ? Religieuse ? Avec un caractère pareil ? Ta pauvre mère ! Tu as dû être le drame de sa vie.

— Ha, ha, très drôle. J'étais une enfant extrêmement douce, tout à fait non violente, je te signale.

Alors qu'il venait de prendre une gorgée de son thé, il rit puis s'étrangla en essayant de l'avaler sans la recracher.

— Je parie que tu faisais la misère aux garçons et que personne ne te cherchait des noises dans la

cour de l'école.

Elle soupira.

— J'étais d'une timidité maladive, je n'avais rien en commun avec les autres gamins. Pas de télévision. Que des livres. Jusqu'à l'adolescence, je n'ai porté que des robes. Enfiler un jean pour ma première journée au lycée a été mon grand acte de rébellion.

Cette fois, il semblait carrément perplexe.

— Tu es sérieuse, là ?

Elle hocha la tête.

— Ouai. J'ai eu une éducation très pesante, au milieu des grenouilles de bénitiers. Jamais je ne me coupais les cheveux, jamais je ne portais de pantalon. Nous étions membres d'une église très patriarcale, et ça se ressentait à la maison.

— Alors, là, je n'en reviens pas ! fit Cole en secouant la tête. Mais comment est-ce que tu es passée de ces bondieuseries à ce que tu es aujourd'hui ?

— Mon oncle adorait la chasse, il m'y emmenait souvent. Il me laissait m'habiller en treillis. Je me prenais pour une vraie dure à cuire. On passait pas mal de temps avec nos fusils, et leur manipulation m'est très vite devenue naturelle. Mon oncle m'encourageait à m'entraîner au tir. Ma mère a fait une crise quand elle s'est rendu compte du temps que je passais à « jouer avec les instruments du diable », comme elle disait.

— Waouh ! J'en perds mes mots. Ça me sidère, je n'aurais jamais deviné d'où tu venais, ça non !

P.J. pouffa.

— Oui, c'est le cas de plein de gens.

— Et donc que s'est-il passé ensuite ? Enfin, qu'est-ce que ta famille a pensé quand tu t'es enrôlée dans le SWAT ? Ils savent ce que tu fais au KGI ?

Son sourire s'effaça, et elle resta silencieuse un moment, revivant sa dernière entrevue avec sa mère.

— On ne... se parle pas.

— Jamais ? s'étonna-t-il.

— Pas depuis que j'ai quitté le lycée. Elle a décrété qu'elle se lavait les mains de mon sort, que jamais je n'arriverais à rien. Selon elle, je me destinais à vivre dans le péché. Mon frère aîné était déjà pasteur de sa propre église, et je pense que mes parents regrettaient que je ne lui ressemble pas plus. Mais ma vision, à moi, c'est que si eux prient pour le monde, moi, je le sauve.

— Donc tu ne leur parles plus ? C'est bien vrai ? Ça s'est fini comme ça ?

L'incrédulité qui transparaissait dans sa voix confinait à l'accusation, ce qu'elle n'apprécia pas.

— Je ne pouvais pas être la fille qu'ils voulaient, reprit-elle d'une voix calme. Et ils refusaient de me voir emprunter une autre voie que la leur. Je n'y suis pour rien.

Cole grimaça.

— Désolé, je n'ai pas à te juger. C'est juste que moi, je donnerais n'importe quoi pour retrouver mes parents. Je ne m'imagine même pas ne pas leur parler ou ne pas les voir.

— Non, ne t'inquiète pas, c'est moi qui suis trop susceptible. Sans doute parce que c'est encore un sujet sensible. Je n'avais jamais pris conscience à quel point, d'ailleurs.

— Et ton père ? Tu n'as fait que parler de ta mère et de sa réaction.

P.J. ne put réprimer une grimace dégoûtée.

— Bizarrement, alors que notre organisation était si patriarcale à l'église et à la maison, ma mère portait la culotte et mon père n'était qu'un lâche. Il évitait le conflit au maximum. Jamais il n'aurait osé s'opposer à elle, même pour me soutenir, moi ou qui que ce soit d'autre. C'était elle, le chef. Soit

on respectait ses règles, soit c'était la porte.

Cole secoua la tête.

— C'est nul. Je crois comprendre à présent ton attitude intransigeante. Je ne peux pas t'en blâmer, du reste.

— J'ai juste arrêté d'essayer d'être la fille que je n'étais pas, tout ça pour des gens qui de toute façon ne seraient jamais satisfaits du résultat final. Essayer de contenter ma mère, c'était un peu comme vouloir remplir un panier percé. Je crois que, au fond, mon plus grand péché était d'être née fille tout en préférant les jeux des garçons. Elle, ce qu'elle voulait, c'était que je sois jolie et que je me marie jeune.

— J'ai eu de la chance que tu sois une rebelle, commenta-t-il avec un grand sourire. Ça craindrait si tu étais mariée et que tu avais une demi-douzaine de petits monstres accrochés à tes jupons.

— Je te remercie pour l'image, dit-elle avec un frisson d'horreur.

Il éclata de rire, mais très vite son expression redevint sérieuse.

— Je t'apprécie comme tu es, P.J. Ne change jamais. Tu es une femme très spéciale, ne laisse personne te convaincre du contraire.

Une vague de chaleur l'envahit jusqu'aux tréfonds de son être. Jusqu'à son âme, où elle chassa des ténèbres anciennes et laissa enfin entrer le soleil après ce qui ressemblait à un interminable hiver.

P.J. plongea ses yeux dans ceux de Cole, absorbant toute la chaleur qu'elle y trouva encore.

— Je voulais te remercier, Cole.

Il pencha la tête.

— De quoi ?

— Tout. D'être toi. De ta patience avec moi. De ton soutien.

Elle vit son regard s'adoucir.

— Je te soutiendrai toujours, P.J. Tu n'auras jamais à aller chercher bien loin pour me trouver.

Chapitre 28

Le lendemain matin, P.J. se réveilla de bonne heure. Sa jambe était raide, et elle eut toutes les peines du monde à la déplacer pour sortir du lit. Une douleur aiguë lui remontait jusque dans la cuisse au moindre mouvement.

Avec une grimace, elle essaya de l'étirer doucement afin de se détendre les muscles. Sachant qu'elle devrait se déshabiller en arrivant à l'hôpital, elle opta pour un survêtement et un tee-shirt, sous lequel elle enfila une brassière, cette fois.

Quand elle atteignit la cuisine en boitillant, elle découvrit Cole, attablé devant une tasse de café, un journal à la main. La scène, on ne pouvait plus domestique, la frappa. Il ne manquait plus qu'elle s'approche de lui pour l'embrasser en guise de « bonjour ».

C'était donc ça, la vie des couples mariés ? Cette existence confortable, à la limite de l'ennuyeux ?

Il interrompit sa lecture, et ses yeux, dès qu'ils se posèrent sur elle, la réchauffèrent instantanément.

— Salut, P.J. Ça va comment, ta jambe ?

Oui, elle les imaginait tout à fait tomber dans ce genre de routine. Elle adorait qu'il soit heureux de la voir. Cette sensation s'atténuerait-elle avec le temps ? Finiraient-ils par considérer l'autre comme un fait acquis ? Perdraient-ils la franche camaraderie qui les unissait pour ne plus faire que se critiquer, tel un vieux couple ?

Cette simple idée lui donna un frisson. N'importe quoi ! Elle se projetait bien trop loin dans l'avenir. Cole et elle avaient beaucoup de points à régler avant qu'elle puisse commencer à envisager une relation sur le long terme.

— Elle était plutôt raide quand je me suis levée, admit-elle. Ça faisait un mal de chien, mais j'ai réussi à détendre un peu les muscles, et, tant que je reste en mouvement, ça va plus ou moins.

Il fronça les sourcils.

— Assieds-toi. Je vais te préparer quelque chose à manger, puis je te donnerai un analgésique. On partira juste après le petit déjeuner. Plus vite on arrivera là-bas, plus tôt on en sera ressortis. Comme ça, tu ne seras pas bloquée toute la journée à l'hôpital.

— Tu me connais si bien ! dit-elle avec un grand sourire.

Installée sur une chaise, elle le regarda s'agiter autour d'elle. Cette sensation était plutôt étrange. Derek et elle étaient sortis ensemble deux années entières, pourtant ils n'avaient pas réussi à développer ce rapport naturel qu'elle entretenait avec Cole. En tout cas, elle n'aurait jamais imaginé Derek accomplir tous les petits services que Cole lui rendait.

Sexuellement, c'était bien, elle devait accorder ce point à Derek. Mais, au bout du compte, c'était l'unique ferment de leur relation. Le sexe. Pas de connexion émotionnelle. Pas de loyauté. Rien qu'elle n'aurait pu avoir avec un autre homme.

Elle avait toujours su que Derek se sentait menacé par elle, mais elle avait fait mine d'ignorer le ressentiment latent qu'il éprouvait, préférant l'attribuer à sa qualité de femme au sein d'une équipe exclusivement masculine. Jamais il n'avait raté une occasion de la rabaisser et de malmener sa

confiance en elle.

Avec Cole, ainsi qu'avec les autres gars de l'équipe, on l'avait acceptée à la seconde même où l'on avait pu apprécier ses talents arme au poing. En fait, elle ne s'était vraiment rendu compte des difficultés traversées au sein de son ancienne équipe qu'après avoir rejoint le KGI. Et cette comparaison lui avait montré qu'elle avait été idiote de rester aussi longtemps au SWAT.

Et dire qu'elle avait failli envoyer balader toutes les bonnes choses qu'elle avait ici ! Dieu merci, ils ne l'avaient pas laissée faire.

Son cœur se serra, et une boule d'émotion vint se loger dans sa gorge. Parce qu'ils avaient refusé de la voir partir, ils s'étaient battus pour elle. Peut-être ne sauraient-ils jamais ce que cela représentait, surtout à une période où elle avait tant besoin de soutien et d'un point d'amarrage.

Quelques minutes plus tard, Cole lui servit une assiette d'œufs brouillés, du bacon et des toasts, ainsi qu'un verre de jus d'orange. Il déposa une pilule près de son verre, précisant bien qu'elle ne devait l'avalier qu'après avoir mangé. Il se réinstalla ensuite sur sa chaise et la regarda engloutir son petit déjeuner de bon appétit.

— Tu ne manges pas ? s'étonna-t-elle entre deux bouchées.

— C'est déjà fait. J'avais gardé la nourriture au chaud pour toi.

— Merci.

Décidément, elle disait beaucoup « merci », ces derniers temps. Pourtant, elle se demandait si elle saurait jamais trouver les mots pour exprimer vraiment sa gratitude.

— Vide ton assiette, et on se mettra en route. J'imagine que tu dois encore beaucoup souffrir, mais, si on arrive à te faire examiner et que les médicaments te soulagent, je te suggérerais bien une petite sortie, ce soir.

Sa voix s'était faite hésitante. Il semblait même un peu nerveux.

— Quoi ? Tu me proposes un rendez-vous ? lâcha-t-elle.

— Ben oui, quoi ! Je t'emmène dans un restaurant sympa pour dîner, enfin, sympa à l'échelle de ce trou paumé. On se détendrait, on discuterait et puis... peut-être bien qu'on s'embrasserait pour se souhaiter bonne nuit. Ce genre de rendez-vous.

Elle sourit, puis elle sentit ses lèvres s'étirer encore plus, jusqu'à ses oreilles.

— J'aimerais beaucoup. Ça m'a l'air sympa, en effet.

Il se détendit de façon manifeste. Son soulagement était si craquant qu'elle regretta de n'être pas plus proche. Elle l'aurait volontiers touché. Jamais elle ne s'était considérée comme dépendante de qui que ce soit, pourtant elle avait bel et bien besoin de lui. Du réconfort de son amitié et de la promesse d'un peu plus encore.

— Dans ce cas, allons-y et qu'on en finisse. On pourrait louer un film de série B après le dîner, je nous ferais gonfler du pop-corn.

— Oh oui, un film catastrophe bien ringard ! s'exclama-t-elle.

— Je savais que tu étais mon type de filles, répliqua-t-il en souriant.

— Eh bien, je suis ravie de constater que les gens de ton équipe ont suffisamment de bon sens pour te ramener jusqu'ici de gré ou de force, constata Cathy, une lueur agacée dans les yeux.

P.J. s'assit docilement et endura le sermon impitoyable de son amie, pendant qu'elle lui ôtait les points de suture que lui avait posés Donovan, puis nettoyait sa blessure.

— J'étais carrément furax, quand j'ai entendu que tu avais disparu dans la nature et que plus personne n'avait eu de tes nouvelles pendant six mois, poursuivit Cathy. Si j'avais su que tu t'apprêtais à faire quelque chose d'aussi stupide, je ne t'aurais jamais aidée à t'enfuir d'ici dès le

départ.

— Vous n’auriez pas dû, quoi qu’il en soit, gronda Cole.

Cathy lui jeta un regard noir par-dessus son épaule et renifla avec dédain.

— Les femmes doivent se serrer les coudes. Vous ne pouvez pas comprendre le code d’honneur des copines. Une bonne amie paierait votre caution si vous vous retrouviez derrière les barreaux. Une très bonne amie, en revanche, viendrait s’asseoir à vos côtés dans votre cellule.

— Je ne vois pas le rapport, répliqua Cole, visiblement perplexe.

— Ce qu’elle veut dire, intervint P.J. en riant, c’est qu’aider une amie n’est pas toujours très sensé. Mais on le fait quand même, parce que c’est ça, être une bonne amie.

— Pas étonnant que les hommes ne comprennent pas ce qui se passe dans la tête des femmes, marmonna-t-il.

Cathy leva les yeux au plafond.

— Les hommes en général ne comprennent rien, en effet. Et puis, même si ça ne me plaisait pas, P.J. agissait comme elle le devait, à l’époque. (Elle croisa le regard de P.J.) Ce qui ne signifie pas que tu doives filer de nouveau.

— Oui, m’dame, répondit P.J. d’un air contrit. Grâce à mon équipe, j’ai pris conscience de mes erreurs de jugement.

— Braves garçons ! Je les ai toujours appréciés.

— Quoi ? Vous venez pourtant de prétendre qu’on n’est qu’une bande de nuls qui ne comprennent rien ? se révolta Cole.

Cathy lui répondit par un large sourire.

— Je n’ai pas envie que vous preniez la grosse tête.

Secouant la tête tandis que Cathy posait le dernier point de suture, Cole s’approcha pour venir regarder par-dessus l’épaule de l’infirmière.

— C’est comment ?

— Donovan a fait du bon travail. La blessure est propre, il n’y a pas d’infection. N’empêche, je préférerais la renvoyer à la maison avec une ordonnance pour des antibiotiques, au cas où. Si elle remarque la moindre rougeur, le moindre gonflement autour de la plaie, il faudra les prendre sur-le-champ. Et si elle a de la fièvre, se sent mal ou juste patraque, vous devrez me la ramener afin que je procède à un nouvel examen. Donovan lui a fait une suture tout à fait correcte, mais je voulais rouvrir afin de vérifier par moi-même à quoi nous avons affaire.

— Combien de temps va prendre le rétablissement ? s’enquit-il encore.

Cathy se tourna vers lui.

— Eh bien, si elle se tient tranquille et reste assise ou allongée au maximum, sans essayer d’en faire trop et trop vite, je dirais deux semaines environ. Mais bonne chance pour obtenir d’elle ce genre d’attitude.

— Alors, là, je suis d’accord, ricana Cole.

— Hé ! intervint P.J. Coucou ! Je suis là ! Vous pourriez arrêter de parler comme si je n’étais pas juste à côté de vous ?

Cathy lui jeta un coup d’œil sévère.

— Je sais ce que je fais, ma belle. Si je te dis tout ça devant témoin, c’est parce que tu entends seulement ce qui t’intéresse, le reste, tu n’en tiens pas compte. Au moins, Cole sait désormais ce que tu es censée faire et il va s’assurer que tu t’y plies.

— Les amis, parfois, ce sont de vraies plaies, grommela P.J.

Sa remarque lui valut un grand sourire sur le visage de Cathy.

— Eh oui, ma belle, c'est ça, les amis !

P.J. lui rendit son sourire.

— Merci, Cathy. J'apprécie tout ce que tu fais pour moi.

— Concentre-toi sur ton rétablissement, c'est le meilleur remerciement que tu pourras m'offrir.

L'expression de l'infirmière se radoucit. Elle posa la main sur le bras de P.J., qu'elle serra légèrement.

— Je m'inquiète pour toi, P.J.

— Vous n'avez plus besoin de vous en faire, affirma Cole. J'ai bien l'intention de l'obliger à se ménager et à se comporter selon vos conseils.

Cathy écarquilla les yeux, puis un large sourire se dessina sur son visage.

— Eh bien, tant mieux ! On dirait que P.J. a trouvé à qui parler.

Cole plongea ses yeux bleus scintillant de promesses dans ceux de P.J.

— Oh oui, absolument !

Faisant un pas en arrière, Cathy observa son amie d'un air satisfait. Puis elle esquaissa une moue.

— Je te fournirais bien une paire de béquilles, mais mon petit doigt me dit que tu ne les utiliserais pas.

P.J. plissa le nez avec dégoût.

— Ça, non. Je me débrouille très bien comme ça, en boitillant. Une petite douleur, ça ne va pas me tuer.

— Entêtée, va, répliqua Cathy en haussant les épaules. Bon, eh bien, j'en ai fini avec toi. Je te rends à Cole afin que tu puisses lui casser les pieds au lieu de casser les miens.

P.J. éclata de rire, puis elle se laissa maladroitement glisser du lit, se retenant au bord pendant un long moment avant de se redresser et de se mettre debout sans aide.

Cole resta près d'elle, le front soucieux. Pourtant il n'en fit pas des tonnes et n'émit pas le moindre commentaire devant Cathy, ce que P.J. apprécia beaucoup.

Au contraire, il resta posté à ses côtés tandis qu'elle manœuvrait jusqu'à la sortie pour atteindre le hall d'entrée.

— Tu te sens bien ? demanda-t-il doucement une fois qu'ils parvinrent à l'extérieur.

Elle hocha la tête.

— Oui. Ça fait un mal de chien, mais je gère.

Il l'aida à regagner le siège passager du 4 × 4, puis se pencha au-dessus d'elle pour saisir une bouteille d'eau posée entre les deux sièges. Toujours planté près de la portière, il ouvrit la boîte à gants et en tira le flacon de médicaments.

P.J. fronça le nez.

— Tiens, prends un autre comprimé, lui ordonna-t-il. Histoire d'anticiper la douleur. Et, si tu veux qu'on remette la sortie de ce soir à plus tard, on peut tout à fait rentrer à la maison pour que tu fasses une sieste sur le canapé.

Elle posa une main sur la sienne, et il s'immobilisa. Elle perçut l'accélération de sa respiration, qui franchissait ses lèvres par saccades.

— Je veux y aller, Cole. Je vais prendre le cachet, et tout ira bien. Je ne voudrais surtout pas rater notre... rendez-vous.

Il lui effleura le visage du dos de la main, descendant jusqu'au menton. Puis il se pencha et l'embrassa simplement sur le front.

— Moi non plus.

Chapitre 29

— Ça y est, je ne peux plus rien avaler ! grogna P.J. en repoussant son assiette. C'était carrément délicieux.

Cole l'avait amenée dans un petit restaurant à flanc de colline, sorte de cabane qui ne payait vraiment pas de mine, située à une vingtaine de minutes de chez lui. On y servait une sélection de plats rustiques, mais ce qui sortait de l'ordinaire, c'étaient les fruits de mer.

Elle en avait commandé une énorme assiette et l'avait avalée quasiment en entier.

— Je vis pratiquement ici, quand je suis à la maison, expliqua-t-il. C'est pas que je ne sache pas cuisiner, mais la nourriture est tellement bonne et vraiment bon marché... Je ne vois pas l'intérêt de cuisiner pour moi tout seul quand je peux venir ici.

— Si j'avais un endroit pareil près de chez moi, je ne cuisinerais jamais non plus, admit-elle.

— Je suis content que ça t'ait plu. Tu as bien besoin de repas comme celui-ci, ajouta-t-il plus sérieusement. Tu as perdu beaucoup de poids, ces six derniers mois, P.J. Des kilos qui n'étaient pourtant pas superflus. Quelques-uns en plus ne te feraient pas de mal.

Si son inquiétude n'avait pas eu l'air aussi sincère, sa remarque aurait pu l'agacer. Mais P.J. ne pouvait lui en vouloir de se faire du souci pour elle. Elle-même ne s'était pas gênée pour lui faire abondamment la leçon quand il se remettait d'une blessure par balle. C'était à son tour de supporter les commentaires sans ciller.

La serveuse s'approcha de leur table, et P.J. se cala dans son siège avec un soupir satisfait pendant que Cole réglait l'addition. Jusque-là, ce rendez-vous était... agréable. Ils avaient partagé un excellent repas et une conversation plaisante. Elle s'amusait beaucoup. À quand remontait la dernière fois où elle avait passé un bon moment ?

Les derniers mois avaient été tout sauf amusants.

D'ailleurs, les seuls moments appréciables dont elle se souvenait, c'étaient ceux qu'elle avait passés avec Cole et son équipe. Auprès d'eux, elle se sentait à l'aise.

— Prête ? demanda-t-il, l'arrachant à ses pensées.

Elle repoussa sa chaise et posa les deux paumes à plat sur la table afin d'y appuyer le maximum de son poids jusqu'à ce qu'elle soit debout.

Alors qu'elle se tournait vers la porte, Cole vint lui passer un bras autour de la taille et l'attira contre l'abri protecteur de son corps. Elle s'emboîta parfaitement contre son flanc, la tête juste au niveau de son épaule.

Sans réfléchir, elle l'enlaça aussi et se dirigea en boitillant vers la sortie.

L'air était frais ce soir, contrairement à la veille. Le printemps hésitait encore à s'installer, et l'hiver menait sa dernière bataille, perdue d'avance.

Un coup de vent donna à P.J. un léger frisson, et Cole lui frotta le bras pour la réchauffer.

— Je vais nous faire un feu dès qu'on arrive à la maison, si tu veux. On pourra enlever nos chaussures, enfiler des vêtements confortables et nous affaler dans le canapé pour regarder notre

film.

— Hmm, programme très alléchant !

Très romantique, en fait. Une soirée douillette à la maison, sur le canapé, à regarder un film. Quelque chose qu'elle avait fait adolescente. Aujourd'hui, à l'aube de ses trente ans, elle se sentait aussi écervelée que la jeune fille d'alors.

— Au fait, quel âge tu as, Coletrane ? lâcha-t-elle tout à trac.

Il s'immobilisa devant la portière du 4 × 4 qu'il s'apprêtait à lui ouvrir et se tourna vers elle, un sourcil levé.

— Trente-deux ans, pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Pour rien. Je me suis juste rendu compte que j'ignorais ton âge.

— Et tu t'es dit que c'était le bon moment pour me le demander ? demanda-t-il avec un rire moqueur.

Il lui ouvrit la portière et attendit qu'elle s'installe sur le siège. Puis il contourna le véhicule pour s'asseoir au volant.

— Oui, ben... ce serait quand même un peu bizarre si tu étais plus jeune que moi, se justifia-t-elle alors qu'ils quittaient le parking.

Il lui jeta un regard en biais.

— Pourquoi ça, ce serait « bizarre » ? Et est-ce que je suis plus jeune que toi, en fin de compte ?

— Non. J'aurai trente ans cette année. Et, je ne sais pas pourquoi, je suis toujours partie du principe que tu étais plus vieux, voilà.

Il secoua la tête.

— Tu as vraiment de drôles d'idées, P.J. L'âge, ça ne compte pas. Que tu sois plus vieille ou plus jeune que moi ne change rien à ce que je ressens pour toi. Et j'ose espérer que ça n'influence pas non plus ce que tu ressens pour moi.

La dernière chose dont elle avait envie, c'était de provoquer des dissensions entre eux.

— Honnêtement, c'était de la pure curiosité. Ça n'a en effet pas grande importance.

Son avant-bras était posé sur le tableau de bord du côté passager, et Cole tendit la main pour l'effleurer du bout des doigts, avant de descendre jusqu'à sa main. Qu'il souleva afin de l'envelopper de la sienne. Et ils restèrent ainsi, leurs deux mains jointes.

Pendant de longues minutes, elle fixa des yeux la main de Cole posée sur la sienne. Une vague de chaleur lui remonta le long du bras pour s'installer au creux de sa poitrine. Le geste était d'une simplicité absolue, pourtant. À son âge, il n'aurait pas dû suffire à envoyer de drôles de palpitations dans sa poitrine, ni lui donner l'impression de redevenir l'adolescente haletante qu'elle était à son premier rendez-vous.

Oui, mais voilà : Cole avait cet effet-là sur elle. Avec lui, elle se sentait « courtisée ». Bon sang, quel mot ridicule et démodé ! Et pourtant tellement approprié. Cole semblait du genre vieille école en ce qui concernait les relations homme-femme, et elle trouvait cela plutôt mignon.

Les hommes qu'elle fréquentait d'ordinaire sautaient la phase du flirt pour se concentrer directement sur la braguette de son jean. Rien de lent ou de patient dans leurs méthodes. La seule question qui se posait revenait à : « Tu baisses ou pas ? »

Clairement, elle n'était jamais sortie avec les hommes qu'il lui fallait.

— Tu es bien silencieuse, fit soudain remarquer Cole.

— Je me disais juste que je n'étais jamais sortie avec les hommes qu'il me fallait, répondit-elle en riant.

— Ah oui ? Raconte-moi ce qui t’a amenée à cette révélation.

— Les mecs avec qui je suis sortie avant n’étaient que des abrutis. Je ne me rappelle pas qu’un seul m’ait pris la main, donné des médicaments, cuisiné un petit déjeuner ou proposé de regarder des films catastrophe ringards sur son canapé.

— Affligeant ! commenta-t-il en feignant l’horreur absolue.

— N’est-ce pas ?

Il souleva sa main et l’embrassa.

— Je suis ravi que tu te sois rendu compte de tes erreurs passées.

En souriant, elle se laissa aller contre le repose-tête. Bon sang, elle risquait vraiment de tomber amoureuse de ce mec-là, et dans les grandes largeurs. Son coéquipier. Un homme avec lequel elle ne devrait absolument pas entretenir de relation, vu le nombre de choses que cela pouvait détruire. Oui, sauf que leur couple pouvait aussi devenir réellement merveilleux.

Si seulement elle avait une boule de cristal !

Quand il s’engagea dans l’allée qui conduisait chez lui, la nuit était complètement tombée. La lueur chaleureuse du porche les attendait, comme pour les accueillir.

Comme pour leur dire : « Bienvenue chez vous ! »

Cole coupa le moteur et sauta hors du véhicule, se hâtant de rejoindre le côté passager au moment où P.J. ouvrait sa portière. Il se pencha pour l’enlacer et l’aider à sortir.

Sans lui lâcher la main, il claqua la portière puis la guida jusqu’au porche, réglant son pas sur le sien, maladroit et plus lent. Elle s’appuya un peu plus à lui lorsqu’ils gravirent les marches, mais se réjouit quand même de ses progrès.

Cole alluma les lumières dans la maison et la conduisit directement au canapé, insistant pour qu’elle s’assoie. Il lui souleva les pieds l’un après l’autre et lui retira ses baskets, qu’il jeta sur le côté. Il tira ensuite l’ottomane située près du fauteuil pour la coller au canapé, afin qu’elle puisse surélever sa jambe.

— Tu es bien, là ? s’enquit-il.

— Je ne pourrais pas être mieux.

— Je vais nous chercher quelque chose à boire et je mets un sachet de pop-corn au micro-ondes, ensuite on pourra lancer nos films sur la fin du monde.

— Génial !

Elle le regarda s’éloigner et garda les yeux fixés dans sa direction, même quand il eut disparu dans la cuisine. Elle était en train de tomber follement amoureuse de lui. Elle se sentait baigner dans le bonheur des débuts d’une relation. Quand tout était tout nouveau, tout beau, et que chaque détail semblait excitant. Quand chaque contact vous brûlait la peau et qu’on les savourait tous pleinement.

Ils avaient déjà couché ensemble, pourtant, mais, là, c’était complètement différent. La nuit qu’ils avaient partagée lui paraissait avoir eu lieu dans une autre vie, si lointaine qu’elle s’était effacée de l’équation. Ils recommençaient du début, comme s’ils venaient de se rencontrer. Seule l’aisance de leurs interactions révélait une amitié de longue date qui s’aventurait en territoire inconnu.

Cole revint cinq minutes plus tard chargé d’un saladier de pop-corn et de deux canettes de soda. Il lui tendit une boisson et le pop-corn, puis se dirigea vers la télévision pour prendre la télécommande.

Tout en s’installant sur le canapé à ses côtés, il alluma l’écran et parcourut le menu des films qu’ils pouvaient regarder.

— Alors, on choisit quoi ? Le monde envahi par des extraterrestres ou le monde englouti sous un tsunami géant ?

— Les extraterrestres, sans hésiter. On ne peut pas tuer un tsunami, alors que, dans le film sur les

extraterrestres, il y aura plein de morts violentes et gratuites.

— Excellent choix. Ce sera donc les extraterrestres.

Il se cala dans le sofa, passant un bras derrière la tête de P.J. puis autour de ses épaules. Il l'attira tout contre lui, et elle se pelotonna volontiers contre son flanc. Le pop-corn était posé sur les genoux de Cole, à portée de main, et elle picorait tranquillement dans le saladier tandis que le film commençait.

— C'est complètement irréaliste, commenta-t-elle après une heure de film.

— Pas possible, la taquina-t-il.

— Non, mais c'est vrai. Prends le KGI et mets-le face aux extraterrestres. On les éliminerait en deux secondes, montre en main. Ils ne font même pas peur ! Pourquoi est-ce qu'ils s'acharnent à les combattre corps à corps ? Une grenade, et hop ! Tout est nettoyé.

Cole éclata de rire.

— Tu as raison, mais alors il n'y aurait plus d'action ni de conflit, et donc plus de film.

— En parlant de ville en carton-pâte dans un film de science-fiction, tu te rappelles celui avec Mel Gibson, où ils font monter le suspense sur l'invasion des extraterrestres ? Lui et ses gamins survivent à la nuit de l'attaque, et puis ils entendent à la radio qu'une tribu africaine a découvert une façon de les tuer tous, et là, boum, tout est fini. Tu parles d'une déception !

— Oui, enfin, si je me rappelle bien, les extraterrestres n'étaient pas vraiment le centre d'intérêt du film, objecta-t-il.

— Ben, c'était dommage ! Ça aurait été plus intéressant que la soi-disant révélation mystique du type. (Cole secoua la tête en riant.) Moi, je n'aime pas réfléchir, quand je regarde un film. Je veux de la violence gratuite et plein d'action bien ringarde.

— Essaierais-tu de me dire que ton QI n'atteint pas la moyenne ?

Elle lui envoya un coup de coude dans les côtes, qui lui arracha un petit cri. L'enveloppant de ses deux bras, il l'emprisonna contre son corps et lui offrit un sourire triomphal.

— Si je n'étais pas blessée, je te botterais les fesses, Coletrane.

— Oui, oui, tu aboies bien fort, mais au fond tu ne mords jamais.

Sa bouche était suspendue, dangereusement près de la sienne, si près qu'elle sentait la chaleur de son souffle sur ses lèvres. Elle leva les yeux et rencontra son regard. Pensait-il à la même chose qu'elle ?

— Je vais t'embrasser, P.J.

Manifestement, la réponse était oui.

— J'espère bien, chuchota-t-elle.

Il lui couvrit la bouche de la sienne, chaude et douce. Il desserra son étreinte sur ses bras et remonta une main jusqu'à son visage pour la lui poser sur la joue tandis qu'il approfondissait le baiser.

Sa langue plongea vers la sienne, salée avec une touche de beurre à cause du pop-corn, et le sucre du soda. Il plongea les doigts dans ses cheveux, lui caressa la nuque et descendit dans son cou.

— Fais-moi l'amour, Cole.

Il s'écarta, l'air surpris, et ses yeux plissés exprimaient de l'inquiétude.

— Je ne veux pas te pousser à quoi que ce soit, P.J. Il vaut probablement mieux qu'on attende que tu sois prête.

— Je suis prête.

C'était peut-être une forme d'imprudence, mais elle avait envie de faire le grand saut.

— J'en ai envie, j'ai envie de toi, insista-t-elle.

Il la dévisagea pendant plusieurs secondes, comme s'il n'arrivait pas à se décider. Alors elle l'attira

dans un autre long baiser, passant à l'action en premier, cette fois.

Quand il s'écarta, il avait le souffle court et saccadé. Il était clairement en train de combattre son désir de céder.

— Je me rappelle très bien que tu m'as promis de me ramener à la maison pour veiller à mon bien-être, dit-elle.

— P.J., tu es bien sûre d'en avoir envie ? C'est trop important, je ne veux pas tout gâcher.

Elle lui caressa la joue.

— S'il te plaît.

Cette prière sembla tout déclencher. Il se leva du canapé et se pencha pour passer les bras sous elle et la soulever.

Puis il se dirigea d'un pas pressé vers sa chambre, ouvrant la porte d'un coup d'épaule.

— Allume, indiqua-t-il.

Elle passa la main contre le mur jusqu'à rencontrer l'interrupteur. La pièce fut immédiatement inondée de lumière. Il la porta alors sur le lit, où il la déposa avec précaution.

— On va devoir y aller doucement, précisa-t-il. Je ne veux pas te faire mal à la jambe. Je vais d'abord t'enlever ton pantalon.

« Sa jambe » ? C'était bien le cadet de ses soucis, en cet instant. Elle voulait Cole contre son corps, elle voulait remplacer le souvenir de Nelson et de Brumley par lui. Rien que lui. Il chasserait ses démons, elle en était certaine.

Délicatement, il fit glisser son bas de survêtement par-dessus ses hanches et le long de ses jambes, prenant bien garde à ne pas heurter sa blessure. Ses doigts lui effleuraient la peau, mettant le feu à ses sens. Les cuisses de P.J., puis son ventre se couvrirent de chair de poule tandis qu'il relevait ses jambes nues pour glisser les paumes sous son tee-shirt.

Il le remonta pour la dénuder plus encore, et elle leva les bras au-dessus de la tête, lui donnant par ce geste son accord pour continuer.

Désormais en soutien-gorge et culotte, elle se mit à trembler. Les ombres menaçaient de prendre de nouveau possession de son esprit. Elle se força à se reconcentrer sur Cole. Elle refusait de laisser quoi que ce soit abîmer ce moment. Malgré tout, un long frisson s'empara d'elle.

Ses cicatrices, encore fraîches et laides, étaient exposées au regard de Cole. Des marques laissées sur son corps par d'autres hommes.

— Dis-moi ce que tu veux, P.J. C'est toi qui mènes la danse, OK ? Dis-moi comment je peux te faire du bien.

— J'ai froid, murmura-t-elle. Réchauffe-moi, Cole. Je t'en prie, chasse ce froid.

Il se dévêtit à son tour, puis s'allongea doucement sur elle, lui caressant les cheveux pour les écarter de son visage, et il lui donna un long baiser tranquille.

Enfin il quitta ses lèvres, pour déposer une ligne de baisers de sa bouche jusqu'à sa mâchoire, puis à la peau sensible derrière ses oreilles. Une nouvelle vague de chair de poule lui dansa sur la peau, mais sans le même froid que plus tôt.

La chaleur de Cole coulait en elle, apaisant ses peurs et réconfortant les profondeurs de son âme.

Il la serra contre lui et se mit sur le flanc, et ils se retrouvèrent blottis l'un contre l'autre. D'une main, il lui caressa le bras, de l'épaule au bout des doigts, puis il passa sur son bassin et remonta lentement, sous son bras cette fois, le long de la courbe de ses hanches et vers celle de ses seins.

Chacun de ses gestes était lent, presque paresseux, comme s'il avait toute la vie devant lui. Il semblait déterminé à ne pas la brusquer, et elle se rendit compte pour la première fois combien son viol avait dû être insupportable pour lui aussi.

Aujourd'hui encore, malgré la cadence tranquille qu'il s'imposait, il avait les mâchoires crispées, et P.J. voyait bien que cette lenteur et cette patience lui coûtaient. À cet instant, elle sut que ses sentiments, déjà très profonds, se changeaient en amour éperdu pour cet homme.

— Embrasse-moi, murmura-t-elle. Fais-moi l'amour.

Il lâcha un grognement sourd alors que ses lèvres se plaquaient sur celles de P.J. Leurs langues se rencontrèrent, se mêlèrent. Brûlantes et humides. Éperdues et avides.

Il fit descendre une main entre ses cuisses, la glissa entre ses chairs humides, la taquina de ses douces caresses.

— Nous avons toute la nuit, ma chérie, chuchota-t-il. Prenons notre temps. Je veux être bien sûr que tu me suis à chaque instant.

Dans un soupir, elle se lova contre lui. Ce contact, peau contre peau, elle en avait envie, elle en avait besoin. Sa jambe protesta vivement quand elle la glissa par-dessus celle de Cole, mais peu lui importait. Rien ne pouvait gâcher cet instant.

Il mit un point d'honneur à caresser chaque centimètre carré de sa peau. Aucune partie de son corps n'échappa à son attention. Il lécha, il embrassa sur son passage tout ce qui se trouvait entre la pointe de ses orteils et ses paupières, s'attardant plus longuement sur ses seins, dont il titilla les tétons jusqu'à les faire durcir et se tendre vers lui, comme pour le supplier d'en avoir plus.

Mais il arriva bientôt aux cicatrices de P.J. Il dessina leur contour de ses doigts, puis de sa bouche, embrassa doucement chaque millimètre de peau boursouflée, et P.J. sentit son cœur se serrer. Elle avait même du mal à respirer.

Par ses gestes, il lui signifiait, sans un mot, que ses cicatrices ne le gênaient pas. Il ne les fuyait pas, ne reculait pas devant leur laideur. Au contraire, il faisait en sorte qu'aucun doute ne subsiste dans son esprit : il l'acceptait tout entière.

Bon Dieu, elle allait pleurer ! Elle avait envie de laisser sortir tout le chagrin qu'elle renfermait depuis trop longtemps. Avec Cole, elle se sentait en sécurité. Il était son port d'attache. Son abri. La personne vers laquelle elle pouvait se tourner, sans que jamais il la prenne pour une faible.

Il caressait son corps de ses mains chaudes, du bout des doigts, pendant que sa bouche lui faisait l'amour de son côté.

P.J. était engourdie par le désir, et le plaisir torride se déversait telle de la lave en fusion dans ses veines. Plus puissant que la drogue la plus dure.

Elle se retrouvait dans une sorte de brume, et la pièce autour d'elle lui semblait baignée d'une lumière floue. Elle devina qu'il lui écartait les cuisses, sentit la douleur quand sa jambe blessée protesta. Puis un corps dur recouvrit le sien, et un sentiment de panique vint s'immiscer dans sa conscience. Toutes les sensations agréables dans lesquelles elle s'était entièrement immergée disparurent sur-le-champ.

Elle réagit avec l'énergie du désespoir, le besoin irrépressible de se défendre. Jamais elle ne laisserait quiconque lui faire mal de nouveau. Un sanglot lui échappa, aussi assourdissant qu'un coup de tonnerre à ses oreilles. Et elle se débattit à l'aveuglette, tant et si bien que la douleur dans sa jambe lui arracha un hurlement.

Elle roula sur le dos et, dans sa hâte de fuir, tomba au sol, la couverture entortillée autour de ses chevilles. La douleur du choc – elle était tombée sur sa jambe blessée – fut si fulgurante qu'elle faillit bien s'évanouir. À moins qu'elle n'ait réellement tourné de l'œil.

On aurait dit qu'elle venait de se scinder en deux personnes totalement différentes. L'une qui embrassait l'idée de faire l'amour avec Cole, comme si rien ne lui était arrivé – solidement ancrée dans le déni, donc. Et l'autre, toujours piégée sur ce canapé à Vienne, impuissante face aux effets de la

drogue pendant que deux hommes la violaient, corps et âme.

Et celle qui gagnait la bataille pour la survie, c'était cette victime terrifiée et brutalisée, dont elle essayait si fort d'oublier l'existence depuis six mois.

Quand une partie de sa panique incontrôlable reflua enfin et qu'elle reprit conscience de ce qui l'entourait, elle était assise par terre, le corps enveloppé de ses bras dans une vaine tentative de protection, et elle se balançait d'avant en arrière. Des larmes lui dégouлинаient sur le visage, qu'elle était incapable de réprimer.

Bon sang, qu'est-ce qu'elle avait fait ?

Une couverture lui recouvrit les épaules, dont on l'enveloppa soigneusement jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait protégée. Enfin, les tremblements convulsifs commencèrent à se calmer, et la chaleur revint lui couler dans les veines.

On la souleva, on la colla contre un torse dur, puis on la déposa au bord du lit, la couverture toujours bien enroulée autour d'elle.

— P.J., P.J., ma chérie, tout va bien. Tu es en sécurité. Personne ne peut te faire de mal, ici. C'est moi, Cole. D'accord ? Ouvre les yeux. Regarde-moi, ma beauté. Regarde-moi, que je sois sûr que tu vas bien.

Elle battit des paupières et essaya de se concentrer sur le visage qui lui faisait face. Il était agenouillé devant elle, et elle distinguait tout juste ses traits à cause des larmes qui lui brouillaient la vue.

— Je suis désolée, gémit-elle.

— Oh, mon Dieu, non ! Ne t'excuse pas, ma belle. Jamais.

Il vint s'asseoir près d'elle sur le lit et l'attira dans ses bras. Elle se pelotonna tout contre lui, en quête de sa chaleur. Enfouissant le visage dans son cou, elle ferma les yeux. Elle voulait mourir. Ce qui venait de se produire l'horrifiail. En fait, elle ne savait pas vraiment ce qui venait de se produire. Un instant, elle s'était sentie submergée par la beauté de leur scène d'amour, et, l'instant d'après, une panique irréprensible l'avait envahie et lui avait fait perdre tout contrôle.

Accrochée à lui, humiliée par les larmes qui refusaient de se tarir, elle tremblait des pieds à la tête. Le souvenir de cette nuit d'horreur était si vivace dans son esprit que ses tentatives pour le repousser restaient vaines. Elle sentait encore l'odeur de son propre sang, se rappelait la sensation du liquide qui coulait, épais et poisseux, sur sa peau. Un accès de nausée la secoua, et Cole la serra plus fort.

— Respire profondément, P.J. Inspire, expire. Tout doucement. Vas-y, avec moi.

Il l'écarta pour l'obliger à le regarder et entreprit de mimer très sérieusement l'inspiration et l'expiration qu'il attendait d'elle.

— Avertis-moi, si tu as envie de vomir. Je t'emmènerai à la salle de bains.

Elle secoua la tête avec énergie, bien déterminée à ne pas perdre le peu de contrôle qui lui restait.

Petit à petit, son pouls ralentit, et sa respiration s'apaisa. Les tremblements cessèrent enfin, et la panique recula. Les images s'effacèrent dans les ténèbres, l'odeur de sang la quitta.

Les larmes, en revanche, continuaient à couler sur ses joues tandis qu'elle fixait Cole sans guère le voir.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Que pouvait-elle dire d'autre ? Quel homme voudrait voir une relation sexuelle interrompue par une énorme crise de larmes, puis devoir demander à sa partenaire si elle avait envie de vomir ?

Sans compter que c'était elle qui avait insisté ! Cole préférait attendre. Il ne pensait pas qu'elle était prête. Il voulait y aller doucement. Mais sa certitude à elle n'était rien d'autre qu'une énième manifestation de son déni, de son refus d'accepter ce qu'on lui avait fait subir. Si elle n'y pensait pas,

alors cela n’existait pas. Malheureusement, le passé lui était revenu en pleine face. Et violemment.

— Je suis désolée, murmura-t-elle encore. Désolée d’avoir tout gâché.

L’air furieux, il secoua la tête avec véhémence.

— Arrête de t’excuser. C’est moi qui devrais le faire. Je savais que tu n’étais pas prête, j’aurais dû m’arrêter. Je ne suis qu’un crétin. Comment est-ce que j’ai pu ne serait-ce qu’imaginer te faire l’amour si tôt après ce qui s’est produit ?

Elle se mit à secouer la tête avec tout autant de force.

— Non. Je me croyais prête. Enfin, je l’étais. J’ignore ce qui s’est passé. J’en avais envie, Cole. Je n’avais pas peur. J’étais là, tout entière avec toi, et puis paf ! j’ai senti la panique, venue de nulle part. Oh, mon Dieu ! La panique me paralysait, et je ne voyais plus qu’eux. Je sentais même l’odeur de mon sang. Je le sentais couler sur moi. Épais et poisseux sur ma peau. Comme au moment où il l’a étalé sur moi lorsque son corps s’est collé au mien, la même sensation.

Elle frémit et eut un mouvement de recul au souvenir des images qu’elle décrivait.

La lueur qui allumait les yeux de Cole était meurtrière, sa mâchoire si crispée qu’elle semblait déboîtée.

Sa première réaction fut de fuir, mais elle la combattit de toutes ses forces. Elle s’obligea à rester assise, là, en face de lui. Il le fallait. Il fallait qu’elle l’affronte. Car la sensation ne disparaissait pas, même si c’était son souhait le plus vif.

— Ne me laisse pas fuir, lâcha-t-elle. C’est mon style, je fuis les épreuves quand ça tourne mal. J’ai fui mon ancienne équipe et la situation que je traversais là-bas. J’ai fui la réalité de ce qui m’est arrivé à Vienne. Je t’ai fui, toi, et j’ai fui mon équipe parce que je ne savais pas gérer ce qui m’arrivait. Ne me laisse pas recommencer aujourd’hui, le supplia-t-elle.

D’une main, il lui caressa les cheveux et l’embrassa délicatement sur le sommet du crâne.

— Si tu t’enfuis, je te rattraperai et je te ramènerai à moi.

Un dernier sanglot lui échappa, qui manqua de l’étrangler tant elle essaya de le retenir.

— Je ne comprends pas pourquoi tu veux te charger d’un fardeau tel que moi, dit-elle. Je suis en vrac, complètement détraquée. Je suis maîtresse dans l’art de gâcher tout ce qui m’arrive de bien.

— Peut-être, mais tu es mon fardeau à moi, répliqua-t-il calmement. Je n’ai pas besoin que tu sois parfaite. J’ai besoin que tu sois toi, parce que c’est toi qui m’importes.

Elle tendit les bras vers lui et le serra fort contre elle. Il répondit à son étreinte avec la même vigueur, ses bras durs comme de l’acier autour de ses épaules.

— Tout ira bien, P.J., lui murmura-t-il à l’oreille. Je ne vais pas te laisser, et on surmontera ça. Ensemble.

Elle ferma les yeux, savourant sa promesse. C’était la seule chose tangible à laquelle se raccrocher, quand tout baignait dans l’obscurité. Elle ne pouvait pas se faire confiance, ni à elle ni à son état mental. Mais elle pouvait faire confiance à Cole. Il ne la laisserait pas s’enfuir.

Chapitre 30

Cole faisait les cent pas dans la cuisine, se demandant pour la centième fois au moins s'il avait commis une énorme erreur. Il ne savait pas trop comment P.J. allait le prendre. Il s'était montré présomptueux, à foncer tête baissée pour suivre son idée. Maintenant, il avait de sérieux doutes. La dernière chose qu'il voulait, c'était la mettre en colère et la voir s'enfuir en rompant tout lien avec lui, comme elle avait avoué le faire souvent.

Il lâcha un profond soupir et passa une main dans ses cheveux courts. Bon sang, il avait vraiment fait n'importe quoi la nuit dernière ! Il savait pourtant très bien qu'il ne fallait pas tenter quoi que ce soit si peu de temps après le viol.

La façon dont elle semblait gérer la situation, cette facilité apparente, cela seul aurait dû constituer un signal d'alarme suffisant. Elle était dans le déni depuis la nuit où ces enflures l'avaient agressée. Elle avait tout refoulé, refusant d'affronter l'horreur. Tout simplement parce que c'était la seule façon pour elle de s'en sortir. Toute son énergie, elle l'avait concentrée sur la vengeance.

Cole se faisait l'effet d'un salopard fini. La pauvre P.J. s'était écroulée, et il avait fini la nuit avec elle dans les bras, jusqu'à ce qu'elle s'endorme enfin. Au petit matin, il avait fait en sorte de se lever le premier, afin qu'elle ne ressente pas la moindre gêne au réveil.

Autre chose qui l'énervait : elle s'était sentie obligée de s'excuser. De s'excuser, nom de Dieu ! Il se dégoûtait.

Pour détourner son attention du coup de fil qu'il avait passé quelques minutes plus tôt, il s'affaira aux préparatifs du petit déjeuner. Il allait le lui apporter au lit et faire en sorte que l'ambiance soit détendue et naturelle entre eux. Et, surtout, qu'elle n'ait pas l'idée de recommencer à s'excuser.

Il fit glisser les pancakes sur un plat, retira la poêle de bacon du feu et vida les morceaux de porc sur une assiette. Après être allé chercher la bouteille de sirop d'érable au garde-manger, il posa le tout sur un plateau et se mit en route vers la chambre.

P.J. dormait encore profondément quand il pénétra dans la pièce. Et il fut submergé par une sensation nouvelle : le plaisir de la voir là, endormie dans son lit, la tête sur son oreiller.

Elle semblait parfaitement à sa place, ici. Comme si elle faisait partie de sa maison, partie de lui.

Il aperçut de profonds cernes sous ses yeux clos, vestiges de sa nuit agitée. Ils lui donnaient l'air plus fragile qu'elle ne l'était en réalité, il le savait. À moins qu'il ne se soit trompé en la croyant plus forte qu'elle ne l'était.

Il s'assit au bord du lit, posant le plateau sur ses genoux, et appela doucement son nom.

— P.J., réveille-toi, ma chérie. Je t'ai apporté ton petit déjeuner.

Elle remua et marmonna quelque chose dans son sommeil.

— P.J., réveille-toi.

Ses paupières papillonnèrent, révélant des yeux verts embués. Elle avait l'air perdue, comme si elle essayait de rassembler ses pensées. Il vit dans ses prunelles le moment où ses souvenirs lui revinrent. Les commissures de ses lèvres tombèrent, elle fronça les sourcils, et un voile de honte s'abattit sur

ses yeux.

— Salut, je t’ai apporté le petit déjeuner, répéta-t-il, bien déterminé à ne pas lui laisser le temps de se sentir mal à l’aise – pas même une fraction de seconde.

Elle se hissa péniblement en position assise, grimaçant quand elle plia la jambe. Puis elle saisit un oreiller qu’elle se glissa dans le dos afin de le maintenir droit. Alors Cole plaça le plateau sur ses cuisses, en en dépliant les pieds pour le stabiliser.

— Ça sent délicieusement bon, commenta-t-elle avec un sourire las.

— Sers-toi. J’ai déjà mangé, mais je peux te tenir compagnie pendant que tu te régales.

Elle lui jeta un bref regard embarrassé, puis détourna les yeux pour se concentrer sur la nourriture devant elle.

Marmonnant un juron à mi-voix, il se redemanda s’il n’avait pas fait une énorme erreur. Mieux valait tout lui avouer, et, si elle se fâchait, il gérerait la situation. Il pourrait toujours appeler Sam et tout annuler.

— J’ai passé un coup de fil, ce matin, commença-t-il. Tu n’en as peut-être pas envie, et je comprendrais que tu m’en veuilles. J’ai pensé que ça pourrait t’aider.

Elle pencha la tête et plongea les yeux dans les siens, les sourcils froncés.

— Pourquoi est-ce que je t’en voudrais ?

Il grimaça.

— J’ai prévu que tu rencontres les épouses Kelly, aujourd’hui. J’ai dit à Sam que je t’y conduirais après le petit déjeuner, histoire que tu puisses passer un peu de temps avec Rachel, Sophie, Sarah et Shea.

Surprise, elle battit des paupières à plusieurs reprises.

— D’accoord...

La voyant perplexe, il se hâta de lui fournir une explication. Bon sang, l’idée lui avait paru bonne, sur le coup, et maintenant il la trouvait ridicule !

Il se frotta le visage pour tenter de calmer son agitation.

— Écoute, j’ai juste pensé... j’ai pensé que, vu qu’elles aussi avaient traversé des épreuves qui ressemblaient un peu aux tiennes, elles arriveraient à t’aider. Je ne sais pas, peut-être que tu pourrais leur en parler. Je me suis dit que ça t’aiderait de savoir que tu n’es pas seule. Elles ont enduré des trucs plutôt lourds. Surtout Sarah. Elle aussi, elle a été violée.

Pendant plusieurs secondes, P.J. se contenta de le dévisager. Il déglutit, nerveux, de plus en plus anxieux. La dernière chose qu’il souhaitait, c’était de tout gâcher entre P.J. et lui. C’était peut-être exactement ce qui risquait de se produire.

P.J. était extrêmement pudique, c’était le moins que l’on puisse dire. Pas le genre de femmes à étaler sa vie privée devant tout le monde. Lui-même venait tout juste d’en apprendre un peu sur elle, alors qu’ils travaillaient ensemble depuis quatre ans.

Enfin, son expression s’adoucit, et une douce chaleur s’alluma dans ses yeux.

— Merci, souffla-t-elle. C’était très gentil de ta part d’organiser ça pour moi.

Le soulagement lui tomba dessus comme une masse. Il sentit ses genoux flageoler.

— Alors, tu n’es pas furieuse ?

Elle fronça de nouveau les sourcils.

— Furieuse parce que tu t’occupes de moi ? Suffisamment pour me conduire jusqu’à la propriété des Kelly, uniquement parce que tu penses que rencontrer leurs épouses pourrait m’aider ? Tu es un homme très spécial, David Coletrane. Je ne sais vraiment pas pourquoi tu t’embêtes avec moi, mais je suis sacrément contente que tu le fasses.

Il dut se retenir de la prendre dans ses bras pour ne plus jamais la relâcher.

— OK, bien, répondit-il d’une voix bourrue. Si tu veux, finis ton repas et habille-toi. On se mettra en route dès que possible, comme ça on ne rentrera pas trop tard.

En souriant, elle planta sa fourchette dans un autre morceau de pancake, qu’elle porta à sa bouche.

— Tu sais, je pourrais bien m’habituer à ce genre de service cinq étoiles.

À présent qu’il était détendu, une onde de chaleur se propagea dans sa poitrine. Si c’était cela, ce que l’on ressentait quand on était amoureux, l’amour ne le dérangeait pas tant que ça, finalement.

Chapitre 31

Le trajet jusqu'à la propriété des Kelly se fit dans un silence tendu. Cole tenta à plusieurs reprises d'engager la conversation sur des sujets banals, mais P.J. était préoccupée par sa rencontre à venir avec les épouses Kelly.

À la vérité, ces femmes la mettaient mal à l'aise. Comme elle n'avait rien en commun avec elles, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle pourrait leur raconter. Elle ne savait pas parler de bébés ou de trucs de filles, et la dernière chose dont elle ait envie, c'était d'un moment de mièvreries dans le style : « Viens dans mes bras, mon enfant, et ouvre-moi ton âme. »

Cette seule idée la hérissait.

Mais Cole avait organisé la réunion parce qu'il s'inquiétait vraiment pour elle. Il avait à cœur son rétablissement ; cela, elle le savait. Impossible de refuser sans se montrer ingrate, voire carrément garce.

Impossible.

Le pauvre Cole était d'ailleurs tellement nerveux et inquiet à l'idée d'avoir franchi la ligne rouge qu'elle aurait fait n'importe quoi pour le rassurer, de toute façon. Et tant pis si elle préférait affronter une troupe de terroristes fous furieux que quatre femmes bien sous tous rapports.

Après ce qu'elle lui avait fait subir la nuit dernière, elle lui devait au moins cela et, si en plus cette rencontre le rassurait, elle était prête à endurer presque tout.

Quand il s'engagea sur la propriété, elle écarquilla les yeux : les progrès effectués sur le complexe étaient impressionnants, les travaux semblaient quasiment terminés. Il y avait un hélicoptère, des terrains d'entraînement et un stand de tir. La seule zone qui paraissait encore en travaux était la piste où le jet des Kelly pouvait atterrir et avancer jusqu'au hangar.

En six mois, l'endroit avait beaucoup changé, et P.J. eut soudain l'impression de ne plus faire partie de ce monde. Elle se sentit étrangère parmi des gens avec qui elle travaillait pourtant depuis quatre ans.

Les yeux toujours écarquillés, elle aperçut un groupe d'individus au stand de tir, parmi lesquels elle reconnut Nathan, Joe et Swanny, plus deux inconnus. Dont une femme aux cheveux blonds attachés en queue-de-cheval et disparaissant en partie sous une casquette de base-ball. N'empêche, c'était manifestement une femme.

Elle était beaucoup plus petite que l'homme qui se tenait à ses côtés, un type immense, plus que Nathan, Joe et Swanny. Même de loin, P.J. le devinait fort et musclé.

— Des nouvelles recrues ? demanda-t-elle d'un ton léger.

— Elle ne va pas te remplacer, P.J.

Elle cilla. OK, peut-être bien que l'idée lui avait traversé l'esprit. Non, elle n'était peut-être pas remplacée, en effet, mais peut-être avaient-ils embauché cette fille avant de l'avoir retrouvée, elle, pour remplir le poste vacant dans l'équipe de Steele.

— Elle fait partie de l'équipe de Nathan et de Joe. Donovan voulait créer une troisième équipe,

pour une durée limitée. Ce sont Nathan et Joe qui l'ont formée. Swanny en fait partie, et ils ont recruté Skylar et Zane.

— Ah, lâcha-t-elle, essayant d'ignorer le soulagement qui l'envahissait.

Cole continua de s'éloigner du stand de tir, en direction des maisons nichées au fond de l'immense terrain que possédait le KGI.

— La maison d'Ethan et de Rachel est terminée, remarqua P.J.

— Ouaip. Elles le sont toutes. Enfin, hormis celles de Don et de Joe. Don s'y oppose, apparemment. Il ne veut pas quitter sa cabane en rondins sur le lac, et Joe a emménagé avec lui. Sinon, tous ceux qui sont mariés vivent à l'intérieur de la propriété.

— Même Marlene et Frank ?

Cole sourit.

— Ils ne veulent pas déménager de leur maison. Ils disent avoir trop de souvenirs dans l'endroit où ils ont élevé leur famille. Sam est furax, et, aux dernières nouvelles, Garrett et lui essayaient de faire construire la réplique exacte de cette maison sur la propriété.

P.J. hocha la tête.

— Après ce qui est arrivé à Marlene, j'imagine bien l'inquiétude de ses fils. Elle a besoin d'être en sécurité. Le KGI gagne des ennemis supplémentaires au fur et à mesure que le temps passe. En tout cas, ils ne risquent pas de se faire des amis.

— Exact. C'est pour ça que Steele et moi, on ne voulait pas que tu restes seule à Denver. Ça fait de toi une cible bien plus facile. Je suis persuadé que Brumley ne reste pas à se tourner les pouces en attendant que tu le tires par la peau des fesses du trou où il doit se terrer.

Le visage de P.J. s'assombrit.

— J'aimerais bien qu'il me trouve, ce fils de pute. Ça m'éviterait de partir à ses trousses.

Cole lui prit la main et la serra.

— On l'aura, P.J.

Tandis qu'ils s'arrêtaient devant l'une des bâtisses, P.J. fut envahie par une nouvelle vague de nervosité. Ce qui était particulièrement stupide, si l'on songeait aux fous furieux armés jusqu'aux dents qu'elle avait affrontés, aux grenades qu'elle avait évitées, sans compter les autres explosifs en tout genre, plus une armée entière de terroristes complètement malades qui l'avaient canardée à la mitrailleuse.

Elle n'attendit pas que Cole fasse le tour de la voiture pour l'aider à sortir. Tout à coup, il lui semblait important d'y parvenir par ses propres moyens, sans montrer le moindre signe de faiblesse.

Poser la jambe à terre puis s'appuyer sur elle faillirent bien la tuer, mais elle serra les dents et utilisa la portière pour garder son équilibre en se hissant hors de son siège.

Tandis que Cole et elle se rejoignaient à l'avant du véhicule, Sam vint à leur rencontre au pied des marches de sa maison.

Il soupesa longuement P.J. du regard.

— Comment vas-tu ? s'enquit-il d'une voix douce.

Elle déglutit. Voilà qui était carrément bizarre. Elle n'avait aucune envie d'entrer dans les détails de sa santé avec Sam.

— Ça va, répondit-elle, après s'être débarrassée du nœud qui se formait dans sa gorge. Cole s'occupe bien de moi.

— Sophie et les autres sont à l'arrière, dans le patio. Elles jouent avec Charlotte. Tu vas y arriver toute seule ou tu veux de l'aide ?

— Non, ça va, répéta-t-elle.

Sa fichue fierté pointait encore sa caboche entêtée. Enfin, quoi, elle n'allait pas demander de l'aide à son patron ! D'autant qu'il était sans doute bien assez furieux contre elle comme ça. Elle lui avait probablement créé assez de soucis pour l'occuper une année entière.

Elle boitilla vers le portail qui menait à l'arrière de la maison. En cet instant, elle avait envie que Cole soit à ses côtés – quelle poule mouillée elle faisait ! Mais elle savait qu'il ne viendrait que si elle le lui demandait. Sauf que cette réunion était censée se tenir pour elle. Il s'était donné du mal, et elle ne voulait pas le décevoir. Elle ne voulait pas se décevoir non plus.

En entendant les cris rieurs d'un enfant, suivis de ceux des adultes, elle hésita. Plantée à l'angle de la bâtisse, elle observa une sorte de petit lutin blond qui courait après un chiot golden retriever, sous le regard amusé des femmes installées sur les marches de la terrasse.

Avec leurs visages éclairés de larges sourires, elles ne semblaient pas avoir subi le même genre d'horreurs qu'elle. Pourtant, c'était bel et bien le cas. P.J. avait fait partie de chaque mission destinée à ramener ces femmes chez elles. Elle était donc bien placée pour savoir que chacune avait enduré sa propre version de l'enfer. C'étaient des survivantes. Des guerrières. Et merde, ça la tuait de l'admettre, mais elles l'intimidaient. Elle ne se sentait pas à la hauteur. Surtout après sa crise d'hystérie de la veille.

Elle continua à les observer de loin, le ventre de plus en plus noué à chaque seconde. Parmi les quatre femmes, celle que P.J. connaissait le moins était Sarah, plus calme et effacée que les autres. Cette réserve faisait sourire P.J., car Garrett, avec sa grande gueule, ne cessait de commettre des impairs, profitant des moments où Sarah n'était pas là pour se laisser aller à ses travers de bavard.

Cole avait raconté à P.J. que Sarah avait été violée avant sa rencontre avec Garrett et que le frère de la jeune femme avait tué le responsable. Ce dont P.J. l'avait félicité en silence, alors qu'elle-même n'avait pas encore subi son agression.

Un homme ne pouvait pas être totalement mauvais, s'il cherchait à abattre le monstre qui avait blessé sa sœur.

Cela dit, c'était à Sophie que P.J. s'identifiait le plus. La femme de Sam était une guerrière. Même enceinte de cinq mois et en cavale pour sa survie, elle s'était battue comme une tigresse. Bordel, elle avait même tiré sur son propre père ! Voilà qui demandait un sacré courage.

Mais Rachel aussi était une survivante, coriace et batailleuse, à sa façon. Plus discrète. De toutes, c'était celle qui avait enduré le pire et le plus longtemps. Une année en enfer. Comment imaginer ce qu'elle avait pu subir ? En comparaison de ce qu'avait traversé Rachel, l'agression qu'avait subie P.J. semblait insignifiante. Cette dernière s'était même longtemps inquiétée, redoutant que Rachel ne se remette jamais de son épreuve. P.J. était là, quand Ethan l'avait sortie de la jungle. Elle avait vu Rachel au plus bas. Pourtant la jeune femme avait fait du chemin depuis la victime effarée et impuissante qu'elle était alors. Et à grands pas en plus. Grâce au réseau de soutien qui s'était tissé autour d'elle.

P.J. lui envoyait cette chance, pour être très honnête. Les Kelly, tous autant qu'ils étaient, donneraient leur vie pour elle, ou pour n'importe laquelle de leurs épouses. Sans hésitation. Sans regret.

Absorbée par son analyse de ces femmes, elle ne remarqua pas Sophie qui se dirigeait vers elle, jusqu'à ce que la jeune femme vienne se planter devant elle.

— Salut, P.J., lui dit-elle avec un sourire chaleureux. Cole nous a averties que tu devais venir. J'en suis ravie.

P.J. parvint à résister à l'envie d'essuyer ses paumes moites sur son pantalon. Et réussit à renvoyer un sourire convaincant à son interlocutrice.

— Euh... merci de me recevoir. Enfin, c'est sympa de votre part d'avoir décalé votre emploi du temps pour me consacrer une journée.

Sophie agita la main.

— Viens donc nous rejoindre. Tu sais, le seul moment de la journée qu'on ait décalé, c'est l'ouverture de la bouteille de vin. À présent que tu es là, on va rattraper ce retard.

Le sourire sincère et chaleureux qui accompagnait ces paroles détendit P.J. sur-le-champ. La boule qui lui serrait le ventre se rétracta un peu.

Elle suivit Sophie en boitillant et se retrouva au centre de l'attention : les trois autres femmes la regardaient approcher. Comme Sophie l'avait annoncé, une bouteille de vin et des verres attendaient sur la table du patio. Tout cela sentait la réunion entre filles à plein nez. Il ne manquait plus que la théière, de jolis petits toasts au pain de mie dont on aurait retiré la croûte, plus une sauce un peu bizarre qui ressemblerait à du vomi de chat.

P.J. était plus habituée au trio bière, mauvaise musique et encore plus mauvaise compagnie. Pourtant, elle se surprit à songer que l'après-midi ne serait peut-être pas aussi horrible. Avec un peu de chance, il allait même se révéler... sympa.

— P.J. est là, enfin de retour à la maison, annonça Sophie. Elle va passer la journée avec nous pendant sa convalescence. Disons qu'en fait elle a surtout besoin d'une pause, elle a trop vu Cole. On s'est toutes beaucoup inquiétées pour toi, ajouta-t-elle en retrouvant son sérieux.

P.J. se préparait déjà à défendre Cole, mais elle se rendit compte aussitôt que son interlocutrice la taquinait. Décidant d'oublier ses dernières réticences, elle offrit à l'assemblée un sourire hésitant mais sincère. Elles s'étaient inquiétées pour elle ? Donc, elles étaient au courant de sa disparition ? P.J. avait du mal à imaginer les Kelly, si protecteurs avec leurs épouses, leur en révéler beaucoup sur ce qui se passait au sein du KGI. Elle n'aurait pas pensé notamment qu'elles aient été mises au courant de sa fuite, et encore moins qu'elles s'en soient souciées.

— Salut, P.J., lui dit Shea, un large sourire éclairant ses jolis traits.

— Comment va ta jambe ? s'enquit Rachel d'une voix douce. Ethan m'a dit qu'on t'avait tiré dessus.

P.J. baissa les yeux, un sourire contrit aux lèvres.

— Pas mal. La blessure était propre, la balle est ressortie sans gros dommages. Ça aurait pu être bien pire. Je ne tarderai pas à reprendre du service.

Sarah frissonna.

— Je ne vois pas comment tu arrives à vivre avec ce danger constant. Et la façon dont tu parles de ta blessure ! Comme si c'était juste une bricole !

— Ça fait partie du boulot, répondit-elle machinalement. On s'y habitue.

— Viens donc t'asseoir, insista Sophie. Tu ne dois pas trop t'appuyer sur ta jambe, je suppose. Et on va te mettre le pied en hauteur. Attends, je te sers un verre de vin. J'ai ordonné à Sam de se trouver une occupation, histoire que les hommes ne viennent pas nous déranger aujourd'hui. Ils doivent être quelque part dans les parages à trembler de peur à l'idée du plan diabolique qu'on fomenté dans leur dos.

P.J. se laissa installer dans l'un des fauteuils, puis Shea approcha une chaise afin qu'elle puisse y poser sa jambe blessée. Une pensée traversa soudain l'esprit de P.J., une pensée effrayante qui lui fit lever les yeux vers Shea, les sourcils froncés.

— Tu ne vas pas me faire ton truc de mélange des esprits, pour m'aider à soigner ma jambe, hein ? Je sais à quel point ça te fait souffrir, alors n'y pense même pas.

Shea battit plusieurs fois des paupières, puis elle éclata de rire.

— « Mélange des esprits », c'est nouveau, comme nom. Et pour répondre à ta question : non. Ce don me visite seulement quand il en a envie, j'en ai peur. Je ne peux pas me connecter aux gens sur

commande. Ma sœur oui, mais pas moi.

P.J. se sentait à présent honteuse d'avoir lâché cette remarque à brûle-pourpoint, mais la dernière chose qu'elle souhaitait, c'était que Shea absorbe sa douleur. Cela ne ferait que rendre Nathan furieux et causerait tout un pataquès. Sans compter que P.J. avait été un témoin privilégié de la souffrance que ressentait Shea quand elle aidait les autres grâce à son don extraordinaire. Non, c'était sa blessure, et elle pouvait la supporter.

Shea et sa sœur, Grace, la compagne de Rio, l'autre chef d'équipe, possédaient des capacités uniques qui défiaient les explications scientifiques. Il y avait une longue histoire très bizarre derrière ce fait, mélange d'expériences et d'appariement de couples dotés de talents surnaturels, afin de voir quels descendants ils produisaient. Shea et Grace faisaient partie des cobayes, mais elles avaient réussi à échapper à ceux qui comptaient utiliser leurs capacités pour leurs propres desseins.

Toute cette histoire dépassait l'entendement, selon P.J. Jamais elle n'en aurait cru un mot, si elle n'avait pas vu de ses propres yeux les résultats de l'une de ces séances de mélange des esprits.

Les capacités de Shea et de Grace lui rappelaient son éducation, religieuse à l'excès, et cette idée de la foi qui guérit les gens. Rien de tout cela n'avait de sens à ses yeux.

— Comment va Grace ? demanda-t-elle à Shea. Et Elizabeth ? Elle s'adapte ? Tu les vois souvent ?

Le sourire de Shea se fit contrit.

— Pas autant que je le souhaiterais, mais le « mélange des esprits », c'est plus pratique que le téléphone. Je peux lui parler quand je peux, et cela compense les jours où je ne peux pas la voir. Quant à Elizabeth, c'est un amour. Trop raisonnable pour son âge, je dirais, elle a dû grandir trop vite. Mais Grace et Rio l'aiment déjà de tout leur cœur.

— J'admets que j'avais du mal à imaginer Rio en papa poule, commenta P.J. avec un sourire taquin. Il est si taciturne, si sombre. C'est vrai qu'il a aussi un cœur énorme, donc ce n'est pas aussi surprenant que ça. Je suis contente qu'ils aillent bien, tous les trois. La dernière fois que je les ai vus, c'était à ton mariage.

Le visage tout entier de son interlocutrice s'éclaira d'un sourire resplendissant. Elle échangea un regard radieux avec Sarah, avec qui elle avait partagé cette journée. C'était d'ailleurs cette fête pleine d'amour partagé qui avait envoyé P.J., écœurée, dans son bar minable à Denver. Elle se rendait compte, à présent, que ce n'était que de la jalousie et de la solitude.

Réprimant une grimace, elle dut admettre que, oui, elle avait été jalouse de tout l'amour, de tout le soutien que partageait la famille Kelly. Au moins, elle était enfin honnête avec elle-même, elle n'était plus dans le déni.

Sarah lui versa un verre de vin qu'elle lui tendit par-dessus la table, avant de reculer son bras alors que P.J. allait s'en saisir.

— Tu n'as pas pris de médicaments, au moins ? On n'y avait même pas pensé. Tu dois beaucoup souffrir, on aurait dû avoir le bon sens de ne pas prévoir de vin.

L'embarras évident de Sarah tira un sourire à P.J.

— Ne te tracasse pas, je suis clean. Aucun risque que je fasse une mauvaise réaction après un verre de vin. J'ai pris ma dernière dose de médicaments hier soir. J'essaie de ne pas en abuser, à moins d'avoir très mal ou que Cole ne m'y oblige.

Les quatre femmes partirent d'un grand éclat de rire.

— S'il ressemble un tant soit peu à nos maris, le genre mâle dominant à la tête dure, tu dois crouler sous ses ordres, fit remarquer Rachel avec un sourire contrit.

— Il a été super, corrigea P.J. d'une petite voix.

Elle baissa les paupières tandis que ses hôtes échangeaient des regards entendus, et prit une

gorgée de vin, l'air de rien, tout en se demandant si l'une d'elles allait enfin se décider à aborder sa situation délicate, que toutes avaient forcément à l'esprit, et qui constituait la raison de sa visite.

Sophie souleva la petite Charlotte pour lui faire un câlin, avant de lui chatouiller le ventre, provoquant des hurlements de rire. P.J. devait admettre que la petite, du haut de ses trois ans, était parfaitement adorable. Presque de quoi vous donner envie d'un bébé, avec sa bonne odeur et son petit ventre que l'on peut chatouiller. Presque.

À une époque, elle s'était crue prête à s'installer, à avoir un enfant ou deux, dans une maison traditionnelle, avec le jardin et la barrière. Derek l'en avait rapidement dissuadée, cela dit.

Il ne voulait pas entendre parler d'enfants, pas plus que de mariage. Il trouvait cette institution dépassée, voire complètement démodée. Selon lui, dans notre monde moderne, cela n'avait aucun sens pour un homme de s'engager auprès d'une seule femme.

Oui, c'était un crétin fini. Elle le savait, même si elle avait mis un certain temps à s'en rendre officiellement compte. Aussi étrange que cela puisse paraître, elle s'était montrée moins tolérante envers sa corruption qu'envers sa vision de l'amour, du mariage et de la famille.

Depuis lors, elle n'avait plus pensé qu'à son travail, et fait en sorte d'être la meilleure tireuse d'élite et combattante possible. Bref, tous ses projets de mariage et de famille s'étaient envolés. Par la même occasion, elle avait décrété qu'elle n'était pas faite pour la maternité. Quel genre de mère aurait-elle fait, avec un boulot pareil ? Elle l'aimait, ce boulot, et jamais elle ne serait heureuse de l'abandonner au profit d'un foyer. Cela, elle le savait.

Elle se surprit à se demander quelle était l'opinion de Cole à ce sujet.

Refusant de s'engager sur ce terrain, elle secoua la tête. C'était le meilleur moyen d'être déçue, au bout du compte. De toute façon, qu'est-ce qui lui prenait de réfléchir au mariage et aux enfants, elle, la meurtrière de sang-froid qui projetait de commettre sous peu un nouvel assassinat ?

Elle aurait l'air maligne, avec ses rêves de bonheur conjugal, quand elle croupirait au fond d'une cellule. D'autant que si elle se faisait prendre dans un pays paumé à l'autre bout du monde, ce ne serait même pas du système pénal américain qu'elle aurait à se soucier. Elle se retrouverait dans un sombre trou à rats, soumise à des traitements qui feraient passer les violences que Nelson et Brumley lui avaient fait subir pour une lune de miel.

Cela en valait-il la peine ? Cela valait-il vraiment la peine de risquer sa vie juste pour le plaisir de descendre Brumley ?

La question trouva sa réponse sur-le-champ.

Oh oui ! Sans hésitation, oui ! Car elle n'était pas la seule à avoir souffert par les mains de ce monstre. Il y avait eu tellement de petits enfants. De jeunes femmes. Elle ne pouvait même pas imaginer le quart des atrocités que des centaines de filles avaient endurées avant elle. Ni combien d'autres souffriraient encore si elle n'arrêtait pas ce salopard.

Alors oui, cela valait bien de risquer sa vie, en échange des centaines, des milliers de fillettes qu'elle pourrait sauver en abattant ce misérable connard.

— J'ignore à quoi tu penses, mais ça doit être sacrément atroce, constata Sarah, la tirant brusquement de ses réflexions.

Battant des paupières, elle se tourna vers la femme de Garrett, assise en face d'elle dans un transat. D'ailleurs, les quatre femmes la dévisageaient attentivement.

— Rien qui vaille la peine d'en parler, répondit-elle avec une grimace. Juste une enflure à abattre. Sophie haussa un sourcil.

— J'en ai plusieurs qui me viennent à l'esprit, quand tu dis ça.

— Ne l'écoute pas, intervint Rachel avec un geste de la main. Elle est assoiffée de sang.

P.J. osa un sourire.

— Mon style de femme, on dirait.

Elle remarqua alors que Rachel ne buvait pas de vin et qu'on n'avait déposé que quatre verres à pied sur la table. Les sourcils froncés, elle leva le sien en direction de la jeune femme.

— Tu veux du vin ?

Les joues de son interlocutrice prirent une jolie teinte rosée, et ses yeux s'allumèrent comme un rayon de soleil. Puis elle se tapota doucement le ventre, dont P.J. nota pour la première fois le léger arrondi.

— Tu es enceinte ! s'exclama-t-elle, bouche bée.

— De jumeaux ! répondit Rachel, de plus en plus radieuse.

— Putain de merde ! (Sa réaction spontanée lui valut un éclat de rire général.) Je n'en avais aucune idée, reprit-elle en secouant la tête. On dirait que j'ai raté pas mal de choses, en six mois.

— Si tu savais..., marmonna Sarah.

— Quoi ? demanda P.J., levant les sourcils.

Sarah lâcha un soupir.

— Pendant que tu avais disparu des écrans radar, on a eu une sorte d'incident à l'école où j'ai repris l'enseignement. Les parents de l'un de mes élèves se sont séparés, et le père est devenu dingue. Il s'est pointé à l'école armé d'un fusil et il a pris ma classe en otage. C'était quelques jours après que j'ai su que j'allais avoir des jumeaux. Je te laisse imaginer la réaction d'Ethan. Il n'a pas très bien pris la chose.

— Ils sont intervenus pour maîtriser ce connard ? demanda P.J., avant de jeter un coup d'œil en direction de la petite Charlotte. Oh, pardon ! fit-elle en se mordant la lèvre.

Les autres partirent d'un nouvel éclat de rire.

— Oui, répondit Sophie, hilare. En passant outre les ordres de pas mal de gens, mais la véritable héroïne, ça a été Rachel.

Cette dernière secoua la tête en rougissant.

— J'étais terrorisée.

— Je regrette de n'avoir pas été là, commenta doucement P.J.

En fait, elle aussi se sentait un devoir de protection vis-à-vis de ces femmes. Comme si elles faisaient partie des siens. Elle avait participé de près ou de loin à toutes les missions les concernant, et l'idée que Rachel aurait pu être tuée pendant qu'elle était partie en quête de vengeance la perturbait.

— Tu es là, maintenant, la rassura Rachel. C'est ça, qui compte. Le KGI n'est pas le même sans toi, P.J.

Se calant au fond de son siège, Shea ôta une feuille des mains de Charlotte avant qu'elle la porte à la bouche. Puis elle se tourna pour fixer P.J. droit dans les yeux.

— Écoute, P.J., je sais que Cole a appelé et parlé à Sophie, et, oui, il nous a raconté ce qui t'est arrivé. Enfin, on le savait déjà. Le KGI, c'est une grande famille, et même si tu ne passes pas beaucoup de temps avec nous, on tient toutes beaucoup à toi. Tu as été là pour chacune d'entre nous, quand on en avait le plus besoin. Tu as risqué ta peau pour nous. Tu risques ta peau pour garder en vie les hommes qu'on aime. Ça fait de toi quelqu'un de très spécial à nos yeux, que tu le veuilles ou non. Donc on se sent très concernées par ce qui t'arrive. Quand on a appris ce que tu avais subi, on a eu envie d'aller buter cette enflure, nous aussi, tout autant que les hommes de l'équipe.

P.J. se mordit l'intérieur de la joue pour empêcher sa mâchoire de tomber, bouche bée. Elle ne savait pas très bien quoi répondre à la déclaration véhémence de Shea. Jamais elle n'avait envisagé qu'elle représentait quoi que ce soit pour ces femmes. Alors, qu'elles se soucient de son sort, cela la

sidérait. Après tout, P.J. n'était qu'une collègue de travail de leurs époux. Personne de spécial. En tout cas pas un membre de la famille. Si ?

Pourtant, les paroles de Shea avaient fait courir une vague de chaleur jusqu'à son cœur.

— Je dis tout ça pour que tu saches qu'on n'est pas là pour jouer aux psys avec toi. On ne va pas non plus essayer de s'insinuer dans tes pensées. Mais sache qu'on est là pour toi. À tout moment. Quand tu en ressentiras le besoin. Que ce soit pour avoir une oreille à qui parler, une épaule sur laquelle pleurer ou juste pour hurler ta haine. On est là. N'hésite jamais à nous appeler ou à venir nous voir. Même si tu ne portes pas le nom des Kelly, tu appartiens quand même au clan. On prend ça très au sérieux, la famille.

Sophie frappa dans ses mains, un large sourire aux lèvres.

— Très bien dit, Shea. Waouh, tu parles super bien ! (Elle jeta un regard à P.J.) Il n'y a pas si longtemps, on avait toutes les peines du monde à la convaincre qu'elle faisait partie de la famille et qu'elle pouvait se reposer sur nous.

Sarah se pencha en avant, l'air sérieux et une expression compréhensive sur le visage.

— J'ai été violée, moi aussi, P.J. Je sais ce qu'on ressent. Moi, j'ai choisi de gérer ça en l'oubliant. J'ai repoussé tout le monde : tout ce que je voulais, c'était rester seule.

— Oui, répondit P.J. d'une voix féroce.

Cette conversation commençait à l'intéresser vraiment. Ce que Sarah décrivait correspondait exactement à ce qu'elle-même avait fait, et, aussi stupide que cela paraisse, savoir que sa réaction au traumatisme n'avait rien d'unique la faisait se sentir moins seule.

— Je ne voulais pas... je ne veux pas... y penser, finit-elle avec peine.

Sarah acquiesça.

— Je comprends. Vraiment. Mais, si tu restes comme ça trop longtemps, au bout d'un moment tu vas atteindre un point de rupture.

P.J. avait le cœur qui battait à tout rompre, si vite que la tête lui tournait. Soudain, elle ressentait un besoin irréprensible de confier à Sarah ce qui était arrivé la nuit passée. Les mots lui brûlaient les lèvres, mais elle avait trop honte, et ce n'était tout simplement pas dans sa nature de se confier aux gens.

Elle avait toujours été solitaire. C'était une habitude qu'elle avait chevillée au corps depuis l'enfance. Et cela n'allait pas changer en une journée, dès la première fois que ces quatre femmes lui tendaient la main et lui offraient leur amitié.

Quand une enfant ne pouvait même pas compter sur ses parents, comment était-elle censée pouvoir s'appuyer sur quiconque ?

Mais qui la forçait à suivre des règles ? Ce n'était pas parce qu'elle avait adopté un certain mode de vie qu'elle ne pouvait pas en changer peu à peu. Même très lentement. Car elle était lasse de ce sentiment de solitude. Et si ce changement faisait d'elle une faible, eh bien, soit !

Se passant une main fatiguée sur le visage, elle resta de longues secondes silencieuse avant de trouver, enfin, le courage de mettre en mots ce qu'elle avait failli lâcher un peu plus tôt.

— J'ai craqué, la nuit dernière, admit-elle. Je me croyais prête. Enfin, je n'y avais jamais vraiment réfléchi. C'est vrai, quoi, je suis une fille logique et je suis capable de séparer ce que ces bâtards m'ont fait subir de la réalité, en l'occurrence des caresses de quelqu'un qui tient à moi. Je savais que Cole ne me ferait jamais de mal. Je le sais ! Pourtant, alors que j'étais dans l'état le plus agréable du monde, en un instant je me suis mise à paniquer dans les grandes largeurs, avec hyperventilation et tout le bazar. Je ne savais plus où j'étais ni avec qui. J'étais si terrifiée que mon cerveau ne fonctionnait plus. Quelle idiote !

— Mais non, intervint Rachel.

Le ton qu'elle venait d'employer indiquait clairement qu'elle savait de quoi elle parlait.

— J'ai encore des épisodes de panique et de profond désespoir, reprit l'épouse d'Ethan. Et quand je dis « désespoir », c'est loin de décrire mon état de désolation absolue, la sensation d'être perdue en enfer et que personne ne va jamais me retrouver. Je me réveille en pleine nuit, persuadée que je suis de nouveau dans cet abominable trou, seule dans le noir, sans aucun moyen de m'en sortir.

— J'ai un aveu horrible à vous faire, ajouta Sarah en grimaçant. Lors de ma nuit de noces, j'ai fait une crise de panique quand Garrett a voulu me faire l'amour. Et tu te trouves idiote ? On avait fait l'amour plein de fois auparavant, et tout se passait bien. C'était peut-être le stress du mariage, je n'en sais rien. En tout cas, j'ai paniqué quand il m'a touchée, et il a passé le reste de notre nuit de noces à me serrer dans ses bras pour me réconforter. Je ne me suis jamais sentie plus mal de toute mon existence. J'ai gâché ce qui aurait dû être la nuit la plus spéciale de notre vie.

P.J. éprouva un pincement au cœur pour sa nouvelle amie. Elle savait précisément ce qu'elle avait pu ressentir, pour l'avoir éprouvé pas plus tard que la nuit passée, quand elle avait supplié Cole de lui faire l'amour.

— Oh, ma belle, je suis désolée ! dit Sophie en tendant la main pour serrer le bras de Sarah. Je suis sûre que Garrett ne t'en a pas voulu. Il t'aime tellement.

— Oui, c'est vrai. Mais moi, j'étais mortifiée. J'en ai assez que ce salaud qui m'a violée continue à contrôler ma vie. Je ne veux pas qu'il intervienne dans mon existence ou mon mariage, et encore moins qu'il s'immisce sous mes couvertures, entre mon mari et moi.

Les autres pouffèrent, puis Sarah elle-même réprima un rire, et toutes s'esclaffèrent de bon cœur à l'idée d'un autre homme coincé dans le lit entre Sarah et Garrett.

Cette pause fit du bien à toutes et apporta une légèreté bienvenue dans cette conversation.

— Je vais te répéter ce que j'ai dit à Shea, commença Rachel. Tu vas peut-être trouver ça nunuche, et la réaction initiale est souvent le déni, mais parfois on a juste besoin de quelqu'un devant qui vider son sac. Moi, j'ai fui la thérapie pendant très longtemps, parce que ça m'irritait d'avoir besoin d'aller voir un parfait étranger pour surmonter ce qui m'était arrivé. Mais, une fois qu'on parvient à se détacher de ce sentiment d'être ridicule, eh bien, ça aide beaucoup.

— Pareil pour moi, intervint Sarah. Et je vais te dévoiler une autre chose qui m'a vraiment, vraiment aidée : parler à Garrett et être honnête sur mes sentiments. Il a été si compréhensif. Je n' imagine pas Cole réagir autrement.

P.J. sentit ses joues s'empourprer.

— Vous avez l'air de considérer que Cole et moi, c'est une affaire qui roule.

— Oh, s'il te plaît ! dit Sophie avec un petit rire. Le pauvre garçon était un cadavre ambulante, quand tu as joué les filles de l'air. Tu l'as mis à ta botte avec tellement de facilité que ça n'est même plus drôle.

Les autres hochèrent la tête.

— Eh bien ! marmonna P.J. Apparemment rien ne reste secret bien longtemps, par ici.

La remarque lui valut un éclat de rire général.

— Je crains que ce soit le prix à payer, quand on fait partie d'une famille bruyante, très proche et très intrusive, observa Shea. Il n'y a pas grand-chose que les autres ne savent pas.

— Oui, mais c'est la meilleure famille qui soit, précisa Rachel d'une voix douce. Je ne l'échangerais pour rien au monde.

— Pendant qu'on est dans les confessions, je vais vous en faire une autre, ajouta P.J. avec une grimace. Je redoutais cette rencontre. Pour être honnête, la seule raison pour laquelle j'ai accepté de

venir, c'est que Cole se rongait les sangs, après son coup de fil à Sam. Il croyait que j'allais être furieuse de cette initiative sur laquelle il ne m'avait pas consultée. (Ses interlocutrices souriaient, mais aucune n'intervint.) Au bout du compte, je passe un très bon moment. Et je veux vous remercier d'avoir pris cette peine pour une personne que vous connaissez à peine.

— Tu as tant donné pour chacune de nous, fit Shea. Tu appelles ça « faire ton boulot », mais, à nos yeux, tu ne te contentes pas de mettre ta vie en danger pour nous en tant qu'individus, tu le fais aussi avec nos époux. Tu es l'une des raisons pour lesquelles ils rentrent sains et saufs à la maison. On ne pourra jamais te remercier assez, alors, si on peut faire quoi que ce soit pour te rendre service, on ne veut pas simplement que tu le demandes, on exige que tu le demandes.

P.J. sourit, réchauffée par l'intérêt et le soutien sincères que ces quatre femmes lui témoignaient. Le monde allait peut-être bien s'arrêter de tourner, car P.J. Rutherford commençait à se faire des amies.

Chapitre 32

— Alors, comment ça s’est passé ? s’enquit Cole sur le chemin du retour à Camden.

— Très bien, en fait, répondit P.J.

Elle tendit la main vers le volant pour poser les doigts sur la sienne. Ce geste ouvertement affectueux surprit Cole. Il lui prit la paume, qu’il posa sur sa propre cuisse, et la maintint fermement en place.

— C’était adorable de faire ça pour moi, Cole. J’apprécie beaucoup le mal que tu te donnes, dit-elle d’une voix calme. Elles n’ont pas essayé de me tirer les vers du nez, ne m’ont pas poussée à vider mon sac. Elles se sont contentées de me faire savoir que je n’étais pas seule et qu’elles seraient là chaque fois que j’aurais besoin d’un soutien. C’était plutôt... agréable.

Il lui serra la main.

— Je suis content. Je déteste te sentir aussi seule que si tu t’étais coupée du reste du monde. On est nombreux à se préoccuper de toi, P.J. Je voulais te le montrer, voilà.

Elle eut l’impression que son cœur venait de faire un saut périlleux à l’intérieur de sa poitrine. Décidément, cet homme était parfait, et en plus il la désirait. Cela défiait toute logique, mais elle n’allait pas s’en plaindre.

— Merci. Je me sens mieux, en tout cas. Ça m’a fait du bien de passer l’après-midi dehors. Et les épouses Kelly sont sympas.

— Oui, ce sont des filles spéciales. Pas autant que toi, cela dit.

Elle se sentit rougir violemment, mais ne put réprimer un sourire ravi, signe du plaisir que lui procurait sa déclaration.

— Dis, tu as le Wi-Fi, chez toi ? J’ai besoin de consulter mes e-mails sur mon ordinateur portable.

— Pas de problème. Je te donnerai les codes de connexion, bien sûr.

— Et à quelle divine surprise culinaire est-ce que je peux m’attendre pour dîner ? le taquina-t-elle.

— J’envisageais de rallumer le barbecue pour préparer quelque chose de rapide, genre hamburgers.

— Miam, ça m’a l’air parfait !

Il sourit.

— Tu es vraiment facile à contenter.

Dans un mouvement impulsif, elle se pencha sur le côté et l’embrassa sur la joue. Il lui jeta un coup d’œil étonné quand elle s’écarta, mais ses yeux brillaient de plaisir.

— C’était pour quoi, ça ?

— Je me suis juste dit que ça s’y prêtait.

— Eh bien, n’hésite pas à recommencer aussi souvent que tu en as envie, l’encouragea-t-il. Je te promets que ça ne me dérange pas.

En arrivant à la maison, elle insista une nouvelle fois pour sortir de voiture sans son aide. Elle boitilla jusqu’à la porte, et, que ce soit un effet de sa bonne humeur ou parce que sa blessure

commençait à guérir, son pas était plus vif et plus confiant.

Un sentiment qui fut confirmé, car Cole nota qu'elle semblait se débrouiller de mieux en mieux.

Elle alla directement dans sa chambre et sortit son ordinateur de son sac. La batterie était sans doute à plat, elle attrapa donc aussi le cordon et se mit en quête d'un endroit où se brancher.

Comme Cole était dans la cuisine, à sortir des aliments du frigo, elle décida de poser son portable sur le comptoir et s'installa sur l'un des tabourets hauts.

Après avoir branché l'appareil pour recharger sa batterie, elle l'ouvrit et chercha le réseau Wi-Fi.

— Tu as un mot de passe pour la connexion ?

À sa grande surprise, elle vit les joues de Cole s'empourprer, et, au lieu de lui énoncer le mot de passe, il contourna le bar pour le taper rapidement lui-même.

Elle le dévisagea avec curiosité.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Bien sûr que si. Je me suis juste dit que c'était plus facile de le rentrer moi-même, répondit-il avec une tension palpable.

— Et, si tu n'es pas à côté de moi, comment je suis censée me connecter ? demanda-t-elle innocemment.

— Étant donné que je ne prévois pas de partir d'ici tant que tu y seras, le problème ne se pose pas.

— Oh, allez, Cole ! Tu as éveillé ma curiosité. Je jurerais que tu as rougi quand je t'ai demandé le mot de passe. C'est quoi, un truc très porno typiquement masculin ? Du genre « gros lolos » ou quelque chose d'approchant ?

— C'est « Pjsexy ». OK ? soupira-t-il. Satisfaite ?

Écarquillant les yeux, elle reprima un rire.

— « P.J. sexy » ? C'est ça, ton mot de passe ? Ça fait combien de temps que tu as cet abonnement ?

— Trois ans. Bon, on peut changer de sujet, maintenant ?

La gêne le rendait si mignon qu'elle eut envie de le serrer dans ses bras.

— Ça veut dire que je te plaisais depuis tout ce temps, c'est ça ?

De nouveau, il soupira.

— Tu m'as plu dès le jour où tu as rejoint l'équipe.

— C'est trop mignon, commenta-t-elle avec un large sourire.

— « Mignon » ? grommela-t-il. Bordel, j'ai l'impression d'être un ado qui vient de se faire pincer par sa mère en train de peloter sa petite amie sur le canapé.

Toujours hilare, elle ouvrit sa boîte e-mail et entreprit de passer en revue les objets des messages.

Soudain, elle tomba sur un e-mail noyé sous une dizaine d'autres, qui la figea. Son cœur se mit à battre plus vite, douloureusement même, dans sa poitrine. D'un doigt tremblant, elle cliqua sur le message.

Il lui fallut le lire plusieurs fois, à cause de l'adrénaline qui l'agitait et l'empêchait d'en bien comprendre le contenu.

Viens. Gros coup en préparation. Plusieurs filles embauchées. Peux pas en dire plus par e-mail. Te parlerai en personne si tu viens seule.

Le message provenait de l'une des call-girls avec lesquelles P.J. avait lié connaissance durant sa recherche des quatre hommes présents lors de son viol. Katia – elle ignorait son vrai nom – s'était avérée une source d'information inestimable, mais elle était aussi très méfiante, à la limite de la paranoïa. À juste titre, cela dit, car Brumley n'hésiterait pas à éliminer tous ceux qu'il percevrait

comme une menace.

Un bref coup d'œil à la date d'envoi la rassura : le message ne datait que de la veille au soir. Il n'avait donc pas attendu des jours pendant qu'elle n'était pas joignable.

Les mains toujours tremblantes, elle referma le portable, l'esprit tourbillonnant.

Il était facile d'oublier son objectif, quand elle se trouvait à des lieues de ce monde-là, en compagnie de gens qui se préoccupaient d'elle. Ces derniers jours avec Cole lui avaient permis de repousser Brumley dans un recoin de sa tête, tout au fond. Elle avait baissé la garde, allant même jusqu'à entamer un vrai-faux flirt et un début de relation.

La nuit dernière aurait dû la mettre en garde : jamais elle ne parviendrait à avancer dans sa vie tant qu'elle ne se serait pas occupée de son passé. Pourtant, même après sa crise de panique, elle avait refusé de se concentrer sur sa tâche prioritaire.

Elle devait se rendre à Vienne et parler à Katia. Et si Nelson s'était trompé, pour Jakarta ? Ou s'il lui avait volontairement menti pour l'envoyer sur une fausse piste ? Après tout, il avait peut-être continué à protéger son patron jusqu'à son dernier souffle.

Et s'ils arrivaient à mettre la main sur Brumley avant l'affaire de Jakarta ?

Sa tête fourmillait de milliers de questions.

— Hé, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Cole sur un ton inquiet. Tu es toute pâle.

— Il faut qu'on parle, répliqua-t-elle, plus sèchement que prévu.

Il abandonna son occupation et contourna le comptoir pour s'installer sur le tabouret haut à côté d'elle, puis se tourna pour lui faire face.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'air sérieux, concentré uniquement sur elle, il ne plaisantait plus du tout.

Lâchant un soupir, elle pria de n'être pas en train de commettre une grosse erreur en choisissant de tout raconter à Cole. Mais elle lui faisait confiance, et il était temps de vérifier dans quelle mesure leur relation pouvait fonctionner.

— OK. Tu sais que, pendant les six mois où je suis partie, j'ai réussi à abattre trois des sbires de Brumley. Tu étais même là quand j'ai eu Nelson. (Il hocha la tête.) Ce que je ne t'ai jamais dit, en revanche, c'est comment j'ai pu les approcher. D'où je tenais les informations qui m'ont permis de les retrouver chaque fois.

— Oui. Je me suis posé la question, vu que tu n'utilisais pas le support logistique de l'équipe.

— Le soir de la fête, quand Donovan et moi, on est entrés, j'ai vu plusieurs filles très classe devant le portail, qui mettaient le grappin sur des hommes seuls et se faisaient inviter comme ça à la soirée. Donovan m'a expliqué que c'étaient en fait des prostituées de luxe. Rencard tarifé – très cher – pour l'occasion, plus tout ce qui peut se passer derrière des portes closes. (De nouveau il fit « oui » de la tête.) Eh bien, je me suis dit que ces filles étaient sans doute au courant de tout. Elles savent quand et où s'organisent les fêtes, connaissent les participants. J'ai donc pensé que, en me rapprochant d'elles, je m'assurerais une source d'information fiable.

— OK, fit Cole, fronçant les sourcils.

— Je n'en ai trouvé qu'une qui veuille bien me parler. Je ne peux pas les blâmer, elles n'ont pas vraiment de nom, pas de visage connu. Bref, personne ne se soucie de leur sort. Pas de famille non plus pour s'inquiéter d'une éventuelle disparition. À vrai dire, il n'y aurait peut-être même pas d'enquête si on s'apercevait de leur absence. Bref, Katia a accepté de me parler, mais elle se montrait extrêmement méfiante. On se rencontrait toujours en secret. Elle insistait pour n'avoir affaire qu'à moi et menaçait de ne pas ouvrir la bouche si je ne me pointais pas seule. Je l'ai donc payée pour les informations fournies. Elle m'apprenait quand une fête allait se tenir, voire quand elle était au courant

d'une affaire en cours. Apparemment, les types qu'elles ramènent dans leur lit aiment bien leur faire des confidences sur l'oreiller et se vanter de leur pouvoir.

— C'est donc elle qui t'a indiqué comment retrouver les trois premiers types, conclut Cole d'une voix sombre.

— Exact. Pas une fois elle ne m'a mise sur une fausse piste, ce qui me conduit à penser qu'elle est en contact avec des gars super bien placés dans l'organisation de Brumley. Peut-être avec Brumley lui-même.

— OK, mais qu'est-ce que tout ça a à voir avec maintenant ? s'impatienta-t-il.

— J'ai reçu un e-mail d'elle, répondit P.J., les mains encore tremblantes malgré ses efforts pour ne pas se laisser perturber. Elle dit qu'un gros coup se prépare à Vienne, un coup dans lequel Brumley est impliqué. Mais elle refuse d'en révéler plus, elle veut me parler en personne.

Cole eut un mouvement de recul et se mit à secouer la tête.

— Oh non, non, non ! Putain, non, pas question, P.J. ! Certainement pas.

Elle leva la main, agacée de la voir trembler encore. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était que Cole aille s'imaginer qu'elle avait peur. Si c'était le cas, elle n'arriverait jamais à l'embarquer là-dedans.

— Réfléchis, Cole. Il n'est pas question que je parte aux troussees de Brumley toute seule, là, maintenant. J'ai juste besoin de voir Katia pour découvrir ce qu'elle sait. On n'est pas à l'abri que Nelson m'ait mise sur une fausse piste en me parlant du deal à Jakarta. Tu vois, du genre dans un dernier souffle de vie, il m'envoie à l'autre bout du monde pour y chercher Brumley. L'ultime saloperie. Il faut absolument que j'aille à Vienne, que je parle à Katia, histoire qu'on sache où cette affaire va se signer. Si on s'en va dans un trou paumé de Jakarta pendant qu'il fait son deal à Vienne, il s'en tire peinarde. Plus jamais on ne remettra la main sur cet enfoiré.

— Si tu t'imagines que je vais te laisser t'envoler pour Vienne toute seule, tu te mets le doigt dans l'œil.

Il avait l'air furieux, à présent. Son corps tout entier était crispé, et ses yeux brillaient d'une lueur déterminée.

Posant la main sur son avant-bras, elle le serra doucement.

— Je n'envisageais pas de partir seule, Cole. J'espérais que tu viennes avec moi.

Chapitre 33

Cole avait atteint un niveau d'agitation maximal. Les yeux rivés sur P.J., il comprit qu'elle était sérieuse. Du fond des tripes, il n'avait qu'une envie : la garder en sécurité, sous haute protection, toujours dans son champ de vision, à la maison, là où il la savait à l'abri du monde extérieur.

Les derniers jours avaient été... idylliques. Ils n'avaient même pas évoqué le sujet de Brumley ou de Jakarta, rien de tout ça. En secret, il s'était pris à espérer que, avec assez de temps, il serait capable de la convaincre de laisser le KGI se charger de Brumley, d'abandonner l'affaire elle-même.

Au mieux, c'était un espoir irréaliste. Pourtant, il s'était leurré suffisamment pour le croire possible.

— P.J., c'est ridicule. Tu veux vraiment partir à la pêche aux informations, sans le soutien de l'équipe ? Tu es blessée. Tu ne l'as pas oubliée, la balle que tu as prise dans la jambe ? Tu arrives tout juste à marcher. Courir les rues de Vienne, c'est la dernière chose dont tu aies besoin.

Elle serra les lèvres, et il vit se dessiner sur son visage cette expression de pitbull entêté qu'elle prenait quand elle était furieuse. Et déterminée.

— Je n'ai pas l'intention de « courir les rues de Vienne », rétorqua-t-elle sèchement. Et puis, d'abord, je ne vois pas l'intérêt de mettre toute l'équipe sur le coup, alors que ça n'aboutira peut-être à rien. Ensuite, si on y va en équipe, on ne passera pas inaperçus. Troisièmement, Katia refusera catégoriquement de parler si je me pointe avec un ramassis de testostérone accroché à mes basques. (Cole fronça les sourcils.) Tu exagères les dangers de ce voyage, Cole, poursuivit-elle. C'est juste un aller et retour à Vienne. On pourrait être rentrés au bout de trois jours. Je vais voir Katia, j'apprends quelles infos elle peut nous donner. Si quelque chose se prépare vraiment pour bientôt, alors on appelle Steele et on met l'équipe en place. Mais si rien ne se trame, on rentre sans faire de vagues et on attend le départ pour Jakarta. Je ne peux pas me permettre de laisser passer cette occasion. Depuis le début, tu savais que je ne m'arrêterais pas tant que je n'aurais pas épinglé ce salaud. Pas seulement à cause de ce qu'il m'a fait, mais aussi pour ce qu'il a fait à tous ces enfants, ajouta-t-elle, féroce. Si tu ne viens pas, eh bien, j'irai seule, bordel !

Et merde !

Il savait qu'il réagissait de façon excessive, qu'il aurait voulu la garder enveloppée dans du coton, afin que rien ne puisse la blesser de nouveau. Mais il savait aussi que c'était stupide, car jamais elle ne se laisserait faire. Dans un coin de sa tête, il n'ignorait pas que, même s'il rêvait qu'elle n'aille pas à Jakarta, elle s'y rendrait avec ou sans l'approbation de son équipe. Et qu'elle ne se contenterait pas de les regarder passivement se charger d'une mission qu'elle s'était juré de mener au bout.

L'attitude de P.J. le rendait dingue, et, en même temps, il admirait la tireuse d'élite pour sa résolution et son engagement envers son objectif. Il ne la respecterait pas autant si elle s'en lavait les mains et autorisait les autres à se battre à sa place.

— Putain, P.J. !

Il vit son expression se détendre : elle avait gagné, elle le savait.

— Je vais me connecter pour nous réserver le premier vol en partance de Nashville, annonça-t-elle. Il faudra faire escale à New York, et, pire, nous allons devoir y aller sans équipement. Cela dit, je connais un fournisseur à Vienne chez qui on pourra se procurer le nécessaire.

— Tu t'en es fait, des amis, là-bas, on dirait, lâcha-t-il.

— J'ai fait ce qu'il fallait pour abattre ces enfoirés, rétorqua-t-elle, la mine sombre.

Se penchant vers elle, il lui prit le visage à deux mains.

— Je veux que tu sois prudente, P.J. Tu comptes énormément pour moi, pigé ? Alors je ne vais pas rester planté là à te regarder mettre ta vie en danger. Je serai à tes côtés à chaque étape. Ce n'est plus ton combat, c'est notre combat. Ces salauds ont fait du mal à une personne qui compte pour moi. Ça en fait mon combat aussi.

Elle s'abandonna à son étreinte, posant le front contre celui de Cole. En cet instant précis, elle dégageait une fragilité, une vulnérabilité immense. Et cela ne faisait qu'intensifier la détermination de Cole : non, elle ne s'engageait pas là-dedans toute seule.

Il avança les lèvres, juste assez pour rencontrer les siennes. Il l'embrassa une fois, s'écarta, puis l'embrassa de nouveau, tout aussi doucement.

— Fais les réservations. Je te suis tant que j'estime que tu ne cours aucun danger. Si ça tourne au vinaigre, je t'attrape par la peau des fesses s'il le faut et je te mets à l'abri jusqu'à ce que notre équipe arrive. Crois-moi, P.J., je le ferai. Compris ?

Elle sourit.

— Compris.

Pour leur réserver un vol, P.J. passa un coup de fil à la compagnie aérienne, après quoi il leur fallut remplir un sac de voyage et quitter la maison en une heure top chrono. Cole n'aimait pas les décisions prises aussi vite. Plutôt mesuré, réfléchi, il préférait envisager tous les problèmes potentiels avant d'agir. Contrairement à P.J., qui était du style à prendre le taureau par les cornes, quitte à déclencher un tsunami.

Si cette comparaison annonçait l'avenir de leur relation, Cole était fait comme un rat.

Durant tout le trajet jusqu'à Nashville, il fut assailli de remords à cause de sa décision de suivre le plan de P.J. Pour une bonne centaine de raisons, c'était une mauvaise idée. Cependant, il existait aussi d'autres raisons qui donnaient tout son sens à ce projet.

Si les choses se déroulaient comme elle le lui avait expliqué et qu'ils se rendaient à Vienne uniquement pour rencontrer son contact, avant de prendre des décisions en fonction des informations recueillies, il ne voyait pas de mal à cela.

Mais tant de choses pouvaient tourner au vinaigre qu'il en avait la migraine.

Même si elle devait s'énerver et ne plus jamais lui adresser la parole, il était bien décidé à la mettre à l'abri du danger. Une rapide visite à la call-girl, suivie d'un petit débriefing en tête à tête, et ils appelleraient l'équipe à la rescousse.

Sur le papier, ce plan semblait simple. Pourtant l'instinct de Cole lui criait d'avoir peur, parce que rien n'était jamais aussi simple. Le jour où il avait négligé ce que lui disaient ses tripes, P.J. et lui en avaient payé le prix fort.

Ils arrivèrent à Nashville quelques minutes seulement avant la fin de l'enregistrement pour leur vol. Leurs sièges étaient en classe économique, ce qui ne risquait pas d'apaiser sa mauvaise humeur. Cole était plutôt gâté avec les Kelly, dont il utilisait le jet pour la plupart de ses déplacements. Là, au moins, il n'avait pas à subir les bébés qui pleuraient, les gamins qui faisaient leur crise ou les sans-gêne qui essayaient de lui prendre sa place avant même l'embarquement.

Pire encore : le vol transatlantique faisait escale à Londres, où ils avaient un transfert en car pour attraper un autre avion pour Vienne.

P.J. resta tendue et survoltée pendant tout le trajet jusqu'à New York. Ils n'échangèrent pas un mot, mais Cole devinait que son mécanisme interne tournait à plein régime. Rien à voir avec la P.J. tranquille et relaxée qu'il avait réussi à faire émerger pendant leurs quelques jours ensemble. Là, il retrouvait la P.J. prête à faire couler le sang. Non que cette femme-là, la dure à cuire qu'il connaissait, ne l'excite pas. Au contraire, quand elle se muait en machine de guerre, il y avait quelque chose chez elle qui déchaînait en lui toutes les flammes de l'enfer, et certaines notamment dont il n'avait jamais senti la brûlure auparavant.

Sauf que, cette fois, il était inquiet. C'était trop personnel. Elle avait perdu toute objectivité. Il ne s'agissait plus d'une mission où ils mettaient leurs émotions de côté pour faire simplement leur travail.

Là, il s'agissait d'une vengeance, et, s'il ne pouvait la blâmer de vouloir coincer le salaud qui l'avait non seulement blessée mais qui avait aussi détruit sa confiance en elle, restait qu'une bonne partie de lui aurait préféré qu'elle puisse l'oublier et se soucier uniquement de guérir.

À New York, ils n'avaient que quarante-sept minutes pour effectuer leur première correspondance, et ils perdirent encore du temps à présenter une nouvelle fois leur passeport. Ils firent partie des derniers à s'asseoir, et, bien entendu, un crétin avait investi le siège de Cole. Quand celui-ci se présenta dans l'allée, l'imbécile eut même le culot de lui proposer d'échanger.

Cole lui offrit son sourire le plus glacial, en lui intimant de bouger ses fesses. En fin de compte, ce fut P.J. qui parvint à le faire déménager le plus rapidement. Elle se pencha, lui chuchota quelque chose, et, soudain, le type s'empressa de changer de place.

Ils s'installèrent, et Cole lui jeta un regard interrogateur.

— Qu'est-ce que tu lui as dit pour le faire changer d'avis aussi vite ?

— Que je souffrais de dédoublement de la personnalité, que j'avais une trouille bleue de l'avion et qu'il fallait que tu sois assis à côté de moi pour m'éviter une crise de panique, répondit-elle avec un sourire finaud.

— Tu es diabolique, releva-t-il avec un rire moqueur. Autre détail que j'aime, chez toi.

— Quoi ? dit-elle en haussant les épaules. J'ai obtenu le résultat escompté, non ?

— Je déteste ces connards qui partent du principe que tu es d'accord pour aller occuper leur siège merdique, juste parce qu'ils préfèrent le tien, marmonna-t-il. C'est à cause de ce genre de problèmes que je voyage en première classe.

Le vol jusqu'à Londres fut interminable, ce qui donna à Cole un peu trop de temps pour réfléchir à toutes les raisons pour lesquelles cette entreprise était une mauvaise idée. Ses tripes ne lui laissaient aucun repos, mais il était déjà embarqué, et il n'y avait pas grand-chose qu'il puisse faire à ce stade, hormis espérer que son instinct se trompait.

Après leur changement d'avion à Londres, ils dormirent pendant la majeure partie du vol jusqu'à Vienne. Quand ils traînèrent enfin leurs carcasses hors de l'aéroport pour s'engouffrer dans leur voiture de location, Cole avait l'impression d'avoir été fourré dans le tambour d'une machine à laver en mode essorage.

— Tu as déjà averti la fille de ton arrivée ? demanda-t-il tandis qu'ils prenaient la route de l'hôtel.

P.J. fit « non » de la tête.

— Je ne voulais pas risquer qu'elle propose un rendez-vous sur-le-champ et qu'elle se méfie si je mettais plus de vingt-quatre heures à l'organiser. Une fois qu'on sera installés à l'hôtel, on devra aller voir mon contact, et, quand on sera prêts, j'enverrai un e-mail à Katia.

Cole devait bien admettre qu'elle avait réfléchi au plan. À l'idée qu'elle avait dû errer dans les pires bouges de Vienne en quête de revendeurs d'armes, pendant que lui se trouvait à l'autre bout du monde à mourir d'inquiétude, il ressentait une peur bleue.

Ils descendirent dans un hôtel, et, alors qu'il rêvait de tomber comme une masse dans le lit tout propre, P.J. le traînait déjà dehors.

— Je n'ai pas le numéro de mon type, mais je connais les endroits qu'il fréquente, lui annonça-t-elle. J'espère juste que nous aurons assez de chance pour tomber sur lui. Prenons un taxi, je ne veux pas attirer l'attention en utilisant la voiture jusque là-bas.

— Mais c'est quoi, cet endroit ? demanda-t-il, soucieux.

Il n'avait pas la moindre envie de se retrouver dans un trou à rats sans armes.

— Ce n'est pas le *Ritz*.

Et, sans qu'elle donne plus de détails, ils sautèrent dans un taxi.

P.J. demanda au chauffeur de les déposer à un carrefour, dans un quartier de la ville qui mit Cole immédiatement sur ses gardes. Bon sang, même en plein jour, l'endroit le mettait sur les nerfs !

Ils continuèrent à pied pendant deux rues, avant de bifurquer dans une allée qui fleurait bon la bouche d'égout. L'étroite ruelle pavée donnant sur cette allée était tout juste assez large pour qu'y passe un scooter et agrémentée de nids-de-poule aussi grands que des mares.

Encastrée dans un mur au moins centenaire, une porte métallique semblait avoir subi les assauts répétés d'un bataillon de gendarmerie. Un cadenas pendait, en équilibre précaire, à une serrure usée.

P.J. frappa trois coups brefs, et, quelques secondes plus tard, un homme qui faisait deux fois la taille de Cole ouvrit la porte et passa la tête par l'entrebâillement.

Il avait de longs cheveux filasse, qui n'avaient sans doute pas vu un pommeau de douche depuis au moins une semaine, et une vilaine cicatrice lui barrait tout un côté du visage.

Une lueur alluma ses yeux quand il reconnut P.J., et il se détendit visiblement.

— J'ai besoin de voir Kristoff, annonça-t-elle.

— Je vais voir s'il a le temps de vous voir, bougonna le mastodonte.

— Dites-lui que c'est important.

Sans un mot de plus, l'homme referma la porte, laissant P.J. et Cole dans l'allée puante.

— Ce n'est pas une bonne idée, marmonna Cole. J'ai perdu la tête. Je n'aurais jamais dû te laisser faire.

— Kristoff va nous passer ce dont nous avons besoin, affirma-t-elle avec confiance. Et puis il m'aime bien.

— Super nouvelle ! ironisa-t-il.

Au bout de quelques minutes, l'espèce de Hulk revint ouvrir la porte et leur fit signe d'entrer.

L'intérieur sentait à peine meilleur que la ruelle. Il faisait sombre, et l'entrée empestait la fumée de cigare et l'alcool. P.J. avança d'un pas assuré, Cole sur ses talons, déterminé à ne pas la lâcher d'une semelle, au cas où l'expédition tournerait mal.

Ils longèrent un interminable couloir, puis l'armoire à glace s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit, avant de faire signe à P.J. et à Cole d'entrer. Celui-ci poussa un soupir de soulagement en constatant que le type restait à l'extérieur et refermait la porte derrière eux.

Kristoff était assis à un bureau, un cigare au bec, dont l'odeur avait de quoi donner la nausée. En les voyant, le bonhomme retira ses pieds posés sur le bureau et offrit un sourire à P.J.

— Tiens, qu'est-ce qui te ramène ici ?

— J'ai besoin d'armes, jeta-t-elle sans détour. Au moins deux fusils automatiques et deux pistolets. Et, si tu as quelque chose de petit et de facile à cacher, il m'en faut deux aussi.

Kristoff la scruta attentivement.

— J'ai entendu parler des trois types que tu as descendus. Des cartes maîtresses dans le jeu de Brumley. Impressionnant. Il a mis un contrat sur toi et offert une grosse liasse de biftons à celui qui te ramènerait à lui. Morte ou vive. Il s'en fout.

P.J. étrécit les yeux.

— Ne me trahis pas, Kristoff.

— J'ai de l'argent, répliqua-t-il en riant. Je n'ai pas besoin de celui de Brumley. En plus, j'ai parié pas mal d'argent que tu l'aurais la première. Alors je compte sur toi, OK ?

— Et pour les armes ? s'impacienta-t-elle.

Kristoff se leva de son siège, appuya sur un bouton, et le mur du fond pivota, révélant un véritable arsenal disposé entre les doubles parois.

— Choisis ce qu'il te faut, on causera argent ensuite.

En deux grandes enjambées, P.J. alla se planter devant le mur. Elle examina quelques armes, puis jeta un fusil en direction de Cole. Il attrapa le M 16 et l'observa à son tour.

— Ça fera l'affaire, conclut-il.

Elle lui envoya ensuite un pistolet.

— Je présume qu'ils fonctionnent ? demanda Cole à Kristoff.

— Je ne fournis que des armes de haute qualité, rétorqua le vendeur, vexé. Vous ne trouverez jamais à redire sur aucune arme de mon stock.

P.J. sélectionna ce qu'il lui fallait, puis elle jeta un petit pistolet à Cole.

— Donne-nous les munitions nécessaires, et on file, ordonna-t-elle.

Kristoff haussa un sourcil.

— On n'a pas encore abordé le prix.

— Dix mille pour le lot, répondit-elle calmement. En cash.

— Quinze. Tu as choisi six de mes meilleurs modèles.

— Dix. À prendre ou à laisser.

Cole cilla, impressionné par le calme de P.J. Cette fille avait vraiment du cran.

Kristoff afficha un air peiné pendant plusieurs secondes, puis il soupira.

— C'est bien parce que je vais empocher deux fois plus quand tu auras chopé Brumley. Mais, si tu échoues, je viendrai moi-même te réclamer les 5 000 dollars restants.

P.J. lâcha un ricanement, plongea la main dans sa poche, dont elle tira une liasse – Cole ignorait qu'elle transportait tout cet argent sur elle –, et jeta les billets sur le bureau de Kristoff.

Ce dernier recompta méticuleusement chaque coupure de 100 dollars, puis il se dirigea vers un placard, où il prit des boîtes de munitions qu'il vint déposer sur le bureau.

— Tu proposes toujours le service voiturier ? s'enquit P.J.

— Bien sûr. Je ne peux pas me permettre de te laisser sortir dans les rues chargée de tout ce matériel. Un véhicule vous attendra au bout de l'allée. Franz va vous porter vos achats.

— Toujours un plaisir de conclure une affaire avec toi, Kristoff. Je vais faire mon possible pour que tu gagnes ton pari.

Il lui offrit un sourire étincelant.

— Arrange-toi pour que ce soit le cas, oui. Je suis très mauvais perdant.

Chapitre 34

Assise au petit bureau de leur chambre d'hôtel, P.J. écrivait un e-mail à Katia. Cole, lui, était affalé sur le lit, les yeux fermés. Pourtant, elle ne pensait pas qu'il soit endormi. Elle l'avait vu passer des jours sans sommeil, quand la situation le nécessitait.

À dessein, elle ne lui avait pas fourni trop de détails avant leur vol pour Vienne, parce que... Eh bien, il ne serait pas venu. Pire : il aurait mis à exécution sa menace de l'empêcher physiquement de venir elle-même.

Brumley n'était plus juste un objectif ou une mission à remplir. C'était devenu une obsession.

La nuit, pendant son sommeil, elle le voyait dans ses rêves. Parfois, elle sentait le contact du couteau dans ses mains et entendait le gargouillis du sang alors qu'il rendait son dernier souffle. L'image la hantait nuit et jour, et, tant qu'elle n'en aurait pas fait une réalité, la scène continuerait à la hanter.

Elle cliqua sur la touche « Envoi » de sa boîte e-mail, mais laissa son ordinateur portable ouvert, afin d'entendre le « bip » signalant la réponse quand celle-ci lui parviendrait. Puis elle se glissa sur le lit près de Cole et posa la tête au creux de son bras.

Comme elle le soupçonnait, il ne dormait pas. Immédiatement, il se tourna vers elle et l'enlaça, l'attirant plus près encore.

— C'est donc ça que tu faisais, pendant les six mois où tu avais disparu ? demanda-t-il d'un air sérieux. Tu te terrais dans des hôtels minables, tu traînais dans des ruelles malfamées, à traiter avec des Kristoff ou à faire amie-amie avec des prostituées ?

— Grosso modo, oui. Je changeais d'hôtel régulièrement. J'avais peur que Brumley me retrouve. Surtout après que j'ai descendu son premier sbire et, pour ainsi dire, laissé ma signature. Il n'est pas stupide, il savait forcément que c'était moi. D'autant que son bras droit était ressorti de la nuit où ils m'avaient violée avec une sale blessure à l'arme blanche dans le dos et qu'il avait annoncé au patron que je lui avais échappé.

Cole lâcha un chapelet de jurons.

— Je ne saurais dire ce qui me fait le plus enrager : que tu aies été embarquée là-dedans ou que tu ne nous aies pas fait assez confiance, à moi et à l'équipe, pour nous impliquer dans l'histoire.

— Tu aurais entraîné l'équipe dans une vendetta personnelle, Cole ? Vraiment ? Si tu projetais d'assassiner quelqu'un, tu demanderais à l'équipe de te couvrir ? Parce que tu peux embellir la situation autant que tu veux, la vérité, c'est que j'assassine ces types de sang-froid. Il ne s'agit plus d'autodéfense. Je les ai traqués et taillés en pièces avant de les achever. (Le silence de Cole lui confirma qu'elle venait de marquer un point.) Rien que de t'avoir embringué maintenant, ça me débecte. Je déteste aussi l'idée que Steele et les autres aient suivi. Ça salit le KGI dans son ensemble. Qu'est-ce qui se passera quand Resnick sera au courant de ce merdier ? Et ne me dis pas qu'il n'en saura rien, ce type sait tout, nom de Dieu ! Je parie que même le président a peur de l'énervé, avec tout ce qu'il sait.

Il lui posa un doigt sur les lèvres.

— Tais-toi. Peu importe ce que tu veux ou pas, à présent. De toute façon, on est impliqués. On ne peut pas revenir en arrière. Et il n'est pas question qu'on te laisse gérer ça toute seule, alors ferme-la et prends sur toi.

En souriant, elle s'approcha pour l'embrasser. Au même moment, son ordinateur signala l'arrivée d'un e-mail.

Elle s'extirpa du lit et se hâta vers le bureau, où elle découvrit, le souffle court, la réponse de Katia qui l'attendait dans sa boîte de réception.

Dois te voir tout de suite. Important. Viens seule.

— Voilà, elle veut qu'on se voie sur-le-champ. Elle dit que c'est important et que je vienne seule.

— Pas question, riposta Cole.

P.J. leva la main.

— Bien sûr, je n'ai pas l'intention d'y aller seule. Sinon je n'aurais pas pris la peine de t'emmener. Inutile de monter sur tes grands chevaux. OK ?

Il sembla quelque peu apaisé, pourtant il sortit du lit et fourra le pistolet le plus gros dans son holster, avant de coincer le petit contre sa cheville. Enfin, il enfila un chargeur dans le fusil d'assaut.

P.J. s'arma aussi, mais elle plaça le fusil dans un sac marin. Celui de Cole suivit le même chemin, et ils sortirent de l'hôtel en toute discrétion.

— Tu conduis, indiqua-t-elle en jetant le sac sur la banquette arrière. Je veux que tu te gares à un pâté de maisons de chez Katia. Je rentrerai seule, histoire d'entendre ce qu'elle a à dire, puis je ressortirai immédiatement. J'ai besoin que tu surveilles l'immeuble.

Il serra les lèvres mais n'opposa aucun argument.

Ils traversèrent la ville dans leur voiture de location, pour entrer peu à peu dans des zones qui s'étaient visiblement détériorées au fil des ans. Nombreux étaient les bâtiments délabrés, et la plupart des commerces avaient déménagé plus près du centre-ville.

Cela dit, l'appartement de Katia était plutôt agréable. L'intérieur en tout cas. Car, de l'extérieur, l'immeuble ressemblait plus à un bâtiment désaffecté aux murs couverts de graffitis et aux fenêtres barrées d'épaisses grilles.

La prostituée avait dit à P.J. que, vu le loyer dérisoire qu'elle payait et l'argent qu'elle gagnait de ses clients, elle avait les moyens de transformer son intérieur en palace.

Après avoir indiqué à Cole où se garer, P.J. s'arma et ouvrit la portière passager.

— Accorde-moi une demi-heure. J'ignore ce qu'elle veut me dire, mais, si je ne suis pas sortie d'ici là, tu montes.

— Je t'accorde vingt minutes, corrigea-t-il fermement. Elle n'a quand même pas tant de choses à te dire que ça. Il ne me plaît pas, cet endroit. Pas plus que la situation dans son ensemble. Mes tripes me hurlent que ça pue, toute cette histoire.

— Va pour vingt minutes.

Elle n'allait pas l'admettre devant lui, mais ses tripes à elle ne la laissaient pas non plus tranquille. La situation la mettait mal à l'aise.

Elle sortit du véhicule, referma la portière et se dirigea d'un bon pas vers l'entrée du bâtiment. Elle perdit cinq minutes à attendre que l'ascenseur veuille bien s'arrêter dans un grincement de mécanique au rez-de-chaussée. Une fois au sixième étage, elle marcha directement vers le fond du couloir, où se situait l'appartement de Katia.

Un léger coup suffit pour que la porte s'entrouvre aussitôt. P.J. saisit son pistolet et poussa doucement le battant afin de bien voir l'intérieur.

— Katia ? appela-t-elle à mi-voix. C'est P.J. Tu es là ?

N'obtenant pas de réponse, elle fit un pas dans l'appartement, son arme braquée devant elle tandis qu'elle balayait le salon des yeux. La télévision allumée diffusait un feuilleton européen un peu ringard. Elle pénétra dans la cuisine, où rien ne semblait en désordre, puis se dirigea vers la chambre.

La porte était entrouverte. P.J. la poussa du bout du pied, sans s'approcher, puis d'un mouvement brusque elle pivota, son arme braquée vers l'intérieur.

Katia était allongée sur le lit dans une mare de sang.

Putain de merde !

P.J. se précipita et porta les doigts au cou de la prostituée, pour trouver son pouls. Mais elle retira la main quand elle prit vraiment conscience de la vision macabre qui s'offrait à elle. La jeune femme était nue et portait des entailles à l'intérieur des cuisses, sous les seins et au milieu du torse. La gorge était tranchée de façon si horrible que, à l'exception d'un petit morceau de chair à la nuque, Katia était quasiment décapitée.

P.J. se plia en deux, submergée par une vague de nausées si forte qu'il lui fallut respirer profondément pour ne pas vomir.

Sur le bureau, l'ordinateur portable de Katia était ouvert sur son dernier e-mail.

Posant un doigt sur le bras de la prostituée, elle constata qu'il était froid et raide. La mort était donc antérieure à la réception de son message.

Un constat qui lui glaça les sangs. Leur rendez-vous avait été monté de toutes pièces.

Ce fut alors qu'elle remarqua la feuille de papier sur le lit, maculée de sang. Son estomac lui remonta à la gorge.

Si tu veux que ton coéquipier reste en vie, tu viendras me retrouver demain matin à 10 heures. Seule. À toi de choisir. Toi ou ton coéquipier. Si tu ne te montres pas, j'en tirerai les conclusions qui s'imposent. B

Quoi ? ! Impossible qu'ils aient eu Cole ! C'était du bluff. Ils la prenaient pour une gourde ou quoi ? Elle quitta l'appartement de Katia au pas de charge, sans s'embarrasser de l'ascenseur.

Elle dévala les six étages et se rua hors de l'immeuble, pour cavalier jusqu'à la rue où Cole était garé.

Sauf que la voiture avait disparu.

Oh merde, merde, merde !

Impossible qu'ils aient eu Cole. Impossible, putain !

Sortant son portable de sa poche, elle composa son numéro.

— Allez, allez, s'impacienta-t-elle.

Ce ne fut pas Cole qui lui répondit, mais la voix qu'elle entendait dans ses cauchemars toutes les nuits depuis six mois.

— Tu ne me croyais pas ? demanda-t-il d'un ton amusé. J'ai ton petit ami avec moi. Il est furax. Il aura de la chance si je ne l'abats pas avant que tu rappliques ici, mais un marché, c'est un marché. Toi contre ton coéquipier.

— Où ? s'écria-t-elle.

— Surveille ta boîte e-mail. Je te fournirai le lieu en temps et en heure. D'ici là, dors bien, P.J. Rutherford. Et n'oublie pas : si tu as ne serait-ce qu'une minute de retard, ton petit copain est

mort ; si tu te pointes accompagnée, si tu me laisses seulement croire que tu as fait appel à tes potes, il est mort ; si je trouve une seule arme sur toi, il est mort. Tu vois un peu mieux le tableau, ça y est ? Cet homme ne m'est d'aucune utilité. Toi, en revanche... Toi, tu peux m'être utile. Nous avons une affaire en cours, nous deux. Alors ramène-toi à l'heure dite et suis mes instructions. Si tu fais ça, il est libre. Compris ?

Avant qu'elle ait le temps de répondre, Brumley coupa la communication, la laissant plantée à l'angle de la rue, paralysée des pieds à la tête.

Chapitre 35

P.J. regagna sa chambre, remballa ses affaires et quitta l'établissement sur-le-champ. Elle descendit dans un autre hôtel à l'autre bout de la ville, s'inscrivit sous un faux nom et paya en espèces – plus du triple du prix affiché, afin de ne pas avoir à montrer son passeport.

Elle était effondrée. Complètement effondrée. Et tellement furieuse qu'elle devait se reprendre au plus vite, sans quoi elle allait les faire tuer, Cole et elle.

Pas une seconde elle ne croyait à la promesse de Brumley : jamais il ne libérerait Cole une fois qu'elle se serait rendue. Ce salaud la prenait vraiment pour une dinde, s'il pensait qu'elle allait avaler ces conneries.

La première chose à faire, c'était d'appeler Steele. Un coup de fil qu'elle redoutait de toutes les fibres de son corps. Mais, pour Cole, elle ferait n'importe quoi. Même si cela signifiait de ne plus jamais retravailler pour le KGI. Ce qui lui pendait au nez, vu qu'elle risquait bien de pousser son chef d'équipe à bout, cette fois-ci. Il n'était pas exactement connu pour sa compréhension.

Il s'attendait à ce que l'on obéisse aux ordres, sans poser de questions, et à ce qu'on fasse le boulot. Si tel était le cas, tout allait bien. Sinon, il y avait un sérieux problème.

Elle passa donc l'appel, le ventre complètement noué. Il répondit à la seconde sonnerie, avec sa brusquerie habituelle.

— Steele à l'appareil.

— Steele, c'est P.J. On a un souci.

Il passa immédiatement en mode alerte.

— Récapitule.

Pas du genre à se lancer dans de grands discours, il préférait les choses brèves, concises et précises. Pas de blablas inutiles, pas d'excuses.

— Cole et moi, on est à Vienne. On suivait une piste donnée par un contact que j'avais établi pendant mon séjour ici. Cet informateur m'a conduit à penser que Jakarta était une fausse piste et que quelque chose se passait ici. Avec Cole, on a voulu vérifier, car la fille – mon contact – refusait de parler à qui que ce soit d'autre que moi. On prévoyait de faire intervenir l'équipe une fois qu'on aurait découvert ce qu'il y avait à apprendre.

P.J. dut écarter le combiné de son oreille tandis qu'un chapelet d'obscénités cinglantes se déversait depuis l'autre bout du fil.

— Putain, partir en mission sans m'en parler, mais à quoi vous pensiez, bordel ? En plus, pourquoi est-ce que vous y êtes allés tous les deux seuls ?

Elle n'avait pas le temps de répondre à ces questions.

— Mon contact était mort quand je suis arrivée chez elle. Avec la signature de Brumley : elle avait été tailladée et sa gorge tranchée. Exactement de la même façon que j'avais tué ses trois hommes. Le message était clair. Et il m'a laissé un mot. Il tient Cole.

— Le fils de pute ! Tu y étais allée seule ? Sans soutien ? P.J., tu as perdu la tête ou quoi ? Tu agis

comme une de ces bleusailles dont on tire encore du lait si on leur presse le nez. Tu me déçois.

— Mais non, on avait assuré nos arrières. On était préparés. Brumley nous a piégés. Il a commencé par mettre la main sur mon contact, l'a tuée, et puis il m'a envoyé un e-mail depuis son ordinateur. J'avais demandé à Cole de rester garé à un pâté de maisons de là pour m'attendre, et, pendant que j'étais à l'intérieur, ils l'ont chopé.

— Et maintenant ? lança Steele.

— Il veut que je me rende à la place de Cole.

— Jamais de la vie, rétorqua-t-il, glacial.

— Écoute, je ne crois pas un seul instant qu'il libérera Cole une fois qu'il m'aura. D'où mon coup de fil. Je ne suis pas idiote, Steele, quoi que tu en penses. J'y ai bien réfléchi. Si les gars et toi, vous sautez dans un avion maintenant, vous pouvez être ici presque à l'heure où je suis censée rencontrer Brumley. Le problème, c'est que je ne connais pas encore le lieu. Mais je vais porter un traceur GPS, pour que vous puissiez me localiser. J'ai besoin que vous rameniez vos fesses ici aussi vite que possible en renfort. Je ne peux pas me permettre d'attendre que vous arriviez avant de me mettre en route, car je le crois tout à fait capable de tuer Cole, juste pour le plaisir, si j'ai même une seule minute de retard. En revanche, une fois sur place, je peux très bien faire traîner les choses, le temps que vous vous pointiez. Je ferai tout ce qu'il faudra, qu'il s'agisse de séduire cet enfoiré ou de le laisser reprendre son pied avec moi. Du moment que Cole survit, peu importe ce qui m'arrive, à moi.

— Je t'interdis de t'échanger contre Cole, répondit Steele de sa voix redevenue neutre. Tu crois vraiment que je serais capable de continuer à me regarder dans une glace si tu faisais ça ?

— Au moins il serait en vie, dit-elle doucement. Aucun membre de mon équipe ne tombera pour moi. (De nouveau, Steele laissa échapper un juron.) Dans combien de temps vous pouvez être là ? insista-t-elle. J'ai rendez-vous avec lui à 10 heures demain matin. Je suppose que vous aurez besoin de la nuit plus de la matinée pour arriver. Bref, pour faire simple, j'ai besoin de vous à aussi près de 10 heures que possible. Je ne sais pas quel est son plan. Il va peut-être nous tuer dès que je me montrerai. J'espère jouer sur son ego, histoire de nous faire gagner du temps. Soyez là, Steele. Je compte sur vous.

— On y sera, rétorqua-t-il sèchement. Et vous, tâchez de rester en vie jusqu'à ce qu'on débarque pour en découdre avec ce salopard. Pigé, Rutherford ? C'est un putain d'ordre, et celui-là, tu as intérêt à y obéir.

Voilà un ordre qu'en effet elle ne voyait aucune raison de contester.

Chapitre 36

P.J. ne dormit pas de la nuit. Elle imagina des dizaines de scénarios dans sa tête, dont aucun n'aboutissait, pour la bonne raison qu'elle ignorait à quoi s'attendre.

En plus, l'autre enflure jouait avec ses nerfs. À de multiples reprises, elle vérifia ses e-mails, heure après heure, mais aucune information n'arrivait. Ce ne fut qu'à 8 h 30, le lendemain matin, qu'un message apparut dans sa boîte.

En rage, P.J. cogna du poing sur la table en découvrant son contenu : il se contentait de lui annoncer qu'une voiture la prendrait à 9 h 30 à l'arrêt de métro Stubentor.

Sans aucune information à laisser à Steele, elle allait devoir compter uniquement sur le traceur GPS, en espérant que l'appareil ne serait pas repéré avant l'arrivée de son chef et qu'il réussisse à lui fournir un indice sur sa localisation.

Elle fixa l'un des patchs sur son talon, et l'autre à l'élastique dont elle s'attacha les cheveux en queue-de-cheval.

Priant pour que Steele et son équipe se ramènent bientôt, elle quitta sa chambre d'hôtel et se renseigna sur la station de métro la plus proche.

Bizarrement, elle ne se rappelait pas ses missions précédentes. Elle avait oublié comment elle se sentait, si elle avait peur, si elle craignait de mourir ou de faire tuer l'un de ses coéquipiers. L'ancienne P.J. était sûre d'elle et pleine de confiance ; la nouvelle P.J. avait une bien meilleure vision de ce qui risquait de tourner mal. Elle était surtout plus consciente de sa propre mortalité et de celle de ses coéquipiers.

Si elle avait son mot à dire, personne ne mourrait.

Elle monta dans le métro, tendue à l'extrême, se demandant si Steele et l'équipe avaient atterri. Restait à espérer qu'ils puissent capter le signal de ses traceurs GPS !

Les autres enfoirés allaient sans doute la fouiller de près, mais elle comptait sur le fait que, s'ils découvraient l'un des mouchards, ils s'abstiendraient d'en chercher un second. Elle avait à dessein enfilé une tenue qui ne permettait pas de cacher grand-chose – tee-shirt uni et jean –, pour que Brumley pense qu'elle avait suivi ses instructions à la lettre.

Quand elle atteignit son arrêt, elle descendit de la rame et jeta un regard inquiet autour d'elle, sans trop savoir ce qu'elle cherchait. De toute façon ces salopards auraient tôt fait de la repérer.

Elle avait raison.

À peine quelques pas sur le trottoir, et elle sentit le canon d'un pistolet pressé douloureusement dans son dos.

— Continue à marcher et ne fais pas de geste stupide.

Cette voix à l'accent marqué lui agressa l'oreille. Rien ne lui aurait procuré davantage de plaisir que de faire volte-face pour mettre une raclée à ce salaud, mais elle contint sa rage et avança gentiment dans la direction indiquée.

On la poussa à l'intérieur d'une voiture stationnée non loin de là, où on lui ordonna de s'allonger

sur la banquette arrière.

Elle obéit, et le véhicule se mit en branle. Il roula pendant ce qui lui sembla une éternité, avant de s'arrêter de nouveau. Elle attendit que l'homme ouvre la portière et lui dise ce qu'il voulait. Pas question de risquer de le contrarier alors que la partie venait juste de commencer.

« Patience », tel était le mot du jour. « Immobilité. » N'importe quoi, du moment que Steele et l'équipe aient le temps de se poster.

— Lève-toi, et pas de bêtises, aboya le type.

Elle obtempéra, prenant garde à ce que ses mains soient toujours visibles.

Dès qu'elle fut hors de la voiture, l'homme la poussa vers l'entrée de ce qui ressemblait à une forteresse.

Jetant un rapide coup d'œil derrière elle, P.J. aperçut le portail en fer forgé et la barrière de haute sécurité, sans compter les gardes armés qui patrouillaient le long du périmètre.

Ce ne serait pas facile, mais elle faisait confiance à Steele pour franchir en expert les obstacles qui se dresseraient sur leur chemin.

Désormais, son objectif principal devait être Cole. Elle devait s'assurer qu'il était en vie et en bonne santé.

Dans les marches, elle trébucha à cause de la pression qu'elle imposait à sa jambe encore douloureuse. Elle s'arrangea ensuite pour exagérer son boitement tandis qu'ils entraient dans la maison. Plus ils la croiraient faible, et meilleures seraient ses chances de les prendre par surprise.

Elle réprima un grognement quand le type lui indiqua un escalier en colimaçon qui montait au premier étage. Grimaçant de façon ostentatoire, elle entama l'ascension à la vitesse d'un escargot. Cette fois, cependant, elle n'eut pas besoin de feindre son inconfort.

Manifestement pressé, l'homme continuait à la pousser, et elle ravala l'insulte qui lui brûlait les lèvres.

Quand ils atteignirent enfin le sommet, il la guida vers un long couloir jusqu'à une porte, tout au fond. Une fois qu'ils furent plantés devant, il frappa brièvement et attendit la réponse.

P.J. retint son souffle tandis que la porte s'ouvrait, ne sachant à quoi s'attendre de l'autre côté. Le type la poussa à l'intérieur, et de nouveau elle trébucha, cette fois à cause de la violence du geste. Elle s'évala sur le plancher, et, au moment où elle releva les yeux, le sujet de ses cauchemars était là, debout à l'autre bout de la pièce, un sourire satisfait sur les lèvres.

Balayant le reste de l'endroit d'un rapide coup d'œil, P.J. compta trois autres gardes armés en plus de Brumley. Puis son regard se posa sur Cole, et son cœur cessa de battre.

Il était attaché à une chaise, le visage marqué de sang séché sur le nez et la bouche, ainsi que d'un œil au beurre noir. Une vague de rage la submergea, lui gonfla les veines et lui donna l'impulsion nécessaire pour se relever et faire face à Brumley.

— Alors tu es venue, constata-t-il. Je me demandais si tu abandonnerais ton équipier pour sauver ta peau. Peut-être que je t'ai sous-estimée, au bout du compte.

— Vous avez déjà fait cette erreur plusieurs fois, rétorqua-t-elle. Alors, Brumley, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Vous avez dit que c'était moi contre lui. Je suis là, laissez-le partir.

Même si elle était persuadée qu'il n'en avait aucunement l'intention, elle allait jouer son jeu aussi longtemps que possible.

Brumley renvoya l'homme qui l'avait escortée, et ce dernier quitta la pièce, en refermant la porte derrière lui. Brumley reporta alors sur elle son regard brillant d'amusement.

— Eh bien voilà, on se retrouve enfin ! Tu sais, j'aurais dû autoriser Nelson à faire de toi ce qu'il voulait : te garder pour lui servir de joujou. Je pense que tu aurais fait un joujou très divertissant. Et

ça ne m'aurait pas coûté trois de mes hommes.

Les lèvres de P.J. se retroussèrent en un rictus mauvais.

— Vous n'êtes pas assez viril pour moi, Brumley. Vous n'arrivez à réveiller Popaul que quand votre victime est droguée et impuissante. Vous ne seriez pas capable de me prendre dans mon état normal.

— P.J., ferme-la, putain ! aboya Cole.

Elle braqua brièvement les yeux sur lui et le découvrit bouillonnant de rage parce qu'elle défiait ainsi Brumley. Chaque muscle de son corps était tendu contre ses liens. Un mâle dominant et furieux, dans toute sa splendeur.

— Tu joues un jeu dangereux, dit doucement Brumley. Qu'est-ce que tu espères en tirer ? J'ai gagné. Je t'ai, j'ai ton coéquipier. Tu ne peux pas espérer gagner.

— Mais l'important, ce n'est pas qui gagne ou qui perd, répliqua-t-elle avec calme. Vous avez dit que c'était moi contre lui. Alors, ajouta-t-elle en désignant Cole d'un geste du pouce, vous le relâchez, et il ne restera plus que vous et moi. Je me déshabille ? Ça peut vous faciliter les choses ? Voyons voir si vous arrivez à bander quand je ne suis pas évanouie et tellement droguée que je suis incapable de bouger.

D'un coup d'œil en direction de Cole, elle l'enjoignit à ne pas réagir. Restait à espérer qu'il reçoive le message.

— J'envisageais plutôt un arrangement à long terme, riposta Brumley. J'ai une jolie petite cage qui serait parfaite pour toi, mon petit oiseau. Je jouerais avec toi chaque fois que l'envie m'en prendrait, et puis je te remettrais dans ta cage. Au bout d'un certain temps, tu me serais reconnaissante de la moindre attention que je daignerais t'accorder. Je t'aurai brisée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Elle éclata de rire.

— Dans vos rêves !

Brumley haussa un sourcil.

— Dans ce cas, déshabille-toi. Si je suis satisfait de ta prestation, je laisserai partir ton précieux coéquipier.

— Vous allez me baiser ici, devant tout le monde ? le nargua-t-elle. À votre place, je n'aimerais pas que mes hommes découvrent que je suis une pauvre merde impuissante.

Brumley s'avança vers elle, mais elle ne bougea pas d'un pouce. Il la saisit par les cheveux, qu'il serra dans son poing pour l'attirer à lui. Puis il la frappa au visage du revers de l'autre main, mais la retint fermement afin qu'elle ne tombe pas.

— Soigne ton langage ou je lui colle une balle sous tes yeux, et je te baise pendant que tu le regardes mourir.

P.J. leva les mains.

— OK, vous avez gagné. C'est vous le patron. Dites-moi ce que vous voulez.

— Déshabille-toi, répéta-t-il.

Elle lâcha un soupir. Elle n'avait aucune envie de se dénuder. Étant donné ce qu'elle connaissait de lui, elle voyait bien cet enfoiré la passer à ses chiens de garde, qui justement la reluquaient avec un intérêt accru.

Il fallait pourtant que l'un d'eux l'approche, si elle voulait avoir une chance de récupérer une arme.

— Vous voulez un striptease ou que je me désape vite fait ?

Chaque minute supplémentaire qu'elle parvenait à grappiller accordait à Steele du temps en plus pour rappliquer.

Brumley fit signe à l'un de ses hommes.

— Enlève-lui ses vêtements. Et vite.

P.J. retint son souffle, tous les sens en alerte maximale.

Le sbire le plus proche de Brumley avança d'un pas impatient.

— Lève les mains et ne bouge plus, lui ordonna-t-il sur un ton neutre.

Lentement, elle obtempéra pendant qu'il sortait un couteau qui lui servit à couper son tee-shirt d'un geste précis.

Cole devenait fou. La chaise sur laquelle il était attaché cognait si fort au sol qu'elle menaçait de se briser. Tant et si bien que l'un des autres gardes dut s'approcher de lui. Il sortit un revolver, qu'il braqua contre la tempe de Cole.

— Pour l'amour de Dieu, P.J. ! supplia Cole. Ne fais pas ça !

Elle n'osait même pas regarder dans sa direction. Elle ne pouvait pas perdre sa concentration.

Alors l'homme chargé de la déshabiller s'attaqua à son jean et fit sauter le bouton de la braguette avant de trancher brusquement la fermeture Éclair, sa lame passant dangereusement près de la peau.

Elle se retrouva en soutien-gorge et culotte, et jamais de toute sa vie elle ne s'était sentie aussi vulnérable.

Stop ! !

Pas question qu'elle redevienne la femme terrifiée et impuissante du jour où Brumley l'avait violée. Non, elle ne laisserait pas cette femme reprendre le contrôle de sa personnalité. Cette fois, c'était elle qui dirigeait. Elle était aux manettes, et cette enflure ne lui prendrait rien. Plutôt mourir que de l'autoriser à la toucher de nouveau.

Tout en réfléchissant, elle ne quittait pas des yeux le type qui la débarrassait de ses vêtements. Son arme était tout près, presque à portée de main. Tout près. Elle retint son souffle. Il fallait juste qu'il se tourne un peu plus.

Merde, elle avait perdu de vue le troisième homme ! Un qui gardait Cole, un qui la déshabillait, mais où était le troisième ?

Impossible de feindre un soudain accès de pudeur et de se mettre à agir en donzelle effarouchée, maintenant qu'elle avait affronté Brumley et lancé son défi.

Merde !

Elle eut un mouvement de recul quand l'autre salaud glissa la lame sous son soutien-gorge, juste entre ses deux seins. Une nausée l'assaillit au moment où le sous-vêtement tomba et que le type descendit la lame vers sa culotte.

Oh, mon Dieu, aidez-moi ! S'il vous plaît, je vous en prie, faites que Steele arrive à temps.

Elle n'allait peut-être pas réussir à les tirer de là sans aide.

L'homme s'écarta, lui retirant toute possibilité de saisir son arme. Elle se retrouva seule au milieu de la pièce, nue, avec les regards lubriques de ces enfoirés braqués sur elle.

Alors elle repéra enfin le troisième garde. Il était resté derrière elle, dans un coin, mais à présent il s'approchait pour mieux profiter du spectacle lui aussi.

Vu les expressions affamées sur les visages des gardes, elle en conclut qu'apparemment Brumley ne rechignait pas à partager son butin. Celui-ci fit un pas en avant, un renflement bien visible au niveau de l'entrejambe. Ce saligaud était excité par la scène qu'elle offrait et il savourait probablement par avance l'idée de la violer sous les yeux de Cole.

— OK, dit-elle calmement, je suis nue. Laissez-le partir.

Brumley jeta un coup d'œil en direction de Cole, qui lui répondit par un regard assassin.

— Pour qu'il rate le meilleur ? Et qu'est-ce qui serait plus jouissif pour moi que de te baiser là,

devant lui ?

— Ça n'était pas le deal, cracha-t-elle.

— Fais-moi un procès.

Elle montra les dents, même si, au fond, elle savait depuis le début que c'était exactement ce que ce bâtard avait prévu.

Brumley fit un autre pas vers elle, et pendant un instant elle fut ramenée au moment où, la première fois, elle avait été forcée d'endurer son poids étouffant, l'odeur de son propre sang, l'horrible douleur qu'il lui avait infligée et l'intrusion dans son vagin.

Brumley laissa divaguer son regard sur son corps nu, s'arrêtant sur les cicatrices des blessures qu'il lui avait lui-même infligées. Et elle lut de la satisfaction dans ses prunelles brillantes.

— Pense bien à ça : ces marques, mes marques, resteront sur ton corps à jamais. Chaque fois que tu les verras, que tu les regarderas, tu te souviendras de moi. Et j'ai l'intention d'en rajouter quelques-unes. Je ne vais pas te tuer, P.J. Je vais te garder en vie, mais tu vas regretter de ne pas être morte. Ça, je te le garantis.

P.J. dut effectuer un énorme effort sur elle-même pour ne pas lui laisser voir la terreur, la révolte, qui, en explosant à travers son corps, la paralysaient. Pas question de lui accorder cette satisfaction-là. Si elle devait mourir aujourd'hui, ce serait sans peur, et elle entraînerait ce fils de pute avec elle.

Elle sentait la présence du garde derrière elle, qui s'était rapproché encore, à tel point qu'elle sentait le désir torride qui émanait de son corps. Peut-être Brumley prévoyait-il que l'autre la tiendrait pendant qu'il la violait. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait plus attendre l'arrivée de Steele, même une petite minute de plus. Il allait falloir qu'elle se tire de ce pétrin toute seule.

Encore une fois, elle repéra la position des autres hommes. Le plus inquiétant de tous était celui qui pointait son pistolet sur Cole. Cela dit, il était bien trop concentré sur la scène qui se jouait sous ses yeux avides. Il avait d'ailleurs baissé son arme de quelques précieux centimètres. Assez pour que, même en cas de tir, Cole ait une bonne chance de survie.

Alors elle se lança.

Pivotant sur sa jambe valide, elle envoya un violent crochet du droit dans la face du garde planté derrière elle. Puis elle lui arracha son arme dans le holster et tira sur le gardien de Cole. Elle se laissa tomber au sol et roula, tout en canardant le garde qu'elle avait dépossédé de son pistolet, avant de chercher frénétiquement à localiser le dernier homme armé.

Cette enflure avait plongé derrière le bureau, alors que Brumley s'était précipité vers son propre revolver. Merde !

Elle continua à rouler jusqu'à obtenir une vue dégagée du dessous du bureau. Elle visa alors la rotule du troisième salaud, qui se mit à hurler de douleur. Dès qu'il se pencha pour agripper son genou, elle lui envoya une balle en pleine tête.

Un autre coup de feu résonna, et, un instant, elle crut avoir été touchée. Mais elle ne ressentait aucune douleur.

Oh non ! Oh, bon Dieu, non ! Non, non, non !

Elle se hissa debout et découvrit Cole affaîssé sur sa chaise. Du sang s'échappait le long de son flanc droit. Soudain une douleur aveuglante la frappa : Brumley venait d'atteindre P.J. en plein visage avec la crosse de son arme.

Elle tituba en arrière, le pistolet lui tomba de la main, et elle s'écroula à un bon mètre de là, le visage tordu par la douleur. Putain, il lui avait brisé la mâchoire ou quoi ?

Brumley se tenait au-dessus d'elle, le fusil pointé sur sa tempe, mais elle réagit à la vitesse de

l'éclair. Jetant sa jambe valide en avant, elle envoya voler l'arme qu'il tenait à la main.

Aussitôt elle essaya de se remettre debout, mais déjà il était sur elle, la tirait violemment vers lui et assenait un autre coup dans sa mâchoire blessée.

Par le seul pouvoir de sa détermination, elle parvint à refuser la douleur et à ne pas s'évanouir. Avec l'énergie du désespoir, elle s'accrocha à Brumley quand il tenta de la repousser sur la banquette. S'il parvenait à l'écraser de tout son poids, elle était fichue. Il pesait au moins des dizaines de kilos de plus qu'elle.

Un violent coup de genou dans les testicules de ce salopard, et soudain elle fut libre. Le hurlement de Brumley résonna à ses oreilles.

Où était son putain de fusil ?

Cole était-il en vie ?

Brumley retrouva rapidement ses esprits, et tous deux se tournèrent autour en une danse macabre de prédateurs. Mais la concentration de P.J. était affaiblie par l'idée, insupportable, que Cole était touché. Que, peut-être, il était mort.

De nouveau, elle jeta un coup d'œil dans sa direction. Brumley profita tout de suite de ce bref moment d'inattention pour envoyer un coup de pied dans la jambe blessée de P.J. Un élanement atroce lui remonta jusque dans la cuisse. Poussant un cri de souffrance, elle s'écroula au sol, incapable de se redresser avant l'impact.

— Putain, P.J., je vais bien ! Relève-toi et finis-en avec ce fils de pute ! hurla Cole.

Le soulagement qu'elle ressentit lui donna presque le vertige. Mais il lui insuffla aussi une force surhumaine, en même temps qu'un but. Cole était en vie. Tout ce qui lui restait à faire, à présent, c'était d'abattre l'autre salaud, et elle aurait atteint son objectif. Sa vengeance. Cette enflure ne ferait plus jamais de mal à aucune femme, à aucun enfant.

Elle se hissa sur ses jambes au moment où Brumley lançait un nouvel assaut. Elle roula sur elle-même puis lança un coup de pied circulaire. Pour la seconde fois, elle frappa Brumley aux testicules. Si l'occasion lui en était donnée, il n'en aurait plus quand elle en aurait fini avec lui.

Mais, bordel, où trouver une arme ? Un pistolet ? Un couteau ? N'importe quoi !

Elle effectua un autre roulé-boulé, et essayait de rassembler les forces nécessaires pour se relever, quand sa main se posa sur le couteau qu'on avait utilisé pour découper ses vêtements.

Elle s'en saisit et s'y agrippa comme à une bouée de sauvetage. Cette fois, quand Brumley sauta sur elle, ce fut d'un coup de couteau en plein ventre qu'elle l'accueillit.

Il poussa un hurlement et bondit en arrière. La chance tournait en sa défaveur, il le sentait, et il n'avancait plus vers P.J. Il plongea sur l'un des pistolets abandonnés au sol. P.J. se rua à sa suite, passa par-dessus son corps et, d'un coup de pied, fit glisser l'arme en direction de Cole.

Elle heurta le sol, si violemment qu'elle en eut le souffle coupé. Brumley se précipita sur elle à la même seconde.

Ils roulèrent l'un sur l'autre, la main de Brumley lui broyant le poignet afin de lui faire lâcher le couteau. Oh, putain, non ! Pas question qu'elle échoue comme ça !

Elle attendit qu'il descende le long de son corps pour utiliser le poids du sien à son avantage, puis elle lui envoya un coup de tête en pleine face. Une brûlure vrilla la colonne vertébrale de P.J. tandis qu'il roulait sur le côté, mais elle ne pouvait pas laisser la douleur l'arrêter. Pas maintenant. Son corps tout entier semblait avoir été passé dans un hachoir à viande, mais elle était tout près du but. Si près de la victoire qu'elle en sentait déjà le goût dans sa bouche.

— Derrière toi, P.J. ! rugit Cole.

Elle tomba au sol et roula une nouvelle fois, évitant de justesse l'assaut de Brumley. Puis ils se

retrouvèrent debout, face à face, tels deux taureaux prêts à charger. Tous deux dégoulinèrent de sang. P.J. n'avait aucune idée d'où elle saignait, chaque centimètre carré de son corps la faisait souffrir. Mais son but était de faire saigner Brumley plus encore.

Il tenta une feinte sur la gauche, et ce fut le signal qu'elle choisit pour se baisser et le tacler, au moment où il était légèrement déséquilibré. Elle roula dans sa direction et lui assena une série de coups de poing au visage. Encore. Et encore. Elle frappa jusqu'à ce qu'elle soit sûre de s'être encore cassé la main.

Alors elle lui prit la tête à deux mains et la cogna contre le sol jusqu'à ce qu'il soit quasi inconscient.

— P.J., ma chérie, tu l'as eu...

La voix apaisante de Cole filtra à travers la brume de sa rage. Elle releva les yeux et rencontra pour la première fois le regard de Cole. Il était en vie. Couvert de sang mais en vie. Puis elle rebaissa les yeux sur Brumley, qu'elle chevauchait toujours. Nue.

Pourtant, elle ne ressentit pas la moindre honte, cette fois. Elle avait gagné. Elle avait eu ce fils de pute. Elle. La pauvre femme sans défense que, quelques mois plus tôt, cet homme avait violée.

Elle se pencha tout près de son visage.

— Alors, trouduc, siffla-t-elle assez fort pour être bien sûre qu'il l'entende, ça fait quel effet ? De savoir que je ne suis pas aussi vulnérable, maintenant, et que j'ai botté ton sale cul ?

Elle ramassa le couteau qu'elle avait lâché et fit négligemment sauter les boutons de sa chemise de soie luxueuse et maculée de sang. Une panique intense s'alluma dans les prunelles de Brumley quand il devina les intentions de la jeune femme.

Soudain la porte s'ouvrit en grand. Oubliant ses blessures, P.J. se rua sur le pistolet tombé près de Cole. L'arme, glissante, faillit bien lui échapper des mains. Alors elle entendit la voix de Cole, douce, apaisant la panique qui s'était emparée d'elle.

— C'est bon, P.J. C'est juste Steele et les autres. Ils sont là, tout va bien.

Mais non, tout n'allait pas bien. D'ailleurs, elle n'accorda même pas un regard à ses coéquipiers et elle reporta son attention sur le bâtard qu'elle avait collé au sol. Elle se fichait bien de ce que voyaient les autres. Elle s'en fichait si elle était nue et couverte de sang. Elle avait sacrifié toute fierté dans sa quête de justice. À présent, l'heure était venue qu'elle perçoive son dû.

Alors qu'elle continuait à faire sauter les boutons de sa chemise, Brumley entama une série de supplications quasi inaudibles.

Vermisseau pathétique. Il n'avait pas de couilles.

— Ne me tue pas, implora-t-il.

Elle lâcha un rire, dont le tintement glacial emplît la pièce. Rien à voir avec la P.J. habituelle. C'était le rire d'une autre P.J. Celui de la tueuse de sang-froid qu'elle était devenue.

— Donne-moi une seule bonne raison pour que je ne te taillade pas comme tu l'as fait avec moi, avant de te laisser crever d'une mort lente et douloureuse ? cracha-t-elle.

— P.J. !

Steele. L'unique mot qu'il avait prononcé déchira la brume et la ramena à la réalité.

Elle se retourna, prête à subir les réprimandes de son chef. Prête à l'entendre lui ordonner d'arrêter. Ce qu'elle découvrit, au contraire, ce furent les yeux emplis de rage de ses coéquipiers.

Steele venait en tête, et, dans ses prunelles, elle lut une immense compréhension.

— C'est ton choix, dit-il calmement. Resnick le veut vivant, mais on s'en fout de Resnick. Quoi que tu décides, on est tous à cent pour cent derrière toi.

Ce fut le moment que choisit Brumley pour craquer. Il se mit à pleurnicher comme un gamin

désespéré. Peut-être avait-il lu la promesse de mort dans les yeux de P.J. Et, après avoir entendu son chef d'équipe lui donner son blanc-seing pour l'achever, le saligaud se remit à bafouiller si vite qu'elle ne comprenait rien du tout.

— Je te donnerai tout ce que tu veux. De l'argent. J'ai de l'argent. Des informations. (Il sembla se raccrocher désespérément à cette dernière idée.) J'ai des noms, des contacts. J'ai les preuves de toutes les affaires que j'ai conclues. Vous pourriez faire tomber des tas de gens très importants qui font du trafic d'enfants. Je ne suis qu'un intermédiaire, moi. Je ne suis rien.

P.J. esquissa un rictus mauvais.

— Oui, tu adorerais sans doute qu'on te remette à Resnick. Tu réussirais à lui fourguer un bon paquet de noms, tu lui ferais ton petit numéro et tu te retrouverais dehors en un rien de temps. Je ne te fais pas confiance, Brumley. Tu es prêt à dire n'importe quoi pour sauver ta peau.

Dolphin et Renshaw se précipitèrent vers la chaise où Cole était encore attaché. Ils défirent rapidement ses liens et commencèrent à panser sa plaie pour stopper l'hémorragie.

Steele et Baker restaient postés près de la porte, leurs fusils toujours braqués sur la pièce, sans quitter P.J. des yeux.

— Je peux le prouver, bredouilla Brumley. Dans mon coffre, là, au mur. Je peux vous donner la combinaison. Vous verrez vous-mêmes. Je garde des traces de tout. J'ai des conversations enregistrées, les détails des affaires, où et quand. Tout y est. Je vous le jure !

— Baker, va vérifier ! ordonna P.J.

Celui-ci ôta le tableau qui masquait la porte du coffre et attendit que Brumley bredouille le code. Quelques secondes plus tard, il sortait des liasses de billets, un registre et plusieurs clés USB.

Il ouvrit le registre, tourna quelques pages et lâcha un petit sifflement.

— Apparemment, ce connard fait affaire avec des gens très importants. Resnick en aurait un orgasme, s'il mettait la main là-dessus.

— Vous voyez ! haleta Brumley. Je vous l'avais dit !

Avec un regard dégoûté, P.J. lui pressa la lame dans le cou, jusqu'à ce qu'un filet de sang apparaisse.

— Attendez ! Je croyais que tu ne me tuerais pas ! lança-t-il, au comble de la panique.

Elle enfonça la lame profondément, coupant la trachée, et l'air s'échappa en un long chuintement.

— Fais-moi un procès.

Chapitre 37

P.J. relâcha le couteau qui tomba au sol avec un bruit métallique. Tandis qu'elle prenait peu à peu conscience de son acte, elle sentait son corps tout entier s'engourdir. Elle était allée au bout de sa vengeance.

Ses violeurs étaient morts. Sa mission était accomplie.

Un frisson la secoua, et elle se rendit compte qu'elle était toujours à califourchon sur Brumley, nue et frigorifiée. Elle tremblait comme une feuille.

Et son équipe était là, autour d'elle.

Mortifiée, elle resserra les bras autour de son corps, dans une vaine tentative pour masquer sa nudité.

Steele l'enveloppa d'une couverture et la souleva, toujours secouée de frissons, pour l'éloigner du sang et de la vue du cadavre de Brumley.

— Tu es blessée ? demanda son chef, les mains posées sur ses épaules afin de bien maintenir la couverture en place.

La question paraissait insensée, vu qu'elle saignait de partout et que son visage devait donner l'impression qu'elle venait d'être percutée par un train.

— Cole, dit-elle d'une voix rauque. Comment va Cole ?

Et elle s'écarta de Steele, car plus rien n'importait à part Cole. Elle se précipita vers la chaise où il était toujours assis et qu'il avait quasiment démontée à force de tenter de se libérer. Ses poignets portaient les marques des brûlures laissées par ses liens, et il avait un énorme pansement à l'épaule. Mais il était en vie.

Alors qu'elle se frayait un chemin vers lui entre Dolphin et Renshaw, il se mit maladroitement debout et vint à sa rencontre.

Au mépris de ses blessures, au mépris de celles de P.J., il la plaqua contre lui et la serra très fort, comme s'il n'allait jamais la relâcher.

— Bon Dieu, tu m'as fait si peur, P.J., murmura-t-il à son oreille. Ne me refais plus jamais ça. Jure-moi que tu ne le referas pas. J'ai bien failli te perdre. Je ne peux pas te perdre de nouveau. Plus jamais.

Elle s'accrochait à lui avec férocité, redoutant ce qui se produirait si elle s'écartait. Elle sentait physiquement les liens qui la maintenaient debout se distendre peu à peu et commencer à s'effiloche. Elle ignorait combien de temps elle pourrait tenir.

— Baker, récupère tout ce qui se trouve à l'intérieur de ce coffre, ordonna Steele. On doit vider les lieux fissa. Je ne veux aucune trace de notre passage.

— À mon avis, les cadavres vendront la mèche, ricana Renshaw.

Steele lui cloua le bec d'un regard noir.

— Peut-être qu'on aura une idée de qui a fait quoi, mais je ne veux aucune preuve irréfutable. J'exige que tout le monde soit dehors et l'endroit nettoyé en moins de deux.

— Bien, chef, fit Baker.

Sur ce, il rassembla les documents qui se trouvaient dans le coffre-fort et entreprit de les fourrer dans son sac à dos.

Renshaw se mit à nettoyer toutes les surfaces susceptibles d’avoir été touchées, puis il s’attaqua à la porte, aux poignées et à l’encadrement.

P.J., elle, était toujours étroitement blottie contre Cole, consciente que si elle le lâchait elle était fichue. Steele vint les rejoindre.

— Tu arriveras à marcher sans aide ? demanda-t-il à Cole.

— Oui, moi, ça va. Pas elle.

— Je sais, confirma Steele avec son calme habituel.

Délicatement, il la décrocha de Cole. Elle devint comme dingue, tendant les bras vers Cole, refusant d’être séparée de lui ne serait-ce qu’un instant.

— Chut, P.J., l’apaisa Steele. C’est fini. Tu es en sécurité. Cole va bien.

Mais son esprit dévasté ne parvenait plus à traiter la moindre information, à l’exception de son besoin de rester près de Cole.

Elle se débattait toujours quand Steele l’arracha du sol pour la soulever dans ses bras. Après avoir ordonné à Baker, à Dolphin et à Renshaw de terminer le nettoyage, il se dirigea vers la porte, Cole sur ses talons.

P.J. se sentait complètement molle, soudain submergée par la douleur qu’avaient réveillée ses derniers efforts. Elle posa la tête contre l’épaule de Steele et ferma les yeux. Tant d’émotions la bombardaient qu’elle était tout bonnement incapable de réagir.

Un mélange de soulagement, de douleur, de tristesse, de chagrin. De dignité retrouvée.

De justice.

Elle se raccrochait à ce dernier mot, consciente que c’était le plus approprié de tous. Justice avait été rendue. Brumley ne représenterait jamais plus une menace pour une femme ou un enfant.

Steele franchit le portail grand ouvert – ou plutôt défoncé –, et P.J. observa l’acier déformé, le carnage commis par son équipe pour venir la chercher.

Quelques minutes plus tard, Steele la déposait à l’arrière d’un 4 × 4, avant de l’installer en position assise. Délicatement, il resserra les extrémités de la couverture autour d’elle, la bordant tel un bébé incapable d’effectuer tout seul les gestes les plus élémentaires.

— J’y retourne pour rassembler les autres. Puis on se tire d’ici le plus vite possible, annonça-t-il.

Il s’éloigna à grands pas, laissant Cole et P.J. seuls.

Le jeune homme vint s’asseoir à ses côtés et l’attira, toute recroquevillée, au creux de ses bras. Elle ferma les yeux et se contenta d’inhaler son odeur. Le sang, la sueur, la saleté. Peu lui importait, tant qu’il était en vie. Ils avaient réussi. Brumley était mort.

— C’est fini, ma chérie, murmura-t-il. Tout est enfin fini. Tu lui as réglé son compte, à cet enfoiré. Tu m’as fichu la trouille de ma vie, mais pas un instant je n’ai douté de toi.

En soupirant, elle frotta la joue contre son épaule. Quand elle prit la parole, sa voix tremblait. Elle dut forcer les mots à franchir ses lèvres engourdies et froides.

— C’est fini, mais est-ce que je continuerai à le voir, la nuit, en fermant les yeux ? Est-ce que je continuerai à le voir dans mes rêves et à revivre en boucle ce moment d’impuissance ?

Il glissa les doigts sous son menton et le lui releva doucement jusqu’à ce qu’elle croise son regard.

— Je serai à tes côtés à chaque étape du chemin, et, chaque fois que ce salaud entrera dans ton esprit, moi, je le chasserai. Je vais remplacer chacun de tes cauchemars par un souvenir merveilleux.

Elle reposa le front contre son torse.

— Je t’aime, tu sais.

Il posa la bouche au sommet de son crâne, mais elle le sentait sourire.

— Oui, je sais. Et je t’aime tout autant. Qu’est-ce qu’on va faire pour ça, à ton avis ?

Elle émit un drôle de son, qui aurait pu signifier la panique ou la satisfaction. Peut-être un peu des deux, en fait. Car elle avait toutes les peines du monde à rassembler ses pensées, et la question était importante. Très importante. Il fallait vraiment qu’elle fasse les choses bien.

Elle releva la tête, afin de le regarder droit dans les yeux et de voir cet amour – pour elle ! – l’illuminer comme la plus chaude des lumières dans le recoin le plus sombre de l’enfer.

— On va sans doute devoir se lancer dans quelque chose de stupide, du genre emménager ensemble. Mais je fixe une limite : pas d’enfants.

Il lâcha un rire doux, et sa bouche encore maculée de sang s’étira en un semblant de sourire.

— Quoi ? ! Tu ne veux pas élever une horde de petits snipers ?

Elle frissonna.

— Non.

— Ça ne me pose aucun problème, répondit-il en la serrant très fort. Tant que je t’ai, toi. On forme une super équipe, Penelope Jane. Et pas seulement au travail.

De nouveau elle s’écarta, pour lui jeter un regard soupçonneux.

— J’espère que tu ne vas pas me demander de démissionner de mon poste pour que tu puisses m’enfermer par sécurité ?

— Sûrement pas. Qui est-ce qui me sauverait la peau en mission ? C’est moi qui compte sur toi pour me protéger !

Elle éclata de rire, malgré la douleur que ce mouvement provoquait, et relâcha enfin un peu de l’horrible tension qui lui nouait le ventre.

— Je ferai de mon mieux.

Et elle se pelotonna de nouveau contre lui, parce qu’elle ne pouvait pas s’empêcher de le toucher.

— Je t’aime, répéta-t-elle fermement. Je m’excuse de n’avoir pas pu te le dire avant. Les sentiments étaient là, pourtant. Peut-être même qu’ils y ont toujours été. En tout cas, ils y seront toujours, Cole. Je le jure.

Il lui caressait les cheveux, déposant une pluie de baisers sur son front et le haut de sa tête.

— On aurait fini par en arriver là de toutes les manières. Il se trouve juste que notre rencontre s’est faite au milieu des balles, des grenades et des prises d’otages. On ne sera jamais un couple normal, mais qu’est-ce qu’on s’en fiche, de la normalité !

— Ouais, on l’emmerde, la normalité, répondit-elle, sa voix étouffée par le tee-shirt de Cole.

— Allez, on embarque !

La voix de Steele pénétra le halo de chaleur dans lequel P.J. évoluait, la ramenant – trop vite – à la dure réalité.

Ils devaient encore affronter les conséquences de leurs actes, ce qui pourrait bien signifier qu’elle n’avait plus d’avenir au KGI.

Chapitre 38

Pour la première fois depuis qu'elle était venue travailler avec le KGI, P.J. défiait ouvertement son chef d'équipe. Si l'on s'en tenait strictement aux mots, ce qu'elle avait fait n'était pas qualifiable d'insubordination, puisque Steele ne lui avait pas interdit son escapade à Vienne. Comment l'aurait-il pu, d'ailleurs, vu qu'elle ne lui avait pas confié son plan ?

D'autant que, toujours si l'on s'en tenait aux mots, elle avait démissionné de l'équipe. De fait, toutes ses actions depuis six mois avaient été entreprises en son nom propre, pas en tant que membre du KGI. Même si Steele lui avait dit où elle pouvait se carrer sa démission.

Pourtant, quand leur chef annonça sa décision de déposer le reste de l'équipe dans le Tennessee pour aller seul rencontrer Sam, Garrett et Donovan, afin de leur transmettre les informations récoltées auprès de Brumley, elle avait mis les pieds dans le plat, avec fermeté.

Il n'était pas question pour elle d'accepter que Steele paie pour ce qu'elle avait déclenché. Sur ce point, Cole l'avait soutenue. Il avait affirmé que P.J. et lui iraient ensemble faire leur rapport aux Kelly. Ils n'allaient pas laisser porter le chapeau à Steele.

Ce dernier n'avait pas été ravi de leur intervention, mais il n'avait pas pu faire grand-chose, face à deux personnes déterminées à rencontrer Sam, Garrett et Donovan, avec ou sans lui.

Il aurait déjà assez de mal à se justifier d'avoir, pour ainsi dire, détourné l'un des jets des Kelly pour secourir P.J. – et ce, sans autorisation. Il ne devait pas avoir, en plus, à encourir de blâme pour ses crimes à elle.

Tout d'abord, Cole s'était assuré de la sécurité de la jeune femme, mais, une fois l'adrénaline redescendue, il avait ressenti bien plus violemment le contrecoup de sa propre blessure. Il avait perdu beaucoup de sang et s'était trouvé très affaibli pendant le vol du retour.

Sans Donovan, l'aide médicale dont l'équipe disposait était limitée. Mais Steele changea souvent son pansement et fit en sorte que le tireur d'élite ait assez d'antidouleurs pour rester calme.

P.J., penchée sur lui, ne l'abandonna pas une seconde. Elle lui tint la main, le harcela sans relâche, menaçait de lui faire la peau s'il avait en tête un projet aussi stupide que mourir, par exemple.

Steele essaya de l'obliger à se reposer – elle était en à peine meilleure forme que Cole –, mais elle n'en démordit pas : elle ne quitterait pas le chevet de son homme.

Pourtant, elle tombait littéralement de son siège, rongée par la douleur, quand elle sentit une piqûre et se retourna d'un bond. À sa grande stupéfaction, elle découvrit Steele, une seringue à la main, dont il venait de lui injecter le contenu dans le bras.

— C'était quoi ? lança-t-elle, furieuse.

— Quelque chose contre la douleur et qui t'aidera à te reposer. Tu es sur le point de t'effondrer, il suffit d'avoir des yeux pour voir que tu souffres le martyre. Relâche la pression, P.J. Rester perchée au-dessus de lui avec ta tête de déterrée, ça n'aide pas Cole. Il est malade d'inquiétude pour toi. Comment veux-tu qu'il se calme et qu'il se repose ?

Le médicament faisait déjà effet : elle se sentait prise de vertiges, ses membres étaient lourds, et

elle avait de plus en plus de mal à garder ses paupières ouvertes.

— P'tain, Steele, bredouilla-t-elle.

— Oui, oui, tu m'insulteras plus tard, rétorqua-t-il, avant de la rattraper, car elle s'affalait.

Cole releva la tête, les lèvres étirées en un sourire las mais satisfait.

— Merci, Steele. Ça faisait un petit moment que j'avais peur de la voir tomber. Elle a bien besoin de repos, elle a sacrément morflé, là-bas.

— Tu n'as pas été épargné non plus, rétorqua sèchement Steele.

Puis il reposa P.J., écarta quelques mèches de cheveux retombées sur son front. S'étant assuré qu'elle était bien couverte, il reporta son attention sur Cole.

— Ta blessure, c'est comment ? demanda-t-il de sa voix neutre.

— Ça fait un mal de chien, mais je survivrai. Rien que je n'aie déjà supporté avant.

Steele s'assit dans l'un des fauteuils, en face de la banquette où P.J. et Cole étaient étendus.

— Vous auriez pu vous faire tuer, tous les deux.

Cole hocha la tête.

— Oui, c'est sûr. Mais, grâce à P.J., ça n'est pas arrivé. C'est une vraie garce, quand elle est furax.

Steele esquissa un demi-sourire.

— Je veux bien le croire.

Retrouvant son calme, Cole plongeait les yeux dans ceux de son chef d'équipe.

— Comment ça va se passer, pour P.J. et moi ? C'est envisageable qu'on reste dans la même équipe, je veux dire ? (Steele observa un long silence.) Parce que je ne sacrifierai pas ma relation avec elle pour un boulot, ajouta Cole.

— Eh bien, c'est une excellente nouvelle, rétorqua Steele, car je n'ai pas l'intention de me séparer de l'un de vous deux. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je ne vais pas avoir d'action pendant un moment, vu que je dois me passer de deux de mes hommes le temps que vous vous remettiez. Sans compter qu'après vous allez sans doute vouloir prendre des congés pour votre fichue lune de miel.

Cole sourit, ravi. Une « lune de miel » ? Cela lui disait vraiment bien. Il jeta un coup d'œil en direction de P.J., qui avait sombré à côté de lui sur la banquette. Ils avaient pas mal de choses à guérir, mais l'avenir s'annonçait radieux. Il releva ensuite les yeux vers Steele et reprit son sérieux.

— Comment tu crois que Sam va prendre tout ça ? Je sais qu'on a déconné, j'en assumerai l'entière responsabilité.

— Ta gueule, tu veux ? rétorqua Steele peu poliment. Je me charge de Sam.

Le tireur d'élite lui répondit par un sourire et commença enfin à se détendre. Steele était un dur à cuire, mais Cole ne travaillerait pour personne d'autre au monde. Le jour où ce type cesserait de diriger une équipe au KGI, son subordonné raccrocherait son fusil pour devenir un employé de bureau modèle.

— Repose-toi, l'enjoignit Steele. On a encore plusieurs heures de vol devant nous, et, ensuite, tu vas directement à l'hôpital de la base.

Cole lâcha un grognement.

— Je te jure, vu la fréquence de mes visites, ils feraient mieux de me réserver une chambre à l'année.

— Entre P.J. et toi, ils vont même devoir baptiser une aile entière à votre nom.

Chapitre 39

P.J. fut libérée de l'hôpital avant Cole, mais elle insista pour rester à son chevet jusqu'à ce que le médecin de l'armée décide qu'il était suffisamment remis pour pouvoir sortir aussi.

Steele vint les voir justement ce jour-là. De sa voix neutre, il leur annonça que Sam attendait l'équipe à la propriété du KGI. Même lorsqu'ils essayèrent d'en apprendre plus, il refusa d'ajouter quoi que ce soit, ce qui inquiéta P.J.

L'heure des explications avait sonné. La tireuse d'élite savait qu'elle y arriverait, mais aurait préféré que Cole et le reste de l'équipe ne soient pas impliqués.

Le trajet entre Fort Campbell et la propriété des Kelly se fit dans un silence tendu. Cole vint poser discrètement la main sur celle de P.J., qu'il serra un peu, comme pour lui signifier que tout allait bien se passer. Mais ni l'un ni l'autre ne parla, et elle savait à quel point l'idée de la confrontation à venir pesait sur les épaules de Cole. Au moins autant que sur les siennes.

Même Dolphin, lui qui d'habitude avait un bon mot pour chaque situation, était tout aussi mutique que le reste de l'équipe.

Steele tenait le volant, P.J. et Cole occupaient le siège du milieu, Renshaw et Baker la banquette arrière, Dolphin avait pris la place du mort. Et c'était la première fois que P.J. remarquait un aussi long silence entre ses coéquipiers.

Étaient-ils en colère contre elle ? Vexés ? Furieux qu'elle les ait embringués dans sa vendetta personnelle ?

Songer à l'éventail des possibilités la torturait.

Quand ils s'engagèrent dans la propriété, elle était à bout de nerfs.

Ils se garèrent devant le Q.G. et sortirent du véhicule. Dolphin et Steele voulurent aider P.J. et Cole. Mais elle était déterminée à marcher seule, à entamer cette réunion sans trace visible de vulnérabilité. Il ne serait pas dit qu'elle jouait sur la compassion d'autrui. Elle repoussa donc le bras de Dolphin et se dirigea d'un bon pas vers l'entrée, ignorant les protestations de sa jambe.

Son visage était atroce à voir, encore couvert des ecchymoses et autres boursouflures causées par sa bagarre avec Brumley. Malgré le pronostic pessimiste de Cathy – elle avait juré que la mâchoire de P.J. était cassée –, les radios n'avaient montré aucune fracture.

Elle aurait du mal à mâcher pendant un moment, mais elle se débrouillerait.

Après avoir composé le code d'accès au Q.G., elle entra – plus précisément, elle se rua, la démarche un peu trop raide tant elle faisait d'efforts pour ne pas boiter – dans la pièce où les frères Kelly étaient réunis.

Elle balaya les lieux d'un regard, les sourcils froncés. Il n'y avait là que les Kelly, et encore, pas tous. Nathan et Joe manquaient à l'appel.

Bon Dieu ! Même Ethan n'était pas présent, ce qui lui faisait pressentir que les trois dirigeants officiels du KGI allaient sacrément remettre les pendules à l'heure à cette équipe qui n'était plus en odeur de sainteté.

— P.J., l'accueillit Donovan, je te dirais bien que tu as l'air en forme, mais même moi, je n'arriverais pas à dire un mensonge aussi énorme avec sérieux.

Un peu détendue par la plaisanterie, elle eut un sourire en coin. Bon Dieu, même sourire était une souffrance !

Le reste de l'équipe s'aligna derrière elle, puis un silence embarrassé tomba sur la pièce.

Placé juste derrière elle, Cole lui passa le bras autour des épaules et l'attira contre lui. Le message qu'il envoyait ainsi à toutes les personnes présentes était évident : il était avec elle. Il la soutenait, et tout ce qui l'affectait, elle, l'affectait, lui aussi.

Sam s'éclaircit la gorge, puis il s'appuya sur l'immense table au centre de la pièce. Donovan et Garrett l'entouraient, et tous arboraient une expression des plus sérieuses.

— OK, on a un sérieux problème, commença Sam. En tant qu'organisation, le KGI ne peut pas être associé à une vengeance personnelle. Le gouvernement autrichien est fou de rage. Le gouvernement américain aussi. Sans parler de Resnick. Quant à moi, je n'ai pas d'autre choix que de faire semblant de n'être au courant de rien. Même si les deux gouvernements avalent mes bobards, Resnick, lui, ne mordra pas à l'hameçon. Il nous connaît trop bien.

— Eh bien, qu'il aille se faire foutre ! jeta Cole.

Donovan toussa, et, malgré la main qu'il porta devant sa bouche, P.J. aurait juré qu'il réprimait un sourire. Mais très vite il retrouva son expression pincée et sévère, à l'image de celle de ses frères.

Sam leva une main.

— Nous avons fourni à Resnick des informations, ce qui l'a amadoué un peu. Bien entendu, nous ne lui avons pas expliqué comment nous nous sommes retrouvés en possession de ces documents, mais, quoi qu'il en soit, il est sur le point de se faire mousser en haut lieu. Il va pouvoir faire tomber pas mal de gros bonnets du trafic d'enfants. Grâce à ça, il aura plus de pouvoir, et du coup plus de protection. Il a marché sur des œufs, avec l'histoire de Shea et de Grace, et il a passé pas mal de temps à se demander quand il serait viré. Cette nouvelle affaire lui donne de sacrées garanties, pour ainsi dire. Avant longtemps, je vous parie que le président lui mangera dans la main. Si ça n'est pas déjà le cas.

— Viens-en au fait, s'impacienta Steele. (Il intervenait pour la première fois.) Deux de mes hommes sortent tout juste de l'hôpital, il y a quelques heures à peine. Tu voulais qu'on vienne, on est venus. Mais, là, ils doivent rentrer se reposer.

Garrett s'éclaircit la voix.

— Nous en avons longuement discuté, tous les trois, et nous avons décidé que, par mesure disciplinaire, P.J. et Cole seraient mis en congé administratif. Effectif immédiatement et pour une période de soixante jours. Tous deux devront en outre subir un examen médical complet et recevoir l'accord d'un médecin avant d'être autorisés à reprendre du service.

Cole fronça les sourcils.

— En « congé administratif » ? Ça veut dire quoi, ça, bordel ?

— Ça veut dire que vous êtes interdits d'action pendant les deux mois à venir, mais que vous continuez à percevoir votre solde, répondit Donovan, les yeux pétillants.

— Steele, tu es attendu dans les locaux du KGI dans cinq jours à compter d'aujourd'hui, accompagné de Dolphin, de Renshaw et de Baker. Vous superviserez l'entraînement de la nouvelle équipe du KGI, jusqu'à ce qu'on soit sûrs qu'ils soient capables de travailler seuls, enchaîna Sam. Ils sont bons, mais « bons », ça n'est pas suffisant. Nous voulons les meilleurs.

P.J. regardait tour à tour les trois frères, de plus en plus perplexe, voire soupçonneuse. Un congé payé de deux mois ? Steele qui allait entraîner les nouvelles recrues ? Toute cette histoire sentait le

politiquement correct à plein nez. Du genre : « On doit vous sanctionner, alors, hop ! voilà une punition bien confortable. »

Car, au fond, cette sanction ressemblait étrangement à un moyen pour Cole et elle de se remettre sur pied aux frais de la princesse, sans se sentir sous pression ou obligés de reprendre le boulot trop vite.

Les yeux lui picotaient. Elle essuya prestement une larme d'un revers de la main, embarrassée comme jamais par cet afflux inattendu d'émotions.

Ce qu'elle aimait travailler pour ces types-là !

Même Steele affichait un sourire qui en disait long sur sa compréhension du petit tour de passe-passe imaginé par Sam.

Ce dernier tourna la tête vers Cole et elle.

— Je ne veux pas vous revoir avant deux mois, tous les deux. Je ne veux même plus savoir que vous existez. Pendant les deux mois à venir, vous êtes des civils lambda, et je ne vous conseille pas de m'obliger à venir vous sauver les miches. Pigé ?

P.J. et Cole hochèrent la tête de concert, et Cole serra l'épaule de P.J. Elle n'osait rien dire, de peur de faire quelque chose de ridicule, du genre se mettre à pleurnicher ou, tout mais pas ça, à embrasser tout le monde.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire, conclut Sam. Vous pouvez disposer. Steele, on se revoit dans cinq jours, avec ton équipe. P.J. et Cole, mieux vaut qu'on ne se revoie pas avant un bon moment.

Avec un large sourire sur toutes les lèvres, l'équipe quitta la pièce. Tous savaient que cette action disciplinaire n'était que du vent. Alors que P.J. s'apprêtait à les suivre à l'extérieur, accompagnée de Cole, Sam la rappela :

— P.J., je peux te dire un mot, s'il te plaît ?

Elle s'immobilisa.

— Tu m'attends dehors ? suggéra-t-elle à son partenaire.

Il la surprit en lui donnant ouvertement un baiser, bien visible par toutes les personnes présentes. Vraiment, il n'éprouvait aucune gêne à afficher son affection en public, moins qu'elle en tout cas – elle n'était pas très à l'aise avec l'idée que tout le monde soit au courant de sa vie privée.

— Je serai devant la porte, lui indiqua-t-il avant de suivre Steele.

P.J. se tourna alors vers Sam, un peu nerveuse à présent qu'elle se retrouvait seule devant les frères Kelly. Mais Garrett passa près d'elle lui aussi, ce qui montrait qu'il ne comptait pas rester pour entendre le discours de Sam. Donovan s'éloigna de son frère, lui aussi. Il vint se planter devant P.J. et l'attira dans ses bras.

— Je suis très fier de toi, P.J., lui murmura-t-il à l'oreille. Et je suis sacrément content que tu sois revenue dans ta famille.

Elle sentit son ventre se serrer. Elle l'étreignit à son tour, avec énergie. À cet instant, elle se rendit compte à quel point elle avait eu besoin d'entendre de telles paroles.

Il la relâcha, caressa gentiment son visage tuméfié, puis partit à la suite de Garrett.

Il ne restait plus que Sam et elle dans la pièce. Elle lui fit face fièrement, déterminée à supporter sans broncher tout ce qu'il lui dirait. Elle méritait ses reproches, elle les aurait d'ailleurs mérités en public, même si elle lui était reconnaissante de vouloir les lui faire seul à seul.

— Comment est-ce que tu vas, P.J. ? Comment tu vas vraiment ? demanda-t-il d'une voix tranquille.

Surprise par sa question, elle ne sut que le dévisager. Comment répondre ? En réalité, elle n'en savait rien. Elle n'avait pas eu le temps d'évaluer sa propre situation, ses propres sentiments, tant elle s'était focalisée sur Cole et son rétablissement.

— Je pense que ça va, répondit-elle en toute honnêteté.

D'ailleurs, peut-être était-ce vrai. En tout cas, elle se sentait plus légère, moins déprimée, moins en colère.

— Je suis ravi de l'entendre. On s'est... Je me suis beaucoup inquiété pour toi. Je ne veux pas te perdre. Tu es trop douée. Et tu fais partie de la famille.

Sentant sa bouche recommencer à trembler, P.J. se raidit. Elle voulait rester professionnelle jusqu'au bout.

Sam lâcha un long soupir.

— Officiellement, je ne peux pas applaudir ce que tu as fait. Mais, juste entre toi et moi, je suis content que tu aies eu la peau de Brumley et de ses sbires. Officiellement ou pas, le KGI et moi, on te soutient, sache-le. À cent pour cent. Toujours. Et je t'interdis d'en douter une seule seconde.

Oh, bon Dieu ! Allait-elle s'en tirer après tout ?

Sam plongea son regard perçant dans le sien, un regard tellement empli de compréhension et d'inquiétude qu'elle en eut la poitrine serrée et la gorge nouée.

— Quand on est intervenus pour secourir Rachel, j'avais bien l'intention d'y retourner en solo. Pour me venger. Pour obtenir des informations. J'étais prêt à tout pour obtenir ce que je voulais, ce dont j'avais besoin pour que ma famille soit totalement en sécurité. Je comprends ce que tu ressens, P.J. Sois certaine que je ne te juge pas. Parce que, à ta place, j'aurais agi exactement pareil. Pareil si ce qui t'est arrivé avait touché un autre membre de ma famille. Or tu fais partie de ma famille. À l'avenir, il faudrait que tu n'hésites plus – et j'exigerai cela de toi – à t'appuyer sur ta famille, au lieu de foncer seule. Je ne suis pas en colère contre toi à cause de ce que tu as fait, mais je suis en colère parce que tu as préféré agir seule. Tu n'as pas eu le réflexe de venir solliciter notre aide. J'aurais utilisé tous les moyens à la disposition du KGI, et à la mienne, pour traquer ce salaud et le faire payer. Jamais, pas une seconde, ne va t'imaginer que tu es seule. On est d'accord ?

Des larmes silencieuses coulaient sur les joues de P.J. C'était trop. Depuis si longtemps elle avait porté son fardeau seule, et maintenant un nombre impressionnant de personnes désiraient le partager avec elle.

— Merci, murmura-t-elle.

D'un pas hésitant, il s'approcha et l'enveloppa doucement de ses bras.

— Tu avais l'air d'en avoir besoin, se justifia-t-il. Maintenant, fiche-moi le camp d'ici avant que Cole s'impatiente et qu'il revienne te chercher. Et je veux que vous y alliez mollo, pendant les deux prochains mois. Pour nous revenir en pleine forme.

— Merci, répéta-t-elle tandis qu'il s'écartait. Merci pour tout, Sam. Merci d'avoir compris.

Il lui sourit.

— Rappelle-toi que tu as des gens autour de toi, des gens qui se soucient de ton sort. Et n'aie pas peur de leur demander de l'aide. Tu te serais épargné un sacré paquet de problèmes si tu étais venue frapper à ma porte.

Elle hocha la tête. Loin d'elle l'idée de réfuter son affirmation. Même si elle ne regrettait pas le chemin qu'elle avait suivi. Elle était en paix avec ses décisions. En paix avec les choix qu'elle avait faits. À présent, tout ce qu'elle souhaitait, c'était d'oublier cette histoire et d'aller de l'avant avec Cole.

Elle sortit et fut accueillie par le soleil radieux, puis elle inspira avec délices l'odeur sucrée du chèvrefeuille, qu'elle associait dorénavant au lac et à la propriété du KGI.

Elle n'eut pas à chercher Cole bien longtemps. Il l'attendait à quelques mètres de la porte, et son expression se transforma aussitôt qu'il l'aperçut.

Il interrompit sur-le-champ sa conversation avec Dolphin, et, quand leurs regards se croisèrent, le sien s'adoucit. Ses yeux recélaient tant d'amour qu'elle se sentit profondément attendrie. Et un peu effrayée.

Car savoir que quelqu'un tenait autant à elle impliquait aussi qu'elle pouvait le faire souffrir. Blesser Cole de nouveau était bien la dernière chose qu'elle souhaitait au monde.

Comme s'il devinait son trouble, Cole s'éloigna de Dolphin et se dirigea lentement vers elle.

— Hé, tout va bien ? demanda-t-il.

Elle vint se coller contre lui, même s'il ne l'avait pas touchée le premier. Elle avait besoin de cette proximité, de la présence de Cole. L'enlaçant, elle posa le visage sur son torse, quitte à le surprendre par sa spontanéité.

Il devait la croire au bord de la crise de larmes, pour qu'elle se laisse aller à pareilles démonstrations devant tout le monde, pour qu'elle se fiche pas mal du regard des autres.

— Tout va parfaitement bien, maintenant que je suis avec toi, répondit-elle. En plus, on a deux mois entiers devant nous, sans rien de spécial à faire.

— Oh, ne t'inquiète pas ! dit-il en souriant. Moi, je suis sûr de nous trouver de quoi nous occuper.

Chapitre 40

Des paumes chaudes glissaient avec sensualité sur le dos nu de P.J. et lui arrachèrent un doux gémissement. Elle courba le dos pour venir à la rencontre des caresses de Cole. Décidément, cet homme la gâtait tant que c'en était péché.

Ses lèvres rejoignirent bientôt ses mains, et il déposa une ligne de baisers du bas de son dos jusqu'à la peau sensible de sa nuque. Elle fut parcourue d'un frisson, malgré le soleil qui les réchauffait tous les deux.

— Je suis de retour, lui murmura-t-il au creux de l'oreille.

Couchée sur sa serviette de plage, elle se retourna, aussitôt ravie de la façon dont les yeux de Cole s'assombrirent quand il découvrit ses seins.

— J'avais remarqué. Qu'est-ce que tu m'as rapporté ?

— Hmm, ça dépend. Tu as été sage ? la taquina-t-il.

— Je n'ai montré mes seins à personne d'autre qu'à toi.

Il éclata de rire et s'étendit sur la serviette voisine.

— Eh bien, alors il y a ça ! fit-il en lui tendant une délicieuse boisson aux fruits, ornée d'une de ces jolies petites ombrelles que l'on plante dans les cocktails.

Puis, levant haut les bras, il croisa ostensiblement les mains derrière la tête.

— Tu sais quoi ? Je trouve que, pour des employés mis à pied, on passe quand même du bon temps, remarqua-t-il.

— Tu sais aussi bien que moi qu'ils ne nous ont pas vraiment suspendus, répliqua-t-elle.

— Ce sont des gens bien, reprit-il plus sérieusement. (Il roula sur le flanc et posa une main possessive sur sa hanche nue.) Dis-moi quelque chose.

— Quelque chose, répondit-elle sur-le-champ.

Ce qui lui valut une petite tape sur la fesse. Elle sourit de plus belle.

— OK, OK. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tu te sens prête à reprendre le boulot ? Je veux dire, toi et moi ensemble. Même équipe, comme avant ?

Un instant, une sourde inquiétude l'envahit : qu'essayait-il de lui dire ? Que cette perspective lui posait un problème ?

Il lui ferma les lèvres d'un doigt.

— Du calme, ne va pas te faire des idées, P.J. Tu dois apprendre à ne pas imaginer systématiquement le pire. On ne fait que discuter, rien de plus. Comme deux personnes qui s'aiment. Ça n'est pas la fin du monde, mais il y a des sujets qu'on doit aborder. Le boulot en fait partie.

Elle poussa un soupir. Il avait raison, et elle se sentait idiote à présent.

— Oui, oui, j'ai compris. Et, oui, bien sûr que je suis d'accord pour retravailler à tes côtés. Mais, putain, tu as failli me donner une attaque ! J'ai cru que tu t'apprêtais à suggérer que l'un de nous deux demande son transfert dans l'équipe de Rio, vu qu'il lui manque un homme.

L'expression de Cole s'assombrit.

— Ah non, pas question ! Je veux t'avoir sous les yeux à tout moment. Et, comme je te l'ai déjà dit, j'aime l'idée que tu couvres mes arrières. Je te fais plus confiance qu'à n'importe qui. Je sais que jamais tu ne me laisseras tomber.

Elle se tourna afin de le regarder dans les yeux et se pelotonna contre lui. Puis elle lui donna un long baiser empreint de désir.

— Tu m'étonnes que je ne te laisserai jamais tomber, répliqua-t-elle d'une voix rauque.

— Bon. Maintenant, passons aux autres sujets qu'il nous reste à aborder.

Elle haussa un sourcil.

Il laissa glisser la main sur les fesses de P.J., puis remonta le long de son dos, qu'il caressa doucement de haut en bas. Elle ne s'inquiétait même pas d'être vue. D'abord, ils se trouvaient sur une plage très privée de Bora Bora. Depuis qu'ils étaient arrivés dans ce petit paradis sur terre, ils n'avaient croisé en tout et pour tout que deux personnes, et elle savait de source sûre que Cole avait dépensé une coquette somme pour s'assurer de leur tranquillité.

En cet instant précis, elle songeait d'ailleurs que cela en valait vraiment la peine.

— Vu que, dans cette relation, on a fait à peu près tout à l'envers, je me dis que la lune de miel avant le mariage, ce serait la suite logique. Or je trouve que ce séjour peut définitivement compter comme lune de miel.

Elle écarquilla les yeux et les plongea dans les siens.

— Holà, attends une seconde, Coletrane ! Tu es en train de me demander en mariage, là ?

— Ben oui, si tu voulais bien me laisser terminer, marmonna-t-il.

Se penchant sur lui, elle entreprit de recouvrir chaque centimètre carré de son visage de petits baisers. En riant, il finit par la repousser.

— OK, OK, vas-y ! concéda-t-elle.

Ses prunelles se radoucirent, et il effleura le visage de P.J., à présent guéri, essuyant un peu de sable sur sa joue.

— Veux-tu m'épouser, Penelope Jane Rutherford ?

— Oui ! Oui, oui, oui !

— J'adore ton enthousiasme, commenta-t-il, l'air ravi.

Mais soudain la joie de P.J. retomba, et elle détourna les yeux.

D'une main, il l'obligea à retourner la tête vers lui, et elle découvrit ses sourcils froncés tandis qu'il lui caressait la joue.

— Qu'est-ce qui se passe encore dans ta jolie tête ?

— Tu as dit qu'on avait vécu notre lune de miel avant le mariage, mais, Cole, ça n'était pas une véritable lune de miel, tu le sais bien.

Son expression était si furieuse et tendre à la fois qu'elle ne sut pas trop ce qu'il allait répondre. Il lui prit le visage à deux mains et la força à le regarder droit dans les yeux.

— Tu crois que l'amour, le mariage et une lune de miel, c'est seulement du sexe ? Tu crois qu'on n'est rien si on ne se comporte pas comme des lapins ?

Elle aurait dû secouer la tête, mais il la maintenait trop fermement.

— Je t'aime, P.J. Toi. Et ça n'est pas à condition qu'on fasse l'amour, ni maintenant, ni demain, ni même le mois prochain. On y viendra. Et j'ai bien l'intention que ce soit léger et merveilleux tout au long du chemin. Mais, tu sais, je suis de la vieille école et j'aime assez l'idée qu'on ait un contrat qui confirme que tu m'appartiens et que je t'appartiens. Que dirais-tu de sauter dans un avion en partance pour Las Vegas, dès la fin de notre séjour ici, histoire de nous passer la bague au doigt avant que nos

deux mois de congés se terminent ?

Elle lui répondit par un sourire, tandis qu'un voile de larmes lui brouillait la vue. Il se pencha et embrassa la cicatrice qui lui striait le torse.

— Je t'aime, tu sais, dit-il, répétant les paroles qu'elle avait prononcées le jour horrible où elle avait abattu Brumley.

— Je sais, répondit-elle doucement. Et je pense que Vegas, ça doit être le pied.

Les ouvrages de **Maya Banks** figurent régulièrement sur les listes des best-sellers du *New York Times* et de *USA Today*, aussi bien en romance érotique, contemporaine et suspense, qu'en romance historique. Maya vit au Texas avec son mari et ses trois enfants, des chats et un chien. C'est une lectrice de romance passionnée, qui adore communiquer sur ses coups de cœur avec ses fans sur les réseaux sociaux.

Du même auteur, chez Milady, en poche :

KGI :

1. *En sursis*
2. *Seconde Chance*
3. *Mémoire volée*
4. *Murmures nocturnes*
5. *Sans répit*
6. *Sans pitié*

Chez Milady Romantica :

À fleur de peau :

1. *Rush*
2. *Fever*
3. *Fire*

À corps perdus :

1. *Succomber*
2. *S'abandonner*
3. *Posséder*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Shades of Gray*
Copyright © 2012 by Maya Banks

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction en totalité ou partie.
Publié en accord avec The Berkley Publishing Group, une maison d'édition de Penguin Group
(États-Unis) LLC, une division de Penguin Random House

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2106-4

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)

- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Chapitre 40](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Le Club](#)